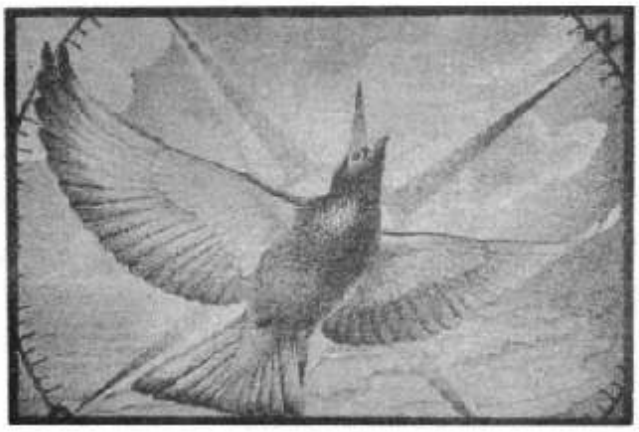
Digitized by Google
Original from
PRINCETON UNIVERSITY

43183

PRINCETON UNIVERSITY LIBRARY



PRESENTED BY

George Raimes Beach, Jr. '26

& Jane Schuttler Beach

Digitized by Google

Original from
PRINCETON UNIVERSITY

50/1

Digitized by Google

Original from
PRINCETON UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
PRINCETON UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
PRINCETON UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
PRINCETON UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
PRINCETON UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
PRINCETON UNIVERSITY

Ce ma chère
mère, la Mère de
Pogeniyac.

Mme du Roscoë

LE ROI STANISLAS

ET

MARIE LECZINSKA

Digitized by Google

Original from
PRINCETON UNIVERSITY

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mai 1895.

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 326.

Digitized by Google

Original from
PRINCETON UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
PRINCETON UNIVERSITY

Digitized by Google
Original from
PRINCETON UNIVERSITY

LE

ROI STANISLAS

ET

MARIE LECZINSKA

PAR

LA MARQUISE DES RÉAULX

Avec quatre portraits et fac-simile

PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
10, RUE GARANCIÈRE

1895

Tous droits réservés

Digitized by Google
Original from
PRINCETON UNIVERSITY

1638
.873
.293

Digitized by Google

Original from
PRINCETON UNIVERSITY

Lorsque Mme de Saint-Ouën, ma grand'mère, appartenant à une famille lorraine, et auteur d'une série d'histoires élémentaires pour la jeunesse, publia en 1825 la première notice sur Stanislas, soixante ans à peine la séparaient de la mort tragique de ce prince, qui avait laissé à ses contemporains un souvenir de reconnaissance que rien ne semblait devoir effacer.

Au moment où je reprends l'œuvre à laquelle mon aïeule attachait une grande importance, je trouve l'enthousiasme non seulement refroidi, mais remplacé chez plusieurs auteurs par des critiques peut-être exagérées.

De longues recherches dans les documents mis au jour depuis 1825 ne modifient pas mes convictions; Stanislas reste pour moi le prince *bienfaisant* par excellence.

Les dépenses considérables de sa maison et de

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

sa cour, dépenses que je relate fort longuement, prouveront à quel degré l'esprit d'ordre et même d'économie régnait chez lui.

Les vexations, les impôts durement perçus par suite des exigences de Louis XV, les difficultés sans cesse soulevées avec la Cour souveraine, tout doit être imputé à l'impitoyable exécuteur des volontés du roi de France, le chancelier de la Galaizières.

Combattre les opinions défavorables à Stanislas, en y mêlant l'attrait de certaines nouveautés et de détails si longtemps ignorés sur la meilleure des reines (Marie Leczinska), me semble acquitter une double dette de patriotisme lorrain et de piété filiale.

Marquise des Réaulx,

née de Saint-Ouën.

Digitized by Google

Original from
PRINCETON UNIVERSITY

AUTEURS CONSULTÉS

DIGOT, *Histoire de Lorraine*. — Vagner. Nancy, 1856.

Comte D'HAUSSONVILLE, *Réunion de la Lorraine à la France*, 2e édition. — Michel Lévy. Paris, 1860.

Comtesse D'ARMAILLÉ, *La reine Marie Leczinska*, 2e édition. — Didier et Cie. Paris, 1870.

Paul DE RAYNAL, *Le Mariage d'un roi*, 2e édition. — Calmann Lévy. Paris, 1887.

Mémoires du duc de Luynes, 12 volumes publiés par MM. Dussieux et Soulié. — Firmin Didot. Paris, 1865.

Lucien PÉREY, *Le président Hénault et Mme du Deffand*, 3e édition. — Calmann Lévy, 1893.

Bibliothèque nationale : *Michaut, abbé Proyard, MM. d'Argenson, Salvandy; Barbier, avocat sous Louis XV*.

Bibliothèque Mazarine : *Les Instructions de Stanislas à sa fille*.

Ministère des affaires étrangères : *Lettres autographes de la reine Marie Leczinska au cardinal Fleury*.

Mme DE SAINT-OUËN, *Notice sur Stanislas*. — Nancy, 1825.

Digitized by Google

Original from PRINCETON UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
PRINCETON UNIVERSITY

LE ROI STANISLAS

ET

MARIE LECZINSKA

CHAPITRE PREMIER.

Origine de la famille Leczinski. — Jeunesse de Stanislas, son éducation. — Régime gouvernemental de la Pologne. — Début de Stanislas dans la vie politique. — Sa première élection au trône de Pologne appuyée par Charles XII. — Lutte de Charles XII et de Stanislas contre Auguste, électeur de Saxe. — Revers du monarque suédois. — Pultawa; captivité à Bender de Charles XII. Stanislas l'y rejoint; son séjour en Turquie. — Projet de renonciation à la couronne de Pologne. — Stanislas se retire à Deux-Ponts. — Existence paisible. — Mort de Charles XII. — Décembre 1718.

Stanislas Leczinski, fils d'Anne Jablonowska et de Raphaël Leczinski, grand trésorier de la couronne, naquit à Léopold (Pologne), le 20 octobre 1677.

Ses ancêtres, originaires de Moravie, s'étaient établis en Bohême au dixième siècle et portaient le nom de Pertzyn. En 965, Philippe de Pertzyn vint en Pologne à la suite de Dombrowka, fille du duc de Bohême et sa tante maternelle, qui épousait Miecislas, duc des Polonais.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Dombrowka, ainsi que Philippe de Pertzyn, professaient la religion chrétienne. Tous les deux essayèrent de convertir Miecislas. Frappé des vertus de sa nouvelle épouse, il crut à la religion qui les inspirait et reçut le baptême. C'est ainsi que les ancêtres de Stanislas ont jeté les premiers fondements de la foi chrétienne en Pologne (1).

Ils créèrent, dit-on, la ville de Lekno, d'où ils prirent, selon l'usage polonais, le nom de Leczinski. « Les Raphaël, les Venceslas, les André, les Bogeslas Leczinski furent, à des époques plus récentes, des personnages distingués par leur mérite (2) et qui augmentèrent le patrimoine de gloire de cette maison déjà illustre. »

Stanislas, dans le cours d'une vie composée tour à tour de revers et de prospérité, resta inébranlable dans l'une et l'autre fortune. Dès ses plus jeunes ans, il fut initié aux vertus par l'exemple. Son père, le comte Raphaël Leczinski, homme d'un grand caractère, dirigea lui-même son éducation et ne se borna point à orner son esprit des plus utiles connaissances. Il s'appliqua surtout à former sa raison et à le prémunir de bonne heure contre les nombreux écueils du monde. En outre (3), par un mélange d'exercices règlés et d'occupations sérieuses, Raphaël aguerrit le tempérament délicat de Stanislas, lui apprit à braver le chaud et le froid, et, dès

(1) Comtesse D'ARMAILLÉ, *La reine Marie Leczinska.*
(2) *Id., ibid.*
(3) Michault, Bibliothèque nationale.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

qu'il eut atteint sa quatorzième année, il lui fit contracter l'habitude de supporter la faim et la soif. Dans toutes les saisons cet enfant n'avait qu'un lit de paille.

Son esprit se développa à mesure que son corps se fortifiait. A dix-sept ans il parlait sa langue avec pureté, l'écrivait avec grâce et élégance, en prose et en vers. L'éloquence, si importante en Pologne, fit également partie des études de Stanislas, qui, guidé par un goût sûr, prit uniquement pour modèles les orateurs de la Grèce et de Rome. « Il avait appris le français et l'italien, la langue latine lui était familière. » Il montrait des dispositions aussi prononcées pour les arts que pour les sciences, et, mathématicien remarquable pour cette époque, il appliquait à la mécanique des aptitudes exceptionnelles.

Son père lui fit parcourir les principaux États de l'Europe pour y observer les mœurs et le génie distinctif des différentes nations. Aucune de celles qu'il visita ne lui inspira le même intérêt que la France. Il acquit ainsi la connaissance des hommes et des moyens propres à les diriger. Son expérience précoce lui donna ce profond discernement qu'il apporta, si jeune encore, dans les affaires de son pays.

Pour mieux comprendre les événements qui vont suivre, il est utile d'expliquer l'organisme du gouvernement de la Pologne : c'était une imitation fidèle des institutions gothiques, où le Roi et le peuple sont soumis au corps intermédiaire chargé de contre-balancer l'*autorité* et la *dépendance* : République de nom et

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

monarchie de forme. Le peuple était serf; les nobles composaient deux ordres : celui des chevaliers et celui des sénateurs. Le premier comprenait toute la noblesse qui ne possédait pas de grandes charges, le second était formé par les évêques, les palatins et les grands officiers de la couronne.

Pendant les interrègnes, l'évêque de Gnesne, primat du royaume, devenait le chef du gouvernement. La royauté était élective, — mais, dans certains cas, les Polonais avaient la faculté de procéder à une nouvelle élection. — Le pouvoir législatif résidait dans le corps de la noblesse. Le roi en présidait les assemblées.

Les assemblées générales, nommées diètes, se tenaient à Varsovie et à Grodno. Les diètes extraordinaires dans lesquelles se décidait l'élection d'un roi avaient lieu en pleine campagne, et les assistants y venaient à cheval ou sous les armes.

La Pologne n'avait que deux corps d'armée peu considérables, sauf en cas de guerre, où l'on appelait deux cent mille hommes.

Les Polonais, comme les Russes, étaient d'origine slave. Trois dynasties avaient régné en Pologne quand Jean Sobieski vint occuper le trône avec gloire et pendant de longues années. A sa mort, Stanislas, qui n'avait que dix-neuf ans et déjà staroste d'Odolanow, fut député par sa province à la diète de convocation. Il y fit une vive impression, et voici le portrait que traça de lui, à cette époque, un homme sans prévention : l'évêque de Warmie, Zalucki :

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

« Stanislas Leczinski, écrivait-il, fils unique du grand « trésorier de la couronne, est regardé comme l'honneur « de notre patrie. Une heureuse facilité de mœurs qui « éclate dans ses discours et dans ses manières lui sou- « met généralement tous les cœurs. Je ne doute pas « qu'il soit né pour être la gloire de son siècle; du « moins est-il déjà à présent la joie de sa nation. Sa « naissance, toute distinguée qu'elle est, n'est point « au-dessus de ses vertus, et ses vertus sont infiniment « au-dessus de son âge. Dans la première fleur de sa « jeunesse, on voit paraître les fruits de l'âge mûr, et « pour tout dire en un mot, tout est grand en lui : son « caractère, son génie, ses sentiments et jusqu'à l'espoir « qu'il donne à nos peuples des avantages qu'il peut « leur procurer. »

Ce portrait n'était point flatté, et ce noble caractère ne se démentit jamais.

Le but de l'assemblée était d'élire le maréchal de la diète. Trois candidats se présentaient, le jeune Leczinski était de ce nombre. Après de longues et tumultueuses contestations, les suffrages se portèrent sur son nom; mais voyant que sa nomination allait exciter de nouveaux troubles, il s'adressa aux nonces qui les premiers lui avaient donné leurs voix : « Messieurs, leur « dit-il, de deux choses l'une : ou votre affection pour « moi parviendra à me faire maréchal de la diète et « l'on croira que j'ai brigué cette faveur, ou de nou- « velles oppositions vont encore répandre la division « parmi nous. On m'oppose deux concurrents; réunis-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

« sons-nous en faveur de celui des deux qui vous pa-
« raîtra le plus digne de fixer votre choix. »

Le comte Brelinski fut élu.

La nomination du grand maréchal sembla concilier toutes les opinions, mais de nouveaux sujets de division surgirent bientôt. Les partis, les ambitions se réveillèrent pour l'élection d'un nouveau roi, cause ordinaire de trouble et de dissension. Deux concurrents se présentaient en même temps : l'un, Jacques Sobieski, fils du dernier roi, soutenu par Stanislas et ses partisans; l'autre, Louis de Bourbon-Conti, prince français, secondé par l'abbé de Polignac (1), alors ambassadeur de France. Ce dernier demandait la couronne pour le prince, au nom du Roi son maître. Cette proposition, accueillie par les uns, rejetée par les autres, enflamma tous les esprits, et peu s'en fallut que le champ électoral ne se changeât en champ de bataille. La plupart des nonces, effrayés du danger, se retirèrent en hâte dans Varsovie.

Cependant l'assemblée, un instant dispersée, se réunit de nouveau; l'abbé de Polignac redoubla ses efforts; ils furent couronnés de succès, et le primat, ayant recueilli les suffrages, déclara que la nation accordait la couronne à François-Louis de Bourbon, prince de Conti. Les réclamations des opposants retentirent de toutes parts. Mais, tandis que l'on disputait entre les deux concurrents, un troisième se présenta (c'était

(1) Depuis cardinal.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste). Ses partisans, ceux du prince Jacques, se réunirent aussitôt pour opposer un rival au prince qu'on venait d'élire. Les nouveaux suffrages proclamèrent Frédéric-Auguste. De sorte que les Polonais, sans roi le matin, en avaient deux le soir, et en auraient eu trois si le parti qui soutenait Stanislas n'eût été plus modéré que les autres.

Le prince de Conti ne put résister à son rival; comme il n'était arrivé de France que quelques mois après son élection, l'armée qu'il opposa à Auguste fut complètement défaite, et il se vit contraint d'abandonner son entreprise.

Après la retraite du prince français, Auguste se flattait de posséder le trône sans opposition. Mais ayant conservé en Pologne les troupes saxonnes qui l'avaient accompagné, la nation témoigna une sorte d'inquiétude, de mécontentement. On murmura d'abord, on se plaignit ensuite; loin de se rendre aux vœux des Polonais, Auguste chercha le moyen d'y résister, et s'unit par un traité à l'empereur d'Autriche, au czar et au roi de Danemark. Ces différentes puissances s'engagèrent à lui fournir des troupes pour seconder un plan qu'il méditait en secret.

Séduit par les insinuations d'un Livonien nommé Patkul qui s'était introduit à sa cour (1), Auguste avait formé le projet d'enlever la province de Livonie à

(1) Patkul s'était réfugié en Pologne après avoir été condamné à mort en Suède pour s'être permis de vives remontrances sur la sévérité du gouvernement de Charles XI.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Charles XII, dont le règne commençait, et que Patkul lui avait dépeint comme un enfant incapable de se défendre. Sûr d'être soutenu par ses alliés, il n'hésita plus, et la guerre éclata bientôt entre la Suède et la Pologne.

Charles XII apprit en même temps qu'Auguste attaquait ses États et que le Danemark et la Russie s'unissaient contre lui. Aussi empressé peut-être à essayer ses forces qu'à garantir son pays d'une injuste agression, il courut à la rencontre de l'ennemi, le défit et le poursuivit.

Le roi de Pologne, chancelant sur le trône, demanda la paix; on la lui refusa. Charles, victorieux, ne voulut traiter qu'avec la République, et, pour première condition, il exigea la déposition d'Auguste. Les Polonais, malgré les sujets de mécontentement que lui donnait ce prince, refusèrent d'abandonner sa cause et reprirent encore les armes pour soutenir ses droits. Enfin, après avoir entraîné ses peuples dans une guerre inique et meurtrière, Auguste acheva de s'aliéner tous les esprits par les violences qu'il exerça envers Jacques et Constantin Sobieski, fils du dernier roi. Ces deux princes, enlevés par une abominable trahison, avaient été conduits en Saxe et retenus dans une dure captivité. Le prince Alexandre, leur frère, échappé au même péril, adressa à Varsovie une touchante réclamation. Au récit de cette injustice, un cri unanime s'éleva contre Auguste, et l'assemblée se décida à terminer sans délai les négociations entamées avec la Suède et auxquelles les seuls intérêts du roi avaient fait obstacle jusque-là.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Pour cette mission délicate, il fallait choisir un homme dévoué en même temps qu'habile, sachant défendre avec énergie les intérêts de son pays et plaire cependant au monarque suédois. Stanislas fut désigné à l'unanimité.

Jamais il n'avait vu le roi de Suède; il ne le connaissait que par ses exploits. Admis à son audience, il ne vit pas sans surprise un prince vêtu avec la plus grande simplicité. Des cheveux courts, négligés; un habit de gros drap bleu, dont les boutons étaient de cuivre; des bottes fortes; des gants de peau recouvrant une partie des bras; un large ceinturon de buffle; une longue épée, c'était là le costume du jeune monarque recevant une ambassade dans une salle dépourvue de tout ornement.

Stanislas, jugeant qu'un prince aussi ennemi du faste ne le serait pas moins de la flatterie, en vint sans préambule à l'objet de sa mission. Il parla avec tant d'autorité, tant de modération, que Charles parut prendre le plus grand plaisir à l'entendre. Il lui demanda s'il lui apportait, comme il l'avait exigé de la République, les noms de ceux qui s'étaient déclarés ouvertement contre lui. « Sire, lui répondit Stanislas, si c'est « un crime à vos yeux d'avoir servi Auguste pendant « ces troubles, j'ose vous avouer que vous trouverez « peu d'innocents parmi nous, et le nom de celui qui « est en présence de Votre Majesté pourrait même « grossir la liste des coupables..... Les Polonais au- « raient-ils pu consentir à la déposition de leur Roi « sans laisser à l'univers un monument de leur incon-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

« stance et de leur peu de discernement dans le choix « de leur chef? — Il me semble, monsieur l'ambassa- « deur, répliqua Charles XII, que vous voudriez me « conseiller de laisser sur le trône le prince le plus « injuste qui ait jamais régné. — Il est vrai, Sire, reprit « Stanislas. Auguste fut injuste envers Votre Majesté, « injuste envers la République, plus injuste encore « envers les fils du roi son prédécesseur, mais Auguste « néanmoins possède des qualités vraiment royales, et « peut-être ne serait-il pas indigne du vainqueur qui « lui a fait expier ses torts par tant de revers, d'user à « son égard d'une sage clémence. »

Charles, sans se rendre à cet avis, ne put s'empêcher de concevoir une grande estime pour celui qui osait le lui donner avec tant de franchise. En assurant le jeune ambassadeur qu'il ne modifierait jamais ses résolutions, il ajouta cependant qu'il accorderait à la République les conditions les plus avantageuses.

Ainsi se termina la première conférence que le palatin de Posnanie (1) eut avec Charles XII. Ce prince, en le quittant, dit tout haut *qu'il n'avait jamais vu d'homme aussi propre à concilier tous les partis.*

Dans ces entrefaites, Charles, qui sentait la nécessité de donner promptement un roi à la Pologne, offrit la couronne à Alexandre Sobieski; mais ce fut en vain qu'il le pressa d'accepter : le jeune prince résista, protestant que rien ne saurait l'engager à profiter des mal-

1) Stanislas avait succédé à son père dans cette dignité

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

heurs de sa famille. Décidé à choisir un successeur à Auguste, le roi voulut entretenir de nouveau l'ambassadeur polonais. Stanislas, qui savait apprécier les hommes, jugea bientôt qu'il combattrait sans succès l'opinion d'un prince victorieux et inflexible, et il se renferma, dès lors, dans les instructions que lui avait données la République.

Ce fut dans cette seconde conférence que, inspiré par les malheurs de sa patrie, il traça en peu de mots au roi de Suède le portrait d'un prince tel qu'il en fallait un à la Pologne, dans ces temps troublés.

Frappé de la grandeur des idées énoncées par Stanislas, Charles en le quittant dit : « Ce Polonais sera toujours de mes amis », et dès ce moment il résolut d'élever au trône celui qui semblait si bien comprendre les devoirs de la royauté. Ce qu'il apprit des mœurs, du caractère de Leczinski, se trouvant conforme à l'opinion qu'il en avait déjà lui-même, il n'attendit plus que le moment favorable pour faire connaître ses intentions. Stanislas se retira sans les soupçonner, mais satisfait d'avoir réussi au delà de ses espérances. Non seulement il avait obtenu que le roi de Suède ne réclamerait ni démembrement de la Pologne, ni indemnité, mais, de plus, il emportait l'assurance que les troupes suédoises seraient retirées aussitôt l'élection du nouveau roi, et enfin que Charles XII soutiendrait les Polonais contre le czar.

L'assemblée de Varsovie remercia son ambassadeur des conditions avantageuses qu'il avait obtenues. On

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

allégua contre Auguste de nouveaux griefs qui confirmèrent le projet, déjà arrêté par Charles XII, de proclamer le trône vacant.

La déclaration de l'*interrègne* se fit à Varsovie, au commencement de mai 1704. Auguste tenta inutilement de relever son parti abattu et appela à son secours tous les souverains de l'Europe. Les uns, alliés de Louis XIV, les autres, en guerre avec lui, se contentèrent de plaindre le roi de Pologne. Le pape Clément XI et le czar furent les seuls qui parurent s'intéresser à sa cause.

Plusieurs prétendants s'étaient mis sur les rangs : le prince de Conti, le grand maréchal Lubomirski et le palatin de Posnanie (Stanislas). Les voix semblaient se réunir sur ce dernier. Charles XII lui fit savoir par son ministre, le général Horn, qu'il l'appuierait de tout son crédit.

Leczinski, surpris d'une faveur à laquelle il s'attendait si peu, répondit vivement au général : « Les suffrages libres de la nation peuvent seuls me porter sur le trône, et que deviendra notre liberté si c'est Charles qui me fait roi ? »

Tant de désintéressement acheva de séduire Charles XII ; il finit par triompher des scrupules exagérés de Stanislas, qui accepta le pouvoir dans le seul espoir de mettre fin aux maux de son pays.

Le primat n'avait pas renoncé à faire élire le prince de Conti ; et apprenant que Charles XII avait désigné Leczinski, il accourut près du roi de Suède et chercha à combattre ses intentions. « Quel motif vous porte à

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

exclure Stanislas, dit le conquérant? — Sire, répondit le primat, il n'a point assez d'expérience pour tenir les rênes du gouvernement, il est trop jeune (1). — Moins jeune que moi! répliqua Charles avec vivacité. Monsieur le primat, ajouta-t-il en le quittant, je compte que vous concourrez à le faire roi. »

Le même jour, Charles annonça à la diète que personne ne lui semblait plus digne du trône que le palatin de Posnanie. Une telle déclaration, dans ces circonstances, était un ordre. Stanislas remonta sur le trône de Pologne, malgré les nouveaux efforts d'Auguste pour l'enlever de sa capitale et s'emparer de Varsovie; mais celui-ci, combattu par les deux rois, fut chassé, l'élection de Stanislas confirmée et le couronnement fixé au 4 octobre 1705. Cette cérémonie se fit avec une grande pompe et au milieu des acclamations publiques. Charles XII, qui s'était trouvé *incognito* à l'élection de Stanislas, assista de même à son couronnement.

Un nouveau traité resserra les liens des deux monarques. Ils s'engagèrent à combattre Auguste jusqu'à ce qu'il acceptât Stanislas. Auguste, de son côté, se joignit au czar pour s'opposer à l'ennemi commun.

Les hostilités recommencèrent immédiatement; les deux souverains alliés écrasèrent les Russes à Frawenstad, le 12 février 1706, ce qui leur permit de transporter en Saxe le théâtre des opérations de la guerre. Là encore, toujours victorieux, ils dépouillèrent Au-

(1) Charles avait vingt-deux ans et Stanislas vingt-sept.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

guste de ses États héréditaires et le contraignirent à implorer la paix. Charles XII ne l'accorda qu'aux conditions les plus rigoureuses.

Au moment même où l'on négociait en Saxe, trente mille Russes, commandés par Menzikoff, vinrent offrir leur secours au roi détrôné. S'il acceptait, il s'exposait au ressentiment de Charles; s'il refusait, il irritait le czar; dans cette alternative embarrassante, il hésita, mais tandis qu'il balançait entre son ennemi et son allié, les Moscovites furent attaqués. Menzikoff triompha, et Auguste, vainqueur presque malgré lui, fut ramené dans sa capitale.

Loin de se réjouir de cet avantage, il sentit qu'il avait tout à redouter de la fureur de Charles XII (maître encore de la Saxe). En effet, le roi de Suède, en apprenant la victoire de Menzikoff, se crut joué, et au lieu de se départir de ses prétentions, il y ajouta encore; il demanda qu'Auguste fît publier, dans toute l'étendue de la Pologne et de la Saxe, sa renonciation à la couronne; il voulut même qu'il félicitât de son avènement au trône celui qui l'y remplaçait. Cette dernière condition surtout paraissait pénible à Auguste. Mais le roi de Suède l'exigea impérieusement, et, contraint de céder à la force, il écrivit à Stanislas la lettre suivante :

« Monsieur et frère,

« Nous avions jugé qu'il n'était pas nécessaire d'en-
« trer dans un commerce de lettres avec Votre Majesté;

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

« cependant, pour faire plaisir à Sa Majesté Suédoise, « et afin qu'on ne nous impute pas que nous fassions « difficulté de satisfaire à son désir, nous Vous félicitons « par celle-ci de Votre avènement à la couronne, et « Vous souhaitons que Vous trouviez dans Votre patrie « des sujets plus fidèles que ceux que nous y avons « laissés. Tout le monde nous fera la justice de croire « que nous n'avons été payés que d'ingratitude pour « tous nos bienfaits, et que la plupart de nos sujets ne « se sont appliqués qu'à avancer notre ruine. Nous « souhaitons que Vous ne soyez pas exposé à de pareils « malheurs, Vous remettant à la protection de Dieu.

« Votre frère et voisin,

« AUGUSTE, roi.

« A Dresde, le 8 avril 1707. »

Le roi de Pologne répondit à cette lettre :

« MONSIEUR ET FRÈRE,

« La correspondance de Votre Majesté est une nou- « velle obligation que j'ai au roi de Suède. Je suis sen- « sible aux compliments que Vous me faites sur mon « avènement au trône; j'espère que mes sujets n'auront « point lieu de me manquer de fidélité, parce que j'ob- « serverai les lois du royaume.

« STANISLAS, roi de Pologne. »

Auguste se rendit en Saxe, espérant obtenir quelque adoucissement à son sort; Charles l'accueillit avec les

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

plus grands égards, mais se montra toujours inexorable sur les conditions qu'il avait imposées.

Cependant, à la nouvelle du traité conclu à Alstranstadt entre le roi de Suède et Auguste, le czar, irrité, prit les armes, rentra en Pologne et livra ce pays à la plus affreuse dévastation. Stanislas, profondément affligé en apprenant la situation cruelle des infortunés Polonais, conjura son allié de venir à son secours : « Sire, lui dit-il, vous n'avez pas prétendu sans doute « par mon élévation ne faire qu'un malheureux ? — J'ai « prétendu, au contraire, répondit Charles, faire beau- « coup d'heureux. — Et cependant, ajouta Stanislas, je « souffre aujourd'hui, je souffre vivement de tous les « maux qui accablent ma patrie, sans qu'il me soit pos- « sible de les soulager. Ah ! si jamais vos bienfaits pou- « vaient causer du repentir, je me repentirais d'être « roi. — Convenez cependant, poursuivit Charles, que « ce czar fait une guerre bien injuste avec des gens qui « n'ont rien à démêler avec lui. Allez-donc le chasser « de vos États, en attendant que j'aille moi-même lui « enlever les siens. »

En effet, Stanislas parvint à chasser les Russes, mais au moment où il revenait triomphant, Charles, impatient de réaliser ses projets contre le czar, quitta la Saxe et risqua une périlleuse entreprise qui devait avoir un si funeste résultat pour lui et pour son allié.

Pendant que la guerre civile éclatait de nouveau en Pologne, le héros suédois remporta victoire sur victoire dans les États du czar ; mais enfin, accablé par le nombre

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

et la rigueur de la saison, il perdit la bataille de Pultava, qui devint un irréparable désastre. Sa retraite en Turquie, son séjour à Bender, l'assaut qu'avec ses quarante domestiques il soutint contre une armée turque et tartare, la captivité qui s'ensuivit, sont des faits historiques qu'il est inutile de retracer ici.

Mais les infortunes de Charles devaient influer sur les destinées de Stanislas; bientôt Auguste, profitant des circonstances, assura que son abdication lui avait été arrachée par la violence; le Czar, satisfait de son manifeste, contracta avec lui une alliance nouvelle, et leurs forces réunies menacèrent encore une fois la Pologne. Le roi assembla une diète générale; il rendit compte de ce qu'il avait fait, de ce qu'il eût voulu faire pour pacifier les troubles intérieurs; il défia les plus exigeants de lui reprocher une seule infraction aux lois : « Si néanmoins, ajouta-t-il, vous jugez, mes frères, que le sacrifice de ma couronne soit nécessaire au bien de ma patrie, je suis prêt à le faire à l'instant... » L'assemblée lui jura un attachement inviolable; on lui fit les plus belles promesses, mais elles furent sans effet.

Après avoir vainement cherché à conclure la paix avec le Czar, Stanislas ne prolongea pas une lutte inutile; il abandonna la Pologne et se retira en Poméranie pour défendre les États de son bienfaiteur, qu'une trop longue absence livrait à ses ennemis. Il se distingua à Stralsund, à Stettin, à Rostock, à Gustrow, etc.

Auguste proposa un traité dont la première condi-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

tion était l'abdication de Stanislas. Celui-ci y consentit pour assurer le repos de la Pologne. Il prévint aussitôt Charles XII de sa détermination et le supplia de ne point s'opposer à un sacrifice commandé par les circonstances; mais Charles fut inébranlable et ne voulut rien entendre. « *Si mon ami refuse d'être roi*, dit-il, *je saurai bien en faire un autre.* » Voyant que de loin il n'obtiendrait rien, Stanislas alla lui-même solliciter le consentement qu'on lui refusait avec tant d'obstination. Accompagné seulement de deux domestiques et sous le nom et le costume d'un officier français, il quitta furtivement l'armée qu'il commandait en Poméranie.

Arrivé en Turquie, après avoir échappé à mille dangers, il fut reconnu en entrant à Jassy, capitale de la Moldavie. On le traita en roi, mais en roi prisonnier, et une nombreuse escorte le conduisit à Bender, au moment même où Charles XII quittait cette ville pour se rendre au lieu qui lui était assigné comme prison. Dès que le roi de Suède eut appris que Stanislas était à peu de distance de lui, et comme lui prisonnier, il envoya un de ses officiers pour l'assurer de sa constante amitié et lui recommander surtout de ne faire aucun accommodement avec Auguste, conservant toujours l'espoir de voir bientôt changer sa situation; c'est ainsi qu'au milieu des plus grands revers Charles comptait encore sur la fortune (1).

(1) On trouvera jointe à cet ouvrage une lettre que Charles XII adressa à cette époque à Stanislas. Cette lettre a été transcrite sur l'original déposé à la bibliothèque de Nancy.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

D'après les ordres du Grand Seigneur, le roi de Pologne fut traité avec tous les égards dus à son rang; il fit son entrée à Bender au bruit des salves d'artillerie et monté sur un cheval arabe magnifiquement harnaché. Après ce cérémonial, on l'interrogea sur le motif de son voyage, qu'il ne déguisa point; mais dans un pays où l'on croit peu à la sincérité, on se persuada difficilement que ce prince fût venu de si loin uniquement pour solliciter le consentement de Charles XII à son abdication. Le Divan proposa donc de reléguer le roi de Pologne dans une île de la Grèce et le roi de Suède dans une île de l'Archipel. Achmet, plus juste que son conseil, ne voyant aucun motif de suspecter les intentions de Stanislas, lui rendit la liberté et, dès ce moment, le traita en souverain.

Impatient de conclure la paix, objet de tous ses vœux, Stanislas renouvela ses instances près du monarque Suédois. Il le pressa de ne pas s'opposer davantage à son abdication, unique moyen de rendre le repos à la Pologne. Mais Charles, non moins inflexible dans sa prison qu'à la tête de ses armées victorieuses, ne consentit à aucun accommodement avant d'avoir rétabli Stanislas sur le trône et chassé le Czar de ses États.

Contraint à se résigner, le roi de Pologne passa neuf mois encore au château de Bender, espérant des secours que le Sultan promettait et ne donnait pas. Enfin Charles XII, ayant su que ses plus belles provinces étaient en proie à la fureur de ses ennemis, quitta la Turquie au mois d'octobre 1714. Il annonça cette réso-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

lution, qui ne causa pas moins de joie au Grand Seigneur qu'à Stanislas.

Le roi de Suède essaya inutilement d'entraîner son allié dans les expéditions nouvelles qu'il méditait encore : « Non, lui dit ce prince, c'est un parti irrévo-« cable, jamais on ne me verra prendre les armes pour « me faire restituer ma couronne. — Eh bien, je les « prendrai pour vous, répondit Charles, et en atten-« dant que nous rentrions en vainqueurs dans Varsovie, « je vous donne ma principauté de Deux-Ponts avec « ses revenus (1); si vous n'y êtes pas riche, vous y « serez le maître, et mes sujets vous y traiteront en « roi. »

Stanislas reçut avec la plus vive reconnaissance la nouvelle preuve d'affection que lui donnait son généreux ami, et quitta Bender suivi du fidèle Poniatowski, qui avait sacrifié biens et dignités pour partager l'infortune des deux rois. Ce seigneur polonais, muni des pouvoirs de Charles XII, mit Stanislas en possession de la principauté de Deux-Ponts, où ce prince fut reçu aux acclamations de tout un peuple heureux de sa présence.

Après tant d'années de troubles, d'agitation et d'inquiétude, Stanislas fut enfin rendu au repos. Sa famille, qui depuis si longtemps gémissait de son absence, accourut de la Suède où elle s'était réfugiée, et, en retrou-

(1) La principauté de Deux-Ponts appartenait aux rois de Suède depuis que Charles X, successeur de Christine, avait joint cet héritage à sa couronne.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

vant tous les objets de son affection (1), le bon prince oublia ses malheurs.

Cependant Charles XII, de retour dans ses États et encore redoutable à ses ennemis, n'avait point abandonné l'espoir de rendre la couronne à son allié. D'après un plan que lui avait suggéré le baron de Gortz, premier ministre, il devait traiter avec le Czar et l'un et l'autre s'unir à l'Espagne pour remettre Stanislas sur le trône de Pologne et le prétendant sur celui d'Angleterre. Le Czar, alors mécontent d'Auguste, avait approuvé ce projet.

Quelque secrètes que fussent ces négociations, Flemming, ministre d'Auguste, les éventa et résolut d'en prévenir l'effet en faisant enlever le monarque polonais, comme jadis il avait fait enlever le prince Sobieski.

Au mois de juin 1716, des scélérats déterminés furent envoyés à Deux-Ponts pour attendre l'instant favorable à l'exécution de ce crime; ils avaient ordre d'assassiner le roi, s'ils ne pouvaient réussir à s'en emparer. On découvrit le complot. Les assassins, pris les armes à la main, furent condamnés à périr dans les supplices; mais Stanislas les ayant fait amener en sa présence : « Mes amis, leur dit-il, quel mal vous ai-je donc fait?... Et si je ne vous en ai fait aucun, comment avez-vous pu

(1) Catherine Opalinska, épouse de Stanislas, avait été couronnée à Varsovie en même temps que ce prince. Elle mourut à Lunéville, le 19 mars 1747, à l'âge de soixante-six ans. Stanislas avait eu deux filles de ce mariage. Marie Leczinska était la plus jeune; l'aînée mourut à Deux-Ponts. Anne Jablonowska, mère de Stanislas, se réunit également à lui à Deux-Ponts et le suivit en France, où elle mourut en 1727.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

attenter à ma vie? Vous avez mérité de perdre la vôtre; je vous en fais grâce, recevez-la pour devenir meilleurs. » Il poussa la générosité jusqu'à faire donner à ces malheureux l'argent nécessaire pour leur retour.

Auguste protesta devant l'Europe qu'il détestait cet attentat, et Stanislas lui-même ne l'accusa jamais d'y avoir pris part. Tous les soupçons tombèrent sur le ministre Flemming. Le prince, qui s'était déjà concilié l'affection de ses nouveaux sujets, parut, dès ce moment, leur être plus cher encore, et bientôt il eut autant de gardes que la ville de Deux-Ponts avait d'habitants.

Aimé de ceux qui l'entouraient, Stanislas se trouvait heureux dans sa modeste situation, quand une nouvelle épreuve vint fondre sur sa paisible existence. La mort cruelle lui enleva cet ami qui lui avait donné une couronne et un asile. Toujours entraîné par le goût des entreprises difficiles, Charles, au mois de décembre 1718, allait tenter la conquête de la Norvège et commandait en personne le siège de Frederikshald. Le 11, vers neuf heures du soir, visitant la tranchée qui était exposée aux batteries d'un canon chargé à cartouches, il fut atteint d'un coup mortel et expira sur place. Ainsi périt, à l'âge de trente-six ans, ce glorieux Charles XII. Stanislas le pleura comme un de ces amis dont la perte ne se répare point.

La mort du souverain suédois devint, en effet, pour lui la source de nouvelles disgrâces. Proscrit dans sa patrie, privé par une diète de ses biens patrimoniaux, il se vit contraint de renoncer à la principauté de Deux-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Ponts qui, après Charles XII, devait revenir au comte palatin Gustave. Ce malheureux prince perdait ainsi ses derniers moyens d'existence. Isolé, sans ressource, ne sachant en quelque sorte où reposer sa tête, il opposa encore le courage à l'infortune; mais cherchant néanmoins à s'y soustraire, il implora le secours du jeune roi de France (Louis XV) et obtint de sa générosité un asile dans le voisinage de l'Alsace, et une pension. Ayant choisi Wissembourg pour le lieu de sa résidence, il partit pour s'y rendre au mois de janvier 1720. A son arrivée dans cette ville, il fut complimenté au nom du roi de France, qui lui offrit une garde particulière. Stanislas refusa cette faveur, et répondit *qu'il lui suffirait d'avoir pour garde la protection du Roi et le cœur des Français.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

CHAPITRE II.

Retraite de Stanislas à Wissembourg. — Tableau de sa famille et de son existence. — Marie Leczinska, sa naissance, son enfance, sa jeunesse. — Revers de fortune de Stanislas. — Espérances imprévues. — Mariage de Marie Leczinska. — Vive surprise en France et en Europe. — Intrigues compliquées.

Rendu à la tranquillité, le nouvel hôte de Wissembourg partagea son temps entre l'étude et les soins qu'il devait à sa famille. De toutes ses occupations, la plus chère à son cœur était de diriger l'éducation de la princesse Marie, devenue sa fille unique; il l'instruisait comme il avait été instruit lui-même, moins par des conseils que par l'exemple. Marie puisa dans la tendresse éclairée de son père le germe des hautes vertus qu'elle n'a cessé de pratiquer.

En parlant d'elle, c'est encore parler du roi de Pologne; aussi entrerons-nous dans de nombreux détails sur celle qui donna à la seconde partie de l'existence de Stanislas une importance politique que rien ne faisait plus prévoir à la mort de Charles XII.

La première enfance de Marie se passa dans une alternative de grandeur et de revers qui n'était que le prélude de cette vie de contrastes attachés à sa destinée.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Deux fois elle n'échappa aux plus grands dangers que par une protection évidente de la Providence.

Au commencement du règne de Stanislas, quand Auguste, ainsi qu'il a été dit plus haut, vint, par une ruse habile, fondre sur Varsovie et tenter d'enlever son rival, Stanislas sentit qu'il serait perdu s'il restait dans sa capitale, qui n'était pas fortifiée et dans laquelle Auguste avait des intelligences; il renvoya sa famille en Posnanie, sous la garde de troupes polonaises qui lui paraissaient sûres.

Au milieu de ce désordre, sa seconde fille, âgée d'un an, fut égarée par sa nourrice; après plusieurs heures de recherches, on la retrouva au village voisin, dans une auge d'écurie, où elle avait été abandonnée. Quelques heures plus tard, les Saxons envahissaient le pays et brûlaient la pauvre chaumière où elle avait été oubliée. Ses premières années s'écoulèrent heureuses à Posen; elle y connut même l'apparence des grandeurs.

« L'existence des familles seigneuriales en Pologne revêtait une splendeur particulière. Leur maison était montée sur le modèle des cours. Les mêmes charges y étaient représentées, des légions de valets nobles se pressaient dans les appartements, une musique nombreuse accompagnait du son des instruments les actes de la vie domestique. Un luxe inouï de fourrures, de pierreries, de chevaux, de mets rares, de précieux parfums, une opulence presque orientale déguisaient la

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

rudesse et la pauvreté des mœurs (1). » Peut-être ces premiers souvenirs laissèrent-ils à Marie une empreinte qui devait résister aux revers de Stanislas et se retrouver lorsqu'elle porta avec tant de dignité la couronne royale.

« L'éducation des femmes se ressentait de ce mélange de luxe moderne et d'antique misère. On leur prodiguait les soins les plus délicats d'une civilisation très avancée, en même temps qu'on leur procurait des ressources pour une vie solitaire et nomade. »

Quelques familles conservaient dans leurs annales des recueils de préceptes utiles à l'enfance et à la jeunesse; instructions patriarcales sous l'égide desquelles croissaient de nouvelles générations. La maison de Leczinski possédait un guide semblable; Stanislas, malgré sa jeunesse et ses travaux, l'avait augmenté de réflexions précieuses et de maximes aussi conformes à l'esprit de l'Évangile qu'opposées aux instincts d'une aristocratie oppressive. En les traçant dans le calme de la vie privée, au fond de son manoir héréditaire, le jeune palatin ne supposait pas que ces nobles pensées dussent être appelées à diriger les précepteurs français des petits-fils de Louis XIV, et à répandre à la cour de Louis XV les premiers germes de ces idées libérales qui signalèrent la fin du dix-huitième siècle (2).

Comme on l'a déjà dit, après avoir été vaincu de toutes parts, Auguste, qui fut inopinément secouru par

(1) SALVANDY, *Histoire de Pologne*.
(2) Comtesse D'ARMAILLÉ.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Pierre le Grand et Mentchikoff, à la tête de trente mille Russes, envahit la Pologne, brûla et dévasta le palatinat de Posnanie, avec le projet d'enlever la famille de Stanislas. A ce moment la petite Marie, restée par hasard seule au château avec quelques serviteurs, n'échappa au danger que conduite par des issues dérobées à un hameau du voisinage, où une paysane la recueillit et la cacha dans un four.

Marie, devenue reine de France, se rappela toute sa vie cette alerte, son effroi, ces circonstances; elle les racontait volontiers.

Les années se succédèrent sans lui apporter de tranquillité. De continuelles alarmes se renouvelèrent pour son père. Après les glorieux combats de Stanislas pour défendre les États de son bienfaiteur et le long séjour qu'il fit en Turquie, la fortune avait semblé lui sourire lorsque le roi de Suède avait mis généreusement à sa disposition la principauté de Deux-Ponts. Il s'était alors réuni aux siens et s'était fait aimer très vite dans ce nouveau pays; mais la perte d'une *fille aînée* qu'il adorait, la continuation des complots suscités ou tolérés par Auguste, et enfin la mort prématurée de Charles XII assombrirent de nouveau cette famille, bien moins avide d'ambition que de paix et de bonheur intérieur.

Nous la retrouvons à Wissembourg, asile bien modeste, car le château n'était qu'une commanderie délabrée qui devint le refuge de Stanislas, de sa mère, de sa femme, de sa fille, de deux moines et de quelques gentils-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

hommes polonais. L'ordre le plus parfait régnait à cette petite cour, grâce à des prodiges d'économie.

De leur côté, sa femme et sa fille se montraient hospitalières et charitables, malgré leur peu de ressources. Elles travaillaient pour les pauvres de la ville et brodaient des ornements pour les églises. Elles étaient vénérées; on raconte qu'une vieille mendiante, recevant de Marie une aumône inespérée, lui prédit qu'elle serait reine de France.

Étrange prédiction pour cette famille exilée qui n'avait conservé de son ancienne splendeur que la dignité, et au moment où Louis XV était fiancé à l'infante d'Espagne! Ce n'était pas, du reste, la première fois que la Providence manifestait ses desseins mystérieux pour l'avenir de Marie. Un soir, pendant qu'elle habitait la principauté de Deux-Ponts, touchant à la frontière française, Stanislas entra avec sa fille dans une abbaye située sur la limite des deux pays. « Au moment où Marie s'agenouilla humblement pour prier à l'écart, un chant d'une majestueuse harmonie se fit entendre du fond du sanctuaire. C'était le psaume de David, l'antique invocation des Français pour leur souverain. Cédant à une émotion dont la cause lui était inconnue, la jeune fille fondit en pleurs et pria de toutes les forces de son âme pour l'héritier de Louis XIV. Elle se rappela souvent cette circonstance des temps passés et ses vœux ardents pour le roi qu'elle devait tant aimer (1)! »

(1) Abbé Proyart.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Bien au contraire, dans leur humble refuge de Wissembourg, Stanislas, supposant que Marie était destinée désormais à la vie privée, l'encourageait à cultiver les talents qui en sont le charme; il développait en elle les goûts les plus simples et lui apprenait à ne chercher de distractions que dans le travail. Il lui enseignait cet art délicat et charmant de la conversation qui devait la placer au rang des grandes dames les plus distinguées du dix-huitième siècle; de plus elle savait six langues et connaissait l'histoire à fond. Elle avait une piété d'ange, son esprit et son cœur étaient un terrain fertile, préparé dès l'enfance par une gouvernante judicieuse et dévouée, Mme Mozinska. La Reine en garda fidèlement un souvenir reconnaissant (1).

On vivait à Wissembourg bien retiré. A l'exception de l'évêque de Strasbourg (le cardinal de Rohan), du commandant de cette même ville (le maréchal du Bourg), du comte d'Argenson, du chevalier de Vauchoux, officier français que Stanislas avait connu depuis longtemps, on ne recevait point d'étrangers. Il y eut cependant quelques propositions de mariage pour Marie; plusieurs princes allemands, dont deux souverains, demandèrent sa main. Aucun de ces partis, nous dit l'abbé Proyart, ne tenta l'ambition de la jeune fille : « Ne croyez pas me rendre heureuse en m'éloignant de vous, disait-elle à ses parents; il me sera toujours bien plus doux de partager vos disgrâces que de jouir,

(1) Comtesse D'ARMAILLÉ, *Marie Leczinska*, p. 26.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

loin de vous, d'un bonheur qui ne serait pas le vôtre. » Parmi les officiers dont le régent avait entouré Stanislas, il se trouvait le comte, depuis maréchal d'Estrée, fils de Louvois : il paraissait plaire à Marie, et peut-être aurait-il été agréé, si le régent ne lui eût refusé un duché-pairie considéré par Stanislas comme indispensable pour donner à sa fille une situation convenable à la cour de Louis XV.

Cependant les ennemis de Stanislas essayèrent encore de troubler sa retraite. Auguste, qu'un ancien rival inquiétait encore malgré son éloignement, fit demander à la France, par l'entremise de son envoyé, qu'elle cessât de protéger un prince qui était son ennemi. On prête cette réponse au régent qui gouvernait alors : « Dites à votre maître que la France a toujours été l'asile des rois malheureux. »

Peu de temps après, on découvrait une nouvelle conspiration contre Stanislas. L'infortuné monarque ne vit point sans douleur ce dernier attentat contre sa personne. Plein de courage pour ses propres dangers, il n'envisagea qu'avec effroi le sort funeste qui menaçait sa famille, privée bientôt peut-être de son unique soutien sur une terre étrangère. Le seul moyen de ralentir l'audace de ses ennemis était de se soumettre à Auguste ; il se résigna donc à un sacrifice pénible, mais nécessaire, et ne songea plus qu'à conclure un accommodement dont le résultat devait être la restitution de ses biens patrimoniaux et le retour de sa tranquillité.

Il s'adressa à cet effet aux puissances les plus à portée

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

d'interposer leur médiation. Toutes, sous différents prétextes, refusèrent de le servir : la nouvelle reine de Suède, Ulrique Éléonore, plaignit seul l'ami malheureux de son malheureux frère. Elle demanda pour lui au roi de Pologne plus qu'il ne demandait lui-même. Dans le triste état de ses propres affaires, c'était moins comme médiatrice que comme suppliante que cette princesse agissait; elle n'obtint rien (1). Et Stanislas, accablé de ses infortunes actuelles, perdit jusqu'à l'espoir d'un avenir plus heureux. Mais de nouveaux événements bien inattendus devaient se succéder en Europe et transformer sa position. Sa fille, objet constant de sa vive sollicitude, allait devenir reine de France! Plein de confusion et de reconnaissance, il croit qu'un vain songe l'abuse.

Cet événement causa la plus grande sensation dans toutes les cours de l'Europe et devait avoir dans l'histoire un retentissement prolongé de surprise et de curiosité.

En effet, la politique avait toujours présidé au choix de la princesse destinée à partager le trône de France, et dirigé des négociations longues et souvent compliquées pour obtenir des alliances les plus profitables à la nation. Les mariages de Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV en donnent la preuve, et le choix de l'In-

(1) Ulrique-Éléonore, sœur de Charles XII, lui succéda et associa au trône son époux, le prince Frédéric de Hesse-Cassel; plusieurs lettres d'Ulrique et de Frédéric prouvent l'intérêt qu'ils portaient l'un et l'autre à Stanislas. Ces lettres, transcrites sur les originaux, se trouvent jointes à ce recueil.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

fante semblait la continuation de ces antécédents politiques. Aussi quand le duc de Bourbon succéda comme premier ministre au régent, si brusquement frappé, et qu'assez vite on annonça le renvoi de l'Infante, qui devait être remplacée par Marie Leczinska, cette détermination inattendue parut-elle inexplicable.

On donnait à Louis XV la fille d'un roi sans États, sans biens, vivant de l'hospitalité de la France, une princesse qui n'avait d'autres richesses que ses hautes vertus, d'autres agréments que la grâce et une belle santé, d'apanage que celui d'une éducation soignée et d'une bonté rare. Elle avait sept ans de plus que Louis XV, cet enfant si gâté, si beau, et placé sur un des grands trônes du monde. Quels étaient donc les avantages d'une pareille union qui ne consolidait en rien la politique de la France? Les Mémoires du temps sont remplis de récits sur les intrigues de M. le duc, dont la conduite ne fut guidée, dans cette grave circonstance, que par son profond égoïsme et la triste domination de Mme de Prie.

Quelques points restés obscurs dans ces événements si compliqués ont été mis en lumière de la façon la plus intéressante par les patientes et curieuses recherches de M. de Raynal (1). Nous puiserons peut-être avec indiscrétion dans ces *nouveautés* de notre vieille histoire.

Il est indispensable de remonter aux origines de ces

(1) M. DE RAYNAL, *Le mariage d'un roi.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

intrigues pour en comprendre toute la portée et suivre l'enchaînement des circonstances qui ont amené un événement aussi imprévu et qui se rattache si intimement à l'histoire de Stanislas.

En frappant tout l'entourage du grand Roi avant de le frapper lui-même, la mort n'avait épargné qu'un enfant bien jeune et délicat pour continuer la branche aînée des Bourbons. La couronne, placée sur une tête si fragile, permettait bien des espérances aux ambitieux qui se croyaient des droits à l'éventualité d'une pareille succession.

Philippe V, petit-fils de Louis XIV, malgré une renonciation formelle au trône de France, lorsqu'il fut élevé à celui d'Espagne, se considérait comme prétendant possible, et ressentit beaucoup de mécontentement en voyant la régence confiée à Philippe d'Orléans, qui devenait le dépositaire d'un pouvoir convoité par lui-même, si l'obstacle à son ambition disparaissait.

Malgré la légèreté de son esprit et le goût immodéré des plaisirs, le régent possédait beaucoup d'intelligence et de sens politique. Son premier soin fut de se faire adorer par l'enfant qui était son maître et qu'il semblait préférer au sien; ensuite, comme il était persuadé que la France ne se trouvait plus à même de recommencer la guerre, il chercha à fortifier ses alliances, si ébranlées à la fin de Louis XIV.

Il s'appuya d'abord sur l'Angleterre, puis il conclut le traité de la Quadruple Alliance, vainement combattu par le roi d'Espagne, sous l'influence de son bouillant

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

premier ministre Albéroni, qui fut l'instigateur de la conspiration de Cellamare.

Si le régent redoutait, en cas de mort de Louis XV, les prétentions de Philippe V à la couronne de France, comme monarque il ne lui reconnaissait qu'une médiocre importance; aussi, par un brusque revirement qui était le propre de son caractère, le duc d'Orléans, ayant renoncé à faire épouser une de ses filles ou l'une de ses nièces au Roi, sollicita la main de l'infante Anna-Maria-Victoria, âgée de trois ans, pour Louis XV. Son intérêt personnel y jouait un rôle, car il ajoutait comme condition celle de marier sa fille, Mlle de Montpensier, à Louis, prince des Asturies et héritier présomptif de la couronne.

Le roi et la reine d'Espagne avaient formé d'autres projets pour le prince Louis, mais la joie de mettre la couronne de France sur la tête de l'infante ne leur laissa pas d'hésitation. Ils surmontèrent aussi les préventions que leur inspirait la fille du Régent, élevée dans l'atmosphère dangereuse du Palais-Royal et en dehors des principes austères de la cour de Madrid. C'était, du reste, une heureuse combinaison politique qui rentrait dans celle de Louis XIV (l'accord avec l'Espagne) et qui donnait toute satisfaction au duc d'Orléans, en plaçant sa fille sur les marches d'un grand trône de l'Europe; de plus, le jeune âge de l'Infante laissait de longues années à l'existence de la régence, et dans le nombre des passions de Philippe, celle du pouvoir n'était pas la moindre.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Louis XV avait onze ans, et ce ne fut pas sans difficultés que cet enfant, tout occupé de ses plaisirs, consentit à accepter ce projet de mariage, contre lequel son entourage ne souleva pas d'obstacle.

Pour compléter son triomphe, le régent avait obtenu le consentement de Leurs Majestés Catholiques à l'alliance de sa seconde fille, Mlle de Beaujolais, avec don Carlos, destiné sans doute à régner sur le duché de Parme.

Philippe V avait tendrement aimé et regrettait toujours son frère, le duc de Bourgogne; il témoigna donc un grand contentement de l'union de son neveu et de sa fille. Notre ambassadeur en Espagne, le duc de Saint-Simon, représente l'Infante « comme une charmante enfant, avec un petit air *raisonnable et point embarrassé* ».

Le 9 janvier 1722, Mlle de Montpensier, dirigée vers son futur royaume, se trouva sur la rive française de la Bidassoa, et l'échange des deux princesses se fit dans l'île célèbre des Faisans (1).

« L'Infante s'arrêta notamment à Bordeaux, où il y eut, le 25 janvier, des fêtes brillantes en son honneur, et le 1er mars, elle fit une entrée magnifique à Paris et fut traitée en reine. » Le plus personnellement intéressé, Louis XV, faisait peu de cas de cette fiancée de trois ans et ne semblait point satisfait. Après lui avoir donné une poupée de 20,000 livres, il se tint très à

(1) M. DE RAYNAL, *Le mariage d'un roi.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

l'écart et continua à habiter les Tuileries pendant que l'Infante fut logée au Louvre. « Tout le monde, ajoute l'avocat Barbier, trouve ce mariage original. »

L'année suivante, le Roi fut sacré à Reims, avec une pompe exceptionnelle; d'Argenson dit que le Roi était alors d'une charmante figure et qu'on se souvient combien il ressemblait à l'Amour, lors de son sacre à Reims, le matin, avec son habit long et sa toque d'argent, en costume de néophyte ou de roi candidat : « Je n'ai rien vu de si attendrissant qu'était alors cette figure (1)! »

Voici le portrait que la duchesse d'Orléans, mère du régent, a tracé du jeune roi à cette époque :

« On ne saurait voir un enfant plus agréable que notre jeune roi. Il a de grands yeux noirs et de longs cils qui frisent; un joli teint, une charmante petite bouche, une longue et abondante chevelure bouclée, de petites joues rouges, une taille droite et bien prise, une très jolie main, de jolis pieds; sa démarche est noble et altière; il met son chapeau comme le feu roi. Il a le tour du visage ni trop long ni trop court. Il a des manières aisées, et l'on peut dire sans flatterie qu'il danse bien. »

Peu après le sacre, le cardinal Dubois, qui était devenu toujours plus influent, mourut des suites d'une existence scandaleuse, et le duc d'Orléans fut frappé prématurément, à quarante-neuf ans, par une attaque d'apoplexie. Malgré l'hostilité très ouverte du gouverneur du Roi contre le régent, le maréchal de Villeroi n'était

(1) Lucien Perey, *Président Hénault et Mme du Deffand*, p. 74.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

pas parvenu à détacher le jeune prince de sa grande affection pour le duc d'Orléans; mais cet antagonisme continuel avait rendu Louis XV méfiant et augmenté sans doute sa disposition à se renfermer en lui-même. Pauvre enfant! Privé si jeune de ses parents, entouré de flatteurs, en but à toutes les ambitions qui l'entouraient et qui trouvaient plus d'avantages à profiter de ses défauts qu'à développer ses qualités! Peut-être, s'il eût rencontré sur sa route un Fénelon pour le guider, le perfectionner, eût-il suivi l'exemple du vertueux duc de Bourgogne! Tandis que la tendresse de son précepteur, l'évêque de Fréjus, le seul qu'il eût aimé après le régent, ressemblait à celle de grands-parents sacrifiant à la satisfaction de plaire à l'enfant celle de lui rendre de plus utiles services en combattant ses défauts.

Le duc de Bourbon, premier prince de la maison de Condé, et appelé communément M. le Duc, s'empara facilement du pouvoir, à l'exclusion du jeune duc d'Orléans, qui n'était ni intrigant, ni ambitieux. Fleury, précepteur et véritable maître de l'esprit du Roi, ne fit pas obstacle à M. le Duc; en se réservant pour plus tard le poste de premier ministre, il lui suffisait, pour le moment, de garder son influence et d'être présent chaque fois que Louis XV travaillait avec le duc de Bourbon.

M. le Duc avait trente et un ans, une grande taille, une belle tournure, mais de gros traits, ayant perdu un œil à la chasse; d'une physionomie déplaisante, médiocre d'esprit, très vaniteux, passionné pour le

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

faste, n'inspirant nulle sympathie. Il n'avait rien de ce qu'il fallait pour succéder au Régent, plein de séductions, de charmes et de talent. Veuf de la princesse de Conti, sans enfant, depuis peu il était sous la domination de la célèbre Mme de Prie. Dans tout l'éclat de ses vingt-deux ans, remplie d'esprit et d'instruction, elle subjugua, avec ses dehors enchanteurs, le duc de Bourbon, qui ne fut plus qu'un instrument docile entre ses mains habiles. Sous une réunion de tant d'avantages extérieurs, elle cachait une nature haineuse, avare, dépourvue de sens moral et de sensibilité, affichant une impiété que les exemples du régent avaient mise à la mode.

Son amour effréné du pouvoir l'emporta sur la répugnance qu'elle ressentait (au dire du président Hénault) pour le duc, et celui-ci se soumit aveuglément aux caprices de Mme de Prie. Accessible aux avantages qu'on savait lui proposer, elle fut, croit-on, pensionnée par l'Angleterre pour défendre ses intérêts.

Elle s'était adjoint un des quatre frères Pâris-Duverney comme auxiliaire dévoué dans toutes les entreprises financières du temps; mais, par des mesures imprudentes et maladroites, il se rendit d'une impopularité qui rejaillit sur le duc, sans ébranler toutefois le pouvoir dont il s'était emparé si audacieusement, et qu'en haut lieu rien ne venait contre-balancer. Le Roi, âgé de quatorze ans, était uniquement occupé de la chasse, goût que M. le Duc s'efforçait de développer; le cardinal préférait encore rester dans l'ombre, et le fils

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

du régent, qui était l'héritier présomptif en cas de mort du Roi, mécontent d'avoir été frustré du premier poste de l'État, ne témoignait sa mauvaise humeur qu'en se tenant très à l'écart et en s'occupant uniquement des fonctions de colonel général de l'infanterie, charge rétablie pour lui.

« Toutefois le duc d'Orléans, s'il ne cherchait pas à prendre la direction des affaires, faisait volontiers sentir la supériorité qu'il devait à son rang et se montrait extrêmement fier d'être le personnage le plus rapproché du trône (1). » Excité par une mère orgueilleuse qui, d'après Mathieu Marais, prodiguait en toutes circonstances ses hauteurs et ses froideurs au premier ministre, encouragé par un parti considérable qui ne désespérait pas de voir le chef de la branche cadette arriver à la royauté, il se tenait dans la réserve la plus glaciale vis-à-vis de M. le Duc et de la marquise, qui trouvèrent bientôt l'occasion de s'en venger.

M. le Duc, voulant continuer les projets espagnols préparés par le régent, envoya à Madrid, en janvier 1724, le maréchal de Tessé, également distingué par ses services militaires et diplomatiques, et fort aimé de longue date par Philippe V. Son esprit fin et enjoué, ses manières agréables, sa politesse extrême, son habitude de traiter avec les souverains dans les diverses missions dont il avait souvent été chargé, rendaient ce choix excellent.

Au moment où il allait rejoindre son poste en

(1) M. de Raynal, *Le mariage d'un roi.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Espagne, Philippe V mit à exécution un projet qu'il mûrissait de longue date, son abdication en faveur du prince des Asturies. Cette grave détermination inquiéta M. le Duc, qui expédia en hâte les instructions les plus pressantes pour tenter de faire revenir Philippe sur cette décision, susceptible d'amener des complications politiques; mais le maréchal ne conserva pas longtemps des illusions à ce sujet. Il trouva le jeune roi bien fait, d'une jolie figure, peu communicatif toutefois, et ne semblant guère satisfait de régner. Les conseillers dont on l'avait entouré cherchaient à le dominer et à l'éloigner de l'alliance française au profit de l'Autriche. Par le fait de la division des partis et du défaut d'une ferme direction, le gouvernement était très affaibli.

Le maréchal de Tessé ne le laissa pas ignorer à M. le Duc, qui, jusqu'alors, ne songeait point à mettre des entraves aux engagements si solennellement pris du mariage de l'Infante, tout en ne se dissimulant pas les inconvénients sérieux qu'il présentait.

Il comprit que si le Roi mourait avant d'avoir des héritiers, le pouvoir passerait aux d'Orléans, et le jeune âge de l'Infante, qui ne permettait pas de songer au mariage avant plusieurs années, se dressa tout à coup comme un fantôme imprévu à son imagination effrayée. D'autres raisons venaient se grouper pour grossir encore les perplexités du duc de Bourbon; Louis XV, longtemps débile et délicat, se transformait en un bel adolescent plein de vigueur, et l'on savait avec quelle répugnance il avait, dans le principe, accepté l'idée d'épouser

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

cette cousine si enfantine. D'un autre côté, il était à craindre qu'une rupture aussi éclatante n'amenât des conflits avec l'Espagne; et enfin, pour compléter la liste des soucis et des complications, le 20 mars 1724, on annonça le mariage du duc d'Orléans avec la fille de la margrave de Bade; c'était l'acheminement vers une dynastie si redoutée par le duc de Bourbon et la marquise de Prie.

Après de grandes hésitations et ne pouvant se décider à prendre une résolution aussi importante sans un examen approfondi, « M. le Duc chargea M. de la Mark, diplomate distingué et connaissant aussi bien les hommes que les mystères des cours, de faire deux mémoires en avril 1724. — L'un présentait les avantages du prompt mariage du Roi et la nécessité d'éviter une brouille avec l'Espagne. L'autre était consacré à l'examen des princesses qui pouvaient convenir au Roi (1). »

C'est ainsi que furent proposées une sœur du duc et la fille du duc de Lorraine. Poursuivi par ses hésitations, il prit encore l'avis du ministre des affaires étrangères, le comte de Morville, et de son premier commis, M. Pecquet. Tous deux exprimèrent la même opinion que celle du comte de la Mark. Il ne restait plus qu'à interroger le principal intéressé, Louis XV, dont l'insouciance habituelle semblait pouvoir être un obstacle sérieux pour arriver à une solution définitive.

Pendant toutes ces démarches le temps s'écoule, les

(1) M. de Raynal, *Le mariage d'un roi.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

instances du jeune roi d'Espagne deviennent pressantes et entraînent M. le Duc, malgré lui, à promettre de fixer les fiançailles de l'Infante et de former sa maison dès qu'elle aurait atteint sa septième année, à la fin de mars 1725. Mais, en avril 1724, Louis Ier est enlevé très rapidement par la petite vérole avant d'avoir atteint sa dix-septième année, et la couronne va passer à son frère Ferdinand, âgé seulement de onze ans, ce qui laissera le champ libre à un redoublement d'intrigues, si Philippe V ne consent à sortir de sa retraite et à reprendre les rênes du gouvernement.

Les instructions les plus positives sont envoyées dans ce sens au comte de Tessé, qui met tant d'habileté à les remplir que, secondé par l'ambition de la Reine, opposée à l'abdication, il parvient à triompher des résistances de Philippe V et à le faire remonter sur le trône.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

CHAPITRE III

Ambition de Mme de Prie. — Ses menées près du premier ministre. — Renvoi de l'Infante. — Négociations difficiles. — Indignation de l'Espagne. — Les mesures hostiles qui en résultent pour la France. — Projets de mariage du duc de Bourbon pour lui-même. — Le comte du Bourg. — Refus de la fille du prince de Galles. — Perplexités du duc de Bourbon, qui sacrifie ses prétentions et propose Marie Leczinska pour la couronne de France.

Pendant le cours de ces événements, M. le Duc avait essayé de mener à bien, avec l'intervention de M. le comte de Tessé, une affaire qui tenait fort à cœur à la marquise, celle d'obtenir pour son mari la grandesse d'Espagne, qui aurait donné beaucoup de relief à la position de ses enfants. C'était une entreprise audacieuse, dans un milieu où l'on ne transigeait avec aucune situation douteuse; la demande échoua, et Mme de Prie, peu habituée aux déceptions, excita plus que jamais M. le Duc au renvoi de l'Infante, pour satisfaire sa rancune personnelle et atteindre en même temps les d'Orléans, qu'elle détestait.

M. le Duc s'y prêta alors plus facilement, ayant été informé de l'affaiblissement des facultés de Philippe V à la suite de ses épreuves, ce qui le rendait moins redoutable que ne l'aurait été le jeune prince Louis,

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

dans le ressentiment inévitable que causerait la rupture du mariage de l'Infante. D'ailleurs les conditions arrêtées en 1721, entre Philippe V et le régent, étaient bien modifiées, puisque la princesse française qui devait monter sur le trône d'Espagne en était à jamais écartée par la mort malheureuse de son fiancé.

Le 28 octobre 1724, le duc de Bourbon réunissait en conseil secret M. de Fréjus, les maréchaux de Villars et d'Uxelles, le comte de la Marck, le comte de Morville et M. Pecquet; il leur exposait ses raisons pour rompre le mariage de l'Infante et ne pas prolonger ainsi le célibat du Roi; la nation entière aspirant à lui voir un héritier qui consolidât sa dynastie. Il témoigna de son zèle ardent pour les intérêts de la monarchie et exposa également les raisons qui empêcheraient Philippe de déclarer la guerre, en s'appuyant sur notre alliance avec l'Angleterre et probablement aussi avec la Prusse et la Russie (1).

Le conseil, y compris le cardinal, d'après Lémontey, fut unanime à décider le renvoi de l'Infante. Deux jours après, le 31 octobre, on présenta à Louis XV un rapport concluant à la rupture du mariage et constatant tous les motifs à l'appui de cette grave décision. A défaut de détails sur cette séance importante, il est certain que Louis XV ne fit point d'opposition à ce nouveau projet. Il était urgent, en même temps, de choisir une princesse digne de remplacer l'Infante.

(1) M. de Raynal, *Le mariage d'un roi.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Dans cette tâche difficile, deux considérations dirigeaient M. le Duc, l'une relative aux qualités physiques, car il fallait une princesse assez agréable pour plaire au Roi, et l'autre au caractère de celle qui deviendrait reine de France, et devrait ressentir assez de reconnaissance de son élévation pour la témoigner par sa soumission à ceux qui y auraient contribué et qui étaient au pouvoir (1). Une liste de cent noms, dressée par le comte de Morville, finit par être réduite à quatre : les filles du prince de Galles, âgées de treize à quinze ans, et les princesses de Condé, de dix-neuf à vingt et un ans.

La seconde réunion du conseil secret eut lieu le 6 novembre; Fleury y laissa percer une telle opposition au choix de l'une des sœurs de M. le Duc, que celui-ci et le conseil abandonnèrent l'idée de Mlle de Vermandois. On fit alors partir immédiatement (19 janvier 1725) un courrier porteur pour notre ambassadeur à Londres, le duc de Broglie, d'une lettre par laquelle on le chargeait de pressentir le prince de Galles sur l'accueil qu'il réserverait à une demande de mariage pour une de ses filles. Cette alliance eût été très utile à la France, en consolidant le traité qui avait été conclu avec l'Angleterre.

Le duc de Broglie fit appel à toute son habileté pour entreprendre une semblable négociation. On touchait à la fin de février, et l'Infante devait avoir sept ans un mois plus tard, époque qui avait été fixée pour les fiançailles et la formation de sa maison. On ne pouvait plus attendre

(1) M. de Raynal, *Le mariage d'un roi.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

pour avertir Philippe V du renvoi de la jeune princesse.

Une courte et violente maladie de Louis XV bouleversa tellement M. le Duc, toujours hanté par la crainte de perdre le pouvoir en perdant le Roi, qu'il précipita encore les événements. Il donna à peine le temps au comte de Tessé de quitter Sa Majesté Catholique pour le faire remplacer par l'abbé de Livry, et celui-ci ne sut qu'à son arrivée à Madrid de quelle pénible mission il était chargé. Malgré l'intervention qu'on avait obtenue du Pape, en faveur de la France, Philippe V ressentit vivement l'affront qui lui était fait; l'éclat fut terrible, le départ de la jeune veuve fixé immédiatement au 15 mars et, le 19, l'abbé de Livry et les consuls français reçurent l'ordre de partir dans les vingt-quatre heures, en même temps que les ministres d'Espagne furent rappelés de France.

Le mariage du Roi n'occupait pas seul M. le Duc. Sa mère, la duchesse de Bourbon, regrettait de le voir veuf sans enfant, sous l'empire funeste de Mme de Prie, et elle le pressait beaucoup de se remarier.

Sa maîtresse n'avait pu combattre cette volonté, mais elle était bien décidée à conserver sur lui son immense influence et à lui choisir une personne modeste, facile à diriger et d'un extérieur peu séduisant.

Il avait été vaguement question de la fille de Pierre le Grand pour M. le Duc, mais il n'y donna pas suite; Mme de Prie, sachant cette princesse belle et intelligente, l'avait immédiatement fait écarter.

La marquise était essentiellement intrigante par na-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

ture et ambitieuse par calcul; ses relations s'étendaient à tout et partout comme un réseau envahissant qui ne laissait rien échapper de ce qui pouvait lui être utile. C'est ainsi qu'elle se servit d'une dame Texier, d'origine subalterne, veuve d'un caissier de son père et fort bien avec le chevalier de Vauchoux, lieutenant-colonel du régiment royal. Il avait servi en Pologne sous les ordres de Stanislas, lui était resté très dévoué, se chargeait de ses intérêts à Paris, et allait assez souvent lui en rendre compte à Wissembourg.

Présenté par Mme Texier à la marquise de Prie, il vint à parler dans la conversation de la petite cour de Wissembourg, où la princesse Marie, sans être jolie, plaisait à tous par son esprit, sa grâce, sa douceur et sa simplicité. Il rappela que le comte d'Estrée l'eût épousée s'il avait pu obtenir un duché-pairie du régent; qu'elle avait été demandée récemment par le fils de la margrave de Bade, et qu'au grand regret de Stanislas, elle n'avait pas voulu quitter ses parents.

Frappée d'une description si conforme à ses recherches, la marquise se rappela aussi que le régent avait déjà eu l'idée de la faire épouser à M. le Duc. Ne pouvant éviter le mariage de son amant, celui-là lui parut le moins redoutable, et elle embrassa ce projet avec une grande ardeur dont on retrouvera la trace dans des lettres de Stanislas au comte du Bourg, devenu depuis quelques années son confident, son protecteur et son ami (1).

(1) M. de Raynal, *Le mariage d'un roi.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Le comte du Bourg, âgé de soixante-huit ans en 1724, avait servi, depuis 1673, avec la plus grande bravoure dans les armées de Flandre et d'Allemagne. En 1678, à la tête du régiment Royal-Cavalerie, il repoussa devant Kehl une sortie du comte de Mercy, qui commandait pour l'Empereur à Strasbourg, et amena la capitulation du fort de l'Étoile. En 1709, lieutenant général des armées du Roi, il mit en déroute le même adversaire; Louis XIV le nomma, à la suite de cette victoire, chevalier de ses Ordres et lui envoya deux pièces de canon prises sur l'ennemi. Ses aptitudes diplomatiques s'étaient à plusieurs reprises révélées dans de délicates négociations avec les puissances voisines.

Après la paix de Rastadt, il fut chargé de l'échange des places du Rhin et de la restitution consentie par l'Empereur à l'électeur de Bavière du Haut-Palatinat et d'une partie de la Bavière. A la suite de tant de services il fut nommé gouverneur de l'Alsace et commandant de Strasbourg.

Les relations et la correspondance épistolaire de Stanislas avec le comte du Bourg eurent pour origine les malheurs du souverain détrôné. Quand celui-ci avait reçu de la générosité de Charles XII la principauté de Deux-Ponts, il fut menacé par l'électeur de Saxe et dut se placer sous la protection du commandant de Strasbourg, très rapproché de la frontière. Ce service avait laissé un fidèle souvenir de reconnaissance à Stanislas, et lorsque, après la mort de Charles XII, il fut obligé de demander un asile à la France, qui lui en

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

laissa le choix, il se fixa en Alsace, à Wissembourg, sous les ordres du comte du Bourg, avec lequel il se lia plus étroitement d'une amitié solide et réciproque.

Il lui confiait ses tourments : « Les affaires générales du Nord, écrit-il le 1er janvier 1722, sont encore si embrouillées qu'il faut du temps pour que mes particulières se développent. » Nous allons bientôt le voir épancher ses peines et ses joies, au moment du mariage de sa chère fille Marie, près de celui qui les partageait si sincèrement.

La mort du régent, le 11 décembre 1723, bouleversa la tranquillité des habitants du château de Wissembourg. A la crainte de ne plus trouver dans son successeur le même appui, s'ajoutaient pour Stanislas les soucis des affaires de Pologne, comme il l'écrivait à son ami.

Cependant la fortune semble se lasser de le frapper sans relâche : des ouvertures inespérées sont faites pour le mariage de sa fille avec le duc de Bourbon. En attendant que cette espérance prenne une forme plus décisive, les semaines se passent, et l'on parle à Stanislas du duc d'Orléans lui-même, qu'il écarte jusqu'à la réponse de M. le Duc; mais cette réponse n'arrive pas et laisse le pauvre père dans une pénible incertitude. Il recourt au maréchal, qui doit se rendre à Versailles, et lui écrit :

« Il n'y a qu'une conjecture favorable pour moi, qui est votre séjour à la cour, qui peut me tirer de mon assoupissement, surtout à l'égard des intentions connues de M. le Duc.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

« Je sais positivement que, si M. le duc d'Orléans ne m'avait cru plus engagé que je ne le suis avec M. le Duc, il se serait adressé préférablement à moi, et que si je n'avais eu de la considération pour les intentions, quoique incertaines, de M. le Duc, j'aurais trouvé le secret de détourner M. le duc d'Orléans pour lui ouvrir la porte chez moi. Mais vous avez été témoin de ma conduite là-dessus. Vous avez connu mes sentiments par lesquels il serait temps que je mérite quelque réalité dans mes incertitudes. »

Pour ce projet si vague du duc d'Orléans, il est à supposer que le comte d'Argenson en était l'auteur.

N'ayant pu vaincre les difficultés exorbitantes soulevées par la margrave de Bade pour le mariage de sa fille avec le duc d'Orléans, le comte d'Argenson, en revenant de Rastadt, s'était arrêté à Wissembourg et avait été séduit par la modestie et l'esprit de Marie Leczinska, au point de la proposer comme duchesse d'Orléans, si la margrave ne cédait pas. Mais la margrave céda, et peu de temps après, le duc d'Orléans annonça lui-même son mariage au roi de Pologne, qui attendait avec une impatience de jour en jour plus grande la réponse du duc de Bourbon.

Malgré ce que put faire le maréchal du Bourg à Versailles, Stanislas resta plusieurs mois sans obtenir les éclaircissements qu'il se croyait en droit d'espérer. Cependant quelques indices favorables s'étaient montrés : le gouvernement avait doublé la pension des exilés et témoigné beaucoup de sollicitude pour les intérêts

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

du roi de Pologne. Mme de Prie continuait à donner des assurances de son amitié, mais ce ne fut qu'au commencement de 1725 que la négociation matrimoniale parut prendre un tour plus certain. Une nouvelle lettre de Mme de Prie confirma les sentiments favorables de M. le Duc à l'égard de Marie. On reçoit encore d'autres lettres qui donnent de la satisfaction, car Stanislas en fait part à son ami le maréchal : « Je vois, dit-il, la continuation des sentiments favorables de M. le Duc. Il est impossible de ne pas en augurer un heureux dénouement (1). » Mais ce qui est plus significatif encore, c'est l'arrivée, le 21 février 1725, à Wissembourg, d'un jeune peintre, Pierre Gobert, membre de l'Académie des Beaux-Arts, et dont les portraits étaient fort à la mode. Il remit au roi Stanislas une lettre de Mme de Prie et annonça qu'il était chargé de peindre le plus rapidement possible les traits de la princesse Marie. Le portrait était terminé le 13 mars, et Stanislas, désireux de répondre à l'empressement de Mme de Prie, charge le maréchal de le faire parvenir en hâte à la cour : « Voici le portrait empaqueté que je vous envoie, écrit Stanislas au comte du Bourg, en vous priant de le recommander vous-même au maître de poste. Il est selon la mesure que vous avez eue, selon laquelle il peut être placé dans la malle. Pour moins d'éclat je ne l'adresse pas à M. le cardinal de Rohan, mais tout droit à mon résident. »

(1) M. de Raynal, *Le mariage d'un roi.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Evidemment Mme de Prie recherchait la reconnaissance du père et de la fille en favorisant le mariage. Des lettres échangées plus tard entre le duc de Bourbon et le roi Stanislas établiront d'une manière bien certaine qu'au moment où nous sommes parvenus la marquise ne destinait pas à un autre qu'à M. le Duc la main de la princesse polonaise (1).

C'était une digression rétrospective nécessaire pour expliquer les phases diverses par lesquelles l'avenir de Marie avait passé, et comment elle avait gravi des degrés successifs avant d'arriver au trône, alors qu'on le destinait à la fille du prince de Galles, après le départ de l'Infante (2).

La réponse de l'Angleterre fut telle qu'un esprit plus perspicace que celui de M. le Duc aurait dû le prévoir. La différence de religion était un obstacle invincible, et, malgré les regrets très courtoisement exprimés par le roi d'Angleterre, il fallut encore renoncer à ce projet.

Très troublé d'un refus auquel il ne s'attendait pas, M. le Duc fit néanmoins partir l'Infante, le 5 avril 1725, puis il eut recours à sa ressource habituelle, le comte de Morville, dont le nouveau rapport conclut toujours à Mlle de Vermandois.

Ballotté entre le désir ardent de marier le Roi au plus tôt et le désappointement de n'avoir point trouvé jusqu'ici de princesse à lui offrir, il était prêt à faire taire tout scrupule en donnant la couronne à une de ses sœurs,

(1) M. de Raynal, *Le mariage d'un roi.*
(2) *Id., ibid.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

si Mme de Prie n'y avait mis une opposition formelle par l'ombrage que lui inspiraient les dédains de Mlle de Condé : Fleury n'aurait pas donné davantage son consentement.

Où trouver la princesse nécessaire au repos de la France et surtout à celui de M. le Duc et de sa complice? A chaque déception, on reprenait la liste si longuement étudiée sans y découvrir rien de convenable. Après avoir définitivement écarté la fille du duc de Lorraine comme trop attachée aux d'Orléans par sa mère, M. le Duc imagina qu'une nouvelle enquête à travers l'Allemagne amènerait peut-être un résultat satisfaisant. Elle fut immédiatement ordonnée et accompagnée des plus minutieux détails; on devait commencer par Wissembourg, et cependant que ne savait-on pas sur cette petite cour! Mais quand le pouvoir occulte prime le pouvoir apparent, les surprises se succèdent, comme nous allons le voir, et des causes mesquines prennent des proportions inattendues.

Le portrait de Marie Leczinska avait eu le plus grand succès à la cour. Le peintre avait tiré un parti habile de l'aimable physionomie de la princesse, de son expression d'intelligence et de bonté. Sa taille gracieuse, sa fraîcheur, qui dénotait la meilleure santé, tout ce qu'elle avait d'avantageux était mis en relief.

Stanislas, instruit de cette bonne nouvelle, toujours persuadé que le fiancé est M. le Duc, écrit le 1er avril 1725 au maréchal du Bourg :

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

« MON CHER COMTE,

« La persuasion que j'ai de votre amitié me fait juger que vous serez bien aise de savoir comment le portrait a été reçu. C'est ce que vous verrez par la ci-jointe, que je vous prie de me renvoyer; je ne saurais goûter avec plus de satisfaction le contentement que j'en ai qu'en le partageant avec vous, connaissant parfaitement vos désirs là-dessus et les sentiments que vous avez pour celui qui est de tout son cœur votre affectionné cousin.

« STANISLAS, roy. »

Les préoccupations du roi de Pologne pour sa fille commençaient donc à se dissiper, et il se voyait presque certain du très prochain mariage de Marie Leczinska; mais rien ne pouvait, à ce moment, lui faire soupçonner le changement si extraordinaire et si rapide qui allait transformer leur vie, en donnant à la princesse une alliance plus illustre encore que celle du duc de Bourbon.

Très problablement Mme de Prie fut effrayée de cette rivale, qui lui parut physiquement beaucoup plus redoutable qu'elle ne le supposait, et elle obtint de son amant qu'il se préparât, près de Stanislas et de sa fille, une reconnaissance immense en renonçant à la princesse comme plus digne du Roi que de lui-même.

Cette décision ne fut pas prise sans de nombreuses

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

hésitations, car il y avait bien des obstacles dans ce projet si imprévu : l'âge de la princesse, vingt-deux ans, et le Roi n'en avait pas encore seize! La modeste position de Stanislas, l'éventualité d'une guerre à soutenir en Pologne, si ce peuple inconstant rappelait son ancien roi, la simplicité de la petite cour de Wissembourg et enfin l'acquiescement de Louis XV et de son précepteur, dont l'omnipotence était complète près du Roi, si indolent, si récalcitrant à prendre de lui-même la moindre détermination!

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

CHAPITRE IV

Caractère de Louis XV. — Son éducation. — Influence de Fleury. — L'impératrice de Russie offre sa fille à Louis XV. — Le mariage du Roi est décidé avec Marie Leczinska. — Le maréchal du Bourg sert d'intermédiaire près de Stanislas. — Leur correspondance. — Envoi de Vauchoux. — Son appréciation sur la petite cour de Wissembourg. — Nouvelles propositions de l'impératrice de Russie. — Bruits alarmants sur la santé de Marie Leczinska. — Déclaration officielle de son mariage, 27 mai 1725. — Lettre du duc de Bourbon.

Fleury s'était surtout attaché à rendre la vie facile à son élève, à ne jamais le contrarier, à l'affranchir de tout travail sérieux et à ne laisser aucune influence combattre la sienne. Il exerçait sa surveillance soupçonneuse même sur la confession. Le Roi l'écrivait, le cardinal la revoyait, puis Louis XV la récitait à son confesseur; celui-ci prononçait quelques mots d'exhortation et le renvoyait aussitôt, sans donner de direction à cette jeune conscience.

Tout enfant encore, le monarque se vit entouré de flatteurs qui se disputaient ses faveurs. Chacun voulait lui plaire, l'attirer; on escomptait sa vie, sa mort, suivant l'avantage personnel de ceux qui y étaient intéressés. Quant au bonheur de son avenir, à la consolidation de sa puissance, aux difficultés qu'on lui prépa-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

rait par cette éducation molle et sans élévation, nul n'y songeait. Cette intelligence de l'adolescent, prête à s'épanouir sous une impulsion éclairée, se replia sur elle-même et resta dans ce cercle étroit de l'égoïsme que ses plus intimes cherchèrent à resserrer encore.

Mme de Ventadour et le maréchal de Villeroi le rendirent orgueilleux; le régent, qui l'avait captivé, ne pouvait développer ni le cœur ni les vertus qu'il ne possédait pas. Fleury, le précepteur bien-aimé qui dominait ce caractère faible, capricieux et surtout ennuyé, n'y parvenait que par des concessions continuelles, et, sous une douceur apparente, il dissimulait cette méfiance exclusive qu'il étendit à la future Reine.

D'après Lémontey, si Fleury parut d'abord favorable au choix de Marie Leczinska, ce fut par la pensée qu'elle apporterait un poids léger dans la rivalité possible entre un vieux précepteur et une jeune épouse. Moins elle serait brillante, moins il la redouterait.

Privé d'un guide désintéressé pour développer les bons éléments de sa nature, Louis XV fut livré presque sans défense morale aux entraînements de ses défauts et plus tard de ses passions. Il n'avait donc point été préparé à faire son bonheur ni celui des siens. Aussi, malgré les puissants avantages du Roi et les qualités aimables ainsi que les vertus solides de Marie, jamais union ne fut moins assortie. Sans deviner tout ce que l'avenir réservait de douleurs à la Reine et de déceptions à la France, si sincèrement attachée à la royauté, il était probable qu'un mariage fait sous des auspices si impré-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

voyants et à la suite d'intrigues si peu recommandables se ressentirait de pareilles origines. Au dernier moment, alors que tout était décidé, on recevait des offres pressantes de l'impératrice de Russie, qui désirait pour sa fille le trône de France; mais il était trop tard! Le projet auquel le duc de Bourbon venait de s'arrêter après tant d'incertitudes lui paraissait le seul réalisable.

Ce fut au 31 mars que le duc de Bourbon fixa le conseil devant lequel il soumettrait sa proposition à la sanction du Roi et de ses conseillers, après avoir fait passer une dernière fois sous les yeux de Sa Majesté la liste des princesses désignées par le comte de Morville.

Sans avoir de documents officiels sur cette réunion, il est positif que Louis XV accepta l'idée de son mariage avec la princesse polonaise. En effet, le même jour, M. le Duc faisait partir dans la soirée et en hâte un courrier dirigé sur l'Alsace, avec des dépêches pour le comte du Bourg. Il devait faire parvenir à Stanislas celles que le premier ministre et le comte de Morville lui destinaient, pour obtenir son consentement et celui de sa fille aux propositions de mariage.

Certes, la communication si imprévue adressée à Stanislas devait le remplir de reconnaissance pour la Providence qui le comblait ainsi. Mais que le poids des grandeurs préparées à Marie devait être lourd pour cette âme confiante, élevée dans un milieu de tendresse, qu'aucune intrigue n'avait jamais troublée! On lui des-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

tinait un prince de seize ans, idéalement beau, égoïste et ennuyé!

Le dépôt des Affaires étrangères (d'après M. de Raynal), en nous fournissant la preuve des ordres donnés par le duc de Bourbon, révèle un fait curieux (1). Le projet d'instruction préparé par ordre du premier ministre pour le personnage de confiance qui devait se rendre en Allemagne semblait, après la décision prise par Sa Majesté, ne plus présenter d'utilité; cependant l'idée de cette enquête ne fut pas abandonnée; elle reçut, au contraire, une application immédiate, mais détournée et inattendue. En offrant à Sa Majesté, par raison d'État, le parti sur lequel il avait porté ses vues, M. le Duc n'entendait pas renoncer pour lui-même au mariage, et il se croyait le droit, par compensation du sacrifice qu'il accomplissait, d'employer à son profit le mode d'information qui lui avait été suggéré. Dès qu'il fut assuré du consentement de Louis XV à épouser la fille du roi de Pologne, il prit donc la résolution de faire voyager dans son propre intérêt la personne qu'il avait choisie pour une enquête en Allemagne. Le titre des instructions portait d'abord, ainsi que nous l'avons fait déjà remarquer, que l'envoyé devait aller en Allemagne voir quelle princesse pourrait convenir pour devenir l'épouse d'un roi; ces derniers mots furent modifiés et, par une surcharge encore visible sur le manuscrit, remplacés par ceux-ci : pour devenir l'*épouse du duc de Bourbon;*

(1) M. de Raynal, *Le mariage d'un roi.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

le nom de Sa Majesté fut également, dans le texte, remplacé par celui de Mgr le Duc. Mais les instructions elles-mêmes ne furent point modifiées, et le personnage revêtu de la confiance du duc de Bourbon reçut l'ordre de partir sans retard (1).

D'après Lemontey, ce serait un sieur Lozillières, ancien secrétaire d'ambassade à Turin, connu de Mme de Prie et auquel elle aurait fait prendre le nom plus présentable de chevalier de Méré. Sans se rendre bien compte du mobile du duc de Bourbon pour faire continuer une enquête à Wissembourg, la date du 31 mars, inscrite sur la minute des instructions, semble marquer le jour où elles furent remises au personnage chargé de les exécuter; en tout cas, celui-ci dut se mettre en route très promptement. Il se dirigea d'abord vers l'Alsace, et par un extrait de son rapport relatif à Marie Leczinska, on jugera avec quel soin il se conforma aux ordres de M. le duc de Bourbon.

Il sera intéressant de reproduire le texte de la dépêche que le premier ministre adressa le 31 mars au maréchal du Bourg :

« MONSIEUR,

« Je vous envoie par cet exprès la lettre ci-jointe, « que j'écris au roi Stanislas, et je vous prie de la « lui faire tenir par une personne sûre à qui vous

(1) M. DE RAYNAL, *Le mariage d'un roi.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

« ordonnerez d'attendre la réponse de ce prince et de « vous la rapporter; mais il est nécessaire de faire en « sorte, s'il vous plaît, qu'il ne paraisse pas que la per- « sonne que vous enverrez à Wissembourg soit dé- « pêchée à l'occasion du courrier qui vous remettra ma « lettre, et vous garderez ce courrier auprès de vous, « sans même dire de quelle part il vous vient, afin de le « charger de la réponse qu'on vous aura apportée de « Wissembourg. Je remets à votre prudence de vous « servir des moyens que vous jugerez à propos pour « empêcher qu'on ait aucune connaissance de la com- « mission que je vous donne, et je vous prie d'être per- « suadé de la sincérité avec laquelle je suis, Monsieur, « votre très affectionné serviteur,

« L. H. DE BOURBON. »

Rien, certainement, ne pourrait dépeindre l'émotion que Stanislas dut ressentir à l'arrivée de ce message vraiment miraculeux, au moment où les affaires de Pologne lui causaient de grands tourments, et où l'avenir de sa fille bien-aimée ne s'éclaircissait pas. Plusieurs historiens racontent que Stanislas, en entrant dans la chambre où se trouvaient la reine, Catherine Opalinska, et la jeune princesse, une dépêche à la main, dit :

« Ah! ma fille, tombons à genoux et remercions Dieu!

— Mon père, s'écria-t-elle, seriez-vous rappelé au trône de Pologne?

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

— Le ciel, reprit Stanislas, nous est bien plus favorable, vous êtes reine de France! »

Marie ne connaissait pas le duc de Bourbon. On peut donc supposer qu'une substitution de ce genre ne laissa aucune hésitation au père et à la fille et que tous deux ressentirent une reconnaissance qui s'étendit de la Providence aux auteurs d'un semblable projet. Ceux-ci comptaient bien là-dessus et ne manquèrent pas, plus tard, de revendiquer près de la jeune reine des droits que, dans sa loyauté, elle se crut malheureusement obligée de reconnaître et de subir.

On a retrouvé, parmi les lettres du maréchal du Bourg, un double de la réponse du roi de Pologne au premier ministre; elle est non seulement intéressante en raison de l'événement auquel elle se rapporte, mais aussi par la confirmation du désir qu'avait précédemment manifesté le duc de Bourbon d'obtenir pour lui-même la main de la princesse Leczinska.

Voici cette réponse en entier :

« Monsieur mon frère,

« Que puis-je dire à Votre Altesse Sérénissime pour répondre à une lettre qui, me saisissant le cœur et m'ôtant la parole, me mettrait dans toute l'insuffisance de lui exposer mes sentiments, s'ils étaient nouveaux et inconnus à Votre Altesse Sérénissime? Mais comme elle me rend la justice d'en être assurée depuis longtemps, j'en fais toute ma ressource pour faire juger à Votre Altesse

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Sérénissime qu'en s'épuisant en amitié pour moi, Elle me rend incapable de lui pouvoir représenter toute ma reconnaissance telle qu'elle est, et si vive que je ne me sens plus animé que pour Elle. Il est certain que l'ardent désir de l'alliance de Votre Altesse Sérénissime et d'être attachée à sa personne par des liens sacrés, autant que je le suis par une véritable inclination, a été le principal sujet de tous mes vœux, et j'en ressens une consolation inconcevable, en ce que je m'assure qu'Elle aurait fait la sienne. Mais puisque la sainte Providence l'a tellement décidé et que votre incomparable sagesse le décide ainsi, Votre Altesse Sérénissime sait que je suis voué à Elle avec toute ma famille, qu'Elle dispose d'un bien dont je l'avais rendu entièrement le maître et n'étant plus à moi-même.

« Je vous concède mon droit de père sur ma fille, en remplaçant *celui d'époux* qui vous était destiné. Que le Roi qui la demande la reçoive de vos mains; conduisez-la sur ce trône où elle sera un monument éternel de la grandeur de votre âme, de votre zèle pour le Roi, de l'amour pour votre auguste sang et du bien que vous souhaitez à l'État. En vertu encore du même droit de père que je transfère sur Votre Altesse Sérénissime, je la prie de répondre pour moi à Sa Majesté, et de l'assurer avec quel honneur et résignation j'obéis à sa volonté. Plaise au Seigneur tout-puissant qu'il en tire sa gloire, le Roi son contentement, ses sujets toute la douceur et Votre Altesse Sérénissime, en me rendant le plus glorieux des pères, me rendra le plus heureux des mortels, si

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Elle est convaincue de la passion avec laquelle je suis... »

Il est probable que cette copie ne fut remise au comte du Bourg que plus tard, car, au moment où Stanislas écrivait au duc de Bourbon, il était encore obligé de garder, malgré lui, un silence absolu, même vis-à-vis du maréchal, qu'il charge cependant de faire parvenir sa dépêche au duc de Bourbon, ainsi qu'on va le voir :

« Wissembourg, 2 avril 1725.

« MON TRÈS CHER COMTE,

« Je connais parfaitement comme vous pensez à mon sujet; vous n'en restez pas là, ayant embrassé toutes les occasions pour contribuer à ma satisfaction. Celle que je ressens aujourd'hui est au delà de toute expression; je n'ose la confier à ma lettre, tant le secret m'est recommandé et je vous irais trouver dans ce moment si je ne craignais de donner occasion aux envieux qui me verraient partir sur-le-champ après l'arrivée de Perdrigai (1). Mais, dans les huit jours d'ici, je vous donnerai un rendez-vous chez notre abbé de Neybourg, où je vous dirai que la Providence fait avec moi. Que le bon Dieu en tire sa gloire et vous, mon cher comte, l'effet de ce que vous désirez.

« Celui qui est de tout son cœur votre affectionné cousin.

« STANISLAS, roy.

(1) L'écuyer envoyé par le maréchal du Bourg.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

« Je vous renvoie la lettre de Son Altesse Sérénissime M. le Duc et celle de M. le comte de Morville.

« Ma réponse pour Son Altesse Sérénissime M. le Duc est ci-jointe. »

Le maréchal s'empressa de transmettre à Marly la lettre de Stanislas, dont il ne soupçonnait pas encore la joie; il en joignit une autre dont le projet s'est conservé parmi celles du roi de Pologne, et qui explique comment les ordres du duc de Bourbon ont été exécutés :

« Monseigneur,

« Je reçus hier matin, à sept heures, la lettre dont il a plu à Votre Altesse Sérénissime de m'honorer, en date du 31 du mois passé, par un courrier exprès, avec le paquet qui y était joint pour le roi Stanislas. J'exécutai, Monseigneur, sur-le-champ, les ordres que Votre Altesse Sérénissime m'a donnés. Elle trouvera ci-jointe la réponse du roi Stanislas que je viens de recevoir. Je la supplie très humblement d'être persuadée qu'en toutes occasions je ne manquerai en rien de ce qu'Elle m'ordonnera, et que qui que ce soit n'aura jamais l'honneur d'être avec les sentiments si soumis et si respectueux que ceux que j'ai... »

Le maréchal de Villars, dans ses *Mémoires*, dit que la réponse de Stanislas est parvenue le 6 avril au duc

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

de Bourbon. Le 9 avril (1), les deux amis se réunirent à l'abbaye de Neybourg, et purent enfin se réjouir ensemble de la haute fortune réservée à la princesse Marie, mais le comte du Bourg reçut de Stanislas une confidence pénible qui résultait de l'état de détresse du futur beau-père de Louis XV.

La reine de Suède, sœur de Charles XII, n'ayant pu obtenir d'Auguste qu'il rendît à Stanislas ses biens patrimoniaux, celui-ci s'était résigné, pour subvenir aux dépenses de son rang et de sa petite cour, à engager ses pierreries; mais on le pressait de rembourser la somme empruntée, et il avait chargé son maréchal du palais, Mezzelck, d'aller à Francfort pour faire un nouvel emprunt et pour retirer son précieux depôt. Cette démarche n'ayant pas eu de succès, Stanislas écrivit au comte du Bourg, après leur entrevue à l'abbaye de Neybourg :

« Mon très cher comte,

« A mon retour à Wissembourg, j'ai trouvé une lettre de Mezzelck, que j'ai envoyée à Francfort, comme je vous l'ai dit, principalement pour racheter mes pierreries qui étaient en gage chez un marchand, dans l'espérance que, sur l'argent qui me revient de Suède, il pourrait négocier la somme qu'il faut pour les dégager au terme, qui est jeudi qui vient. Il me manque

(1) M. de Raynal, *Le mariage d'un roi.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

13,000 livres, lesquelles si je n'ai pas pour ce terme fixé, je cours risque d'avoir des chicanes avec le marchand et de la peine à les retirer après.

« Ainsi, mon cher comte, je vous prie, faites en sorte que la Monnaie, ou dis-je la Recette, me les avance, ou que ce soit quelqu'un autre, et que le porteur de celle-ci puisse demain me les apporter ici, afin qu'il soit à Francfort pour le terme, qui est jeudi qui vient. Je vous prie, mon cher comte, de me tirer d'embarras et de me croire de tout mon cœur votre très affectionné cousin.

« STANISLAS, roy.

« A Wissembourg, le 9 avril 1725, à huit heures du soir. »

Le comte du Bourg s'arrangea pour que les 13,000 livres si nécessaires au futur beau-père de Louis XV lui fussent remises en temps opportun, et Stanislas s'empressa de le remercier :

« Je vous en ai des obligations infinies, manda-t-il le 13 avril, sachant la rareté extraordinaire de l'argent; j'ai évité une grande chicane, par là, des marchands de Francfort auxquels j'avais marqué le terme du dégagement des pierreries, ce à quoi j'ai satisfait par votre assistance. Je suis autant persuadé que pénétré du saisissement qui vous rend accessible à notre prospérité suprême. Ma famille, qui étouffe de joie, désire avec bien de l'empressement de respirer entre vos bras; ainsi, je vous prie, venez dimanche ou lundi. »

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Il terminait en annonçant l'arrivée prochaine du chevalier de Vauchoux.

Mme de Prie avait tenu à ce que le premier inspirateur de ce projet fût nommé agent politique à Wissembourg, et chargé de tout ce qui devait concerner les préliminaires du mariage. L'annonce officielle ne devait avoir lieu que le 25 avril, lorsque l'Infante serait remise aux envoyés de Philippe V. Mme de Prie annonçait son intention de partir prochainement, pour aller rendre ses hommages à Marie Leczinska et à sa famille.

Vauchoux, muni d'instructions importantes, remit le 24 avril à Stanislas une nouvelle missive du duc de Bourbon qui le remerciait de sa réponse et insistait encore sur le mérite du sacrifice qu'il avait fait à son souverain :

« Je donne dans cette occasion, écrivait-il, la preuve de mon désintéressement le plus incontestable qui se puisse jamais donner, en *conseillant au Roi d'épouser une princesse de la possession de laquelle je comptais que dépendrait le bonheur de ma vie* (1). »

Le chevalier de Vauchoux devait aussi traiter avec Stanislas de questions politiques assez délicates; on lui assurait que le gouvernement s'emploierait pour lui faire restituer les biens de la famille Leczinski, mais on ne voulait prendre aucun engagement relativement à la couronne de Pologne. Stanislas, comme on devait s'y attendre, accepta toutes les conventions, on

(1) Archives nationales.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

peut dire toutes les conditions qu'on lui imposait.

Le jour même de l'arrivée de Vauchoux, le 24 avril, il écrit au comte du Bourg :

« MON CHER COMTE,

« Un moment devant le départ de la poste, M. Vauchoux est arrivé. Tout ce que je puis savoir pour vous le mander par le courrier d'aujourd'hui, est qu'il m'a apporté la lettre du monde la plus gracieuse de M. le Duc et une autre de Mme de Pric, que je vous ferai voir, quand nous serons ensemble; ce qui pourra être après la visite de M. le cardinal de Rohan, qui m'a écrit par Mormont qu'il serait dans deux ou trois jours ici.

« D'ailleurs, tout se conforme à ce que vous savez déjà et ce qui peut combler mon âme de satisfaction, qui se redouble, quand je songe qu'elle fait la vôtre (1). »

A la suite des déclarations faites à Stanislas par Vauchoux, celui-ci écrit le 27 avril au premier ministre : « Tous ses soins sont finis », et toute son attention est d'élever les mains au ciel pour implorer sa bénédiction sur la princesse Marie. Pour ce qui regarde la restitution de ses biens, il pense qu'il n'est pas de la dignité du Roi d'y faire attention, ni de s'en mêler directement. Quant au rétablissement du roi Stanislas sur le trône de Pologne, il aime tant la tranquillité qu'il n'y songera

(1) Renseignements tirés du livre de M. de Raynal.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

jamais. Par une sorte de prévision des événements qui surgirent plus tard, Vauchoux ajoutait :

« Si cependant la France était dans une conjoncture où elle eût besoin que ce prince se donnât quelque mouvement, on le trouvera disposé à prendre tel parti qu'on voudra; c'est un fait que ce prince m'a assuré, n'étant pas jaloux de voir sa place occupée par le roi Auguste et s'estimant plus heureux mille fois de passer ses jours en France. »

La déclaration officielle du mariage royal subit encore d'assez longs retards, que le départ de l'Infante et d'autres complications politiques imposèrent au duc de Bourbon. Stanislas, qui croyait toujours à un rêve, se demandait, en se reportant aux épreuves de sa vie, si la réalisation de tant de bonheur ne s'évanouirait pas encore.

La fin d'avril et le commencement de mai s'écoulèrent sans amener de solution sur la déclaration première, et les inquiétudes de Stanislas augmentèrent à mesure que ce silence se prolongeait. Le gouvernement était obligé de prendre, dans le renvoi de l'Infante, bien des ménagements pour éviter un conflit si près d'éclater avec Philippe V, et que le Pape eut l'habileté de conjurer en partie.

Notre agent secret put annoncer, le 2 mai 1725, que Philippe V reprenait du calme et semblait renoncer à une rupture avec la France. A cette même époque où le départ de l'Infante était effectué et le choix de Marie Leczinska encore ignoré, le duc de Bourbon

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

reçut de notre représentant à Saint-Pétersbourg, M. de Campredon, des ouvertures de la Tsarine, que nous avons signalées. Elles avaient été repoussées par le premier ministre, sous de vagues prétextes, pour dissimuler les engagements pris avec Stanislas. Cette démarche de la Russie avait son importance politique, et avant de clore la série d'intrigues qui ont présidé au mariage de la princesse Marie, il ne sera pas sans intérêt de pénétrer dans les détails de cet épisode.

La nouvelle impératrice de Russie, ardente dans son désir de régner et de s'appuyer sur des alliances considérables, fit offrir sa seconde fille à Louis XV, dès qu'elle connut la rupture avec l'Infante. La jeune princesse était belle, bien faite, de l'âge de Louis XV, d'un esprit vif et propre à s'assimiler les habitudes françaises. Le prince Mentschikoff, chargé de faire valoir près de M. de Campredon les avantages d'une telle union, ne manqua pas d'insister sur l'appui que la France trouverait près de la Russie, dans les complications qui pourraient surgir en Europe. De plus, pour écarter toute difficulté, la princesse Élisabeth embrasserait le catholicisme! M. de Campredon vantait également ces avantages, prévoyant que la grandeur du règne de Pierre le Grand serait continuée ou même dépassée sous le règne de l'impératrice Catherine. Par une coïncidence bizarre, M. de Campredon annonçait que le ministre du duc de Holstein, le futur époux de l'aînée des princesses russes, venait de recevoir une lettre de Stanislas lui apprenant le mariage pro-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

chain de sa fille *avec le duc de Bourbon,* et qu'à cette nouvelle, Catherine s'était montrée disposée à soutenir les intérêts du roi Stanislas et de son futur gendre en Pologne. C'était la troisième fois que des tentatives de ce genre étaient faites par la Russie : on devait craindre, en n'y prêtant pas attention, de froisser singulièrement l'orgueilleuse Catherine. A ce moment-là, le renvoi de l'Infante avait refroidi nos rapports avec l'Espagne. Les complications étaient grandes, car M. de Campredon envoyait dépêches sur dépêches et ajoutait, en dernier lieu, que dans le cas où des engagements seraient déjà pris pour Louis XV, Catherine modifierait ses premières propositions et offrirait subsidiairement et dans le plus grand mystère la main de sa fille pour le duc de Bourbon.

Les mêmes obstacles qui avaient fait renoncer le duc à cette alliance déjà proposée existaient toujours; la beauté, l'esprit de la jeune princesse étaient redoutables à Mme de Prie; puis la basse extraction de sa mère, la rudesse et le despotisme de son père ne pouvaient l'emporter, près du duc de Bourbon, sur la reine craintive et modeste qu'il allait élever au trône et dont la main était déjà demandée (1).

L'ambiguïté des réponses adressées à M. de Campredon prolongea la durée de ces négociations si pressantes de la part de la Russie. On envoya seulement, le 21 mai, à notre représentant, un refus catégorique,

(1) M. DE RAYNAL, *Le mariage d'un roi.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

mais bien médiocrement motivé, puisqu'on voulait encore en dissimuler quelques jours la véritable raison. On chercha à adoucir le ressentiment qu'en éprouverait Catherine, par les assurances de la plus grande reconnaissance pour une proposition malheureusement trop tardive, mais qui n'altérerait en rien le dévouement d'une nation toute prête à devenir une alliée dévouée (1).

M. de Morville fut chargé, dans une lettre séparée, de répondre à l'offre qui avait été faite secrètement au duc de Bourbon, en exprimant la douleur de ce dernier de n'être plus libre de recevoir l'honneur que la Tsarine voulait bien lui faire. M. le Duc ne mettait point de bornes à sa reconnaissance, mais il n'avait pas jugé nécessaire de préciser les causes qui lui enlevaient sa liberté d'action, car si l'enquête se poursuivait en Allemagne à son intention, il n'avait en tout cas pris aucun engagement. La princesse Caroline de Hesse, qu'il épousa trois ans plus tard, n'était même pas sur la liste du chevalier de Méré.

Malgré l'apparente dignité que Catherine sut conserver dans ses déboires, l'approbation qu'elle parut donner au choix de la princesse Leczinska et ses témoignages d'affection pour le roi Stanislas, elle nous abandonna et entreprit une nouvelle politique qui la liait à l'empereur Charles VI, et la faisait ainsi entrer sous ses auspices dans le concert européen (2).

(1) M. de Raynal, *Le mariage d'un roi.*
(2) Renseignements tirés de M. de Raynal.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Stanislas, heureux de la merveilleuse destinée de sa fille, ne s'était cependant pas dissimulé qu'elle ferait bien des envieux qui chercheraient à lui nuire. En effet, vers la fin d'avril, le duc de Bourbon fut avisé que la santé de Marie Leczinska était compromise par de fréquents accès d'épilepsie, et l'on donnait le nom d'une religieuse de Trèves qui avait été consultée à ce propos par la reine de Pologne. En outre, M. le cardinal de Rohan avait cru devoir prévenir M. le Duc d'une prétendue infirmité de l'une des deux mains de la princesse, ce qui ne lui laissait pas la liberté de tous ses mouvements.

Ces avis avaient trop d'importance pour être rejetés sans contrôle minutieux. En même temps qu'on faisait prendre des renseignements dans le couvent de Trèves, le duc écrivit au comte du Bourg, d'après ce que nous dit la dépêche adressée le 6 mai au maréchal : « Le Roi ayant pris le parti de rompre ses engagements avec l'Infante, vous jugez bien, Monsieur, que c'est pour se marier promptement, et, comme la princesse Stanislas est une de celles qui pourraient le mieux convenir, vous ne serez pas surpris que je vous demande des éclaircissements surtout sur sa santé, qui est le principal point, le Roi ne se mariant que pour avoir promptement des enfants bien conditionnés. »

Il chargea aussi le cardinal de Rohan et le chevalier de Vauchoux d'instruire Stanislas des bruits qui circulaient sur sa fille et de le faire consentir à l'examen de deux médecins de Paris.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Stanislas se soumit aux exigences qu'on lui imposait, et aussi bien les médecins nommés à cet effet que les explications de la religieuse de Trèves, qui avait simplement soigné une demoiselle de trente ans attachée à la reine de Pologne, ramenèrent la sécurité un moment si troublée. Stanislas ressentit plus qu'avant le besoin d'être enfin délivré de ces pénibles incertitudes, et lorsqu'il annonça, le 25 mai, au maréchal qu'il ne restait rien des allégations qui avaient menacé le bonheur de sa fille, il ajoutait : « J'espère, par la grâce de Dieu, que cela finira bientôt, selon la lettre que M. Vauchoux a eue hier, du 16, par laquelle on lui mande que l'on était fort satisfait des éclaircissements et hors de toute inquiétude, et qu'on ne songeait plus qu'à en donner connaissance au public, par la déclaration des intentions du Roi, laquelle, à juger selon le courrier qui doit apprendre l'entrée de l'Infante en Espagne, se pouvait faire demain, ce que nous ne pourrons point savoir avant dimanche ou lundi. En attendant, patience et résignation aux volontés de Dieu. Je vous assure que je fais tout ce que je peux pour pouvoir aller jusqu'au bout, et je voudrais ne point changer en rien mon ancien train de vie, si je pouvais me dispenser de recevoir des visites. »

La déclaration officielle si longtemps retardée, si impatiemment attendue à Wissembourg, fut fixée au 27 mai. Avec toute l'émotion d'une satisfaction sans mélange, cette fois, Stanislas s'empresse de communiquer cette bonne nouvelle au maréchal du Bourg :

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

« MON TRÈS CHER COMTE,

« Pour ne pas vous tenir longtemps dans l'incertitude, je ne vous dis que ces deux mots : que le mariage est déclaré le 27. Je suis persuadé que M. le Duc vous l'apprend lui-même : je suis de tout cœur votre affectionné cousin.

« STANISLAS, roy. »

Effectivement la déclaration eut lieu le 27, et M. le Duc l'annonça lui-même en écrivant à Stanislas, à la future reine et à sa mère. La lettre destinée à Marie Leczinska mérite d'être transcrite.

« MADAME (1),

« Votre mariage n'étant pas déclaré, je n'ai pas osé jusqu'à présent vous écrire, et je me suis contenté de supplier le Roi votre père de vous assurer du désir que j'avais de voir sur le trône de France une princesse dont les vertus retentissantes dans toute l'Europe ne pouvaient pas manquer de faire le bonheur de l'État, la satisfaction du Roi et la consolation des sujets; mais aujourd'hui, Madame, que le Roi vient de rendre publique cette grande et importante affaire, ce serait manquer à mon devoir si je différais de vous marquer ma joie d'avoir été assez heureux pour qu'il se trouvât dans mon minis-

(1) Lettre trouvée aux Archives nationales par M. de Raynal (cartons du roi Louis XV).

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

tère l'occasion de rendre à ma patrie le service le plus essentiel qu'elle pût attendre de moi. Permettez-moi, Madame, de dire ici que ma patrie doit m'en avoir d'autant plus d'obligation que je ne songe point *sans regret au sacrifice que je lui fais d'une chose dont dépendait tout le bonheur de ma vie,* mais le respect que je dois à une princesse qui sera incessamment ma reine et ma maîtresse ne me permet pas d'en dire davantage sur cet article; ainsi, pour me renfermer, Madame, dans mon devoir et dans le plus sincère de mes sentiments, il ne me reste qu'à vous supplier de me regarder, entre tous ceux qui vont être vos sujets, comme celui qui sera le plus fidèle à votre couronne, le plus attaché à votre personne, le plus soumis à vos ordres, le plus zélé pour vos intérêts, le plus vif pour ce qui pourra vous plaire. J'ose donc vous supplier de me rendre d'avance cette justice, en attendant que je puisse vous prouver que, de quelques termes que je me serve, je ne ferai qu'une légère peinture du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

« L.-H. DE BOURBON. »

Le chevalier de Vauchoux fut chargé de connaître les intentions de Stanislas sur l'époque, le lieu et les cérémonies du mariage. Il devait s'informer des armoiries des Leczinski, pour les peindre sur les carrosses, et des indications nécessaires pour le trousseau. Ce ne fut pas sans quelque embarras qu'il se mêla de ces détails; aussi

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

s'excuse-t-il, en adressant des gants et la hauteur de la jupe de la princesse Marie, de ne pouvoir y joindre un soulier, « attendu, écrit-il, qu'elle ne s'en sert que pour danser, et que ceux qu'elle a ne pourraient faire qu'un très mauvais modèle ».

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

CHAPITRE V

Choix blâmé par l'opinion publique. — Préliminaires du mariage. — Formation de la maison de la Reine. — Correspondance suivie de Stanislas avec le maréchal. — Le mariage est fixé au 15 août. — Relation du chevalier de Méré sur Wissembourg. — Demande officielle en mariage. — Lettre du duc de Noailles. — Description de la cérémonie du mariage par procuration à Strasbourg.

Les écrivains du temps ne ménagèrent ni M. le Duc, ni Mme de Pric; chansons et pamphlets firent ressortir le mobile intéressé de l'un et de l'autre à choisir pour Louis XV une princesse inconnue. Les Français, si attachés à la monarchie, durent être surpris et désappointés qu'on eût préféré pour leur jeune souverain un parti qui ne présentait aucun avantage politique, ne gagnait aucune alliance et pouvait nous entraîner un jour à soutenir les revendications d'un roi détrôné.

Les préliminaires du mariage royal n'étaient pas sans difficulté d'exécution; puisque Stanislas et sa fille n'apportaient aucun bien, il fallait leur constituer une certaine position et subvenir aux frais qu'ils ne pouvaient fournir dans une circonstance aussi solennelle.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

On accorda à la future reine les mêmes conditions que celles stipulées pour l'Infante : 50,000 écus pour ses bagues et bijoux, qu'on devait lui remettre après la signature des préliminaires; 250,000 livres qu'elle recevrait à son arrivée près du Roi, et un douaire de 20,000 écus d'or par an, en cas de veuvage. On lui alloua, en outre, une somme convenable pour la dépense de sa chambre « et l'entretènement de son état et de sa maison (1) ». La formation de cette maison était bien compliquée, par suite des instances très vives de Mme de Prie pour en faire partie comme dame d'honneur. L'esprit de convenance l'emporta cette fois chez le duc, et il choisit la maréchale de Boufflers.

Il dédommagea Mme de Prie en lui accordant une place de dame du palais, et en nommant son fidèle ami, Pâris-Duverney, futur secrétaire des commandements. Les autres postes du palais étaient remplis par tout ce qu'il y avait d'illustre à la cour, Mmes de Tallard, de Villars, de Béthune, d'Egmont, de Chalais, d'Épernon, de Rupelmonde, de Gontaut, de Nesle, de Mérode et de Matignon. La dame d'atour fut la comtesse de Mailly, la mère de cinq filles dont trois furent les maîtresses déclarées de Louis XV. Au marquis de Nangis échut l'importante situation de chevalier d'honneur; Vauchoux, qui méritait certes une récompense, eut l'une des quatre places d'écuyer de quartier. La maison de la Reine, en dehors des fonctions

(1) Archives des affaires étrangères et Archives nationales.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

principales, ne comprenait pas moins de trois cent vingt-huit personnes.

On décida, en raison de la pauvreté de Stanislas, que le mariage se ferait par procuration, à Strasbourg, et qu'ensuite Marie Leczinska viendrait rejoindre Louis XV à Fontainebleau, où il serait procédé à une nouvelle cérémonie religieuse. Le comte du Bourg, qui avait été si souvent mêlé aux négociations officielles et aux secrets détails de ce mariage, désirait jouer un rôle dans la cérémonie; Stanislas souhaitait aussi vivement donner ce témoignage de reconnaissance à ce vieil ami.

« Au nom de Dieu, écrivait-il, dès le 13 avril, au comte du Bourg, pouvez-vous assez imaginer quelque chose qui me convient davantage que de vous voir employé dans cette affaire? J'en ai écrit à Mme de Prie, il y a trois jours, d'une manière qu'elle jugera que rien ne pouvait me faire plus de plaisir. Je ne saurais m'imaginer qu'il en puisse arriver autrement, par la connaissance qu'on a de notre amitié, et par rapport au rang que vous possédez. »

Le 27 avril, Stanislas écrivait à ce même propos :

« Mon très cher comte,

« J'ai eu le temps de m'entretenir avec M. de Vauchoux; mais comme tout cela n'est pas d'une nature à pouvoir s'écrire, je me réserve le plaisir de vous en parler, ce qui sera immédiatement après la visite de M. le cardinal. Pour les circonstances, il m'a dit que la

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

maréchale de Boufflers est déclarée dame d'honneur, mais pour M. le maréchal de Villars, il n'en a rien entendu dire, comme je vous l'avais mandé; si bien que je me flatte que Mme de Prie fera attention à ma lettre, à laquelle je n'ai pas encore de réponse. Votre bonne maîtresse qui se porte, Dieu merci, bien, est charmée de votre chère lettre, et moi je suis de tout mon cœur votre affectionné cousin.

« STANISLAS, roy. »

En signalant le maréchal de Villars, Stanislas faisait allusion au projet primitif de le déléguer pour la cérémonie de Strasbourg; mais, après bien des hésitations dont M. le Duc était si coutumier, il se décida pour le duc d'Orléans, qu'il avait vainement cherché, par plusieurs combinaisons, à priver d'un droit incontestable. Le duc d'Antin fut nommé ambassadeur extraodinaire, chargé de faire la demande de la princesse; on lui adjoignait le comte de Beauvau. Le marquis de Dreux fut envoyé comme grand maître des cérémonies et chargé de ramener la future reine en France. Le maréchal du Bourg n'eut pas de situation officielle au mariage par procuration à Strasbourg, mais il se trouva cependant très satisfait du rôle important qui lui était réservé comme commandant militaire de la province.

En raison de la dévotion de la famille Leczinski pour la fête de l'Assomption, le mariage fut fixé au 15 août.

Les affaires de Stanislas, en quittant Wissembourg, furent promptement réglées, car la petite cour n'était

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

ni nombreuse ni fastueuse. Elle se composait : de la mère de Stanislas, mais âgée et infirme et ne prenant part à ce grand événement que par ses prières; du comte Tarlo, ancien palatin de Lublin, cousin germain de la reine de Pologne; de M. de Mezzelck, maréchal du palais, de quelques gentilshommes et dames nobles attachés aux reines et à la princesse, enfin de deux prêtres, dont un Jésuite qui était le confesseur de Marie depuis son enfance.

Le comte de Tarlo, muni des pouvoirs de Stanislas, avait l'ordre de se rendre à Versailles et de signer en son nom les articles préliminaires et le contrat de mariage. M. de Mezzelck devait s'entendre avec le maréchal du Bourg pour toutes les dispositions à prendre à Strasbourg. Vauchoux avait des fonctions particulières; une amie de la famille, la comtesse de Linange, accepta provisoirement d'être dame d'honneur, et le comte de Béréchine d'être chambellan.

Stanislas demanda que le confesseur de sa fille l'accompagnât et restât même quelques jours près de celle à laquelle il avait donné les sentiments de la plus vive piété. Le duc de Bourbon n'accueillit cette prière qu'après des renseignements pris sur les opinions religieuses du Jésuite, et, ce qui a lieu de surprendre, c'est qu'il s'adressa encore au chevalier de Vauchoux. Celui-ci garantit que le bon prêtre avait élevé la princesse dans une véritable piété, sans *bigoterie*, et il ajouta, dans une lettre du 30 mai : « Elle n'a aucune partialité pour les différentes opinions et n'a puisé sa doctrine que dans

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

le catéchisme, où elle borne toute sa créance. Vous serez la seule règle de ses sentiments comme de sa conduite. » Dès que Stanislas reçut cette autorisation, il en remercia le duc de Bourbon :

« Je m'attache (1) de ce moment, écrivait-il en parlant du confesseur de sa fille, à lui donner les instructions que je juge convenables au poste qu'il va occuper, et je prie Votre Altesse Sérénissime, par avance, si elle n'en est pas contente, après l'avoir connu, de me le renvoyer, étant très convaincu, en moi-même, que rien ne saurait être salutaire à la princesse ma fille que ce qui a l'approbation de Votre Altesse Sérénissime. Aussi toute ma vie ne sera employée qu'à la mériter et à me conserver votre très chère amitié par la passion et l'attachement inviolables avec lesquels je suis de Votre Altesse Sérénissime le très bon frère et ami fidèle. »

Pour échapper à la curiosité qui se manifestait de toutes parts, et aussi pour se mettre à l'abri de complots qui se renouvelaient sans cesse contre le roi détrôné, il se hâta de quitter cette vieille commanderie de Wissembourg où, cinq ans auparavant, il était arrivé dans la détresse de l'exil et dont il s'éloignait avec les honneurs dus au futur beau-père du roi de France.

L'*incognito* devait être gardé jusqu'à l'arrivée des ambassadeurs de Louis XV, chargés de demander la main de la princesse Leczinska. Stanislas, malgré une

(1) Autographe de la collection de M. Et. Charavay, reproduite dans le livre de M. de Raynal, *Le mariage d'un roi.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

réception brillante, ne s'installa pas au palais du gouverneur et habita dans l'une des plus illustres familles d'Alsace, chez la comtesse d'Andlau, l'amie des exilés et celle du maréchal du Bourg, qu'elle devait épouser plus tard après la mort de son mari.

Ces relations d'amitié continuèrent toujours, et le dernier fils de M. et de Mme d'Andlau fut attaché à Stanislas, qu'il suivit en Pologne et en Lorraine.

Les rapports les plus favorables abondaient maintenant sur Marie, et le duc de Bourbon en recevait de fréquentes assurances. Le duc de Richelieu d'abord, qui s'était arrêté à Wissembourg en allant à Vienne, écrivait un peu plus tard au duc de Noailles :

« Vous pensez sur notre reine comme j'ai fait après l'avoir vue, et je ne suis pas peu flatté que mon jugement se rencontre avec le vôtre ; effectivement elle gagne beaucoup à se faire connaître, à ce qu'il m'a paru, et son mérite est de ceux dont le prix ne fait qu'augmenter par le commerce. »

Mais les renseignements les plus détaillés furent donnés par l'envoyé du duc de Bourbon en Allemagne, le chevalier de Méré, qui s'était acquitté de sa mission en conscience.

On a relaté souvent son appréciation poétique sur la princesse polonaise et ainsi conçue : « Ces mœurs naïves et pures, ce mélange d'études graves et de gaieté innocente, ces devoirs pieux et domestiques ; cette princesse qui, aussi simple que la fille d'Alcinoüs, ne connaît de fard que l'eau et la neige, et qui, entre sa mère et son

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

aïeule, brode des ornements pour les autels, tout retraçait dans la commanderie de Wissembourg l'ingénuité des temps héroïques. »

Mais le rapport, en entier, qui avait échappé aux recherches jusqu'ici, a été retrouvé par M. de Raynal dans la précieuse collection renfermée aux Archives du ministère des affaires étrangères et à la Bibliothèque de l'Arsenal, à laquelle nous ferons de si fréquents emprunts. Ce rapport nous présente Marie Leczinska dans l'intimité de sa famille, et offre ainsi le contraste le plus curieux de cette vie simple, modeste et consacrée à la piété, avec celle qui lui est destinée sur les marches d'un trône et au milieu des grandeurs. Nous le citons en entier :

« Marie-Charlotte-Sophie-Félicité Leczinska, née le 23 juin 1703.

« Cette princesse est petite ; on tient cependant qu'elle est un peu plus grande que la jeune duchesse d'Orléans ; la taille bien proportionnée et fine, le port gracieux et point embarrassée dans ses mouvements, marchant bien, la tête bien plantée, les cheveux tirant sur le châtain, les tempes garnies, le front élevé, le sourcil garni et en arc-en-ciel, l'œil enfoncé, pas grand, mais vif et fin, les joues assez pleines, naturellement colorées, le nez un peu long, pas gros, ni rouge, ni en perroquet, d'ailleurs assez bien formé, la bouche ni grande, ni petite, les lèvres bien bordées en vermeil, le tour du visage, des yeux en bas, assez beaux, le teint beau, coloré ; l'eau fraîche et quelquefois l'eau de neige faisant tout son

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

fard, ne mettant certainement ni rouge, ni blanc; un air souriant et gracieux, la voix douce et agréable, l'oreille pas grande et bien bordée, le bras rond, un peu décharné, parce que cette princesse a perdu de son embonpoint, la main ni belle, ni laide, l'un et l'autre blancs. Elle a l'esprit vif et naturel, bien cultivé; point fière, beaucoup de douceur, bienfaisante, compatissante, charitable, généreuse, n'admettant personne bien particulièrement dans sa confidence, aimant tous ses domestiques, dont elle est adorée. Ses occupations commencent dès les six à sept heures du matin qu'elle s'éveille. Elle lit dans son lit des livres de dévotion, d'histoire, généalogie, chronologie, géographie, qu'elle possède bien. Elle est consultée dans la maison pour l'histoire de France, qui est embarrassante pour les changements de nom. Elle se lève dans l'hiver entre huit et neuf heures, se met à sa toilette et est toujours habillée et en corps de jupe dès le matin. Elle se rend ensuite dans l'appartement de la reine sa mère, et toute la famille royale entend la messe et dîne entre onze heures et midi avec la reine, la mère du roi et la comtesse de Linange, le roi dînant seul. Elles ne sont qu'une petite demi-heure à table. Après le dîner, elle lit encore une heure et passe le reste de sa journée avec la reine et sa grand'mère, qui toutes trois font des ouvrages à l'aiguille, comme tapisseries, ornements d'autel dont elles font présent aux églises. Elle a beaucoup de religion, sans bigoterie, de tendresse pour père et mère dont elle est aussi fort aimée. Elle n'a aucune passion dominante.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

en quoi que ce soit. Elle danse proprement, de bon air, joue du clavecin, chante quelquefois, a la voix douce. Le défaut de maîtres et d'occasions fait qu'elle ne se perfectionne pas. Elle parle allemand, fort bien français, sans accent. Elle est sobre en tout, boit peu, trempe beaucoup son vin. D'une complexion point délicate, fort saine, point sujette à maladies, ce qui est beaucoup, vu la situation, le peu d'exercices qu'elle fait et ses ennuis, qu'elle supporte avec fermeté et sans murmure. Il lui échappe seulement de dire en riant qu'elle voudrait bien voir le dénouement de la pièce pour ce qui regarde la situation de la famille royale. Elle tient beaucoup du roi son père, tant pour la ressemblance que pour l'humeur et l'esprit enjoué. Elle a eu la petite vérole, dont elle n'est point marquée. Elle a l'esprit souple, qui prendra la forme et la figure qu'on voudra. J'ai eu l'honneur de la voir travailler, marcher, danser, de lui parler et de la voir au lit, et j'ai de plus trouvé à son service un domestique qui la sert, elle seule, depuis neuf ans, que je connais parfaitement et dont la femme est celle qui est le plus dans sa confidence. J'omettais de dire qu'elle a le col bien proportionné, les épaules bien placées, assez de carrure, la poitrine élevée, blanche, et de la gorge. Cette princesse, sans être belle, est aimable par sa douceur, son esprit, sa sagesse, sa conduite; c'est un assemblage de toutes les vertus (1). »

Le duc de Bourbon dut se tranquilliser après cette

(1) Les détails sur le mariage de Marie Leczinska sont tirés en partie du livre de M. DE RAYNAL, *Le mariage d'un roi*.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

relation, qui contenait tous les détails et tous les éloges qu'on puisse imaginer sur la princesse Marie. Elle était assez agréable pour plaire au Roi, digne par son esprit et ses vertus de la couronne de France, disposée à prendre la forme et la figure qui lui seraient indiquées, et d'un caractère souple, condition essentielle pour le premier ministre et Mme de Prie, qui comptaient en profiter.

Le choix étant fait, le mariage officiellement annoncé pour le 15 août, il ne s'agissait plus que d'accomplir les dernières formalités et de régler le cérémonial qui devait présider au mariage par procuration à Strasbourg, au voyage et à la solennité du mariage à Fontainebleau.

Mme de Prie, voulant devancer toutes les influences qui chercheraient à s'exercer sur la nouvelle reine, partit de Chantilly le 19 juillet, munie d'une lettre de M. le Duc la présentant à Stanislas comme dépositaire fidèle et dévoué de renseignements secrets sur la cour.

Ce fut en grande pompe qu'eut lieu, à Strasbourg, l'arrivée des ambassadeurs, MM. d'Antin et de Beauvau, chargés de demander la main de la princesse Leczinska. Ils étaient accompagnés de cent cinquante gardes du corps, commandés par le duc de Noailles et destinés à escorter la Reine pendant son voyage à Fontainebleau; dix carroses du Roi, attelés chacun de huit chevaux, contenaient Mlle de Clermont et les dames de la maison de la Reine.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

La demande en mariage se fit avec beaucoup d'étiquette, vis-à-vis de la petite cour polonaise, dont M. de Mezzelck, le grand maréchal, était le représentant et l'introducteur. Le duc d'Antin s'acquitta de sa haute mission avec une extrême courtoisie, et, s'adressant à Stanislas : « Vous ne devez, lui dit-il, la préférence du souverain qu'à la vertu et aux grandes qualités qui brillent en votre sacrée personne et que Votre Majesté a si heureusement transmises à la personne de la Sérénissime Princesse votre fille. »

Le même soir, les ambassadeurs eurent l'honneur d'une seconde audience chez la Reine, qui leur exprima son contentement, et la princesse prit à son tour la parole : « A la déclaration de Leurs Majestés, dit-elle, je n'ai rien à ajouter, sinon que je prie le Seigneur que je fasse le bonheur du Roi, comme il fait le mien, et que son choix produise la prospérité du royaume et réponde aux vœux de ses sujets. » Puis se prosternant au pied d'un crucifix, Marie supplia Dieu de lui donner autant d'humilité qu'il lui accordait d'élévation dans le monde.

Le premier prince du sang, le duc d'Orléans, qui représentait Louis XV, n'arriva que dans les derniers temps, et il fit le soir son entrée à Strasbourg, au bruit du canon et au milieu des illuminations générales. La ville était fort animée, à en juger par la lettre du duc de Noailles au cardinal Fleury.

Première lettre du duc de Noailles, dans son voyage pour le mariage de Marie Leczinska, à Fleury :

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

« Strasbourg, 11 août 1725.

« Je n'ay point eu l'honneur, Monsieur, de vous écrire pendant mon voyage, n'ayant rien eu qui méritait de vous estre mandé. J'ay attendu à me renouveler dans votre souvenir que je fusse arrivé icy où je suis depuis quelques jours. J'y ai trouvé un beau et magnifique spectacle, tout se dispose pour la cérémonie et la princesse dont Sa Majesté a fait choix fait connaître de plus en plus combien elle en est digne; il n'y a point d'éloges qui ne soient au-dessous de tout ce que l'on peut dire. Sa personne plaist infiniement sans estre ce que l'on appelle une beauté, et ses agréments sont soutenus par un esprit également orné et solide; mais ce qu'on ne peut assez louer en elle est une grande piété dont elle a l'exemple dans sa propre maison. Il faut espérer que Dieu répandra ses bénédictions sur ce mariage et l'on ne peut augurer que toute sorte de bonheur pour le Roy avec une princesse aussi accomplie et aussi respectable.

« Duc de Noailles au cardinal Fleury. »

Maintenant nous allons recourir au texte de M. de Raynal pour décrire la cérémonie du 15 août 1725 :

« Les gardes du corps prirent, dès le matin, leur poste dans la cathédrale, tendue, pour la circonstance, de riches tapisseries de la couronne, et où l'on avait dressé des amphithéâtres pour les personnages de distinction,

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

de chaque côté du chœur, et deux estrades, en avant et à droite de l'autel, pour la future reine et le représentant du roi de France. A onze heures, tous les canons de Strasbourg annoncèrent la cérémonie, et bientôt partit du palais du gouvernement pour l'église, entre deux haies formées par les troupes de la garnison, le cortège le plus imposant; après les carabiniers ouvrant la marche venaient les nombreux équipages des ambassadeurs et des principaux officiers du duc d'Orléans, les Cent-Suisses de la garde, la voiture où se trouvaient, avec le prince, le marquis de Clermont, son premier écuyer et les deux ambassadeurs, et enfin escorté par les gardes du corps et le marquis de Savines, leur lieutenant, le carrosse de Stanislas, de la reine de Pologne et de leur fille.

« A la porte de la cathédrale, le cardinal de Rohan, entouré de quatre abbés mitrés, des chanoines, comtes de Strasbourg, et de tout son clergé, reçut Marie Leczinska et lui offrit l'eau bénite; puis les timbales et les trompettes raisonnèrent; le clergé se dirigea vers l'autel, et derrière le duc d'Orléans, portant un habit et un manteau d'étoffe d'or, avec un chapeau garni d'un bouquet de plumes, s'avança la future reine, entre son père et sa mère. A ce moment, les assistants purent admirer la noble majesté de la jeune princesse, vêtue d'un grand habit de cérémonie en brocart d'argent, couvert de pierreries, et suivie de la comtesse de Linange, sa dame d'honneur. »

Le prélat prit alors la parole, et rappelant les hautes

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

vertus de la princesse, il en fit un éloge pompeux et touchant à la fois. « Puis il bénit l'anneau et les treize pièces d'or, demanda au duc d'Orléans s'il prenait au nom de Sa Majesté Très Chrétienne la princesse Marie pour épouse, et à la princesse Marie si elle prenait pour époux Louis XV, roi de France et de Navarre, et donna la bénédiction nuptiale. » La journée et le lendemain furent employés en représentations de toutes sortes, en fêtes et réjouissances pour la ville.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

CHAPITRE VI.

Adieux de Marie Leczinska à sa famille. — Son voyage de Strasbourg à Fontainebleau par Metz. — Rencontre de Marie et de Louis XV à Moret. — Nouvelle cérémonie du mariage officiel à Fontainebleau. — Correspondance de Stanislas et de la Reine. — Détails sur son caractère, son esprit, sa piété. — Bons procédés de Louis XV pour Stanislas, qui est installé dans le château de Chambord. — Difficultés de la Reine à la cour. — Lutte entre le cardinal et M. le Duc.

Le chevalier de Conflans partit ensuite immédiatement pour porter la nouvelle du mariage. Il répondit aux questions qui lui étaient adressées par des mots qui satisfirent tout le monde : « La Reine n'est ni belle ni laide; elle est très aimable (1). »

Enfin, le 17 dans la matinée, Marie Leczinska quitta, non sans larmes, ses chers parents! Stanislas, avant de s'en séparer et tenant les mains sur la tête de sa fille agenouillée, dit avec émotion : « Que Jésus, Marie, Joseph, veillent toujours à la conservation de ma chère fille! Qu'elle ait part à la bénédiction que le saint patriarche Jacob donna à son fils, quand il apprit que ce fils était vivant et gouvernait l'Égypte! Qu'elle ait

(1) Comtesse D'ARMAILLÉ, *La reine Marie Leczinska.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

sa part à la bénédiction que Jésus-Christ donna à sa Sainte Mère et à ses disciples, lorsqu'il leur dit : « Que « la paix soit avec vous. » Ainsi soit-il! »

Sa mère et son aïeule la bénirent également, et Stanislas lui remit des instructions (1) qui sont un modèle de sagesse et de prévoyance. Si Stanislas éprouva un paternel orgueil en donnant une reine à la France, le sacrifice pour lui-même fut très douloureux, lorsqu'il se sépara de cette fille chérie, la confidente de toutes ses pensées, de ses chagrins, des moindres détails de sa vie! Le vide qu'elle lui laissa fut immense et se résume bien dans cette plainte touchante qu'il lui adresse :

« Nous vous perdons, lui disait-il, vous qui étiez notre consolation, notre amour, nos seules délices. Je vous cherche sans cesse à mes côtés; je sens qu'il me manque une partie de moi-même, et ma vie semble s'échapper avec mes pleurs!!! »

C'est aux acclamations de la population que la princesse quitta Strasbourg. Elle prit place dans un carrosse à huit chevaux, avec quelques dames de sa maison. Elle était suivie par de nombreux équipages de la cour, les ambassadeurs, le duc d'Orléans, le duc de Noailles, le marquis de Nangis, un chevalier d'honneur de la Reine et les cent gardes du corps.

Digne dans sa simplicité, modeste dans les honneurs qui lui étaient rendus, elle les recevait toutefois avec

(1) Original à la bibliothèque Mazarine. Probablement M. de Solignac les aura revues, car Mme de Saint-Ouën les a publiées en français très correct sur des copies à la bibliothèque de Nancy.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

une aisance et une distinction naturelles qui dépassaient ce qu'on pouvait attendre de la jeune exilée de Wissembourg. Elle s'acheminait vers des grandeurs dont elle n'avait encore connu que les préludes, sans orgueil et avec une confiance puisée dans l'affectueux appui de son père et dans cette haute piété qui devinrent plus tard le double refuge de son cœur meurtri. Un vague sentiment d'anxiété traversait cependant l'affection reconnaissante qu'elle ressentait d'avance pour Louis XV. Trouverait-elle en lui la réciprocité de son dévouement? L'accueil qu'elle reçut sur le parcours de l'itinéraire tracé par le duc de Bourbon était un heureux présage; son voyage semblait un triomphe.

Après Saverne, où Stanislas lui causa l'agréable surprise de venir l'embrasser encore, elle fit son entrée à Metz. Ainsi que le constate le duc de Noailles dans une seconde lettre du 22 août à l'évêque de Fréjus, la population, pleine de zèle et de joie, lui prodigua les démonstrations les plus enthousiastes.

Lettre du duc de Noailles :

« La Reine arriva hier à Metz, Monsieur, à neuf heures du soir, et il était plus de dix heures lorsqu'elle entra dans son palais; c'est une heure un peu indue, mais les pluies, qui n'ont pas discontinué depuis plusieurs jours, ont tellement rompu les chemins, qu'il ne fut pas possible d'être icy de meilleure heure; il est bon cependant de vous dire que l'on était parti à cinq heures du matin; heureusement la santé de la Reine n'en a pas été incommodée; elle jouit d'une parfaite santé. Le ser-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

vice se fait auprès de Sa Majesté avec beaucoup d'ordre et une très exacte régularité, et il n'y a de fâcheux dans tous ces petits contretemps que le retardement qu'ils apportent à la juste impatience que la Reine a d'arriver.

« Je conviens qu'un jour c'est beaucoup dans une aussi flatteuse conjoncture, et qu'il serait même à désirer que ce grand jour pût cadrer avec l'époque du 5e septembre, mais je ne vois pas qu'il puisse arriver avant le 6e, à moins que les zéphirs ne nous prestent leurs ayles, ou ne prennent soin du moins de sécher les chemins.

« Je ne doute point que vous ne soyez informé des honneurs qui sont rendus à la Reyne sur toute la route; la nuit lui a fait perdre un magnifique coup d'œil, à l'approche de cette ville qui s'est distinguée de toutes manières, et qui a donné de grandes démonstrations de son zèle et de sa joie. Nous y séjournerons deux jours et nous en partirons le 24 pour continuer notre route.

« Le duc DE NOAILLES. »

C'est à Metz que le marquis de Maillebois, maître de la garde-robe du Roi, apporta à Marie Leczinska une lettre autographe de Louis XV, écrite le 19, dès que Sa Majesté avait pu connaître l'accomplissement du mariage par procuration.

C'est de Metz aussi que la future reine adressa à son père une lettre qui lui rendait compte des hommages

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

dont on l'entourait, avec cette finesse d'esprit et cette appréciation sensée que nous retrouverons si souvent dans sa correspondance.

La voici :

« Oh ! mon cher papa, qu'il y a longtemps que c'était avant-hier et que je ne vous ai rien dit. Il n'est rien que ne fassent les bons Français pour me distraire. On me dit les choses les plus belles du monde; mais personne ne me dit que vous soyez près de moi. Peut-être me le dira-t-on bientôt, car je voyage dans le royaume des fées et je suis véritablement sous leur empire magique. Je subis à chaque instant des métamorphoses plus brillantes les unes que les autres; tantôt je suis plus belle que les grâces, tantôt je suis de la famille des Neuf Sœurs; ici, j'ai les vertus d'un ange, là ma vue fait des bienheureux; hier j'étais la merveille du monde, aujourd'hui je suis l'astre aux bénignes influences. Chacun fait de son mieux pour me diviniser, et sans doute que demain je serai placée au-dessus des immortels. Pour faire cesser le prestige je mets ma main sur la tête, et aussitôt je retrouve celle que vous aimez et qui vous aime bien tendrement. »

A Châlons-sur-Marne, le 29 août, le duc de Mortemart, premier gentilhomme de la chambre du Roi, vint lui remettre un portrait de Louis XV, enrichi de diamants; à Sézanne, le prince de Conti lui offrit un bouquet de la part de Louis XV. Ce voyage n'aurait été qu'une suite de surprises et d'enchantements s'il ne s'était effectué par un temps affreux et à travers des

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

pays envahis par la misère et les souffrances de cette année désastreuse; le cœur si compatissant de Marie en fut très frappé.

A chaque étape, elle trouvait un nouveau messager du Roi, et dont l'importance augmentait à mesure qu'on approchait du terme du voyage; c'est ainsi qu'après le comte de Clermont, le comte de Charolais, le duc de Bourbon vint en personne.

Enfin, le 4 septembre, Sa Majesté ayant dans son carrosse la duchesse d'Orléans, la duchesse douairière de Bourbon, la princesse de Conti, Mlle de Charolais et Mlle de la Roche-sur-Yon, vint au-devant de Marie Leczinska, dont la voiture se fit attendre, vu la difficulté des routes défoncées par des pluies torrentielles. Il fallut plus de trente chevaux pour dégager sa voiture; enfin les deux cortèges s'étant rencontrés à deux lieues de Moret, « Marie descendit, se jeta à genoux sur un coussin apporté à la hâte et se releva dans les bras de son royal époux qui était venu au-devant d'elle, afin de lui donner un témoignage de sa vive impatience (1) ».

Non seulement, raconte le maréchal de Villars, Louis XV s'était montré très empressé de voir la Reine, mais il parut très content après l'avoir vue, et le duc de Bourbon écrivit le soir même à Stanislas que l'entrevue s'était faite avec toute la satisfaction possible de la part du Roi. « Sa joie, ajoute le premier ministre, a éclaté; il a été longtemps avec elle d'une gaieté

(1) *Mémoires de Villars.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

inexprimable et tout m'annonce son parfait contentement (1). »

Après les compliments et les présentations ordinaires en pareilles circonstances, le Roi conduisit la Reine à Moret, où elle devait passer la nuit. Le lendemain, dès l'aube, elle partit dans un costume de la plus grande simplicité pour Fontainebleau, où sa toilette se fit avec tout le cérémonial d'une scrupuleuse étiquette; elle fut couronnée le jour suivant.

Voltaire raconte à une amie absente les détails du mariage royal. « La Reine fait très bonne mine, quoique sa mine ne soit point du tout jolie. Tout le monde est enchanté ici de sa vertu et de sa politesse. La première chose qu'elle a faite a été de distribuer aux princesses et aux dames du palais toutes les bagatelles magnifiques qu'on appelle sa corbeille; cela consistait en bijoux de toute espèce, hors des diamants. Quand elle vit la cassette où tout cela était arrangé : « Voilà, dit-elle, la pre- « mière fois de ma vie que j'ai pu faire des présents. » Elle avait un peu de rouge, le jour du mariage, autant qu'il en faut pour ne pas paraître pâle. Elle s'évanouit un petit instant dans la chapelle, mais seulement pour la forme. Il y eut le même jour comédie. J'avais préparé un petit divertissement que M. de Mortemart ne voulut point exécuter. On donna à la place *Amphitryon* et le *Médecin malgré lui*, ce qui ne parut pas trop convenable. Après le souper, il y eut un feu d'artifice avec

(1) Comtesse D'ARMAILLÉ, *La reine Marie Leczinska.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

beaucoup de fusées et très peu d'invention et de variété. Au reste, c'est ici un bruit, un fracas, une presse, un tumulte épouvantable. »

On peut encore ajouter, après Voltaire, d'autres détails sur l'éclat de cette solennité qui fixait les yeux de l'Europe entière.

Vers midi (1), le cortège, précédé des fifres, des tambours, des Cent-Suisses, des hérauts d'armes, s'avança composé de tous les grands dignitaires, des princes du sang, des huissiers de la chambre avec leurs masses, du capitaine des Cent-Suisses, le marquis de Courtenvaux (2), puis le Roi, dans tout l'éclat de sa jeunesse, portant un habit de brocart d'or garni de broderies d'or et de boutons de diamants, et un manteau de points d'Espagne d'or. Il avait à ses côtés le prince de Lorraine, grand écuyer de France, et le commandant de Beringen, premier écuyer, puis à sa suite les officiers des gardes du corps en entier, les six gardes écossais, le duc de Mortemart, le duc de Villeroy, capitaine des gardes du corps, le duc de La Rochefoucauld, grand maître de la garde-robe. Puis venait la Reine, entre le duc d'Orléans et le duc de Bourbon, et ayant près d'elle le duc de Noailles et le marquis de Nangis. Elle portait un manteau de velours violet semé de fleurs de lis d'or, bordé et doublé d'hermine, une robe de même étoffe dont les manches et le devant étincelaient d'agrafes de diamants, et sur la tête une couronne de diamants sur-

(1) M. de Raynal, *Le mariage d'un roi.*
(2) *Id., ibid.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

montée d'une fleur de lis double : la queue de son manteau royal, longue de neuf aunes, était tenue par la duchesse douairière de Bourbon, la princesse de Conti et Mlle de Charolais. Les autres princesses du sang et les dames d'honneur terminaient le cortège.

Le cardinal de Rohan procéda pour la seconde fois aux cérémonies du mariage, et, entouré du haut clergé, il adressa un discours au Roi et à la Reine. Après un *Te Deum* solennel, chanté par les musiciens de la chapelle, et l'oraison pour le Roi, le cortège retourna au château dans l'ordre déjà décrit.

Le dîner avec Louis XV et les princesses du sang, une comédie en présence de toute la cour, puis un souper dans les appartements de la Reine, des illuminations et un feu d'artifice complétèrent cette journée de représentations pompeuses. Quelques jours plus tard eut lieu le couronnement, et les fêtes se renouvelèrent.

La Reine n'eut besoin que de se montrer aux Français, nous dit l'abbé Proyart, pour gagner leur affection. Sa bonne grâce, la noblesse de ses manières, son accueil aimable, ravirent la cour et la population.

Elle se plia avec facilité à nos usages; elle sut emprunter à nos mœurs ce qu'elles ont d'agrément et de douceur, sans adopter ce qu'elles ont de léger et de frivole, en apportant à ce choix le fonds de sagesse et de bon esprit qui était le propre de son caractère. Elle le laissa deviner dans la simplicité de cette lettre qu'elle écrivit à Stanislas, et la réponse de son père est bien la

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

confirmation entière des trésors de vertu que possédait cette jeune princesse.

Lettre de Marie Leczinska, au commencement de son mariage, en 1725 :

« J'espère, mon cher papa, lui écrit-elle, que vous ne laisserez pas attendre longtemps ce que vous m'avez promis. Marquez-moi bien clairement tous mes devoirs, dites-moi toutes mes vérités; vous me connaissez mieux que je ne me connais moi-même, soyez mon ange conducteur; je suis bien assurée qu'en vous suivant je ne m'égarerai pas, mais je ne répondrais pas de ce que je pourrais faire en ne consultant que ma pauvre petite tête. Il paraît qu'on est toujours assez content de moi. Je n'en juge pas par ce qu'on me dit, qui n'est que flatterie; mais il me semble lire sur les visages qu'on a de la joie à me voir, et cela m'en donne à moi-même. Que le bon Dieu soit loué de tout, mon cher papa. Je suis sûre que vous le priez bien pour le Roi et pour moi. »

Stanislas envoya à sa fille les conseils qu'elle lui demandait; le bon roi les terminait ainsi :

« Ma fille, je rends des grâces infinies à Dieu de ce qu'il ne voit rien à régler, dirai-je rien à corriger en vous que vos vertus. Vous pourriez aisément les porter à cet excès qu'on ne condamne, d'ordinaire, qu'en l'admirant. Suivez votre force, mais sachez l'arrêter. L'excès dans les vices sert à les rendre plus insupportables; dans les vertus, il ne sert qu'à les rendre plus difficiles à imiter. »

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Vraie chrétienne, sa piété était le fruit de l'étude et de la réflexion, et elle se distinguait par l'élévation de sa religion (1). D'autant plus soumise dans sa foi qu'elle en était mieux instruite, elle ne cherchait point à lever le voile dont il a plu à Dieu d'envelopper ses mystères : « Où Dieu a parlé, disait-elle, examiner est un sacrilège, douter est une apostasie. »

Elle (2) était sensible, timide, cherchant la sympathie, détestant la médisance et la dissimulation. Esprit délicat et cultivé, mais trop confiante pour les autres dans les qualités que son éducation supérieure avait développées en elle.

Ces premiers jours du mariage furent brillants et heureux. Le jeune roi inspirait à Marie la plus vive affection, et lui-même semblait la partager. A cette indifférence qu'on avait connue à Louis XV, d'une nature renfermée et parfois maussade, succédaient une apparence de gaieté et des démonstrations aimables, en dehors de ses habitudes.

L'accueil si empressé qu'il avait fait à Marie dépassait ce qu'on pouvait espérer; elle lui plut au point qu'il assura un de ses courtisans qu'il n'en connaissait pas de plus belle. Il témoigna aussi un grand respect à Stanislas, qu'il entourait d'égards, et Marie éprouvait une vive reconnaissance, qu'elle exprimait dans la lettre ci-jointe :

« Mon âme est en paix, je trouve ici un contente-

(1) Abbé Proyart.
(2) Comtesse d'Armaillé, *La reine Marie Leczinska.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

ment dont je n'osais me flatter, même sur votre parole.

« Je n'ai de peine que celle de ne pas vous voir. Oh, mon tout cher papa! et s'il plaît à Dieu elle ne durera pas longtemps. On a déjà décidé dans le conseil le cérémonial de votre réception. Sur quelques difficultés que l'on faisait à ce sujet, le Roi a dit : « Ce que je ne lui dois « pas comme roi, je le lui dois comme gendre. »

« Jugez, cher papa, combien ce propos m'a fait de plaisir. Et ce n'est pas le Roi qui me l'a rendu; on ne respire ici que pour mon bonheur. »

Lorsque le château de Chambord devint la résidence de Stanislas, les ordres les plus formels furent donnés pour le transport du roi et des soixante chariots de bagages. Tous les commandants de place, informés des jours du passage de Stanislas, durent rendre à ce prince les honneurs militaires et pourvoir à ce qu'il trouvât sur sa route *les facilités et commodités dont il pourrait avoir besoin.*

« Mon voyage, écrit Stanislas au maréchal, en arrivant le 29 à Chambord, Dieu merci! a été très heureux; nous l'avons fait en parfaite santé, toujours très beau temps, grande compagnie, excellents gîtes partout. Je ne vous dirai rien de Bourron; les trois jours que j'y ai passés pour voir le Roi, la Reine et toute la cour n'ont pas été suffisants pour seulement voir les objets. J'en suis parti dans un enchantement pour tout ce que j'ai vu et dans un ravissement particulier pour ma chère reine qui, pour vous dire tout en un mot, mérite la continuation de votre attachement pour elle. »

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Stanislas apprécia beaucoup cette belle résidence de Chambord, où il fit des travaux considérables. Il alternait avec le château de Ménars, mis également à sa disposition, mais sa préférence restait pour le premier.

L'influence sérieuse que Marie sembla avoir prise tout d'abord sur le Roi lui attira les apparentes sympathies des ministres et des courtisans, qui cherchèrent à profiter de sa bienveillance pour s'en servir près du maître. Stanislas se réjouit avec son fidèle ami d'une si heureuse destinée :

« Le grand Dieu soit loué, écrit-il, l'amitié du Roi pour la Reine augmente notablement et se réduit à une grande confiance que le Roi prend en elle. On est toujours, Dieu merci, content de sa conduite; il n'y a rien à désirer que le Dauphin. Le bon Dieu a son temps; il faut l'attendre avec patience et résignation à ses saintes volontés. »

La Reine, élevée modestement et dans la retraite, vivant presque solitaire entre sa mère et sa grand' mère, sans aucune connaissance des habitudes de la cour, dans laquelle elle se trouva si brusquement transplantée, n'était nullement préparée à sa nouvelle existence. De plus, sa position était fort délicate, par l'antagonisme du duc de Bourbon, premier ministre, et de l'évêque de Fréjus, le précepteur du Roi (1).

En appelant la princesse Marie au trône de la manière

(1) Lucien Pérey, *Président Hénault*.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

la plus imprévue, la plus inconcevable, le duc de Bourbon et Mme de Prie s'étaient créé des titres exceptionnels à sa reconnaissance (1).

Mme de Prie, avec une habileté consommée, avait dissimulé sous des dehors de convenance ce que sa conduite avait d'irrégulier et de blâmable. La gratitude avait voilé aux yeux de Stanislas la scandaleuse position de la marquise, et la princesse Marie, dans la pureté de ses sentiments, n'avait rien deviné.

Dès son arrivée à la cour, elle fut obsédée par Mme de Prie. « Il ne lui est libre, écrit Barbier, ni de parler à qui elle veut, ni d'écrire; la marquise entre à tous moments dans les appartements de la Reine, pour voir ce qu'elle fait, et ne lui laisse disposer d'aucune grâce; mais elle a le talent d'amuser la princesse par son esprit et de lui plaire par son hypocrite ingénuité. » Pâris-Duverney charmait aussi Marie par l'originalité de sa conversation, et tous deux savaient la distraire du peu de ressources que lui offrait la famille royale. Les uns vivaient à l'écart, comme le duc d'Orléans, par goût pour les sciences et les pratiques religieuses, ou bien comme le duc et la duchesse du Maine, par lassitude de l'existence des cours; d'autres, les comtes de Charolais et de Clermont, par exemple, s'absorbaient dans la chasse, et le comte et la comtesse de Toulouse, dans des plaisirs qui ne pouvaient convenir à Marie.

(1) Imbert de Saint-Amand.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

L'autorité de M. le Duc s'affaiblissait sensiblement; il le sentait et n'avait cependant pas le courage de suivre le conseil du comte de la Marke, et de renoncer à un pouvoir que sa médiocrité rendait de plus en plus antipathique à l'opinion publique. Un édit rigoureux contre les protestants, des mesures financières vexatoires, une hostilité marquée contre le Parlement, et ses relations scandaleuses avec Mme de Prie, lui suscitaient partout des ennemis qui considéraient le précepteur de Louis XV comme destiné à lui succéder.

M. le Duc, dans la courte portée de ses vues, imagina qu'en s'alliant à la Reine il s'emparerait de l'esprit du Roi et triompherait de Fleury, sans supposer qu'il combattrait un ennemi dont le ressentiment continu et opiniâtre était si redoutable.

Mme de Prie avait persuadé au Duc d'obtenir du Roi qu'il vînt travailler chez la Reine sans le cardinal, avec l'espoir que par la bonté de la Reine elle s'introduirait en quatrième et gouvernerait l'État.

La princesse, toute à son affection pour le Roi, à sa mission de charité près de ceux qui souffraient, à l'exercice d'une piété fervente et à ses devoirs d'étiquette, tenait à se mettre en dehors de la politique et refusa longtemps son concours. Il fallut les instances les plus pressantes et les plus réitérées de Mme de Prie pour décider la Reine à intervenir près du Roi.

Il était du reste assez naturel que Marie Leczinska, en cédant à des sentiments de vive reconnaissance, soutînt le duc de Bourbon contre Fleury, qui exerçait un empire

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

si absolu sur le Roi. Il ne le quittait jamais, même quand Louis XV travaillait avec le premier ministre, qui en éprouvait une grande gêne et chercha à tout prix le moyen de s'en délivrer.

Nous empruntons à M. d'Haussonville le récit de cette tentative qui amena la chute de M. le Duc, l'exil de Mme de Prie, celui de Pâris-Duverney, et un grand refroidissement dans le ménage royal. « Un jour, vers la fin de décembre 1725, Marie Leczinska, cédant aux prières de ces imprudents amis, retint à l'heure du conseil son mari dans ses appartements privés. M. le Duc, averti d'avance, survint avec son portefeuille et, proposant au Roi de commencer sur-le-champ le travail accoutumé, débuta par lire une lettre écrite de Rome par le cardinal de Polignac, et qui n'était qu'une longue accusation contre Fleury. Le Roi en subit la lecture avec impatience. M. le Duc voulut y joindre des faits, le Roi ne l'écouta pas. Enfin M. le Duc, s'apercevant de la colère du Roi, lui demanda s'il lui avait déplu. « Oui. » S'il n'avait pas de bonté pour lui. Si M. de Fréjus avait toute sa confiance. « Oui. » Alors, il se jeta à ses genoux en pleurant. La Reine, qui se trouva une complice très innocente, pleura de son côté, et le Roi sortit plein de colère.

« Cependant, lassé d'attendre vainement dans la salle ordinaire du conseil et trouvant toutes les portes qui menaient chez la Reine fermées par ordre de M. le Duc, l'évêque de Fréjus devina promptement le coup qu'on voulait lui porter. Opposant à cette petite intrigue la

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

ruse d'un vieillard habile et sûr de son empire, il feignit de se croire disgracié et partit sur-le-champ pour Issy, en écrivant à Louis XV les adieux attendris de son vieux précepteur.

« A la lecture de cette lettre, le Roi ressentit un vif chagrin et témoigna une violente irritation contre la Reine et M. le Duc. Il exigea que ce prince écrivît lui-même à l'évêque pour le prier de revenir et adressa à la Reine de très durs reproches. »

M. de Fréjus sut tirer profit de ce petit complot avorté pour se rendre plus indispensable que jamais à son élève; il ne pardonna pas à la Reine et n'oublia rien pour la mettre mal dans l'esprit du Roi. Malgré tous les efforts de Marie, pendant trois mois, pour réconcilier le ministre et le prélat, celui-ci exigea l'éloignement de Mme de Prie et de Pâris-Duverney, tous deux attachés à la maison de la Reine. Elle s'en montra vivement affectée et s'adressa directement au Roi, qui répondit avec une impatience mal dissimulée (1). Le duc de Luynes donne même de singuliers détails sur ce refroidissement qui eut lieu entre les deux époux, et accuse le cardinal d'y avoir contribué par une pression fâcheuse sur le Roi.

Marie, en informant son père des événements qui se sont passés, a dû atténuer l'amertume qu'elle en ressentit. Tous deux éprouvaient les mêmes illusions sur Mme de Prie et sur M. le Duc. On peut en juger par

(1) Comtesse D'ARMAILLÉ, *Le mariage d'un roi.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

les lettres suivantes de Stanislas au comte du Bourg, en 1725.

Lettre, du 7 février, de Stanislas au comte du Bourg :

« La Reine, par ce dernier événement, a acquis des lumières pour marcher en toute sûreté et sans blesser, parmi tant d'épines, son devoir, son honneur et la justice; une explication qu'elle a eue avec le Roi sur tout cela a établi une amitié et une confiance entre eux qui va, grâce au Seigneur! en croissant. Le Roi connaît son bon cœur et le désir passionné qu'elle a de suivre ses volontés aveuglément. La Reine aime le Roi à la fureur et n'a d'autres inquiétudes que celles qui engendrent un véritable amour, auquel ce prince répond selon l'expérience qu'il peut avoir de cette passion, et il est bon qu'il ne cherche pas à en acquérir une plus grande. M. le Duc a eu l'occasion de voir tout ce que la Reine a fait par reconnaissance et par justice pour ce prince qui, en vérité, par son incomparable caractère, le mérite de tout le genre humain, et M. de Fréjus est, j'espère, désabusé de la fausse prévention que la Reine faisait partie avec ses ennemis; il reconnaît qu'il avait grand tort de s'en défier. Je ne vous dis pas pour cela que tout soit calme, et, selon que vous l'appréhendez, le feu couve encore, mais ce qu'il y a de bon est que la Reine, par la connaissance que l'on a de la droiture de ses intentions, est en état de l'éteindre peu à peu. »

Deuxième lettre de Stanislas :

« Mme de Prie, écrit-il le 19 mars 1726, ne pouvant

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

supporter les vexations continuelles, s'éloigne du séjour de la cour, se fixe à Paris et ne viendra à Versailles que pour faire sa semaine de service comme dame du palais. Cette résolution, en vérité, est estimable et devrait faire penser ses ennemis avec plus de justice. Ce qu'il y a encore de louable en ceci, c'est qu'elle sacrifie le plaisir d'être continuellement auprès de la Reine pour que le public se désabuse de la fausse prévention où il commençait d'être concernant ses assiduités auprès d'elle. »

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

CHAPITRE VII

Disgrâce de M. le Duc. — Refroidissement du ménage royal. — Détails sur Louis XV, sur son attachement au cardinal, devenu premier ministre. — Caractère de ce dernier. — Naissance de deux princesses jumelles, en 1726. — Lettre de Stanislas à ce sujet. — Naissance d'une troisième princesse, en 1728, et du Dauphin, en 1729. — Joie générale. — Voyage de la Reine à Paris. — Anecdotes sur sa bonté, sa charité. — Elle est acclamée de tous. — Sa sollicitude pour ses enfants, son esprit, ses reparties.

Ces événements, qui agitèrent beaucoup la cour pendant le printemps de 1726, devaient se terminer plus gravement encore par la disgrâce de M. le Duc.

Louis XV, qui avait appris de son précepteur l'art de dissimuler, sembla s'adoucir à l'égard de M. le Duc, et le 16 juin, en partant pour Rambouillet, il l'invita gaiement à souper au retour; mais trois heures après que cette invitation avait été acceptée avec toute l'espérance qu'elle pouvait donner, M. de Charost remettait au prince une lettre de Sa Majesté ainsi conçue : « Je vous ordonne, sous peine de désobéissance, de vous rendre à Chantilly et d'y demeurer jusqu'à nouvel ordre. » Le prince s'y soumit avec une grande dignité et partit immédiatement. En même temps, Mme de Prie

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

fut exilée dans sa terre de Normandie, et Pâris-Duverney, enfermé à la Bastille par lettre de cachet. Fleury ne devait pas en rester là; en ennemi implacable, il vint annoncer lui-même à la Reine le départ du Duc et lui remettre une lettre du Roi.

Ce fut avec une grande douleur que Marie lut ces lignes si froides et si dures : « Je vous prie, Madame, et, s'il le faut, je vous ordonne de faire tout ce que l'évêque de Fréjus vous dira de ma part, comme si c'était moi-même. »

Blessée dans ses sentiments de reconnaissance pour M. le Duc, profondément affligée des procédés si impérieux du Roi, qu'elle aimait avec passion, la Reine ressentit un désespoir qui fut, hélas! le prélude de ce que devait être sa vie. Malheureusement la timidité extrême de Marie Leczinska vis-à-vis de son mari, et l'influence de Fleury, qui cherchait sans cesse à dénigrer la Reine dans l'esprit du Roi, l'empêchèrent de conserver le moindre empire, et peu à peu une extrême froideur régna dans leurs relations. Des explications très précices nous sont encore données par le duc de Luynes, qui combat l'opinion généralement accréditée que les scrupules religieux, inspirés à la Reine par son confesseur, impatientèrent et lassèrent le Roi. D'autres détails qu'il ajoute font supposer qu'à partir du retour de Compiègne, en 1739, Louis XV abandonna complètement la Reine.

L'esprit si conciliant de Stanislas se retrouve, lorsqu'il vient se féliciter auprès du maréchal de la déférence

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

apparente que Fleury lui exprime de la part du Roi, en lui exposant les raisons de la rupture avec M. le Duc.

Lettre de Stanislas, du 19 juin 1726 :

« Sur le surprenant événement qui vient d'arriver, écrit le roi Stanislas au comte du Bourg, vous me dispenserez de raisonner suivant mon ordinaire avec vous et me permettrez de me réduire à être aujourd'hui simplement nouvelliste, pour vous dire que le Roi, sachant combien je serais touché de la disgrâce de M. le Duc, a eu l'attention de m'envoyer un gentilhomme ordinaire qui m'a apporté une lettre de M. de Fréjus, écrite par ordre et de la part du Roi, par laquelle Sa Majesté m'apprend les raisons qui l'ont forcée à prendre cette résolution. Vous jugerez combien je serai charmé de cette confiance du Roi. »

Louis XV déclara officiellement que les ministres iraient dorénavant travailler chez l'évêque de Fréjus et qu'il se mettrait lui-même à la tête des affaires.

Ce ne fut sans doute pas sans de violents combats intérieurs que Louis XV consentit à ces mesures de rigueur exigées par son précepteur. Peu après, il eut une maladie courte, mais très violente, et la Reine, oubliant ses chagrins pour ne songer qu'à ses inquiétudes, ne quitta pas le Roi et se ménagea si peu qu'elle-même tomba assez malade pour que l'on craignît la petite vérole. Louis XV, une fois rétabli, sembla se rapprocher de la Reine et lui donner des marques d'affection qui ramenèrent un peu de joie et de confiance dans le cœur de Marie. Le jeune roi, qui était né en quelque

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

sorte avec l'antipathie du trône, malgré l'intention si officiellement annoncée de gouverner lui-même, se contenta d'assister assez régulièrement aux délibérations du conseil, mais il n'y prêtait que peu d'attention et ne cherchait point à donner son avis.

Fleury, devenu cardinal, était le vrai souverain. Avec les apparences de la douceur, de la politesse, presque de l'humilité, longtemps il sembla ne tenir qu'à ses fonctions de précepteur, pour mieux cacher son ambition secrète; il était certain d'arriver à son but tant qu'il conserverait l'affection de son élève, qu'il avait su captiver par une inaltérable patience à supporter de continuels caprices. Il excellait à trouver mille petites ressources pour combattre l'ennui, défaut dominant du Roi. Il consacrait ses facultés, son adresse, non pas à développer son élève, mais à l'accaparer. Son plan avait réussi, et il redoutait tout ce qui pouvait en entraver la continuation.

Après avoir accueilli favorablement le projet du mariage de Marie Leczinska, dont la position modeste et le manque de beauté ne devaient point lui porter ombrage, il fut pris d'une étrange terreur à mesure qu'on vantait davantage l'esprit cultivé et les charmes de la princesse polonaise. Il soupçonna qu'elle pourrait lui enlever l'attachement de cet adolescent, qu'il aimait avec toute la tendresse de son égoïsme et de son ambition.

Il ne voulait pas de partage; de là cette sourde hostilité qui ne désarma jamais devant les marques de

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

déférence et de bonté que la Reine lui adressa en toute circonstance. Nous le verrons, jusqu'aux instants qui ont précédé sa mort, conserver cette jalousie si injuste. Et cependant une série de lettres écrites par la Reine au cardinal, et que nous avons retrouvée aux Archives des affaires étrangères, nous la montre pleine de prévenances et multipliant les témoignages de confiance et d'attachement qui auraient dû toucher le cardinal. Mais rien ne lui faisait lâcher sa proie, et il la disputait avec une astuce et une opiniâtreté séniles.

La Reine, patiente et toute dévouée au Roi, se contentait d'une affection ainsi partagée et empreinte souvent de brusqueries et de timidité de la part de Louis XV. Ce furent cependant les jours heureux d'une destinée qui, plus tard, devait cacher, sous le poids des grandeurs et en se réfugiant dans une dignité pleine de noblesse, les amertumes de l'amour-propre blessé et de la tendresse profanée.

Le cardinal était un homme habile, souple et insinuant; sans dévouement, il se fit adorer du Roi; sans sévérité apparente, il sut s'en faire craindre; sans génie, il bénéficia de la prépondérance donnée à la France par Louis XIV; économe de nos finances jusqu'à sacrifier les intérêts du royaume, usant de petites intrigues, de sourdes menées, d'humbles concessions en diplomatie, paraissant au-dessous du rôle que les événements de l'Europe et la gloire de nos armées lui donnaient, il fut cependant honoré par toutes les cours, admiré par la France, respecté et consulté par ses adversaires. Son

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

ministère, qui a incontestablement diminué notre prestige, eut la singulière fortune de donner la Lorraine à la France, si ce n'est malgré lui, du moins sans qu'il y ait contribué par des combinaisons savantes ou laborieuses.

Le 14 août 1726, la Reine accoucha de deux filles, à la déception générale, et Stanislas en annonce la nouvelle au comte du Bourg d'un ton de satisfaction qui n'exclut pas ses regrets :

« Vous saurez, avant que de recevoir celle-ci, écrit-il, l'heureuse délivrance de la Reine. Je n'ai qu'à ajouter ce que j'ai appris par un gentilhomme ordinaire du Roi, qui est ici, et par le comte de Tessé, qui m'en a apporté la nouvelle, à savoir que la Reine, grâce au Seigneur! est aussi bien qu'on peut le désirer, que les deux princesses sont venues à terme, parce qu'elles ont des ongles et des cheveux et qu'elles se portent bien, que le Roi a fait merveille dans cette occasion, témoignant une grande tendresse à la Reine, qu'il est très content de se voir père de deux; que tout le monde juge d'une grande fécondité de la Reine après cette première épreuve; ainsi qu'il faut espérer dans la grâce du Seigneur qu'après le chemin si bien frayé, viendra celui que nous attendons. »

Il se fit encore attendre, ce dauphin si désiré; car ce fut une troisième princesse qui naquit en 1728, et quand Stanislas prend la plume pour l'annoncer à son ami, il lui dit : « Dieu rend nos espérances assurées pour l'avenir; adorons sa sainte volonté. » Ce qui le console, c'est le

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

rôle que le Roi a joué à cet événement, d'un bon mari qui ne perd pas courage.

La Reine, dans une lettre au maréchal du Bourg, vers cette époque, ne dissimule pas son désir ardent de donner un Dauphin à la France. Dans cette lettre, on trouvera l'expression de son immense affection pour le Roi.

Lettre de la Reine, du 3 décembre 1728 :

« J'ai reçu, mon cher maréchal, vos deux lettres, j'ai même montré la dernière à M. le cardinal, de qui l'amitié pour vous augmenterait, s'il se pouvait, pour le zèle avec lequel vous l'avez écrite; pour moi, en mon particulier, j'en suis très touchée et ne doute nullement que vous n'ayez partagé ma terrible inquiétude de la maladie du Roi, et la grande joie que m'a causée le rétablissement de sa santé, car, mon cher maréchal, on n'a jamais aimé comme je l'aime, il est bien agréable de se faire un plaisir de son devoir. La personne que vous savez s'est encore trouvée mal l'autre jour. Si Dieu me fait la grâce d'être bientôt dans l'état où je souhaite toujours d'être, je serai la première à vous le mander. J'espère que Dieu exaucera les vœux de nos bons sujets pour moi. Je mourrai contente si je leur laisse cette consolation. Si je ne vous ai pas rendu réponse plus tôt, mon cher maréchal, ce n'est en vérité pas de ma faute et manque d'amitié, car elle sera toujours la même pour vous.

« MARIE. »

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Enfin les vœux de la famille royale et de la nation sont réalisés, et le Dauphin, qui devait être le père de Louis XVI, naquit le 4 septembre 1729. La joie fut générale; on distribua des aumônes abondantes, des médailles furent répandues par toute la France; la Reine reçut de la nation entière les assurances de la plus vive sympathie. Comme on le devine, Stanislas ne perd pas un instant pour en informer le maréchal :

« Sans attendre, mon cher comte, votre compliment, je vous en fais le mien, persuadé que votre satisfaction égale la mienne sur le comble de notre commune joie, laquelle j'aurais partagée avec vous au moment qu'elle m'a été annoncée, si une chienne de fièvre, venue très mal à propos, ne m'avait empêché d'écrire; il me semble que je suis dans votre cœur et que j'y contemple les plis et les replis qui l'agitent par tous les mouvements les plus vifs de la joie parfaite.

« N'êtes-vous pas tenté de venir rendre visite au Dauphin, ou plutôt votre santé pourrait-elle le permettre? Quelle satisfaction serait-ce pour moi! Vous savez plutôt que d'ici toutes les circonstances heureuses qui accompagnent notre bonheur. La santé de la Reine et celle de son précieux enfant, le contentement du Roi et la joie de toute la France au delà de toute expression. »

Quelques jours plus tard, Stanislas raconte au maréchal que la fièvre dont il était atteint à ce moment a été coupée par le bonheur d'un événement si désiré. « C'est un bon quinquina, ajoute-t-il, ou plutôt un remède universel. »

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Il va, en octobre 1729, passer quelque temps à Trianon et fait part au maréchal du bonheur dont il jouit « à la vue de ce jeune prince dont la constitution est excellente, du complet rétablissement de la Reine et enfin de tout le reste qui peut mettre du baume dans le sang ».

Avant la naissance du Dauphin, en 1728, la Reine avait été à Paris, le 4 octobre, et à Notre-Dame pour demander un fils; de là elle s'était rendue à Sainte-Geneviève dans le même but. Quoique ce voyage ne fût point une entrée officielle, elle fut très acclamée sur son passage et reçue avec de grands honneurs. « Elle avait l'air bien content; elle a fait un assez grand tour dans Paris, et elle a vu une affluence de monde étonnante. On a jeté de l'argent à la portière, pour 12,000 livres, assure-t-on (1). »

Son biographe dit que jamais elle ne parut en public sans se faire accueillir par les mêmes démonstrations de joie et les bénédictions de la multitude. Un jour, étant à Paris, elle se promenait dans le jardin des Tuileries; l'affluence du peuple, toujours avide de la voir, fut si grande que, sans qu'elle s'en aperçût, elle se trouva *investie* au point de ne pouvoir ni avancer ni reculer; ses gardes montrent les armes, mais la foule n'obéit pas.

« Je pense, mes enfants, dit la Reine, que c'est le plaisir de me voir et parce que vous m'aimez comme je vous aime que vous me serrez de si près; si cela est, faites-moi, je vous en prie, un passage et ne m'étouffez

(1) Barbier.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

pas. » Des cris de joie se font entendre et la foule s'écarte.

Tout en se faisant une loi de n'accorder de secours considérables qu'en pleine connaissance de cause, elle ne refusait jamais de légères aumônes aux pauvres qui l'imploraient publiquement. « Si je refuse l'aumône à un indigent, disait-elle, qui ne se croira pas dispensé de le faire? »

Aussi, quand elle s'arrêtait dans les villes royales, pendant toute la durée de son séjour, on voyait arriver de tous côtés une affluence de mendiants qui l'assaillaient continuellement. Jamais elle ne s'en plaignait et donnait des ordres pour qu'on ne les repoussât pas. Cependant, un jour, importunés de leur nombre, les soldats voulurent les éloigner; M. de Nangis, chevalier d'honneur de Marie Leczinska, s'écria gaiement : « Laissez donc passer le régiment de la Reine. » A ce mot, les rangs s'écartèrent et les mendiants purent s'approcher librement de leur bonne Reine, surnom qui lui était donné par toute la nation.

Elle était gracieuse pour tous, et si parfois elle faisait paraître quelque prédilection, c'était surtout pour les petits, les faibles et les malheureux.

Bien des anecdotes sur la bonté et l'obligeante nature de la Reine sont restées en mémoire; nous en citerons quelques-unes au hasard, elles sont toutes empreintes d'une simplicité charmante et des expressions d'un cœur compatissant. Une pauvre paysanne, habitant au loin de Versailles et tombée par des malheurs successifs dans

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

la plus profonde misère, a l'inspiration de s'adresser à la Reine pour obtenir quelques secours; mais comment y parvenir? Puisant du courage dans son désir de voir Marie et dans sa confiance en Dieu, elle entreprend ce grand voyage, munie d'un bâton et de son chapelet. Ce fut un vrai pèlerinage, soutenu par les aumônes et les prières. Enfin elle atteint Versailles et sollicite une audience qu'on lui refuse d'abord, mais la Reine, instruite de ce qui se passait, donna l'ordre qu'elle vînt en sa présence; elle fit asseoir la pauvre vieille près d'elle, lui demanda son histoire, s'intéressa à ses malheurs et lui procura un asile.

Un autre jour, en se promenant sur la terrasse de Versailles, elle voit une femme qui pliait sous le poids d'un énorme fagot; elle l'appelle, la questionne et apprend que son mari est bûcheron, qu'elle l'aide souvent et qu'ils ont grand'peine à élever leurs enfants. « Connaissez-vous la Reine? lui dit Marie. — Hélas! madame, je n'ai pas ce bonheur-là. » La Reine lui mit douze louis dans sa main, en lui disant: « Prenez votre mal en patience; Dieu vous bénira. » La pauvre femme, jetant son fagot, tombe aux genoux de celle qui la secourt si généreusement et s'écrie : « Ah! c'est sûrement vous, madame, qui êtes notre bonne reine! » Marie veut s'éloigner et lui fait signe de se taire, mais la bûcheronne, dans le transport de sa joie et de sa reconnaissance, la poursuit de ses bénédictions et de ses remerciements.

Citons encore; on ne saurait s'arrêter trop vite dans ce chemin parsemé des douceurs du cœur, des jouis-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

sances sincères de celle qui ne savait qu'aimer et répandre le bien, le seul prestige qu'elle reconnût aux grandeurs. Un jour qu'elle traversait les appartements de Versailles avec son cortège ordinaire, une paysanne endimanchée l'aborde sans façon et lui dit : « Çà, ma bonne Reine, je viens de bien loin, entendez-vous, tout exprès pour vous voir. Je vous en prie, que j'aie cette consolation un peu à mon aise. — Bien volontiers », lui dit la Reine en s'arrêtant; et tout de suite elle s'informe de son pays, lui demande des détails sur son petit ménage, et elle apprend avec plaisir qu'il n'y a pas de misère. Elle répond à son tour à quelques questions que lui fait la paysanne et lui dit : « Eh bien! m'avez-vous vue à votre aise? Puis-je m'en aller et vous laisser contente? » La villageoise se retira versant des larmes de joie et bénissant le ciel d'avoir donné une si bonne reine à la France.

Elle était toujours heureuse de rendre service. Se trouvant à Marly, dans l'été, elle voit passer sous ses fenêtres une Sœur de Saint-Vincent de Paul; elle l'appelle : « D'où venez-vous si matin, ma Sœur? — De Triel, madame, répond la religieuse sans la connaître. — Vous avez déjà bien fait du chemin; vous en reste-t-il encore beaucoup à faire? — Je comptais aller jusqu'à Versailles, mais peut-être ne passerai-je pas Marly, parce que je vois que la cour y est. — Vous avez donc aussi des affaires à la cour? — Mes affaires sont celles de notre hôpital, qui est fort pauvre. J'ai ouï dire qu'on avait confisqué des indiennes et que M. le contrôleur général en faisait dis-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

tribuer à des hôpitaux; je désirerais bien qu'on nous en donnât pour faire quelques lits à nos malades. Ce serait une fort bonne œuvre. — Seriez-vous bien aise que j'en parlasse au ministre? — Je n'aurais jamais osé, madame, prendre la liberté de vous en prier; mais votre recommandation fera sûrement plus que la mienne et vous rendrez un grand service à nos pauvres. — Eh bien! comptez, ma Sœur, que je n'oublierai pas l'hôpital de Triel. »

La religieuse se retira pénétrée de reconnaissance pour l'aimable inconnue qui vient de lui montrer tant de bonté; mais à peine a-t-elle fait quelques pas, qu'elle se reproche de n'avoir pas cherché à connaître son nom; elle retourne vers la fenêtre, la Reine y est encore : « Pardonnez, madame, lui dit-elle, à la curiosité qui me ramène; je voudrais bien savoir qui est la dame qui m'honore si généreusement de sa protection? » Marie lui répliqua en souriant : « N'en dites rien, c'est la Reine! »

Une seule fois elle s'était mêlée de politique, et elle avait eu trop de raison de le regretter pour ne pas profiter de sa pénible expérience; elle y avait donc renoncé pour toujours, trouvant dans sa charité constante les plus douces compensations aux amertumes que la royauté ne lui épargna pas.

« Après la gloire de Dieu, ce qui la touchait le plus, c'était le bonheur du peuple. On obtenait toujours sa médiation pour secourir les malheureux. « Celui qui ne « demande pas pour lui-même, disait-elle, a un double

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

« droit pour se faire écouter. » Modérée dans ses goûts, elle ne paraissait occupée que des besoins des pauvres gens (1). »

Elle se plaisait surtout à habiter ses petits appartements, où tout respirait la plus grande simplicité : « Ce n'est qu'ici, disait-elle, que je puis expier un peu le luxe de nécessité qui m'investit partout ailleurs. » On la vit calculer jusqu'au prix d'une robe qui lui plaisait, en disant : « C'est trop cher; j'ai assez de robes, et nos pauvres manquent de chemises. »

C'était par cette sévère économie qu'elle savait former un trésor toujours ouvert aux malheureux; elle s'ingéniait à rendre sa charité sans limite; son mérite était d'autant plus grand, que l'excessive économie de l'administration de Fleury entravait souvent ses aspirations généreuses.

« Elle donnait tout ce qu'elle avait, dit la duchesse de Mouchy, sa dame d'honneur, et quand il ne lui restait plus rien, elle vendait ses bijoux; c'est ce dont j'ai été témoin. » Dans une année où la cherté du pain avait rendu la misère plus profonde, Marie Leczinska engagea toutes ses pierreries et porta des pierres fausses sans qu'on s'en doutât.

Mais où paraissait le zèle le plus touchant de la Reine, c'était dans sa sincère compassion pour les malades. Elle les visitait, les consolait, les exhortait à la résignation et les préparait à une mort chrétienne. Elle entrait

(1) Abbé Proyart.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

dans les maisons de charité où sont rassemblées les différentes infirmités humaines; elle y consacrait un temps considérable (1).

Tout ce qui était devoir avait un attrait pour elle; sa tâche maternelle fut naturellement l'objet d'un dévouement constant. Elle surveillait elle-même l'éducation de ses enfants, développait les qualités qu'ils tenaient d'elle, les accoutumait à exercer la charité, à protéger la vertu.

« Mon enfant, disait-elle un jour au Dauphin, âgé de dix ans, tandis que vous avez tout ici en abondance et que la Providence vous comble de ses bienfaits, tandis que l'on s'empresse de vous donner une bonne éducation, savez-vous ce que je viens d'apprendre? C'est qu'il y a dans Paris des milliers de petits malheureux de votre âge errants, sans domicile, couverts de haillons, manquant souvent de pain et toujours d'instruction. »

Ému par ces paroles, l'enfant confia en pleurant à sa mère tout l'argent qu'il possédait, et un asile entretenu par ses bienfaits et dirigé par l'abbé de Pontbriand s'ouvrit à Paris pour les petits Savoyards et les orphelins. Elle conduisait sa jeune famille à l'église, dans les solennités religieuses; ils étaient toujours accueillis et salués respectueusement.

L'esprit d'économie, peut-être augmenté par un certain mauvais vouloir de la part du cardinal, s'étendit jusqu'aux princesses royales; excepté les deux aînées et

(1) Abbé Proyart.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

le Dauphin, il exigea qu'elles fussent élevées au couvent de Fontevrault. Sacrifice bien dur pour la Reine, qui surveillait avec tant de sollicitude leur éducation, mais qu'elle accepta avec la résignation qui ne l'abandonnait jamais, se fiant aux soins éclairés des bonnes religieuses. Elle n'avait pas seulement de la bonté, elle avait de l'esprit, et ses qualités se reflétaient sur son visage, spirituel sans aucune méchanceté, respectable sans rien de morose.

Par suite des leçons si variées que lui avait données Stanislas, elle s'intéressait à beaucoup de choses, à l'inverse de Louis XV, que tout ennuyait. Elle aimait les distractions honnêtes et avait du goût pour la musique et la peinture; elle brodait, jouait de la guitare, de la vielle, du clavecin; elle faisait très volontiers sa partie de cavagnole. Elle n'aimait pas les spectacles, mais les concerts lui plaisaient.

Le nouvel éclat qui l'entourait n'avait pas plus diminué sa modestie que sa simplicité. Sa parure, ses ajustements furent toujours les mêmes, ce qui fit que vingt ans après ils parurent étranges. Néanmoins, ses manières nobles et élégantes donnaient une dignité particulière à ses actions. Personne mieux qu'elle ne représentait la majesté royale dans les cérémonies. C'était un don naturel qui plut toujours à Louis XV, dans le temps où il négligea le plus la Reine (1).

Dans le commandement, elle conservait cet air affable qui en adoucit l'austérité et sait gagner tous les cœurs.

(1) Lucien Perey, *Président Hénault*.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

La Reine écoutait toujours attentivement ce qu'on lui proposait. Elle traitait avec une extrême facilité les affaires les plus opposées et, quelle que fût sa décision, soit qu'elle accordât la demande, soit qu'elle dût la refuser, tous ceux qui l'approchaient se retiraient pleins de reconnaissance pour l'intérêt qu'elle leur avait témoigné.

Les hommes de lettres étaient frappés de la finesse de ses jugements. Son appréciation était recherchée par cette société de gens d'esprit dont elle sut s'entourer, et en tête desquels se plaçait le président Hénault, qu'elle honora de son amitié. Il admirait l'intelligence éclairée de la Reine, qui s'ouvrait à tous les sujets élevés. D'une instruction rare, enrichie par des lectures incessantes, personne ne connaissait mieux qu'elle l'histoire, surtout celle de la France, et les intérêts des puissances de l'Europe (1).

Lorsqu'elle se trouvait avec les ambassadeurs, rien ne lui était étranger. Elle tenait de son père un bon sens naturel et une vivacité d'esprit qui rendaient ses observations judicieuses, ses reparties fines, pleines d'à-propos, avec parfois le grain de sel, mais sans amertume.

« Le travail m'accable depuis quelque temps, dit un jour le cardinal Fleury, j'en perdrai la tête. — Gardez-vous bien de la perdre, répondit la Reine, je doute que celui qui trouvera un si bon meuble s'en désaisisse. »

(1) Lucien Perey, *Président Hénault.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Le président Hénault lui fit voir des vers que Fontenelle, à quatre-vingt-douze ans, venait de faire sur le respect qu'à Sparte on témoignait à la vieillesse. « Le vieillard qui a fait ces vers, dit la Reine en les lui rendant, doit trouver Sparte partout. »

On conseillait à la Reine d'opposer à un ministre mal disposé pour elle, le crédit d'un autre ministre : « Une justice à faire, lui disait-on. — J'aimerais assez la justice, mais je crains trop la vengeance », répliqua-t-elle.

Dans l'intimité, comme celle dont elle honorait le duc et la duchesse de Luynes, elle se dépouillait de l'étiquette de la royauté officielle, pour jouir de celle qui lui était toute personnelle, la royauté de l'esprit, et elle y apportait un entrain et une gaieté qui captivaient ce petit cercle choisi.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

CHAPITRE VIII

Appréciation des grandes qualités de la Reine et de sa résignation. — Réfutation de certaines critiques. — Influence heureuse qu'elle exerce sur ses dames du palais. — Tendre affection de Marie Leczinska pour son père. — Mort d'Auguste. — Candidature de Stanislas au trône de Pologne. — Son voyage, son élection, ses revers. — Siège de Dantzig. — Héroïsme du roi et des habitants. — Dangers courus par Stanislas. — Son départ de Dantzig.

En étudiant cette vie de Marie Leczinska, on se laisse entraîner à la suivre avec tous ses détails : dans le bonheur comme dans la peine, elle est toujours intéressante; elle charme par sa bonté, elle séduit par son esprit. Comment se fait-il que Marie, avec tant de qualités, possédant le don de se faire adorer par la nation, n'ait pas su captiver Louis XV? Il faut le reconnaître, elle était trop parfaite pour cette tâche ingrate et difficile!

Ayant passé sa jeunesse dans un milieu honnête et religieux, où l'idée dominante était d'assurer son bonheur, en même temps que le souci quotidien consistait à développer son jugement et son cœur; elle ne soupçonnait pas plus l'intrigue que les entraînements d'une cour où l'atmosphère était si dangereuse.

De même que le chevalier de Méré se plaisait à dire

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

qu'elle ne connaissait de fard que l'eau et la neige, au moral elle ne connaissait pas davantage l'envie, ni la dissimulation, pas même certaines ruses permises, quand le but est honnête. Beaucoup trop âgée pour le Roi, son dévouement ne suffit pas pour enchaîner ce jeune prince, gâté, égoïste et entouré de courtisans qui cherchaient à flatter ses passions pour en profiter, soit comme plaisirs à partager, soit comme influence à exercer.

D'un côté, la domination excessive de Fleury, de l'autre, son entourage de seigneurs, séduisants et débauchés, voilà les ennemis que Marie devait combattre pour conserver l'affection que Louis XV lui avait témoignée au début de leur mariage.

Pour maintenir l'équilibre dans un ménage, il ne faut pas que le poids des vertus de l'un l'emporte trop sur celui des défauts de l'autre, dans la balance de la vie quotidienne, à moins d'y ajouter quelques appoints d'habileté, que Marie ignorait, dans la pureté de sa belle âme.

Elle était faite pour la résignation, qu'elle pratiqua admirablement, mais non pour la lutte et la domination. Généralement on l'a représentée avec un esprit mesquin, renfermé dans un cercle rétréci de pratiques religieuses, souvent trop minutieuses et puériles et plus capables d'éloigner de la religion que de lui gagner les cœurs. On a cherché, dans cette austérité, l'excuse des premiers écarts de Louis XV; certaines anecdotes ont circulé sur l'intimité du ménage royal, pour attribuer à la Reine beaucoup de maladresses.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

En admettant cette hypothèse, dont il serait impossible d'avoir des preuves, on ne saurait absoudre le Roi d'avoir offensé si publiquement la plus sainte des femmes, la meilleure des souveraines, et en tout cas on ne peut que s'incliner devant la douceur et la patience que Marie puisa dans sa foi ardente. Quelle que soit la façon dont elle l'ait comprise, elle y trouva la force nécessaire pour supporter les chagrins dont elle fut abreuvée.

Tandis que Louis XV déconsidérait la royauté en subissant publiquement le joug funeste de ses maîtresses, Marie, par la dignité de sa vie et l'exemple qu'elle donnait de ses grandes vertus, forçait au respect cette cour de Versailles, habituée depuis plus d'un demi-siècle à bien des scandales. Si, comme le dit M. Imbert de Saint-Amand, le scandale était dans le boudoir des favorites, l'édification résidait au foyer de la Reine.

Marie ne se contentait pas d'accomplir avec la plus fervente piété les devoirs de sa haute position; elle s'appliqua encore à ramener à Dieu plusieurs jeunes femmes de la cour, que les entraînements du monde menaçaient de perdre (1). De ce nombre furent Mmes de Villars, d'Armagnac, de Rupelmonde et d'Egmont, qui témoignèrent par leur dévouement à la Reine la reconnaissance qu'elles ressentirent pour celle qui avait éclairé et dirigé leur conscience. D'autres, telles que

(1) Comtesse D'ARMAILLÉ, *La reine Marie Leczinska.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Mmes d'Ancenis, de Bouzols, de Chevreuse, la secondaient dans ses bonnes œuvres et pratiquaient avec elle une charité presque sans précédent par son étendue.

Les grandeurs de la royauté n'avaient en rien diminué la tendre et respectueuse sollicitude que Stanislas inspirait à sa fille. Heureuse d'avoir pu lui assurer, avec le concours si empressé de Louis XV, une position plus brillante que celle qu'il avait jamais pu rêver, la Reine continuait sa filiale intimité, soit en se réunissant à son père, soit par une correspondance bien chère à tous deux. Il est à peu près certain que, dans ces épanchements, Marie évitait de laisser entrevoir ses souffrances d'épouse, et que son père fut un des derniers à soupçonner la triste vérité.

Il jouissait donc de l'heureuse situation que Dieu lui avait accordée; éloigné de toute ambition, il ne pouvait regretter un trône qui fut pour lui environné de tant d'écueils. Mais le ciel en avait ordonné autrement, et les circonstances les plus inattendues le forcèrent à revendiquer des droits dont personnellement il se souciait bien peu.

Le roi de Pologne (Auguste), après une courte maladie, fut enlevé brusquement au mois de février 1733. L'interrègne ayant été proclamé, plusieurs candidats furent proposés. Stanislas et l'Électeur de Saxe, fils du feu roi, étaient de ce nombre; l'Électeur, porté par les puissances voisines; Stanislas, par le vœu général de la nation. Tous les ordres de l'État se réunirent pour le conjurer de venir dans sa patrie recevoir la couronne

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

qu'une seconde fois on s'empressait de lui offrir. Des instances si flatteuses touchèrent ce prince, mais sans lui inspirer le désir de s'y rendre. « Je connais les Polonais, dit-il, je suis sûr qu'ils me nommeront, mais je suis sûr aussi qu'ils ne me soutiendront pas, de sorte que je me trouverai bientôt *près de mes ennemis et loin de mes amis.* »

La cour de France, d'autre part, le pressa d'accepter le trône et lui promit de le secourir, s'il était nécessaire. Il en coûta beaucoup au monarque philosophe pour adopter des vues contraires à ses penchants. Ne voulant pas, néanmoins, qu'on pût lui reprocher d'avoir préféré les douceurs du repos à des travaux utiles, il consentit à recevoir la couronne, si elle lui était déférée par le suffrage unanime de la nation.

Des courriers arrivaient chaque jour, pour presser le roi de hâter son départ. Mais le voyage, soit qu'il se fît par mer ou par terre, offrait partout des dangers. Une flotte russe croisait sur la Baltique, et l'Empereur avait pris les mesures les plus sévères pour faire arrêter Stanislas. Afin de donner le change à l'ennemi, on fit courir le bruit, en France, que le roi de Pologne allait prendre le commandement d'une flotte équipée sur les côtes de Bretagne, et prête à faire voile pour Dantzig.

Le 20 août, Stanislas, ayant pris publiquement congé du Roi et de la famille royale, se rendit à Sceaux et ensuite à Berny, chez le cardinal de Bissy. Là, le chevalier de Thianges, qui avait quelque ressemblance avec lui, s'étant revêtu d'habits convenables

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

pour le personnage qu'il devait représenter, se dirigea sur Brest et se fit annoncer partout comme le roi Stanislas, prenant toutefois la précaution de ne voyager que la nuit. Le 26, à dix heures du soir, tandis que le faux Stanislas s'embarquait au bruit du canon, le véritable, sous un vêtement d'étoffe grossière, et coiffé d'une épaisse perruque noire, s'achemina modestement vers la Pologne, dans une voiture de peu d'apparence. Le chevalier d'Andlau était son seul compagnon de voyage. Il fut convenu entre eux qu'ils joueraient le rôle de marchands, que leurs affaires appelaient à Varsovie. D'Andlau était le maître, Stanislas, le *commis;* c'était lui qui, en arrivant dans les auberges, prenait soin de l'équipage, ordonnait le repas et payait la dépense.

Ils traversèrent ainsi l'Allemagne sans aucun accident; arrivés aux portes de Berlin, ils furent arrêtés par les douaniers, et ne parvinrent à sortir de leurs mains qu'après avoir étalé les passeports, les factures qui prouvaient qu'ils étaient réellement marchands négociants.

Le reste du voyage se fit sans obstacles et ne fut pas sans agrément pour l'illustre voyageur. Comme les événements de Pologne étaient le sujet de toutes les conversations, on ne parlait à Stanislas que du *roi Stanislas*.

Arrivé à Varsovie dans la nuit du 8 septembre, il descendit chez l'ambassadeur de France, le marquis de Monti (1), et y garda l'*incognito*. L'élection était fixée

(1) Dans l'ouvrage de M. Farges, contenant des recherches sur les instructions données aux représentants de la France en Pologne, on

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

au 11. Le 10, il parut en public, et sa présence répandit une joie universelle dans la ville et dans le champ électoral.

Le lendemain, le primat s'étant rendu au Colo, lieu de l'élection, exhorta la noblesse polonaise à mépriser les menaces des puissances voisines, et à se rappeler qu'étant libre, elle ne devait consulter, dans le choix qu'elle allait faire, que ses lumières et sa conscience. Le grand maréchal recueillit ensuite les suffrages, et Stanislas, élu à l'unanimité, fut proclamé roi, au milieu des applaudissements de la noblesse et du peuple. Ce fut un réel triomphe.

La nouvelle de cette élection causa un véritable enthousiasme en France, où le prince était si populaire. Malheureusement, les inquiétudes et les dissensions ne tardèrent pas à reparaître. Le prince Vienowiski, que des vues ambitieuses avaient rendu l'ennemi du nouveau roi, se révolta et se joignit aux troupes russes, qui marchèrent sur Varsovie.

Pour s'opposer à cette entreprise, ont attendait les secours promis par la France; ils n'arrivèrent point : de sorte que Stanislas, ainsi qu'il l'avait prévu, se trou-

trouve celles remises au marquis de Monti, lorsqu'il fut envoyé pour préparer l'élection de Stanislas, que la cour de France désirait voir remonter sur le trône de Pologne. Il ne s'agissait pas seulement de rendre la couronne au beau-père du Roi, mais aussi de se prémunir contre les tendances de la maison de Saxe, qui allait renouveler, en 1732, avec la maison d'Autriche, l'alliance conclue autrefois par Sobieski en 1677. Ce rôle était d'autant plus difficile que Michel de Villebois était revenu très incertain sur les véritables intentions de Théodore Potocki, qui disposait de tous les adversaires de la cour de Saxe.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

vait *loin de ses amis, environné d'ennemis*. Dans ce pressant danger, son unique ressource était en lui-même. Ses partisans lui faisaient encore des promesses; il résolut de s'enfermer dans une place forte, pour en attendre l'effet. La ville de Dantzig lui ouvrit ses portes; il y arriva bientôt, suivi du primat, du comte Poniatowski, de l'ambassadeur de France et de quelques autres seigneurs.

Les habitants de Dantzig n'ignoraient point qu'en recevant Stanislas ils s'exposaient à toutes les horreurs d'un siège. Mais, loin d'en être effrayés, ils furent flattés de cette marque de confiance et jurèrent de s'ensevelir sous leurs murailles, pour soutenir les droits d'un monarque qu'ils respectaient et qu'ils aimaient.

Cependant, les Russes, maîtres de Varsovie, avaient fait élire un nouveau roi (l'Électeur de Saxe). Ils se portèrent aussitôt sur Dantzig, comme on l'avait prévu. Les magistrats, sommés de reconnaître Auguste II, répondirent avec courage qu'ils avaient accepté le roi élu par leur nation, et qu'ils mourraient plutôt que d'en reconnaître un autre. A cette réponse, l'attaque commença, et le siège, dirigé par les généraux russes de Lascy et Munick, se poursuivit avec vigueur.

Tout ce que la guerre a de plus affreux : les ruines, la dévastation, le spectacle des morts, des blessés, rien ne put ébranler la constance de ces hommes courageux, soutenus par la présence d'un prince qu'ils regardaient comme leur père. Pendant quatre mois que dura ce

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

siège mémorable, leur fidélité ne se démentit pas un seul instant (1)!

Les secours importants promis par Fleury se bornèrent au misérable envoi de quinze cents hommes. Ils débarquèrent le 13 mai, à l'embouchure de la Vistule, sous le commandement du brigadier de Lamotte, qui jugea, par les forces de l'ennemi, que sa petite troupe serait écrasée, et remit à la voile immédiatement pour Copenhague.

L'ambassadeur du roi de France, le comte de Bréhan de Plelo, révolté de la honte infligée à l'honneur français, destitua Lamotte, se mit à la tête de l'expédition et fit des prodiges de valeur. Le brave Plelo paya de sa vie son dévouement, et les Français, après avoir étonné les Russes par leur courage, furent contraints de céder au nombre.

En perdant l'espoir d'être secourue, la ville de Dantzig perdit sa dernière ressource, et Stanislas, ne voulant pas que ces malheureux habitants devinssent inutilement victimes de leur zèle, les engagea lui-même à capituler. Il médita, dès lors, son évasion, dont l'idée seule eût effrayé tout autre; sa tête était mise à prix; il ne l'ignorait point et, pour s'échapper, il fallait tromper la vigilance de deux armées qui assiégeaient moins la ville que sa personne. Tout semblait enfin rendre sa fuite impossible. On proposa au roi divers expédients,

(1) Une seule action fut digne de blâme; ce fut un Polonais qui s'en rendit coupable et qui livra le fort important de Welchelsmünde à la première sommation.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

qui offraient également mille dangers; il se décida pour le parti conseillé par l'ambassadeur de France, celui de se sauver, déguisé en paysan. Avant de quitter Dantzig, il écrivit précipitamment les deux lettres suivantes :

« *A mon cher Primat et aux seigneurs polonais,*

« La douleur que j'ai de me séparer de vous, mes « chers et véritables amis, parle assez pour vous faire « comprendre tout ce que je ressens dans ce cruel « moment; la résolution forcée que je prends n'est fon- « dée que sur l'inutilité de mon sacrifice, ainsi que vous « l'avez jugé vous-mêmes; je vous embrasse tous bien « tendrement, en commençant par M. le Primat, et je « vous conjure par vous-mêmes et, par conséquent, « par ce que j'ai de plus cher, de vous unir plus que « jamais pour soutenir autant qu'il se peut les intérêts « de la chère patrie, qui n'a d'autre appui qu'en vous « seuls. Les larmes qui effacent mon écriture m'obligent « de finir. Puissiez-vous, du moins, lire au fond de mon « cœur les sentiments que votre amour pour moi y a « fait naître et qu'il y a gravés pour jamais.

« Je suis de cœur et d'âme,

« STANISLAS, roi. »

« *Avis à ma bonne ville de Dantzig.*

« Je pars au moment que je ne puis plus rester avec « vous, et jouir plus longtemps des témoignages d'un

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

« amour et d'une fidélité sans exemple. J'emporte, avec « le regret de vos souffrances, la reconnaissance que je « vous dois et dont je m'acquitterai en tout temps, par « tous les moyens qui pourront vous en convaincre. Je « vous souhaite le bonheur que vous méritez, il sou- « lagera le chagrin que j'ai de m'arracher de vos bras.

« Je suis et serai toujours et partout votre très affec- « tionné roi.

« STANISLAS, roi. »

Stanislas avait passé la nuit chez l'ambassadeur : c'est de là qu'il partit secrètement le 27 juin. Afin d'éviter tout soupçon sur la sortie du roi, les lettres ne furent remises à leur adresse que le lendemain, quand on croyait le prince déjà bien éloigné, et qu'il n'était encore qu'à un quart de lieue de la ville, environné de ses ennemis. Cependant des députés se rendirent à la tente du général Munick pour lui demander une suspension d'armes. Munick accepta avec joie cette proposition; mais il se rétracta bientôt, en apprenant l'évasion de Stanislas. Furieux d'avoir laissé échapper sa proie, il recommença le bombardement et taxa la ville à deux millions cinq cent mille livres, si elle ne retrouvait pas le roi. Il divisa une partie de son armée en détachements, pour battre la campagne et arrêter les voyageurs sur toutes les routes, il promit enfin de grandes récompenses à ceux qui lui amèneraient le prince mort ou vif. Il exigea encore que la ville, à défaut du roi, lui livrât le primat du royaume et l'ambassadeur de France; et, sans égard

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

pour leur rang et pour leur caractère, il les fit enfermer dans une étroite prison. Les partisans, les amis de Stanislas, subirent en vain de sévères interrogatoires; on ne découvrit aucun indice sur la route qu'avait suivie le prince. Enfin la ville de Dantzig reconnut Auguste. Mais comment Stanislas avait-il pu échapper à la fureur de ses ennemis ?

Il adressa à sa fille cette dramatique et touchante relation qui produisit trop d'effet à la cour pour ne pas l'ajouter ici. D'ailleurs, puisque nous avons entrepris l'histoire de Leczinski, rien ne la complète mieux que ce récit, fait avec une simplicité antique et empreint de la foi des temps passés.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

CHAPITRE IX

Récit du départ de Stanislas de Dantzig, écrit par lui-même à sa fille Marie Leczinska.

I

« Je sens, Madame, que ce n'est pas assez pour vous d'avoir appris ma sortie de Dantzig, un reste d'alarmes vous fait souhaiter de savoir jusqu'aux moindres circonstances de cet événement. Je vais vous satisfaire et remplir, en même temps, deux devoirs qu'une juste reconnaissance m'inspire : celui de vous dédommager, en quelque sorte, de vos peines passées et celui de rendre à la divine Providence l'honneur que je lui dois; c'est elle, en effet, qui m'a soutenu au défaut de tous secours.

« Vous la verrez, dans ce récit, me conduire pour ainsi dire par la main, veiller sur tous mes pas, régler les sentiments de ceux que l'intérêt avait fait résoudre à me servir de guides, et qu'un grand intérêt toujours présent à leurs yeux pouvait engager à me trahir. Vous la verrez tout aplanir devant moi, jusqu'à me rendre comme invisible à ceux même qui étaient envoyés pour

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

me reconnaître; en un mot vous la remarquerez, cette Providence, jusque dans les moindres détails que je vais vous donner, et vous m'aiderez à la bénir comme l'unique source de mon bonheur et de votre joie.

« Je ne doute point que bien des gens ne m'aient blâmé, et vous peut-être avec eux, d'avoir attendu si tard à sortir de Dantzig; mais quand la conscience, l'honneur, la patrie, réclament leurs droits, doit-on songer à se précautionner contre les dangers personnels? Pour moi, je pensais alors et je pense encore qu'il est du devoir de l'honnête homme de s'oublier en ces moments; d'ailleurs, comme j'attendais de jour à autre de puissants secours, cette espérance me retenait; et qu'aurais-je fait par une retraite précipitée, qu'ouvrir à l'ennemi les portes d'une ville qui ne soutenait le siège que par l'extrême affection qu'elle avait pour moi? Ainsi, tout sentiment de courage et de fermeté à part, il fallait tenir bon jusqu'à l'arrivée du secours; et à son défaut ne pas craindre de périr avec tant de braves citoyens qui s'immolaient pour ma gloire, et avec cette foule de Polonais qui étaient venus partager mon sort, et qui aimaient mieux périr que de manquer à la fidélité qu'ils m'avaient jurée.

« Je persistai dans cette résolution jusqu'à l'indigne reddition du fort Welchelsmund; sa lâche capitulation obligea la ville de songer, avec mon agrément, à faire la sienne : je fus le premier à l'y porter, et à ce sujet il arriva une chose assez extraordinaire. J'avais nommé le prince Czartoryski, palatin de Russie, et le comte Ponia-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Google
Original from
PRINCETON UNIVERSITY

Digitized by Google
Original from
PRINCETON UNIVERSITY

towski palatin de Mazovie, pour assister, de ma part, à toutes les délibérations des magistrats. Le lendemain de la reddition dont je viens de parler, je les chargeai l'un et l'autre de représenter à cette assemblée les raisons que je croyais devoir lui donner, pour les engager à ne point différer de se rendre; je leur ordonnai même expressément de dire à ces messieurs que, les tenant quitte, eux et les habitants, des serments qu'ils m'avaient faits, je consentais de bon cœur qu'ils ne s'occupassent que de leur sûreté, et qu'au reste, pénétré des marques qu'ils m'avaient données de leur zèle, j'en emporterais avec moi le plus tendre souvenir.

« Ce fut le comte Poniatowski qui porta la parole : il parlait avec affection et de ce ton de persuasion qui lui est propre, lorsqu'un des centumwirs (c'est ainsi qu'ils appellent les députés de la bourgeoisie), se levant de sa place, s'approche du palatin et lui dit : « Eh! monsieur, « parlez-vous sincèrement? Sont-ce là les vrais sen- « timents du Roi notre maître? — Oui, lui répondit « Poniatowski, c'est de sa propre bouche que je tiens « tout ce que j'ai l'honneur d'avancer ici. — Mais « quoi! ajouta le centumwir, est-ce le Roi lui-même qui « nous exhorte à subir la loi du vainqueur? » Le palatin répliqua encore que cela était ainsi. « Oh! Dieu, « s'écria cet homme, notre roi nous quitte donc? Que « va-t-il devenir lui-même? » Dans cet instant il chancelle, il bégaye, il cesse de parler et tombe mort sur les genoux de Poniatowski.

« J'ai déjà dit que la ville s'était déterminée à capi-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

tuler. Voyant alors qu'elle allait changer de maître et que je n'avais plus lieu de me sacrifier pour elle, je pris le parti d'en sortir. J'y étais fortement sollicité par les seigneurs de mon parti, qui mettaient encore en moi toute l'espérance de leur salut et de celui de la république. Mes ennemis m'y forcèrent eux-mêmes; ils demandaient pour premier article que je fusse remis en leurs mains. Ce n'était peut-être pas le moindre des malheurs que je devais en attendre; mais c'en était assez pour mettre le comble à ceux de ma patrie, à qui il ne restait plus de ressource qu'en ma liberté.

« C'est dans cette occasion que je reconnus mieux que jamais le zèle de ceux qui me sont attachés; chacun formait des projets pour assurer ma retraite; une dame polonaise (1), sachant l'allemand et se fiant à un homme qu'elle connaissait, et qui connaissait lui-même parfaitement le pays, voulait partager les risques de mon voyage, se travestir en paysanne et me faire passer pour son mari.

« On me proposa un autre expédient, c'était de me mettre à la tête de cent hommes déterminés et de percer avec eux au travers des ennemis; ma peine n'était pas de trouver des gens propres à une pareille expédition, il s'en présentait assez qui tenaient à la gloire d'y être employés; mais ce projet, qui flattait mes idées, ne me parut pas aisé dans l'exécution, tant à cause de l'inondation des eaux, qui s'étendaient d'un côté jusqu'à trois

(1) Mme la comtesse Czapska, palatine de Poméranie.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

lieues de pays, qu'à cause des lignes de circonvallation qui bouchaient tous les autres passages, et qu'il eût été impossible de franchir à cheval. Il faut du moins une route au courage, et le hasard même n'en offrait point.

« Je m'en tins au moyen que me fournit le marquis de Monti, ambassadeur de France. Ce moyen me parut le plus praticable. Je me rendis chez lui, le dimanche 27 juin, sous prétexte d'y passer une nuit tranquille, en m'écartant des bombes qui recommençaient à tomber dans mon quartier, et, à dix heures du soir, déguisé en paysan, je sortis de son hôtel et de la ville.

« Le marquis de Monti, que j'ai eu le temps de connaître, est un des hommes les plus capables de remplir avec gloire le ministère dont la France l'a chargé; fertile en expédients et en ressources, il est presque toujours sûr dans le choix de ses moyens. Génie supérieur et simple tout à la fois, il sait, sans user d'artifices, joindre à la candeur, qui attire la confiance, toute l'adresse nécessaire à un homme d'État.

« Une des choses cependant qui l'embarrassa le plus, ce fut une des moindres parties de mon nouvel ajustement. Le projet de ma retraite, si bien concerté dans tout le reste, faillit manquer par cela seul, et nous apprîmes (ce qui n'arrive que trop souvent) qu'une bagatelle est quelquefois capable de faire échouer les plus grands projets.

« Un habit usé et qui convenait au rôle que j'étais forcé de jouer, une chemise de grosse toile, un bonnet des plus simples, un bâton d'une épine rude et mal

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

polie, enfilé d'un cordon de cuir, étaient déjà prêts. L'on n'attendait que des bottes, dont je pus me servir pour me faire mieux ressembler aux paysans de ces cantons, qui sont dans l'usage d'en porter en tout temps. L'ambassadeur, qui n'osait en employer de neuves qu'il aurait trouvées aisément, s'occupait depuis deux jours à mesurer de l'œil toutes les jambes des officiers de la garnison qui venaient me faire la cour, et à qui je permettais durant le siège de paraître ainsi devant moi. Celles d'un officier français lui parurent à peu près aussi grosses et aussi honnêtement usées qu'il les souhaitait, mais il n'osait se résoudre à les demander. Qu'aurait-on pensé de cette envie? Et dans la situation où j'étais n'aurait-elle pas aidé à découvrir mon dessein? Le ministre prit le parti de faire corrompre par un de ses gens le valet de cet officier, qui vola les bottes et les vendit.

« Une heure avant mon départ elles furent apportées. Ce vol important, qui avait mérité la négociation d'un ambassadeur, n'avait pu s'exécuter plus tôt; mais prêt à sortir je ne pus pas les mettre. Il fallut sur de nouveaux frais songer à en avoir d'autres. Le temps pressait, il était neuf heures et demie; je ne pouvais différer de me mettre en route; une sage précaution ne me permettait de marcher qu'à la faveur de la nuit, et le jour allait paraître dès les deux heures du matin.

« L'embarras de l'ambassadeur était extrême lorsque, dans le secret et le silence qu'on observait chez lui, dans le temps qu'il craignait que les moindres ordres qu'il pourrait donner ne fussent supposés avoir quelque rap-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

port à ma sortie, il se trouva sous la main, et je ne sais comment, des bottes d'un de ses domestiques qu'on eût dit faites exprès pour moi. Cette heureuse aventure le rassura, et je lui reprochai en badinant d'avoir si longtemps médité une espèce de crime pour amener de bien loin ce qu'il pouvait trouver tout naturellement auprès de lui.

« Tout étant prêt de la sorte, je sortis de la maison de l'ambassadeur par un escalier dérobé. Je n'eus pas plus tôt descendu quelques marches, que l'idée me venant de le rassurer sur les craintes qu'il avait à mon sujet et d'essuyer les larmes que je lui avais vu répandre, je remontai et frappai à la porte qu'il avait refermée sans bruit. Il était alors prosterné à terre et, par des prières ferventes, il demandait au Seigneur qu'il voulût bien être mon guide dans un voyage aussi dangereux que celui que j'allais entreprendre. Sourd à mes premiers coups, il se lève enfin et, m'ouvrant la porte : « Qu'est-« ce donc, Sire ? me dit-il ; malgré tous mes soins aurais-« je oublié quelque chose dont Votre Majesté aurait « besoin ? — Oui, monsieur, repris-je d'un air aussi « sérieux qu'il me fut possible : une chose très impor-« tante et très nécessaire, vous n'avez pas songé qu'il « me fallait mon cordon bleu. Est-il de la bienséance « que je néglige de le mettre dans une occasion comme « celle-ci ? » Reprenant aussitôt mon enjouement ordinaire et un ton plein d'amitié : « Je viens, lui dis-je, « vous embrasser de nouveau et vous prier de vous « résigner, autant que je le fais, à la Providence, à « laquelle je remets entièrement mon sort. »

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

« Je descendis aussitôt et trouvai à quelques pas de la maison le général Steinflicht qui m'attendait, déguisé aussi en paysan; j'allai avec lui joindre le major de la place, Suédois de naissance, qui s'était engagé à favoriser ma retraite et qui devait se trouver à certain endroit du rempart. Il y avait au bas deux nacelles qui nous servirent à traverser le fossé. Elles étaient gardées par les trois hommes destinés à me conduire dans les États de Prusse qui, de tous les lieux du voisinage où je pouvais être à l'abri des insultes de mes ennemis, étaient les plus proches et les plus sûrs.

« Le major, sortant du bateau, alla quelques pas avant nous pour nous faire passer un poste occupé par quelques soldats et un bas officier de la garnison. A peine l'eus-je perdu de vue, que je l'entendis parler avec la vivacité et le ton d'un homme en colère. Je courus à ce bruit et, à portée de distinguer les objets, je vis le bas officier le coucher en joue et le menacer de tirer sur lui s'il ne retournait sur ses pas. Deux fois le major, qui avait prévu les difficultés du passage, porta la main à un pistolet de poche dont il s'était muni à tout événement; il était résolu de se défaire de cet homme qu'il ne pouvait persuader par ses discours; mais, réfléchissant en homme sage qu'il n'avancerait rien par sa mort et que les soldats, également exacts à la consigne qui était donnée par le commandant, ne manqueraient point de venger le sort de leur officier, il garda quelque temps le silence et prit enfin le parti de révéler le dessein qui m'amenait en ce lieu. A ces mots le sergent demande à

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

me voir et à me parler; je m'avançais durant ce temps; il m'examine de près et, me reconnaissant quoiqu'à la brune, il me fait une profonde révérence et ordonne à ses gens de me laisser passer.

« Cette première aventure me fit mal augurer du reste de mon voyage. Je ne pouvais croire que mon secret pût longtemps séjourner dans les mains où on l'avait confié, je me trompais toutefois; mais la Providence, qui disposait à son gré de ceux qui devaient contribuer à l'exécution de mon projet, me laissait en proie à mes craintes, pour me faire mieux comprendre dans la suite la force et l'importance de ses secours.

« Je renvoyai le major; remonté dans la nacelle avec mes gens, nous voyageâmes à travers la campagne inondée, dans l'espoir de gagner incessamment la Vistule et de nous trouver dès la pointe du jour à l'autre bord de ce fleuve et au delà des postes ennemis. Mais quel fut mon étonnement lorsque, après un quart de lieue de chemin, mes conducteurs me menèrent au pied d'une méchante cabane située au milieu des marais! Sous prétexte qu'il était trop tard pour le passage de la rivière, ils m'annoncèrent qu'il fallait s'arrêter en cet endroit, y passer le reste de la nuit et tout le jour suivant. J'eus beau leur représenter les risques d'un abri qui était à la vue de mes ennemis, et la perte que nous allions faire d'un temps si précieux à ma sûreté. Leur conseil était pris; peut-être pour ne pas manquer de réussir au rôle d'égalité qu'ils devaient jouer en public, afin de mieux cacher mon rang et ma personne; c'était

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

alors leur dessein de le répéter tête à tête avec moi. Si cela est, il faut avouer qu'ils s'en tirèrent assez bien et qu'ils n'abusèrent pas mal de la permission qu'ils avaient d'en user à mon égard comme avec un de leurs semblables.

« Cependant quel parti avais-je à prendre avec des gens de cette espèce et que la moindre contradiction pouvait irriter ? Mon sort était entre leurs mains ; je l'y abandonnai. Descendant de ma nacelle, j'entrai dans cette maison d'un air aussi assuré que si c'eût été une place de guerre propre à résister à tous les efforts des Russes et des Saxons. Cette cabane ne formait qu'une chambre, où je ne trouvai pas un coin à me reposer, mais je ne cherchais pas le sommeil et, à dire vrai, je l'aurais cherché en vain. Je m'avisai, pour tromper mes inquiétudes et l'affreux ennui de tout le temps que je devais passer en ce lieu, de faire connaissance avec mon illustre compagnie.

« Un quatrième s'était joint à nous dès les remparts de la ville, quoiqu'on m'eût assuré que mes conducteurs ne devaient être qu'au nombre de trois. J'étais bien aise de démêler ce personnage en même temps que les autres.

« Le premier, qui était le chef de la troupe, me parut d'abord une tête démontée et qui joignait à beaucoup de suffisance beaucoup de légèreté. Je reconnus dans la suite que je ne m'étais pas trompé. Vous auriez ri de lui voir affecter très sérieusement un air d'autorité, prendre un ton élevé et décisif, ne point souffrir qu'on raisonnât après lui, regarder la moindre réplique comme une espèce de rébellion.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

« Je me serais volontiers amusé de la singularité de ce caractère, qui pouvait fort bien s'allier avec la probité, si je n'avais réfléchi que l'étourderie nuit quelquefois plus que la méchanceté même, et si, à travers sa brusque pétulance, je n'eusse reconnu que c'était l'homme de tout le pays le moins capable de me conduire sûrement. On eût dit, à l'entendre, qu'il ne prétendait rien moins que d'affronter à l'aventure tous les dangers que je pourrais rencontrer; malheureusement encore, il n'était informé d'aucun des postes qu'occupaient les ennemis. L'espoir d'une grosse récompense l'avait engagé à se donner au marquis de Monti pour plus habile en ce point qu'il ne l'était, et ce ministre, pour qui l'occasion n'avait qu'un moment qu'il importait de saisir, n'en avait point eu pour l'approfondir et le connaître. D'ailleurs le secret demandait qu'il s'en tînt aux premiers hommes que le hasard lui offrait. Ceux-ci rejetés, tout autre choix serait devenu aussi dangereux qu'inutile. La suite a justifié celui que l'ambassadeur avait fait, et il n'est plus temps de discuter s'il devait croire le chef de mes conducteurs aussi habile qu'il prétendait l'être et ne point faire de difficulté de me confier à lui.

« Le surnuméraire m'inquiétait bien plus encore. Je lui demandai qui il était; il n'eut pas la complaisance de me laisser croire que je n'en fusse point connu, et, d'un ton aussi ingénu que respectueux, il me répondit qu'il s'enfuyait de Dantzig à cause d'une banqueroute qu'il venait d'y faire; il ajouta que mes conducteurs lui

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

avaient promis de le mener en Prusse, où il espérait être à l'abri des poursuites de ses créanciers.

« Un banqueroutier, dis-je aussitôt en moi-même, un marchand ruiné! que rien n'engage à tenir mon secret et qui n'ignore point qu'en me livrant à mes ennemis il peut recevoir en une seule fois, non seulement de quoi réparer ses pertes, mais de quoi se mettre dans un état à n'avoir jamais besoin de commerce ni de travail! Quel compagnon de voyage ai-je là!

« Je n'eus pourtant garde de rien laisser transpirer de mes craintes. Un simple soupçon a fait souvent des traîtres, et plus souvent une apparence de confiance a étouffé des desseins de trahison; mais cette précaution était inutile avec ce bonhomme. Son zèle pour moi lui donnait des sentiments qui auraient dû me rassurer, si j'avais pu les voir dans le fond de son âme. Les deux autres étaient ce qu'on appelle en Allemagne des *sznapans;* ils étaient mieux instruits que le premier des routes du pays; mais si jamais la nature avait fait germer en eux quelques sentiments d'honneur, il n'était pas possible de les démêler à travers la brutalité de leurs instincts et la férocité de leurs manières.

« Je passai le reste de la nuit caché sous un banc et la tête appuyée sur le marchand, qui était celui à qui il m'était le plus facile de parler, parce qu'il entendait le polonais parfaitement.

« Le lundi matin 28, je sortis de la chambre, et je fixai mes regards sur Dantzig qu'on ne cessait de bombarder. Mes entrailles, depuis longtemps émues sur

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

cette ville infortunée, le furent bien davantage dans le point de vue où je la considérais. Voilà donc, disais-je en moi-même, voilà la récompense de sa fidélité! Peut-être, dès ce jour, elle va passer aux mains de mes ennemis et se racheter des malheurs qu'elle ne peut plus soutenir, par de nouveaux malheurs qui mettront le comble à sa misère.

« Le triste sort des amis que j'y avais laissés, qu'on allait forcer, le glaive à la main, de se déclarer contre moi, me pénétra d'une douleur si vive, que je me vis près de succomber. Je n'étais plus cet homme endurci aux chagrins, accoutumé aux disgrâces. Heureusement, mes larmes me dérobèrent un objet si sensible, et revenant un peu à moi, j'élevai les mains au ciel et le priai de ne point m'abandonner dans cet état de langueur et d'affaiblissement dont je n'étais plus le maître.

« Je rentrais dans la cabane, lorsque tout à coup j'entendis une décharge générale de toutes les batteries du camp et de la flotte des ennemis; je crus aussitôt que c'était en réjouissance de la résolution que la ville avait prise de se rendre, et qu'elle avait dû annoncer la veille au comte de Munik, général des Moscovites. Mais mon cœur se serra de nouveau. Moins touché de mes propres dangers que des malheurs que ces marques de joie annonçaient à ma patrie, et dont elles étaient comme le signal, je restai quelque temps immobile et presque privé de sentiment; le général Steinflicht fit tous ses efforts pour me rappeler à moi. Il venait de me préparer un dîner fort peu propre, comme l'on peut juger, à con-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

tenter le goût, mais qui aurait pu du moins apaiser ma faim, si mes chagrins m'eussent permis de la satisfaire.

« Je dois dire ici ce que j'ai appris depuis peu : c'est que, ce même jour et à la même heure, les seigneurs polonais vinrent chez l'ambassadeur, où ils croyaient que j'avais passé la nuit.

« Ne me voyant pas paraître, ils s'imaginèrent que j'étais malade, car ils savaient que j'étais dans l'habitude de me lever de fort grand matin; l'ambassadeur ne cessait de leur dire que j'avais commencé fort tard à reposer. Pour les tromper plus sûrement, il les priait de faire le moins de bruit qu'ils pourraient dans les appartements. Il leur parlait de la sorte, lorsqu'il entendit le bruit de l'artillerie dont je viens de parler; n'ayant dans l'esprit d'autre idée que celle de ma sortie, il ne douta point que ce signe de réjouissance n'en fût un de la perte de ma liberté; et, par un mouvement dont il ne fut pas le maître, il s'écria : « O Dieu, le Roi est donc « pris! » Ces mots qu'il aurait voulu, un moment après, n'avoir pas prononcés, révélèrent le secret dont il était seul dépositaire. Je n'étais cependant qu'à un quart de lieue de la ville, et malheureusement encore sous les yeux et pour ainsi dire sous la main de mes ennemis.

« Je ne puis assez louer la prudence de ce ministre, qui, ayant l'art de pénétrer dans les cœurs, avait également celui de rester toujours lui-même impénétrable; mais ce pourrait être ici une leçon, pour les personnes revêtues de son caractère, d'être plus en garde qu'il ne le fut dans cette circonstance contre sa vivacité natu-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

relle. De quelque part que vînt cette faute, c'en était une néanmoins. Aussi, peu de temps après, le bruit de ma retraite fut répandu dans toute la ville et jusque dans le camp des Russes et des Saxons.

« Les Dantzicois furent extrêmement alarmés de cette décharge de mousqueterie. Ceux d'entre eux qui étaient au fait des réjouissances militaires s'aperçurent bientôt que c'en était une; mais ils étaient en petit nombre, et ils n'en savaient pas le sujet. Les uns croyaient que c'était à l'occasion d'une victoire remportée par les Impériaux sur les Français et leurs alliés en Italie; d'autres, que les Russes avaient coutume de célébrer l'anniversaire de la bataille de Pultawa, arrivée à pareil jour; quelques-uns, que la fête de saint Pierre, qui était le lendemain, pouvait y donner lieu, ou que peut-être on annonçait l'arrivée de l'Électeur de Saxe au camp des Moscovites, qui l'attendaient depuis longtemps. La populace pensait différemment; elle s'imagina que c'était un assaut général que les Russes, secondés des Saxons, donnaient à la place. J'ai su qu'à ce moment la consternation fut générale. On ne voyait que femmes échevelées jetant des cris affreux dans les rues, et des hommes désespérés qui, ne voyant le danger que pour le craindre et le grossir, ne savaient s'ils devaient faire un dernier effort pour repousser l'ennemi ou attendre de le voir, dans les maisons et les places publiques, assouvir sa fureur et passer tout au fil de l'épée. Le magistrat qui venait de convoquer l'assemblée pour délibérer sur la réponse aux propositions du comte de

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Munik fut aussi surpris que le peuple; il envoya de tous côtés sur les remparts, pour savoir si effectivement les Russes faisaient quelques mouvements. Ce ne fut qu'après la troisième salve que les députés qui étaient allés au camp rentrèrent dans l'assemblée et dirent, qu'ayant annoncé au général moscovite leur disposition à reconnaître l'Électeur de Saxe, ce général leur avait répondu que cette nouvelle lui était si agréable, qu'il allait sur l'heure le témoigner par une réjouissance générale de tout son camp.

« L'émotion qu'elle excita dans la ville pouvait bien sûrement faire excuser la surprise de l'ambassadeur, qui n'était pas plus instruit que les magistrats du motif de ce bruit si extraordinaire. Mais quelles craintes ne m'aurait pas causées la distraction presque inévitable de ce ministre, si je l'avais su dans le temps! Je pouvais l'apprendre presque aussitôt par un sznapan qui aborda à la cabane avec son petit bateau. Il vint remettre au général Steinflicht deux langues fumées et un billet fort poli, mais qui ne contenait que des souhaits heureux pour notre voyage. Ce message si peu attendu nous intrigua beaucoup. Le billet était anonyme, et nous ne pûmes jamais comprendre de quelle part il venait, ni comment celui qui en était chargé avait pu découvrir le lieu de notre retraite. Nous eûmes beau l'interroger, il s'en retourna maître de son secret; mais il nous laissa de cruelles inquiétudes que le nôtre ne fût découvert.

« Je l'ai dit déjà, et je ne puis à mon gré assez le redire : ces sinistres augures, Dieu les permettait ou

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

les faisait naître pour m'engager à n'attendre que de lui seul l'heureuse délivrance objet de tous mes vœux.

« Je passai tout le reste de la journée dans une impatience extrême de la voir finir; la nuit vint enfin, et nous nous embarquâmes de nouveau.

« Notre route fut infiniment plus pénible qu'elle ne l'avait été en sortant de Dantzig. Ce n'étaient que roseaux épais qui résistaient au bateau; ils ne pliaient sous lui qu'avec une espèce de sifflement qui, se répandant au loin, pouvait déceler notre marche; leur courbure même marquait notre passage et nous laissait craindre que le lendemain on ne vît les traces du chemin que nous aurions suivi. Souvent nous fûmes obligés de descendre du bateau et, enfoncés dans la vase, de le tirer à force de bras pour le transporter dans les endroits où il y avait plus d'eau.

« Vers minuit nous arrivâmes à la chaussée d'une rivière que je crus être la Vistule; nos conducteurs se mirent aussitôt à tenir conseil entre eux. Le général ni moi n'y furent point appelés; leurs résolutions fut que leur chef, avec Steinflicht et le banqueroutier, remonteraient à pied la chaussée, tandis que je me rembarquerais avec les deux autres pour cette même chaussée par le marais. Tous ensemble me firent espérer que nous ne tarderions pas à nous rejoindre. Je me conformai à leur arrêt sans pourtant me fier trop à leurs promesses. Je ne voyais cette séparation qu'avec douleur, et plût à Dieu que j'eusse écouté plus sérieusement je ne sais quel pressentiment qui m'annonçait que je ne retrou-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

verais plus Steinflicht durant tout le reste de mon voyage.

« L'opinion où j'étais que nous avions enfin gagné la Vistule m'avait fait penser jusqu'alors que c'était là l'endroit où nous devions la passer. Mais c'était le Néring, et quand je l'appris, je me consolai plus aisément de l'éloignement du général. Je lui sus même gré d'être allé lui-même à la découverte des routes les plus sûres que nous avions à prendre pour arriver enfin à ce fleuve si désiré.

« Je ne laissais pourtant pas de demander souvent à mes gens où et en quel temps à peu près nous pourrions le retrouver. « Le voilà, disaient-ils, il est devant « nous, nous ne saurions le perdre, nous ne quittons point « la chaussée qu'il suit lui-même exactement. » Ils la quittaient néanmoins, je ne sais dans quel dessein; je ne m'en aperçus que lorsqu'il n'était plus temps de voyager et que le point du jour nous avertissait de nous mettre quelque part hors de la vue de ceux qui avaient intérêt à me découvrir et peut-être déjà ordre de me suivre.

« L'embarras fut de trouver un endroit propre à me cacher. Comme mes conducteurs n'ignoraient point que toutes les maisons d'alentour étaient pleines de Russes et de Cosaques, il ne nous restait qu'à en choisir une dans laquelle on voulût au besoin se prêter à nos vues, ou par intérêt ou par amitié.

« Ils se rappelèrent qu'il y avait dans le voisinage un homme de leur connaissance. Nous abordâmes chez

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

lui. C'était un paysan dont toute la maison ne valait guère plus que la cabane d'où j'étais parti le soir auparavant. « Avez-vous ici des Moscovites? lui demandèrent « d'abord mes conducteurs. — Actuellement, répondit-« il, il n'y en a point, mais si vous en avez à faire, il en « vient assez souvent pendant le jour. » Notre parti était pris. De tous les maux qui nous environnaient, nous avions jugé celui-ci le moindre. Nous nous y fixâmes, quoique à regret.

« Cependant, pour que je ne fusse point reconnu de cet homme, dont nous ignorions les sentiments, les deux sznapans, sans lui donner le temps de m'envisager et de m'entretenir comme il aurait fait sans doute, me menèrent au-dessus de la petite chambre qui faisait toute l'étendue de cette maison. Ils m'offrirent une botte de paille, qui s'y trouva par hasard, et me prièrent de me reposer, pendant qu'ils feraient sentinelles en bas et iraient même au loin dans la campagne chercher le général, que je ne cessais de demander. »

II

« Il y avait déjà deux nuits que je n'avais dormi; j'essayai de reposer et je ne le pus point. Mes bottes pleines d'eau et de fange, la perte de Steinflicht, ce dessein marqué de mes conducteurs de s'écarter de la route

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

qu'ils étaient convenus de suivre; les dangers que je courais dans le lieu où ils m'avaient amené; que sais-je! mille idées funestes se présentaient à mon esprit; elles me privaient du bonheur même que je pouvais espérer de l'accablement de fatigue où j'étais, qui naturellement aurait dû appesantir mes sens et m'ôter, du moins pour quelque temps, le sentiment de mes peines.

« Je me levai, et mettant la tête à la lucarne de ce grenier, je vis un officier russe qui se promenait gravement dans la prairie et deux soldats qui y faisaient paître des chevaux. Cette vue me saisit. L'air rêveur de cet homme, qui semblait méditer quelques desseins, ces chevaux auprès desquels il revenait sans cesse, comme s'il eût été impatient de s'en servir au plus tôt; ces soldats avec leurs armes, leur séjour enfin dans un lieu assez éloigné de leur camp, tout me fit craindre que je ne fusse tombé dans le piège que je prenais tant de soins d'éviter. Il est quelque chose de plus précieux que le courage et que je faillis perdre alors, je veux dire l'espérance qui le soutient et qui souvent l'inspire.

« Ma frayeur fut bien plus grande encore, lorsque, à cent pas de là, je vis passer plusieurs Cosaques, courant à bride abattue à travers les champs. Ils venaient à ce misérable abri où je m'étais flatté de plus de sûreté que dans tout autre. Ce spectacle si peu attendu me fit retirer de la fenêtre où je les avais aperçus; je me remis sur ma botte de paille où je ne songeais qu'au moyen d'échapper, s'il était possible, aux recherches de cette troupe qui m'environnait.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

« Je croyais voir sur l'heure investir la maison; ils firent plus, sans s'amuser à la bloquer, ils s'en rendirent les maîtres. Presque aussitôt, j'entends monter à mon grenier : c'était mon hôtesse qui, députée par mes conducteurs, venait m'avertir de leur arrivée et me prier, en même temps, de ne pas faire de bruit. Ce conseil était bon à suivre, et je l'avais déjà prévenu; mais ces Cosaques si dangereux et qui, je pense, avaient ordre de courir après moi, n'étaient entrés dans cette maison que pour s'y rafraîchir : ils se firent donner à déjeuner, et leur halte dura plus de deux heures.

« J'entendais de mon galetas tous leurs discours : c'étaient des récits infâmes, dont l'un renchérissait sur l'autre, et dont le moins affreux n'était digne que de gens de cette espèce, qui n'ont ni honneur ni religion. Le siège de Dantzig ne fut point oublié, non plus que la plupart de leurs exploits en Pologne, qui me firent autant d'horreur que de pitié.

« Dès qu'ils furent partis, l'hôtesse revint me trouver : « — Les voilà dehors, me dit-elle; mais, dites-moi, qui « vous oblige si fort de les éviter? Que n'êtes-vous venu « boire et vous amuser avec eux et vos camarades? Qui « êtes-vous enfin et d'où venez-vous? Sûrement vous « n'êtes point de ce pays; je le connais à votre lan- « gage, et puis votre physionomie annonce en vous « quelque chose qui dément l'habit que vous portez. « Parlez, expliquez-vous, je ne veux point vous trahir, « et à votre air qui me touche infiniment, je me sens « portée à vous rendre service. » A des discours si pres-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

sants, je ne savais que répondre. Mon ingénuité naturelle me dénoua vingt fois la langue; mais il était trop dangereux de la laisser maîtresse de mon sort. J'accordai quelque chose aux soupçons de cette femme, dont aucun n'approchait de la vérité; je fis semblant d'être tout ce qu'elle voulut. Heureusement, elle n'avait pas assez d'esprit pour sentir toutes les contradictions qu'elle mettait en avant, et auxquelles je me prêtais par complaisance. Surtout le peu de jour de ce grenier me fut très favorable; elle ne remarqua point mon émotion, à chaque mot que je prononçais. Hélas! la vérité se décelait sur mon visage par le seul effort que je faisais pour la cacher.

« Échappé à ses questions, je ne pus point si aisément échapper à ses craintes : « Mais si cela est ainsi, « ajouta-t-elle, que vous soyez si brouillé avec les Mos- « covites, je vous prie de sortir de chez moi. S'ils vous « découvraient, je serais perdue; peut-être en vien- « draient-ils à brûler ma maison. » Elle était sur le point de me mettre à la porte, si je n'avais trouvé le secret de la persuader qu'elle n'avait rien à craindre; mais ce ne fut qu'après bien des discours que, se sentant rassurée, elle me laissa enfin le repos.

« Dans la crainte qu'il ne survint encore des Cosaques ou des Moscovites, je me tins tout le jour sur ma botte de paille. J'étais à l'abri de leurs hostilités; mais je n'en étais pas plus tranquille. Obsédé d'une foule de noirs chagrins, je ne pouvais les dissiper, j'avais le courage de les combattre et, malgré moi, le courage de m'en

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

occuper. Ce n'est presque jamais que le malheur qu'on évalue, il n'est que le plaisir qui ne se calcule pas.

« J'éprouvais ce genre de tourment, à mon avis le plus cruel de tous : c'est de ne pouvoir agir quand on est le plus agité, et d'être forcé d'attendre dans l'inaction tout ce qui peut arriver de plus désolant et de plus funeste.

« Deux réflexions, toutefois, servirent à me consoler : la première, c'est que Dieu m'avait ôté Steinflicht, le seul homme de qui je pouvais attendre du secours, afin que je ne misse ma confiance qu'en lui seul; la seconde, c'est que je ne pus douter, par une chose que je me rappelai et que je vais dire, que Dieu ne prît un soin tout particulier de moi, jusque dans les moindres circonstances de mon voyage.

« L'ambassadeur, à mon départ de Dantzig, m'avait remis deux cents ducats. Désaccoutumé depuis bien des années de porter de l'argent sur moi, je ne pus me faire à ce poids. Dès le premier jour, je priai Steinflicht de m'en décharger; il rejettait cette proposition, en me faisant sentir l'importance d'un secours si puissant, il me priait très sérieusement de ne pas m'en dessaisir. Je goûtais ses discours, et un moment après, sentant l'incommodité de cet or qui ballottait dans mes poches, je redoublais mes instances qui m'attiraient toujours de nouveaux refus. Pour terminer ce différend, il fut décidé que Steinflicht prendrait la moitié de cette somme et que je garderais l'autre; et c'est là le bonheur que la Providence m'avait ménagé et dont je veux parler. En

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

effet, seul et réduit à moi-même, comme je l'étais alors (car je comptais peu sur mes gens), qu'aurais-je fait, si je n'avais pas eu de quoi acheter, dans le chemin qui me restait à faire, ou les commodités dont je pouvais avoir besoin pour me le rendre plus supportable, ou le silence des personnes qui pouvaient me le rendre plus assuré?

« Sur la fin du jour, ennuyé de ma situation, je descendis pour parler à mes conducteurs. Ils savaient, me dirent-ils, que le général Steinflicht n'était qu'à un quart de lieue, et qu'il se proposait de nous rejoindre dans la nuit, à un endroit de la Vistule dont ils étaient convenus et où était un bateau tout près à nous passer; mais ils doutaient qu'on pût risquer le trajet par le vent qu'il faisait alors, qui était des plus violents, et à l'aide d'un bateau aussi petit et aussi mauvais que celui qu'il s'était procuré. « Allons toujours, leur dis-je, je ne vois pas de « plus grands dangers que de rester plus longtemps où « nous sommes. »

« Il ne me convenait plus de me méfier de ces gens qui, ayant bu et mangé avec mes ennemis, avaient préféré mon salut à leur intérêt, et parmi les fumées même du tabac et d'une bière capable de leur troubler les sens, avaient eu assez de courage et d'honneur pour me garder la fidélité qu'ils m'avaient promise. Ils prirent aussi de bon cœur la résolution que je leur inspirai. A nuit close nous nous remîmes dans le bateau, que nous laissâmes à un quart de lieue, où les inondations finissaient.

« Nous marchâmes plusieurs heures à pied, presque toujours dans des terres molles et bourbeuses où, en-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

fonçant jusqu'aux genoux, nous avions besoin à tout moment de nous prêter du secours les uns les autres. Souvent nos efforts ne servaient qu'à nous plonger davantage dans ce terrain fangeux, et à nous mettre dans un plus grand danger de n'en point sortir.

« Nous gagnâmes enfin la chaussée de la Vistule; un de mes sznapans me pria d'y rester un moment avec son camarade, tandis qu'il irait voir si le bateau était à l'endroit de la rivière où l'on avait promis de le tenir prêt. Nous fûmes une bonne heure à attendre. Il parut enfin et nous dit que ce bateau n'y était plus et qu'apparemment les Moscovites l'avaient enlevé.

« Il fallut rentrer dans le marais d'où nous sortions. Nous prîmes une autre route, et après une lieue de chemin, aussi pénible que celui que nous avions déjà fait, nous choisîmes pour asile une maison où je fus aussitôt reconnu. « Que vois-je? s'écria l'hôte, dès qu'il « m'eut aperçu. — Tu vois un de nos camarades, lui « répondirent mes conducteurs; que lui trouves-tu « dans son air de si extraordinaire? — Vraiment, je ne « me trompe point, ajouta cet homme, c'est le roi Sta- « nislas. — Oui, mon ami, lui dis-je aussitôt d'un air « ferme et assuré, c'est lui-même; mais à votre physio- « nomie, je connais que vous êtes trop honnête homme « pour me refuser les secours dont je puis avoir besoin « dans l'état où je parais à vos yeux. »

« Cet aveu simple et naturel eut le succès du monde le plus heureux, et ce n'est pas par ses suites que je l'approuve; n'eût-il point réussi, je l'estimerais encore

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

le parti le plus sage que je pouvais prendre en cette occasion.

« Ce n'était point ici cette femme du jour précédent, esprit faible et léger, en qui la curiosité me faisait soupçonner ce qui l'accompagne ordinairement, une démangeaison extrême de parler et de tout redire. Je saisis d'abord mon homme; c'était un de ces caractères francs et ingénus, brusque à la vérité, mais solide, raisonnable, actif et résolu, tel en effet qu'il n'aurait pu me pardonner si je me fusse avisé de le contredire. Son air libre et décidé m'annonçait ou un ennemi peut-être dangereux, si je lui refusais ma confiance, ou un homme à tout entreprendre si je la lui donnais avec autant de bonne foi qu'il en montrait lui-même dans ses manières. Je ne dis point ici que, par l'éloge dont j'assaisonnai mon aveu, je le piquai d'honneur et lui montrai adroitement ce qu'il devait faire pour me servir en cette occasion.

« Il me promit de me faire passer la Vistule, et il me tint parole. Il sort de chez lui, et, plein de zèle, il se hâte d'aller chercher un bateau et d'examiner de tous les bords de la rivière celui où je pourrais la passer avec moins de danger.

« C'était le mercredi 30. Comme il ne m'était pas possible de dormir, et que l'expérience m'avait appris que mes idées n'étaient jamais plus tristes que lorsque j'étais dans un plus grand repos, je voulus les dissiper par la vue de la campagne.

« Quoique, au lieu de ces Cosaques qui, le jour aupa-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

ravant, m'avaient causé d'assez vives alarmes, je ne visse plus de la fenêtre d'un grenier, où je m'étais retiré, que des objets indifférents ou même agréables, je ne pus point m'en amuser. Je ne fus pas longtemps sans prendre intérêt à ce qui s'offrait à ma vue; j'aperçus le chef de mes conducteurs revenant à grands pas vers la maison où j'étais.

« Dès qu'il fut entré, je lui demandai des nouvelles du général Steinflicht. « Nous étions la nuit dernière, « me dit-il, sur la chaussée de la Vistule, où le rendez-« vous était donné, nous vous y attendions avec une « impatience extrême, lorsque nous avons aperçu une « troupe de Cosaques venant à nous. Ne pouvant leur « faire tête et ne trouvant point à nous cacher, j'ai pris « le parti de la fuite, et je crois que le général et le ban-« queroutier en ont fait autant, chacun de leur côté. — « Ah! malheureux, lui dis-je, pourquoi abandonner « Steinflicht? N'avais-tu pas des prétextes pour cou-« vrir ta marche et la sienne? Ses airs empruntés l'au-« ront décelé, et il lui suffisait de ta compagnie pour « n'être cru qu'un paysan comme toi. Sans doute il est « déjà entre les mains des ennemis. »

« Ingénieux à me tourmenter, j'appuyai sur cette idée et je m'en fis le sujet d'un nouveau chagrin. Je le surmontai toutefois en pensant que, si c'était pour moi un malheur d'être abandonné comme je l'étais, c'en serait un bien plus grand, si je venais pour ainsi dire à me manquer à moi-même et si je ne me tenais pas lieu de tous les secours que je pouvais tirer d'ailleurs.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

« Je raisonnais ainsi avec moi-même, lorsque sur les cinq heures du soir je vis arriver mon hôte. Il m'annonça qu'il avait bien trouvé un bateau chez un pêcheur, où logeaient deux Moscovites, mais qu'il n'était pas d'avis de hasarder sitôt le passage, à cause du grand nombre de Cosaques répandus aux environs, dont les uns gardaient leurs chevaux au pâturage, et les autres battaient la campagne avec ordre de suivre mes traces et de m'arrêter partout où ils me trouveraient : il ajouta que, dans cette vue, ces derniers s'en prenaient indifféremment à tous les passants, les fouillaient, les interrogeaient, en exigeaient des passeports ou des répondants du voisinage, et qu'ils s'attachaient plus particulièrement à examiner ceux qui étaient à peu près de mon âge, de ma taille, de ma figure, sous quelque décoration et en quelque état qu'ils parussent à leurs yeux.

« Heureusement, je venais de me rassurer et de me convaincre que mon courage devait être désormais mon unique appui. Sans cela, cette triste nouvelle m'aurait abattu au point de m'ôter toute espérance d'échapper à mes malheurs. Je tins conseil avec mes paysans, et après bien des réflexions, il fut décidé que je passerais la nuit et le jour suivant dans la maison où j'étais, en continuant la sage précaution de m'y dérober à la vue de quiconque pourrait y aborder.

« Le lendemain jeudi, 1er juillet, je rassemblai tous mes gens pour prendre leur avis sur l'importante affaire du passage de la Vistule, qui me tenait si fort au cœur.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Nous examinâmes tous les endroits par où l'on pouvait le tenter avec quelque sûreté. Les sentiments de mes conducteurs étaient plus ou moins hardis, leurs vues plus ou moins sensées, selon qu'une bouteille d'eau-de-vie, qui était au milieu d'eux, était plus ou moins pleine, car c'est elle qui présidait à l'assemblée, qui en réglait les délibérations. Ce n'était, dans les commencements, que des propos timides; on ne voyait plus de moyens de passer outre; l'espoir des grandes récompenses disparaissait, et à leur place les prisons, les tortures, les gibets étaient le seul objet qui se présentait devant leurs yeux. Une nouvelle effusion de la liqueur relevait insensiblement ces courages abattus; et je vis le moment où ils allaient affronter tout le camp des Russes et me mener, sans rien craindre, à travers le feu de mille batteries de canon. Je mis les choses dans une juste égalité, par le soin que j'eus de me saisir de la bouteille et de proportionner à chacun les doses du courage qui lui était inspiré.

« Les esprits étaient à peu près en l'état où je les souhaitais, et il était environ six heures du soir lorsque l'hôte de la maison, plus actif et plus sensé que tous ces donneurs d'avis ensemble, arriva plein de joie. Il m'assura que les Cosaques s'étaient retirés des environs, que le passage était libre et que le bateau était prêt sur le bord de la Vistule, à une lieue de l'endroit où nous étions. J'attendis impatiemment que la nuit fût venue pour me mettre en chemin.

« Je montai à cheval et mon hôte aussi. Il marchait

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

devant moi et me précédait d'une cinquantaine de pas; les trois paysans suivaient à pied et faisaient mon arrière-garde. Ces graves sénateurs du jour précédent étaient devenus mes soldats; et c'était là toute l'armée que j'avais à opposer à celle dont la force ne se tournait plus que contre moi seul. Nous traversâmes des bourbiers très profonds, où mon cheval, qui était mal sur ses jambes, s'abattait à chaque pas, de tous côtés paraissaient les feux de divers camps volants des ennemis, qui n'étaient pas aussi éloignés que mon hôte l'avait pensé. La clarté que ces feux répandaient sur ma route m'était favorable; qui eût dit alors aux Russes que c'étaient eux-mêmes qui m'éclairaient pour m'aider à les éviter?

« Nous fûmes obligés de passer tout auprès du village de Keismarg, où ils avaient un poste considérable. C'est là qu'ils avaient fait le parc de leur artillerie, dès le commencement du siège, et ils en avaient fait depuis l'entrepôt général de toutes leurs munitions de bouche. Nous avions déjà fait une demi-lieue sans rencontrer personne, lorsque mon hôte revint sur ses pas, me dit d'arrêter pendant qu'il irait encore examiner certain endroit dont il craignait que le passage ne fût moins libre en ce moment qu'il ne l'avait d'abord espéré.

« Je n'attendis pas longtemps, il revint tout alarmé m'annoncer que tout y était plein de nouveaux Cosaques; il ne leur avait échappé qu'en disant qu'au retour de leur armée où il avait amené des vivres, il avait perdu ses chevaux au pâturage, et qu'il les cherchait avec soin de toutes parts.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

« Ce récit mit la consternation dans ma troupe, et sans mon aveu on en vint à un conseil où il fut décidé qu'il fallait incessamment retourner sur ses pas. « Vous « n'en ferez rien, leur dis-je, et je serai une fois le « maître à mon tour. Et quel si grand sujet avons-nous « de craindre une poignée de malheureux qui, sans « doute, nous craindraient eux-mêmes si nous osions « les approcher? Croyez-moi, armons-nous de gros « bâtons qui, avec du courage, nous suffiront pour les « forcer dans leur poste, s'ils ne sont pas en plus grand « nombre que nous. »

« Ce discours ne les ébranla point, et comme je voyais autant de risque à rebrousser qu'à aller en avant : « Eh « bien! repris-je, si mon projet vous paraît téméraire, « substituons la ruse à la violence; usons du même « expédient qui a réussi à notre hôte; disons, comme « lui, que nous cherchons des chevaux égarés. » Cette proposition ne les toucha pas plus que la première, et je ne m'en étonnais point; la peur ne prend conseil que d'elle seule, et malheureusement elle ne se propose d'autre ressource que la fuite, qui, loin de la détruire, ne sert pour l'ordinaire qu'à l'augmenter.

« Faisons mieux, dit mon hôte, qui voyait avec douleur qu'il n'était pas possible de réchauffer ces cœurs glacés : attendez-moi ici, je vais encore à la découverte, peut-être à droite ou à gauche trouverai-je un chemin détourné et aussi sûr que nous le souhaitons. Il part. Mes trois conducteurs se couchent aussitôt ventre à terre; je les considérais dans cet état, et les voyant

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

presque privés de sentiment, je ne pouvais concevoir que l'amour de la vie qui doit porter à la défendre soit capable d'ôter les forces qui peuvent servir à la conserver.

« Cependant leur chef, cet homme autrefois si intrépide en apparence, se relève un moment après et excite ses camarades à s'enfuir avec lui. Ce fut alors que, ne pouvant plus retenir mon indignation : « Quoi! lâches, « leur dis-je, vous voulez donc m'abandonner? — Mais « mon Dieu, répondaient-ils tous ensemble et comme « de concert, voulez-vous que nous nous exposions à « être pendus pour vous ménager une sûreté qui ne « dépend point de nous? — Pendus ou non, repris-je « avec un emportement affecté, il n'est plus temps de « délibérer; vous vous êtes engagés à m'accompagner, « et vous ne me quitterez qu'au moment où je penserai « pouvoir me passer de votre indigne présence. Écou- « tez-moi et tremblez de la résolution que vous me « forcez de prendre. Si vos promesses, si vos serments, « si la récompense qui vous attend, si le respect que « vous me devez, si rien ne peut vous arrêter, j'appelle « dans ce même instant les Cosaques, et s'il me faut « périr par votre fuite, j'aime autant périr par mon « indiscrétion et me venger en même temps de votre « perfidie. »

« Il n'y avait qu'une pareille fermeté qui pût retenir auprès de moi ces misérables. Je trouvai le remède à un mal qu'on dit être incurable; mais tel est le malheur de ces cœurs bas que tout épouvante, c'est qu'on ne

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

peut calmer en eux une émotion de crainte qui achève de les alarmer. C'était aussi le seul moyen que j'avais de me dérober aux risques où m'allait exposer la désertion de ces hommes sans honneur qui, sûrement, se seraient rachetés à mes dépens des moindres hasards qu'ils auraient rencontrés dans leur marche.

« Heureusement que mon hôte ne tarda pas à revenir. Il m'assura que les Cosaques s'étaient retirés. Je vis dans ce moment mes trois poltrons debout et leur chef qui, reprenant son air ordinaire, me dit d'un ton d'autant plus effronté qu'il paraissait plus soumis et plus modeste : « Avez-vous pu croire que nous eussions envie « de vous quitter ? Vous n'ignorez pas vous-même, par « tout ce qui s'est déjà passé, combien nous vous « sommes fidèles. — Montrez-le donc, lui dis-je, en lui « jetant un regard plein de mépris, et qu'on ne parle « plus ici de retourner en arrière. »

« Je prononçais ces mots en montant à cheval, et je m'aperçus bientôt que ce même chef et ses deux camarades ne me suivaient que de loin, apparemment dans le dessein de me laisser au premier danger qui s'offrirait sur ma route.

« Je marchai avec mon hôte une bonne demi-lieue, au bout de laquelle nous rencontrâmes la chaussée, et peu de temps après un chariot moscovite qui venait à nous et où étaient trois hommes que nous crûmes devoir éviter.

« Nous nous mîmes derrière une haie épaisse où nous ne fûmes point aperçus. A cent pas de là nous

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

laissâmes nos chevaux; et, avançant toujours sur cette même chaussée, nous fîmes un quart de lieue à pied.

« C'est ici, me dit mon hôte, l'endroit destiné à votre « passage. Je vous laisse pour un moment, mais accor- « dez-moi une grâce; cachez-vous dans ces broussailles « en attendant que je vous amène le bateau. »

« Il ne me laissa pas longtemps dans cette posture où je me déplaisais fort. Je conviens que, dans la crainte d'une surprise, elle m'était aussi nécessaire que l'intrépidité me l'aurait été dans une rencontre que je n'eusse pu éviter, mais toutefois elle me parut humiliante. Et ce n'a pas été une des moindres peines de mon voyage que la contrainte où j'étais si souvent de me cacher. Je ne m'en consolais que par l'idée des efforts que je faisais alors pour me vaincre et qui, par la répugnance que j'éprouvais, supposaient peut-être autant de résolution et de force que le courage le plus décidé. D'ailleurs, n'est-ce pas une espèce de courage de n'en point faire paraître où il est inutile et souvent dangereux d'en montrer?

« Mes gens entendirent plus tôt que moi le bruit des rames; ils accoururent pour me joindre. Nous nous embarquâmes et fîmes enfin ce trajet si longtemps désiré et acheté par tant de périls et de peines.

« Nous étions déjà près d'aborder, lorsque tirant mon hôte à l'écart, et le remerciant avec une tendre affection de tout ce qu'il avait fait pour moi, je lui mis dans la main autant de ducats que la mienne, étendue avec soin, en avait pu ramasser dans ma poche.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

« C'était là, la véritable occasion de me soulager du poids de ce reste d'argent qui m'incommodait sans cesse; mais, d'ailleurs, je croyais moins faire un plaisir que m'acquitter d'une dette. Cet honnête paysan, surpris et presque honteux, se retire et cherche à m'échapper : « Non, non, lui dis-je, vous avez beau faire, vous « recevrez ce présent; c'est un nouveau service que je « vous demande et que je regarde même comme une « des plus grandes preuves de votre attachement pour « moi. »

« Comme je le pressais plus fortement et qu'il redoublait ses efforts pour se dérober à ma reconnaissance, les autres s'imaginèrent que j'avais pris querelle avec lui. Ils accouraient déjà pour m'apaiser. Ce mouvement, qu'il aperçut, l'obligea à me dire précipitamment que si, pour me satisfaire, il fallait absolument recevoir quelque chose de moi, il voulait bien accepter deux ducats seulement, pour un souvenir éternel du bonheur qu'il avait eu de me voir et de me connaître.

« Ce noble désintéressement me charma d'autant plus que je n'avais pas lieu de l'attendre d'un homme de son espèce. Il prit deux ducats dans ma main, avec des façons et des sentiments que je ne puis exprimer, et il me remercia autant que je l'aurais remercié moi-même, s'il avait reçu, je ne dis pas le modique présent que j'avais dessein de lui faire, mais toutes les récompenses dont j'aurais voulu payer les services qu'il m'avait rendus.

« A quelque cent pas au delà de la Vistule, nous

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

aperçûmes un gros village, nous y arrivâmes à la pointe du jour; c'était le vendredi 2 juillet; il m'était important de ne point tarder à poursuivre ma route. J'appris que les Russes avaient même de ce côté-là des postes avancés, et que souvent les Cosaques venaient faire le dégât aux environs. Je demandai aussitôt des chevaux, mais il ne m'était pas possible de m'en procurer sans le secours de mes paysans; ces lâches coquins s'imaginaient n'avoir plus rien à craindre; ils ne daignaient pas m'écouter, ils entrèrent dans une auberge; j'y arrivai un moment après, et je les trouvai qui dormaient, enfoncés tous les trois dans un méchant lit de plume. Durant ce temps, je fis ce qu'ils auraient dû faire eux-mêmes, si j'avais pris comme eux le parti de me reposer. Je rôdai autour de cette maison, faisant comme une espèce de patrouille, pour n'être pas surpris par mes ennemis.

« Ennuyé toutefois de ces promenades qui me ramenaient sans cesse au même endroit, et plus encore du séjour que je faisais habituellement dans ce lieu, je rentrai dans la chambre et, éveillant doucement un de ces paysans, je fis tant que je le persuadai d'aller chercher une voiture, quelle qu'elle fût, et à quelque prix qu'elle pût être.

« Il revint au bout de deux heures, mais ivre à ne pouvoir se soutenir. Il amenait cependant avec lui un homme qui voulait bien louer des chevaux, avec un chariot rempli de marchandises, mais à condition que nous remettrions en argent comptant à quelqu'un du

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

village le prix des effets qu'il consentait à nous confier, il craignait que les Cosaques, plus voleurs que soldats, ne nous les enlevassent. Dans ce cas, il souhaitait, ce qui était juste, que leur perte ne fût point sur le compte de celui à qui l'équipage appartenait et à qui il en avait répondu lui-même.

« N'ayant aucune envie de retourner sur mes pas, et encore moins de temps à perdre, au lieu de remettre l'argent, je m'avisai d'acheter tout le bagage; il fut évalué 25 ducats, que je donnai avec autant d'empressement que si j'avais craint un dédit, où l'on craignait au contraire de ma part un rabais considérable.

« Cependant, ce marché fait à la hâte et par un homme qu'on n'estimait qu'un paysan fort mal aisé excita l'attention des paysans, leur nombre s'accrut en peu de temps; ils m'examinaient avec soin, lorsque mon ivrogne, ébloui sans doute par le reste de l'argent qu'il m'avait vu remettre dans ma poche, commença d'un air insolent à faire valoir les services qu'il m'avait rendus : il vanta sa fidélité et même son courage, il rappela les hasards qu'il avait courus; il dit enfin qu'il ne voulait point être la dupe du sacrifice qu'il m'avait fait de son loisir, de sa liberté, de sa vie, et que sur l'heure il prétendait savoir ce qu'il aurait pour sa part de la récompense que je lui devais.

« De tous les dangers que j'avais courus jusqu'alors, c'était peut-être le plus grand. Je craignais surtout que le chef de ma troupe, naturellement insolent, n'appuyât ses injustes prétentions par de nouvelles remontrances

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

à sa façon, et qu'animant son autre camarade, dont la vertu m'était également suspecte, ils ne s'élevassent tous contre moi.

« Il en arriva tout autrement : le chef fit une action dont je ne le croyais point capable. Il s'éleva contre l'ivrogne, et prenant la parole de ce ton de maître qu'il affectait toujours : « Tais-toi, misérable, lui dit-il. Quel « sujet as-tu de te plaindre? N'avons-nous pas partagé « tes peines et tes dangers, et nous vois-tu former des « prétentions comme les tiennes? » Puis, s'adressant à tout ce peuple : « Ne croyez point à cet homme, ajouta-« t-il, c'est sa folie dans le vin de se croire en compa-« gnie de rois et de princes; si vous l'écoutez, je serai « bientôt quelque grand personnage pour qui, cepen-« dant, il n'aura guère plus de respect que s'il ne me « croyait que ce que je suis, aussi pauvre et aussi mal-« heureux qu'il l'est lui-même. »

« Ces paroles détournèrent sur l'ivrogne tout le murmure qu'il allait exciter contre moi. On fit des huées sur lui; je ne laissai pas de découvrir dans la foule certains regards qui marquaient qu'on n'était pas généralement convaincu que je fusse en effet ce que je voulais paraître. Rien n'était plus flatteur, je l'avoue; mais ce qui m'eût peut-être fait plaisir en toute autre rencontre m'embarrassait fort en celle-ci.

« Je pris le parti de quitter au plus tôt ce village; j'y aurais abandonné ce paysan ivre dont je n'avais plus que faire, si je n'eusse craint qu'en l'état où il était il n'achevât de mettre au jour ce qu'il avait commencé de

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

développer. Cette trace de lumière, laissée après moi, pouvait en un moment s'étendre au loin et devenir un obstacle au reste de mon voyage. Je le fis emballer dans la voiture, et pour le garantir des chutes dont il était menacé à chaque cahot, je fus obligé de lui servir de barrière d'appui. Le chef de mes conducteurs se mit devant pour mener les chevaux, et je renvoyai le troisième en le chargeant d'aller annoncer à l'ambassadeur mon heureux passage de la Vistule.

« Nous partîmes de ce village sans oser demander aucun chemin, afin qu'en cas de poursuite on ne pût dire quelle route nous aurions prise. En effet, nous ne savions où nous allions; je me réglai par conjectures, connaissant un peu par la carte la situation du pays. Comme il s'agissait de passer le Nogat, je faisais toujours gagner la pointe où il se sépare de la Vistule, en laissant sur la gauche la ville de Marienbourg, où il y avait garnison des ennemis.

« Nous traversâmes plusieurs villages occupés par des Saxons et des Moscovites, sans que personne nous dît mot. Quelque besoin que nous eussions de nous y arrêter, nous n'osâmes y mettre pied à terre; il n'était pourtant pas possible de mener nos chevaux plus loin, la chaleur était excessive et à force d'avoir été pressés ils étaient déjà rendus. Heureusement, à cent pas du chemin, nous découvrîmes une maison abandonnée où nous nous retirâmes durant près de deux heures pour les faire pâturer. Sur les huit heures, nous arrivâmes au bord d'une rivière. Un cabaret était auprès, et à

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

quelques pas, dans le sable, une vieille nacelle presque ouverte de toutes parts. « Quel bonheur! s'écrièrent « mes gens; voici enfin le Nogat et un bateau que la « Providence semble avoir mis exprès sur ses bords « pour nous servir à le passer. » Cette opinion ne s'accordait point avec mes idées, mais elle était agréable et je n'osai la contredire. Ils commençaient déjà à faire rouler les ais à demi-pourris de ce bateau, lorsqu'un paysan vint à paraître, à qui je demandai si ce n'était pas là le Nogat. « Non vraiment, répondit-il, c'est la « Vistule; le Nogat est à une lieue et demie d'ici. »

« Cet éclaircissement ne pouvait venir plus à propos. Nous étions perdus sans ressource, si nous eussions repassé ce fleuve que nous avions eu tant de peine à traverser. Nous entrâmes dans le cabaret et nous nous dîmes des bouchers de Marienbourg, qui souhaitaient passer le Nogat pour aller au delà faire des achats de bétail. « Ce trajet n'est pas possible, nous répondit « l'hôte; tous les bateaux de cette rivière, jusqu'aux plus « petits, ont été enlevés par les Russes et conduits à « Marienbourg, à cause des partis polonais qui bat- « taient la campagne de l'autre côté. »

« Quoi! toujours des obstacles, me dis-je en moi-même, et dans le temps que j'ai le plus d'espérance de n'en plus trouver! Autant valait-il échouer dès les premiers pas et ne point acheter par tant de peines un funeste accident que je ne puis éviter.

« Je passai la nuit dans la grange sans pouvoir reposer. Dès la pointe du jour, mes sznapans opinèrent qu'il ne

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

nous restait d'autre moyen de traverser cette rivière que de gagner le pont de Marienbourg. « En vérité, « m'écriai-je en leur adressant la parole, je ne vous « reconnais plus; est-ce bien vous qui marquez tant de « courage? Quoi! vous oserez affronter une nombreuse « garnison de troupes réglées, vous qui avez pâli aux « approches d'une petite troupe de gens sans discipline « et qui ne méritent pas même le nom de soldats! « Ignorez-vous que le danger que je fuis m'attend dans « cette ville, et que vous, vous y trouverez sûrement « les fers et le gibet que vous craignez? »

« J'aurais cru qu'il n'en fallait pas davantage pour leur faire abandonner un avis si hasardeux; je me trompai : ils y persistèrent et voulurent m'obliger à m'y rendre, jusqu'à me menacer de me quitter si je ne le suivais. Était-ce folie ou désespoir? Je n'en sais rien; mais ce ne fut qu'à force de prières, et j'ose dire à force de supplications qu'ils me laissèrent maître de ma destinée et de la leur.

« Ce que je leur proposais était assurément raisonnable. « Allons au moins jusqu'aux bords du Nogat, « leur disais-je, et si nous ne trouvons aucun moyen « de le passer, nous irons à Marienbourg, quels que « soient les motifs qui devraient nous détourner d'une « route si périlleuse. »

« Nous nous remîmes en chemin par la chaussée et, peu de temps après, par des bois et des chemins affreux. Assez loin de notre gîte, nous rencontrâmes un village où je jugeai à propos d'arrêter pour prendre langue. Je

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

fis part de ce dessein à mes conducteurs, qui le désapprouvèrent; ils trouvaient dangereux de demander le chemin à des paysans de qui naturellement nous n'avions rien à craindre, et un peu auparavant ils ne voyaient aucun risque à se présenter aux portes d'une ville dont nos ennemis avaient fait une des plus fortes places du pays! Aussi me disaient-ils encore, dans toute leur bonne foi, qu'il était inutile de s'informer des routes, puisqu'ils étaient sûrs qu'il ne nous en restait d'autre à prendre que celle de Marienbourg.

« Je ne concevais plus ces gens que je m'étais flatté de connaître; mais j'eus recours aux prières, qui m'avaient déjà assez bien réussi; mon ivrogne, dont l'aveugle ardeur n'était peut-être qu'un reste des fumées du jour précédent, consentit le premier d'aller aux nouvelles et entra à ce dessein dans une maison. Il revint me dire que les gens à qui il s'était adressé ne parlaient que polonais et qu'il n'avait pu leur faire entendre ce qu'il souhaitait. « A la bonne heure, lui dis-je, je sais heureusement « leur langue, je vous servirai d'interprète avec plaisir. »

« Je me disposai en même temps à descendre du chariot; mais c'était pour mes gens leur jour de contradiction. Ils s'opposèrent à cette résolution, craignant que je ne me fisse connaître par mon langage; je me moquai de leur frayeur et mis malgré eux pied à terre; je marchais déjà vers cette maison, lorsque, essayant de me barrer le chemin, ils se mirent de front devant moi et jurèrent qu'ils mourraient plutôt que de me laisser passer outre. Je ne pus tenir à cet excès d'impudence,

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

et je courus à eux, comme dans le dessein de leur marcher sur le corps pour me faire un passage. Cet air d'assurance les intimida et les fit recourir à d'autres menaces. « Eh bien! dirent-ils en s'ouvrant à la hâte « devant moi, si tel est votre dessein de nous faire « pendre, dès ce moment nous vous quittons. — Ah! « très volontiers, repartis-je sur-le-champ. Allez, partez « quand vous voudrez, je vous souhaite un heureux « voyage. »

« J'entrai dans la maison et du ton le plus poli que put me permettre mon air villageois, que je n'osais démentir, je dis à l'hôtesse que je souhaitais aller au delà du Nogat acheter du bétail, et que je la priais de m'indiquer l'endroit le plus aisé pour ce passage. « Vraiment, « répondit-elle, vous venez fort à propos; je puis vous « épargner la peine d'un trajet d'ailleurs fort difficile. « J'ai du bétail à vous vendre, et, à votre air, je connais « que nous nous accommoderons aisément du prix. » J'affectai de paraître ravi de ce qu'elle m'apprenait, mais je répliquai que je ne pouvais prendre qu'à mon retour celui qu'elle m'offrait, parce que j'allais chercher une somme d'argent qui m'était due et dont j'emploierais volontiers une partie au marché qu'elle proposait. « Mais « il n'y a pas un seul bateau, reprit-elle; comment ferez-« vous? — Tout ce que vous voudrez, lui dis-je d'un air « ouvert et plein de confiance, j'aime mieux recevoir ce « service de vous que de tout autre, et je sens que je « ne puis vous déplaire par la préférence que je vous « donne à cet égard; car enfin, ajoutai-je, je connais le

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

« pays, il n'est pas possible qu'obligée d'avoir un com-
« merce continuel de l'autre côté de la rivière, vous
« n'ayez, malgré toutes les précautions des Moscovites,
« quelques moyens de la passer. — Je vois bien, con-
« tinua-t-elle, que vous êtes un bonhomme; tenez, je
« vais vous donner mon fils qui vous mènera à un quart
« de lieue d'ici; il y a à l'autre bout un pêcheur de ses
« amis qui garde dans sa maison un petit bateau. A
« un certain signal cet homme viendra vous prendre,
« et vous ne sauriez avoir un moyen plus sûr et plus
« aisé de vous tirer de l'embarras où je vous vois. » Je remerciai cette femme dans les termes les plus touchants et les plus tendres, et je sortis avec son fils.

« Je fis monter celui-ci dans mon chariot, et je partais déjà, lorsque mes paysans, qui étaient encore là, et que je n'avais pas fait semblant d'apercevoir, se présentèrent pour y monter aussi. Mon air content et la vue de ce nouveau conducteur les avait comme pétrifiés; ce n'était pas le temps de leur faire des reproches, je devais même encore les ménager. Peut-être étaient-ils plus disposés que jamais à me trahir; un secret ne pèse jamais tant que lorsqu'on est le plus prêt à s'en décharger : aussi, sans daigner leur parler, je les laissai faire.

« Arrivé au bord du Nogat, le jeune homme donne le signal. A l'instant le pêcheur sort de sa cabane, traîne le long du rivage une petite nacelle, la met à l'eau et vient à nous. J'y entrai avec un de mes paysans, et je laissai l'autre à l'équipage, qu'on ne pouvait transporter,

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

en lui ordonnant d'attendre là son camarade, que j'avais dessein de renvoyer le même jour.

« Je ne fus pas plus tôt sur l'autre bord que je levai les yeux au ciel pour le remercier de m'avoir conduit dans cette espèce de terre promise où j'étais enfin à l'abri de tout danger.

« A un village près de là, nommé Biata-Gora, j'achetai un nouveau chariot avec deux chevaux; mon plus grand soin fut ensuite de congédier mon paysan. Je le chargeai d'un billet pour l'ambassadeur, qui ne contenait que deux mots en chiffre, dont j'étais convenu avec ce ministre. Enfin je partis seul et pris le chemin de Marienwerder, petite ville des États du roi de Prusse.

« Quel fut mon contentement d'être délivré de ces brigands qui m'avaient accompagné jusqu'alors! Le plaisir que je ressentais d'être hors de la portée des traits de mes ennemis n'égalait point celui de ne plus voir à mes côtés ces indignes conducteurs dont j'avais eu à me garder presque autant que de mes ennemis mêmes.

« Arrivé aux portes de Marienwerder, j'échappai aisément aux questions d'un factionnaire qui demanda qui j'étais; je traversai cette ville, assis sur mon chariot, et je ris plus d'une fois du triste appareil de mon équipage. L'entrée que j'y fis n'était point magnifique, mais un vain éclat n'aurait pas augmenté la joie que je ressentais en ce moment. Je portais avec moi la justice de ma cause, l'amour de mes sujets, le repos de ma con-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

science et sans doute l'estime même de mes ennemis. Quel plus grand motif d'oublier ma disgrâce? Ce n'est qu'à ceux qui ont mérité leur infortune, ou qui n'ont pu la soutenir avec courage, qu'il est permis de se la rappeler avec douleur. »

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

CHAPITRE X

Séjour de Stanislas à Kœnigsberg. — Attachement que lui conservent les Polonais. — Conseils désintéressés qu'il leur donne. — Regrets de la Reine relativement à l'échec de son père au trône de Pologne. — Compensations données à Stanislas par les préliminaires de Vienne. — Son établissement en Lorraine. — Aperçu général sur l'histoire de ce duché, sur les règnes de Léopold et de François. — Réunion de la Lorraine à la France. — Gouvernement intérimaire de Stanislas.

Dès que le roi de Prusse, Frédéric Ier (1), eut appris que Stanislas était dans ses États, il l'invita à se rendre à Kœnigsberg et lui offrit la jouissance d'un château royal; on s'empressa de lui rendre tous les hommages dus à son rang et qu'il méritait plus encore pour lui-même. En un mot, rien ne fut oublié pour adoucir le sentiment de ses disgrâces et le souvenir de ses malheurs. Un grand nombre de seigneurs polonais se rendirent à la cour de Kœnigsberg, qui bientôt fut aussi nombreuse et plus brillante que celle de Berlin.

Réfugié à Kœnigsberg, Stanislas était dans l'impuissance de soutenir ses revendications par les armes, mais la

(1) Frédéric Ier, premier roi de Prusse, fut remplacé sur le trône par son fils, le grand Frédéric. On trouvera à la fin de ce volume une lettre de ce dernier qu'il adressa à Stanislas, lors de son avènement. Cette lettre, entièrement de la main de Frédéric, est déposée à la bibliothèque de Nancy.

Digitized by Google

Original from
PRINCETON UNIVERSITY

France, qui avait négligé les moyens de le maintenir sur le trône, voulut au moins venger ses droits si indignement violés. L'empereur Charles VI s'était déclaré contre Stanislas; il était voisin de la France, c'est contre lui que cette puissance dirigea ses premiers efforts, et les hostilités commencèrent au mois de décembre 1733.

Nous n'entrerons pas dans les détails de cette guerre nouvelle; il suffira de dire ici que l'Empereur, dépouillé d'une partie de ses États d'Italie et à la veille de faire d'autres pertes encore, demanda la paix, qui lui fut accordée.

Les préliminaires signés à Vienne, le 31 octobre 1735, stipulent que Stanislas recouvrera la propriété et la libre disposition de tous ses biens patrimoniaux; qu'il conservera le titre et les honneurs de roi de Pologne, qu'il sera mis en possession des duchés de Lorraine et de Bar, réversibles, après sa mort, à la couronne de France, et qu'enfin les amis et les partisans de ce prince seront rétablis dans leurs biens et dignités; Stanislas, à ces conditions, renonce à tous ses droits à la couronne de Pologne.

A la nouvelle de ce traité, les seigneurs polonais qui composaient la cour de Kœnigsberg exprimèrent leur vif mécontentement. Stanislas tenta vainement de les apaiser, mais ils étaient incapables de rien entendre. L'idée de perdre leur monarque les accablait de douleur. Touché de tant de dévouement, Stanislas leur témoigna sa vive reconnaissance, et même il les pria,

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

dès leur retour en Pologne, d'engager ses amis, ses partisans, à reconnaître Auguste.

Loin de se rendre à cette invitation qui anéantissait à jamais leurs plus chères espérances, les fidèles Polonais se réunirent et protestèrent solennellement *à la face de Dieu et des hommes* contre l'élection d'un prince qu'ils regardaient comme un usurpateur (1). Stanislas, désespérant d'obtenir d'eux qu'ils ne combattissent plus pour lui, se décida à leur écrire pour les presser de nouveau de céder aux circonstances.

Voici la lettre qu'il leur adressa :

« Je suis affligé, Messieurs, en considérant votre singulier attachement pour ma personne, de me trouver hors d'état de vous témoigner l'étendue de ma reconnaissance pour tout ce que vous avez fait et souffert pour moi. Il n'a pas plu au suprême modérateur des entreprises humaines de me fournir l'occasion qui eût comblé tous mes vœux, et je me soumets avec humilité aux décrets de cette Providence qui m'a consolé et soutenu dans toutes les circonstances de ma vie. Voulez-vous suivre les conseils de celui qui ne cessera jamais de vous aimer? Imitez mon exemple, déposez les armes et ne vous exposez point, par une opiniâtreté aujourd'hui sans but, au reproche d'avoir voulu perpétuer le trouble parmi vos frères.

(1) Cette singulière protestation se trouve à la bibliothèque de Nancy, jointe aux manuscrits de Stanislas; elle est revêtue de deux cent quarante-quatre signatures des seigneurs polonais de différents palatinats.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

« Réunissez-vous plutôt sincèrement à eux, afin que vous puissiez partager, tous ensemble, les fruits de cette heureuse paix que le ciel veut bien enfin accorder à notre patrie. »

Cette lettre, unique peut-être en son genre dans les fastes de l'histoire, produisit l'effet qu'en attendait Stanislas : les seigneurs polonais se crurent obligés de suivre un conseil qu'il leur donnait contre lui-même; soumis enfin, ils reconnurent Auguste, se réservant toutefois la liberté de parler, qui est sans bornes dans leur pays. Ils firent entendre hautement leurs regrets, que la présence du Roi ne pouvait même pas toujours contenir. Il se passa, à ce sujet, une scène assez singulière à la table d'Auguste. Le castellan de Rypnin, Melzinski, était assis à côté de l'évêque de Posnanie; le prélat voulut le plaisanter sur ce qu'enfin il revenait à la table du Roi : « J'aime mieux, répondit Melzinski, y paraître en homme de cœur, après avoir combattu contre lui, qu'en lâche courtisan qui a trahi sa patrie et favorisé l'entrée des Moscovites en Pologne. — Je méprise ce propos, dit l'évêque. — Et moi, répliqua Melzinski (en lui donnant un soufflet), je méprise les traîtres et les lâches. » On se lève de table en tumulte, on entoure Melzinski; le Roi lui-même, ignorant le motif de la querelle, reproche au castellan ses voies de fait, toujours odieuses et condamnables : « Eh bien! Sire, lui répond Melzinski, c'est Votre Majesté que je fais juge : un homme d'honneur peut-il être maître de ses mouvements lorsqu'il est provoqué par un ci-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

toyen perfide, par un homme qui a osé appeler les Moscovites contre le Roi que la nation venait de se donner, qui est cause enfin que Stanislas Leczinski ne règne plus en Pologne ? »

Le maréchal de la cour condamna Melzinski à rester un mois aux arrêts, pour l'outrage fait à l'évêque. Le Roi ne songea pas même à punir cet homme, audacieux sans doute, mais entraîné par l'inaltérable attachement qu'inspirait Stanislas à ses partisans.

Auguste perdit l'espoir d'effacer un tel souvenir, mais ce prince, naturellement modéré, voulait au moins faire oublier aux Polonais le vice de son élection, et travailler à ramener tous les esprits, tandis que Stanislas était appelé à un nouveau trône.

Ce fut au mois de mai 1736 que le roi de Pologne quitta le château de Kœnigsberg. Il se rendit d'abord à Berlin pour remercier le souverain qui l'avait si généreusement accueilli, et, de là, il prit la route de France. La reine Marie Leczinska suivit tous ces événements avec le plus grand intérêt et la plus vive émotion. L'espoir de voir ce peuple polonais, qu'elle aimait toujours, retrouver sa nationalité avec le rappel de Stanislas, comblait ses vœux.

Louis XV, humilié de la modeste position de son beau-père, avait désiré infiniment qu'il remontât sur le trône de Pologne et s'était décidé à lui accorder l'appui de ses armes. Le Cardinal seul se montra assez hostile à cette expédition, qu'il mena avec une telle parcimonie de soldats et d'argent qu'on put le rendre

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

responsable d'un échec qui fut bien sensible à la Reine.

La Providence, en ménageant un dénouement inespéré à ces complications politiques qui ébranlèrent l'Europe entière, accorda à Stanislas des compensations dépassant tous les avantages qu'il avait abandonnés au traité de Vienne. En effet, le trône de Pologne qu'on lui enlevait avait été pour lui la source de longs désastres; en échange de cette royauté si éphémère, on lui donnait une belle province à gouverner et l'on se servait de son bienfaisant intermédiaire pour préparer la Lorraine à devenir française, pour compléter la puissance d'une grande nation.

Malgré la brillante conclusion de la guerre de Pologne, la Reine ne pouvait se consoler de la défaite de son père et de voir sa patrie livrée pour toujours à la domination étrangère. Quand le Cardinal vint lui faire part des articles préliminaires signés à Vienne : « Croyez, Madame, ajouta-t-il, que la jouissance du duché de Lorraine sera bien préférable à celle de la couronne de Pologne. — Oui, Cardinal, répondit Marie d'un ton à la fois triste et malicieux, oui, à peu près comme un tapis de gazon remplace une cascade de marbre (1). » Le vieillard comprit l'allusion que faisait la Reine à un de ses derniers actes d'économie qui avait consisté à détruire la magnifique cascade de Marly pour y substituer un tapis vert.

(1) Comtesse D'ARMAILLÉ, *La reine Marie Leczinska*, p. 133.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Stanislas passa quelques mois encore à Meudon, occupé à former des plans pour le gouvernement de ses nouveaux États; puis il envoya ses plénipotentiaires en Lorraine, au commencement de l'année 1737, et ils prirent aussitôt possession du duché en son nom.

La ville de Nancy fit consulter la cour de France sur le cérémonial qu'elle devait observer dans la réception de son nouveau souverain, qui réunissait à la qualité de duc de Lorraine le titre de roi de Pologne : « Qu'on « dise aux Lorrains, répondit Stanislas, qu'ils peuvent « oublier le roi de Pologne, et, pourvu qu'ils m'aiment « comme leur père, je me contenterai toujours à être « honoré comme leur duc. »

Stanislas succédait à des princes chéris qui emportaient les regrets de la province entière.

Avec eux finissait cette illustre maison de Lorraine dont l'alliance fut recherchée par toutes les cours de l'Europe, et notamment par celles de France et d'Écosse. Elle subsiste encore aujourd'hui et règne sur l'empire d'Autriche, dans la descendance de François et de Marie-Thérèse.

Son chef, Gérard, issu des ducs d'Alsace, avait été nommé duc héréditaire de la Haute-Lorraine par l'Empereur Henri III, en 1048. Parmi ses nombreux successeurs, plusieurs régnèrent avec gloire et surent inspirer à leurs sujets un attachement presque sans exemple. Guerres continuelles, impôts écrasants, invasions étrangères avec le cortège inévitable des misères, rien n'ébranla cette fidélité si désintéressée.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Léopold fut un de ceux qui prirent le plus de souci du bonheur du peuple; grâce à de constants efforts, il lui donna la paix et la prospérité. Il est juste, cependant, de s'étendre avec une rigueur méritée (et qui ne lui a pas été épargnée par les meilleurs historiens) sur les événements qui ont amené la cession de la Lorraine à la France, événements dans lesquels il a sacrifié l'intérêt général à celui de sa famille.

Après le traité de Ryswick, Léopold, encore enfant, avait été ramené par son tuteur, lord Carlingford, à Nancy; c'était la fin d'un long exil!

Bien conseillé dans sa jeunesse et d'un caractère ferme et prudent, il était parvenu pendant son règne à se maintenir sur un trône fort chancelant. Poursuivi par la crainte que le duché de Lorraine ne pût garder sa nationalité, au milieu des conflits incessants de l'Europe, il avait vainement cherché à obtenir, lors du traité de Rastadt, la vice-royauté des Pays-Bas et, sans plus de succès, près de son beau-frère le Régent, l'investiture de la Toscane, que la fin prochaine du dernier Médicis allait laisser sans maître.

Ayant aussi échoué dans la prétention de marier une de ses filles à Louis XV, après la rupture avec l'infante d'Espagne, il fut très mécontent du choix de Marie Leczinska; de plus, inquiet des dispositions de la France, découragé par tant de démarches inutiles et d'espoirs déçus, Léopold se jeta entre les bras de l'empereur d'Autriche, son cousin germain, avec lequel il avait conservé de très affectueuses relations de famille.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Charles VI l'accueillit avec d'autant plus d'empressement que, n'ayant pas d'héritier direct, et craignant le démembrement de l'Empire, il avait jeté les yeux sur le fils aîné, puis (après la mort prématurée de celui-ci) sur le second fils de Léopold, pour le marier à sa fille, Marie-Thérèse, et en faire l'héritier des Habsbourg. A partir de cette époque, il y eut, en quelque sorte, deux courants dans le gouvernement de la Lorraine : l'un ostensible et officiel, concernant l'administration intérieure, dont le duc s'occupait avec les fonctionnaires du pays; l'autre très secret et circonscrit à un petit nombre d'initiés, poursuivant le projet du grand mariage autrichien et de la succession à l'Empire.

Léopold y consacra de plus en plus ses démarches, son intelligente activité, et trop souvent aussi ses finances, pour soutenir le rang de François III à la cour impériale. Cependant, vers la fin de son règne, il se rendit aux respectueuses représentations de ses conseillers les plus intimes, et s'efforça de réaliser de sérieuses économies dans l'administration du duché. Il interrompit une série de grands travaux qu'il avait commencés pour remplacer d'anciens monuments considérés par le goût du temps comme démodés, quoique ayant une véritable valeur artistique.

Il mourut à quarante-neuf ans, en mars 1729, à la suite d'une très courte maladie. L'extrême douleur de la veuve et des enfants fut à peine égale à celle que ressentirent les Lorrains.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Sans déclarer, comme Voltaire, qu'il a laissé en mourant son exemple à suivre aux plus grands rois, on doit reconnaître, avec M. d'Haussonville, que Léopold était un prince éclairé pour son temps, modéré, généreux, quelquefois même jusqu'à la prodigalité, que sa foi religieuse était sincère et qu'il avait l'ardeur du bien public.

Négociateur habile et, sous une apparence modeste, profond politique, il fut le véritable auteur de l'importante combinaison diplomatique qui devait un jour mettre le duc François sur le trône impérial et donner la Lorraine à la France. Il connaissait trop les intérêts des diverses cours et les lois de l'équilibre européen, pour supposer que l'empereur d'Allemagne pourrait rester duc de Lorraine. Il n'hésita pas à faire d'avance, pour son fils, un choix nécessaire et à préparer les événements qui s'accomplirent après lui et réalisèrent les plus ardentes espérances de toute sa vie. L'indépendance de la Lorraine lui était chère, mais sa grandeur personnelle et surtout la grandeur de sa maison lui tenaient encore plus à cœur, et mettre la couronne impériale dans sa famille primait toute autre considération.

François ne revint à Nancy que neuf mois après la mort de son père, en novembre 1729. Il avait alors vingt ans, et, depuis son enfance, il vivait à la cour de Charles VI. D'une froideur hautaine, il ne possédait ni l'accès facile ni les dehors brillants de Léopold; sa mise, ses manières, faisaient prévoir l'éclat de sa future gran-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

deur. M. d'Haussonville ajoute qu'il supprima les réceptions, ne tint pas de cour, réduisit ses chambellans, et qu'il affecta de traiter les plus grands seigneurs précisément avec le moins d'égards. Ce n'était cependant pas un prince sans mérite. Il donnait aux affaires une attention soutenue, voyait et décidait tout par lui-même et apportait beaucoup d'ordre dans les finances, quoique parfois prodigue en magnificences à l'étranger.

Lorsque, en 1731, il laissa la régence à sa mère et partit pour visiter, à Bruxelles, l'archiduchesse gouvernante des Pays-Bas, sœur de l'Empereur (1), il emporta beaucoup de bijoux et beaucoup d'argent en monnaie lorraine, en billets et lettres de change.

Son départ causa un vif mécontentement dans la population, qui pressentait déjà toutes ses prédilections pour Vienne; mais, en supposant qu'il poursuivait le projet d'obtenir la neutralité de la Lorraine entre la France et l'Autriche, on était loin de s'attendre à ce qu'il abandonnerait cette principauté; aussi, après la conclusion de son mariage, en 1735, lorsque le traité de Vienne, tenu longtemps secret, dévoila qu'en outre de la cession définitive de la Lorraine à la France François recevrait plus tard, à titre de dédommagement pour sa renonciation, le grand-duché de Toscane, la consternation fut générale.

Il fallut encore abandonner l'espoir que François ne ratifierait pas ce traité; car, d'un caractère faible et

(1) Comte D'HAUSSONVILLE, *La réunion de la Lorraine à la France*, 4e volume, p. 231.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

médiocre, il se trouvait de plus dans des conditions exceptionnellement délicates vis-à-vis de l'empereur Charles VI, qui lui donnait sa fille et sa succession à l'Empire. Il fut obligé d'accepter tout ce que lui imposait son futur beau-père.

Les Lorrains apprirent alors qu'au lieu d'avoir un duc, ils allaient avoir un roi intérimaire à titre viager, en la personne de Stanislas, beau-père de Louis XV. Ce roi avait des pages glorieuses dans sa vie entrecoupée d'honneurs royaux et de désastres répétés; il était toujours resté digne et résigné dans le malheur. Louis XV, ne voulant pas paraître impatient de prendre possession de la Lorraine et désirant qu'elle s'habituât peu à peu à ses nouveaux maîtres, donna à Stanislas le moyen d'entretenir une cour qui flatterait l'amour-propre de ses sujets. Il eut donc un chancelier, des chambellans, des gentilshommes de la chambre, des dames d'honneur, même quelques régiments de cavalerie et un peu d'artillerie. Pour toutes ces dépenses on mit à sa disposition un budget de 26 millions, dont 2 millions de liste civile.

Dans l'intervalle très court entre le mariage de François III et la promulgation des préliminaires du traité de Vienne, des gentilshommes lorrains firent de pressantes démarches près de leur duc pour obtenir qu'il ne ratifiât pas ces conventions. Ne recevant pas de réponse satisfaisante, le comte de Bourcier de Monthureux, procureur général de Lorraine, fit entendre sa voix éloquente et aborda franchement la question, mon-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

trant une ardeur et une fermeté admirables. Il plaida la cause de l'indépendance de sa patrie; il fit de nombreuses démarches, des mémoires, se jeta plusieurs fois aux pieds du duc pour qu'il ne trahisse pas ainsi ses fidèles sujets. François lui répondit que ce n'était pas sans un profond serrement de cœur qu'il s'expatriait ainsi, mais qu'il avait suivi les conseils de son père, qu'il avait donné sa parole, et par conséquent ne pouvait revenir sur ses engagements; que, tout considéré, c'était la solution la plus heureuse pour la Lorraine, qui cessait d'être écrasée entre deux grandes puissances, du moment qu'elle appartiendrait définitivement à l'une où à l'autre.

En résumé, dans son unique intérêt, François cédait ses sujets comme son bien, sans les consulter, les faisant passer d'un trait de plume du gouvernement de la dynastie légitime sous le joug d'un souverain étranger. La désolation des Lorrains fut au comble, lorsque la régente, qu'on savait opposée à tous ces sacrifices, dut céder la place à Stanislas et se retirer au château de Commercy, qu'on lui accordait.

Tout le peuple se jetait à genoux au devant du carrosse, et l'on arrêta les chevaux à plusieurs reprises. On n'entendait que des cris; on ne voyait que des larmes (1)!

C'en était fait! la Lorraine appartenait désormais à la France! Cette voisine redoutable convoitait depuis

(1) Frédéric le Grand.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

des siècles une si belle annexion. Les guerres, les traités, ne la lui avaient jamais donnée définitivement. Elle l'acquérait, grâce à la renonciation facile et pour ainsi dire préparée par les derniers ducs, Léopold et François.

Conquête pacifique et d'autant plus précieuse que cet amour de leur pays, gravé au fond de tous les cœurs lorrains, surmontera héroïquement le sacrifice d'une nationalité chérie pour fournir à la France, soixante ans après, ses plus fermes défenseurs.

Mais avant d'arriver à cette transformation de dévouement, les Lorrains ont porté le deuil de leur autonomie avec une douleur si profonde et si touchante que Stanislas lui-même, loin de blâmer tant de regrets, en apprécia la valeur et s'efforça d'en adoucir l'amertume pendant son règne.

« Que j'aime ces sentiments! dit-il. Ils m'assurent « que je vais régner sur un peuple sensible et recon- « naissant qui m'aimera aussi, quand je lui aurai fait « du bien. »

Il avait employé son temps d'attente à Meudon, en renseignements pris fort en détail sur son futur duché, les dispositions de ses habitants, les intérêts des principales familles, et sur l'état des finances.

Il se faisait un devoir d'accomplir au mieux sa mission royale, et nous trouverons peut-être, dans cette ferme volonté suivie d'efforts incessants de rendre son peuple heureux, le secret du changement graduel qui s'est opéré dans ce petit État. La Lorraine, si primitive-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

ment hostile à la France, si jalouse de son indépendance et de ses usages séculaires, a cependant formé dans la suite une des provinces les plus dévouées à la nouvelle patrie. Cette royauté, si paternellement exercée pendant près de trente ans, a dû être un séduisant intermédiaire pour consoler les Lorrains de ce qu'ils avaient perdu et leur faire entrevoir, par cette douce transition, ce qu'ils auraient à gagner sous des maîtres plus puissants.

Stanislas avait pris possession des duchés de Bar et de Lorraine avec les dispositions les plus conciliantes, désireux de ménager toutes les susceptibilités et surtout de se faire aimer.

Comme il était facile de le prévoir, son premier soin fut d'attirer à lui la noblesse, qui, fort réduite en nombre, se composait à peine de vingt-cinq familles de chevalerie lorraine et d'un certain nombre d'autres oubliées par Léopold. Les premières jouissaient d'une grande considération presque à l'égal de leurs ducs; les secondes avaient aussi leur part d'influence, parce que, ne jalousant pas les anciennes, trop solidement établies, elle reflétaient leur manière de voir. En gagnant les premières on gagnait aussi les autres.

La France suzeraine, en donnant à la Lorraine un roi pour gouverneur intérimaire, avait eu la sagesse d'accorder à ce roi les moyens de tenir une cour. Dans la distribution des places de chambellans, de gentilshommes, de dames d'honneur, Stanislas montra beaucoup de finesse et d'adresse. Il était d'ailleurs un

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

chef attachant, capable de plaire à ce cortège d'élite. Encore beau, s'il n'était plus jeune, il avait un passé romanesque, une auréole de gloire militaire, une renommée de générosité, de désintéressement, et il arrivait le sourire aux lèvres, les mains ouvertes pleines de présents. On ne peut s'étonner de ce que, succédant à un prince d'une attitude maussade, qui s'était mal tiré d'une position difficile, il est vrai, Stanislas n'ait pas tardé à entraîner les quelques hésitants et à rallier autour de lui la haute aristocratie.

Il fit également des avances à la bourgeoisie. Elle comprenait tous ceux qui vivaient de leur commerce, de leur industrie, de leur art, n'étaient inféodés à personne, et dont le nombre était considérable.

C'était la matière bien préparée dont les ducs souverains se servaient pour combler, quand ils en avaient besoin, ou qu'ils voulaient battre monnaie, les vides qui se faisaient dans la noblesse. Avec cette bourgeoisie Stanislas devait être facilement en bon rapport. Simple gentilhomme, au début de sa vie, loin de paraître hautain, il montrait plutôt de la bonhomie. Il s'intitulait philosophe et avait déjà adopté une partie des idées qui faisaient irruption en France dans toutes les classes. D'un autre côté, les grandes villes accueillaient volontiers la perspective de voir reparaître une cour. La tâche de Stanislas semblait donc facile. Mais, dans les derniers arrangements pris avec son gendre, au sujet de ce petit État destiné à revenir, après sa mort, à la France, il avait dû, par un double sentiment de sou-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

mission et de reconnaissance presque obligatoires, accepter une sorte de tutelle contre laquelle il s'est débattu pendant tout son règne.

Par la déclaration de Meudon, Louis XV lui imposait comme chancelier et intendant de la province M. de la Galaizières, homme intelligent, énergique et laborieux, mais d'un caractère dur, impérieux, despotique, et qui devenait, par les pouvoirs étendus qu'on lui conférait, plus roi que Stanislas. Enfin, Louis XV se réservait de lever les impôts, les milices, et s'emparait de tous les revenus moyennant une rente annuelle de deux millions qu'il accordait à son beau-père.

Certains écrivains ont reproché à Stanislas d'avoir accepté d'aussi dures conditions, qui lui enlevaient l'initiative de tant de bonnes dispositions pour ses sujets. Mais un roi détrôné, dont les biens personnels étaient séquestrés, qui se trouvait à la merci des souverains assez généreux pour lui donner l'hospitalité, vivant d'une modeste subvention, que pouvait-il refuser à celui qui avait élevé sa fille sur le trône le plus envié du monde, lui donnait une belle province à gouverner et tous les attributs apparents de la royauté, en y ajoutant deux millions annuels ?

Louis XV, en devenant son bienfaiteur inattendu, devenait en même temps son maître absolu. Comme le disait Stanislas : « Ce pays, qui me sert d'asile, est le domaine de Louis XV; je ne suis que l'exécuteur du Roi mon gendre. »

Incapable de manquer à ses engagements, trop éclairé

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

pour les accomplir rigoureusement, que de fois il fit le sacrifice de sa volonté et réunit tous ses efforts pour atténuer les emportements d'un pouvoir qui se plaçait toujours à la traverse du sien.

C'est au contraire le triomphe de ce caractère élevé et dédaigneux des vanités de ce monde, dont il avait connu si souvent les amertumes. Il fit le sacrifice de l'existence charmante de Meudon, où il trouvait le calme réuni aux séductions du cœur et de l'amour-propre, uniquement en vue du bien qu'il était chargé de faire et qu'il se promettait de réaliser, malgré les entraves dont on l'entourait. Comme il s'aperçut promptement que les remontrances du roi de Pologne avaient peu d'influence sur les ministres de Louis XV, il chercha à adoucir les ressentiments des Lorrains et à gagner leur cœur, en multipliant les fondations charitables et les embellissements pour les places et les édifices publics.

Les artisans de tous métiers ne furent jamais plus heureux que sous ce règne. Les nombreuses constructions de monuments et les améliorations de toutes sortes que Stanislas prodigua dans son nouveau duché, occupèrent des milliers d'ouvriers qui ne connurent jamais le chômage.

Les seuls qui eurent à souffrir du changement de gouvernement furent les paysans, que M. de la Galaizières accablait de corvées, et dont il réquisitionnait les bras pour confectionner les admirables chaussées stratégiques. Ils furent, en conséquence, les derniers à se

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

rallier à Stanislas; mais celui-ci se montra si généreux à leur égard en leur venant en aide de toutes manières, qu'ils finirent, eux aussi, par joindre leurs voix à l'acclamation générale qui le proclama *le Bienfaisant*.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

CHAPITRE XI

Fondations utiles et nombreuses de Stanislas. — Embellissements de Nancy. — Réparation des principaux châteaux. — Nouvelles créations, Commercy, la Malgrange, Chanteheux. — Travaux réservés aux artistes et ouvriers lorrains. — Réfutation des critiques adressées à Stanislas.

Les trésors doublent, en quelque sorte, de valeur par l'emploi qu'on sait en faire : avec deux millions de revenus, un génie créateur, le génie du bien, va opérer en Lorraine des prodiges de magnificence et de générosité! Stanislas voulut que de sages institutions, d'utiles établissements vinssent assurer le bonheur de ses sujets ou les consoler de leurs maux.

L'éducation de la jeunesse fixa d'abord l'attention du monarque. Il mettait au rang des grandes affaires de l'État le soin de perfectionner l'instruction publique; des écoles gratuites furent donc établies dans les villes principales de la Lorraine; il y ajouta, pour celle de Nancy, des chaires de mathématiques, de philosophie et d'histoire, et, afin d'aider au développement de ces connaissances, il forma une bibliothèque publique, la première qui eût été ouverte dans cette province. A ce précieux établissement il joignit une fondation de prix en

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

médailles de la valeur de 600 livres, destinées à ceux des concurrents qui réussiraient le mieux à traiter les sujets proposés sur les sciences et sur les arts.

Dès que les arts eurent commencé à prendre leur essor, Stanislas, pour les diriger plus sûrement vers l'utilité publique, créa une académie nationale.

Décidé à réprimer les abus qui pouvaient compromettre le repos et la fortune de ses sujets, il voulut remédier aux lenteurs et aux difficultés de la justice, et fonda à Nancy une chambre de consultation gratuite, dont le but était de prévenir les procès par des conseils sages et éclairés. Cette institution paternelle, dont l'histoire n'offre jusque-là aucun exemple, était particulièrement destinée aux pauvres, mais tous les citoyens, néanmoins, avaient le droit d'y recourir.

Une *bourse* de secours fut fondée pour les négociants que des pertes imprévues auraient laissés sans ressources; des sommes de 1,000 à 10,000 écus leur étaient prêtées pour trois ans seulement. L'intérêt de 2 pour 100 était réuni au capital et l'augmentait chaque année; ainsi le temps qui détruit tout ne pouvait qu'ajouter à cet acte de bienfaisance.

Une somme de 100,000 écus fut destinée à dédommager les cultivateurs des pertes occasionnées par la grêle, l'incendie et les maladies épidémiques.

Des greniers d'abondance, établis à Bar et à Nancy, devaient préserver les malheureux des horreurs de la famine pendant les années de disette. Il consacra 220,000 francs à cette création, puis il en ouvrit de

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

semblables à Épinal, Étain, Lunéville, Dieuze, Pont-à-Mousson, Boulay, Saint-Mihiel, Mirecourt et Neufchâteau.

Pour développer le commerce intérieur de ses États, Stanislas fit construire des ponts et tracer des routes.

Bientôt on vit s'élever de toutes parts des manufactures, des forges, des fonderies de cuivre, etc.; il favorisait l'exploitation des mines et des différents métaux du sol lorrain. Afin de seconder les efforts de l'industrie naissante, des inspecteurs spéciaux parcoururent le duché pour indiquer aux artistes, aux artisans de tous genres, des moyens de perfectionnement.

Le Roi lui-même se plaisait à visiter les nouveaux établissements, et par ses éloges, ses encouragements, il redoublait le zèle des chefs d'industrie.

La ville de Saint-Dié avait été presque complètement détruite par un incendie. Stanislas la fit rétablir, sans délai, sur les plans de son architecte, et cette ville s'éleva de nouveau, plus belle qu'elle n'était auparavant.

Il fonda dans sa capitale une école de médecine et lui donna un jardin des plantes, le premier qui ait été créé en Lorraine.

Une pharmacie fut encore établie pour fournir gratuitement aux pauvres les remèdes nécessaires, et soixante indigents purent jouir tous les ans du bienfait des eaux de Plombières. « Je ne veux pas, disait-il, qu'il y ait un « genre de maladie dont mes sujets pauvres ne puissent « se faire traiter gratuitement. »

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Dans ce but il surveilla les hôpitaux déjà établis, en créa de nouveaux et multiplia à l'infini les institutions qui devaient procurer quelque soulagement à l'humanité souffrante. Il fit une fondation à Lunéville pour l'*opération de la taille,* une autre pour la *distribution des bouillons,* etc.

Outre ces établissements, des religieux hospitaliers devaient donner des soins et porter des secours aux prisonniers et aux malades pauvres des villes et des campagnes. L'hôpital de Saint-Julien, à Nancy, fut augmenté d'un bâtiment considérable, avec une fondation de vingt-quatre lits d'enfants et une autre *fondation spéciale* pour les enfants des domestiques de sa maison. Il consacra une somme de 200,000 francs à l'*assainissement des prisons.* En 1750, il établit à Nancy les *Frères de Saint-Jean de Dieu,* dont la mission était de se transporter dans les lieux où éclatait une épidémie, de soigner les malheureux qui en étaient atteints et de recevoir dans leur demeure certains malades incurables. De trois, leur nombre fut porté à dix, et Stanislas leur abandonna le château de Gondreville.

En 1751, il constitua des pensions en faveur des filles nobles que leur pauvreté empêchait de se marier ou d'embrasser la vie religieuse. Il consolida l'existence d'une maison de charité établie à Lunéville, pour soulager les malades et pour l'instruction des jeunes filles.

En 1752, il créa des pensions pour douze pauvres demoiselles, au couvent du Saint-Sacrement de Nancy,

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

« jusqu'à ce qu'elles se trouvassent en état d'entrer dans le monde ». Il obtint du roi de France douze places à l'École militaire, pour des gentilshommes lorrains, dont il paya lui-même la pension.

Sa charité s'étendit encore à des familles nécessiteuses de Paris. Il employa aussi le produit de la vente d'une partie des biens de sa femme, avec le consentement de sa fille, à créer une mission de seize Jésuites destinés à évangéliser la Grande et la Petite Pologne, la Prusse et la Russie, et à distribuer des aumônes aux pauvres qu'ils auraient convertis.

Voulant éviter à la vertu indigente l'embarras de solliciter quelques secours, il affecta une somme de 200,000 livres à une fondation d'aumônes secrètes.

Ayant un jour réuni ses ministres, il parcourait avec eux cette longue liste de fondations qui toutes avaient pour but le bien de ses sujets : « N'avons-nous rien oublié? dit-il. Cherchons, messieurs, cherchons. Je ne me consolerais pas si quelque chose manquait encore au soulagement de mon peuple. »

Après s'être épuisé en vaines recherches, son conseil lui prouva que rien n'avait été négligé, car de nombreuses institutions, d'utiles établissements assuraient à la jeunesse une précieuse instruction, à l'agriculture, au commerce des encouragements et le moyen de réparer des pertes souvent inévitables. « Vous le voyez, Sire, dirent ses ministres, rien n'a pu échapper à votre généreuse prévoyance. — Eh bien! messieurs, répliqua Stanislas, paraissant réfléchir, eh bien! une

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

fondation encore..... pour les cas imprévus! »

Il fut, en quelque sorte, le précurseur heureux de ce mouvement philanthropique qui, moins d'un siècle après, devait prendre un si grand essor dans la mère patrie. En effet, cette merveilleuse floraison d'établissements de prévoyance, de secours pour tous les âges, pour toutes les misères, que nous voyons aujourd'hui, se développa à travers nos révolutions, et quel que fût le régime politique de la France. Mais ce résultat est dû, il faut le reconnaître, aux nombreuses initiatives privées, et particulièrement à celles des Ordres religieux et des philanthropes, qui tous, emportés par une noble émulation, rivalisaient de zèle, de dévouement et d'abnégation pour adoucir le sort de ceux qui souffrent.

Pour nos contemporains, cet entraînement est devenu presque obligatoire; mais Stanislas n'avait alors d'autres auxiliaires, dans ses œuvres de charité, que son cœur compatissant, d'autre stimulant que son ardent désir de se consacrer au bonheur de ses nouveaux sujets. Et pourtant, quel bien ne fit-il pas, pendant son long règne, et cela avec des ressources d'une désespérante insuffisance!

Ce titre de Bienfaisant, que ses contemporains lui ont décerné, que la postérité a confirmé, il le conservera en dépit de quelques esprits chagrins qui, de nos jours, ont cherché à le déprécier. Sa mémoire restera entourée d'une auréole de bonté que rien ne pourra obscurcir.

Pendant que Stanislas dotait sa capitale d'institu-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

tions si utiles, il songeait à la transformer par des travaux immenses. Pour en avoir une juste idée, il faut se représenter ce qu'elle était auparavant.

Nancy, capitale de la Lorraine et longtemps le séjour de ses souverains, ne comprenait d'abord que cette partie nommée aujourd'hui la *ville vieille*. La ville nouvelle fut commencée sous le règne du duc Charles V, vers la fin du dix-septième siècle. L'une et l'autre s'embellirent beaucoup sous celui de Léopold, mais son successeur, élevé sur le trône des Habsbourg, ne put poursuivre ses vastes desseins. Il était réservé à Stanislas d'achever ce grand ouvrage et de rendre Nancy une des jolies villes de l'Europe.

Son premier monument fut un monument de reconnaissance. Il voulut ériger une statue au roi de France (1).

C'est dans ce but qu'Héré, son premier architecte, traça le plan d'une des places les plus belles et les plus régulières qu'on puisse voir.

L'esplanade, située entre les deux villes, n'était qu'un terrain brut, irrégulier, occupé par quelques maisons bâties çà et là, sans ordre. Bientôt ce vaste emplacement s'entoura de superbes édifices, et la statue de Louis XV s'éleva au milieu de la place nouvelle, dont le côté oriental est formé par l'Hôtel de ville et par quatre gros pavillons, au nord et au midi; deux de ces pavillons sont reliés du côté occidental par des

(1) Voir la description de cette statue dans l'Appendice.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

fontaines monumentales encadrées par des portiques en fer forgé, à des bâtiments peu élevés et surmontés d'une galerie à jours.

Six rues larges et bien alignées donnent accès à la place Royale : les rues des Dominicains, de la Poissonnerie, qui existaient avant Stanislas; la rue de la Congrégation, dont il rectifia le tracé, et les rues d'Alliance, de l'Esplanade, Sainte-Catherine, dont il fut le créateur. A l'extrémité de ces deux dernières, il fit construire deux portes, sortes d'arcs de triomphe dont l'entrée sur la place est décorée de grilles remarquables.

Près de là est une promenade publique établie sur la Courtine qui joignait le bastion des Ducs à ceux des Dames et de Vaudémont. La place Royale touchait à la Carrière, mais sans communication directe; un arc de triomphe les réunit.

A droite, en entrant par la place de la Carrière, était l'hôtel de Craon, aujourd'hui le Palais de justice. Les bâtiments situés en face furent remplacés par l'hôtel de la Bourse, exactement semblable au palais; le reste de la Carrière se trouvait sans proportion avec ces deux édifices. Le Roi, voulant rendre cette place parfaitement régulière, fit faire à ses frais des façades uniformes à toutes les maisons. Enfin, deux nouveaux hôtels en forme de pavillons terminèrent des deux côtés l'alignement.

Pour compléter cette place, il était indispensable de reconstruire le palais commencé par Léopold et rasé par le conseil de ville, avec l'autorisation de Stanislas;

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

il fit élever sur ces ruines un palais grandiose, en harmonie avec toutes les autres constructions. Près de la place Royale, au lieu appelé le Potager, on s'empressa de bâtir de superbes hôtels, et le Roi voulut encore faire les frais des quatre façades de la place Saint-Stanislas ou place d'Alliance (1).

Parmi les nombreux et nouveaux édifices dont nous n'avons pu indiquer que les plus importants, on remarque encore de vastes casernes près de la porte Sainte-Catherine, le séminaire royal des Missions, au faubourg Saint-Pierre, et, près de là, l'église de Bon-Secours. On doit ajouter que Stanislas, n'ayant en vue, dans l'exécution de ses desseins, que l'avantage de ses sujets, ne voulut employer, pour ses nombreuses constructions, que des artistes et des ouvriers lorrains, avec l'attention de choisir toujours de préférence les plus malheureux.

« C'est une bonne action, disait-il, de donner du « pain au pauvre qui en manque, mais c'en est une « meilleure encore de ne le lui donner qu'à la fin de sa « journée; on l'aura soustrait par là à deux grands « maux, l'oisiveté et la misère. »

Aussi ces hommes reconnaissants semblaient-ils rivaliser de zèle avec leurs maîtres, et, grâce à cette noble émulation, on vit en moins de huit années s'élever une cité nouvelle.

Stanislas ne s'en tint pas aux changements si considérables de Nancy; il les étendit aux châteaux et mai-

(1) Appelée ainsi parce qu'une fontaine placée dans le milieu représente l'alliance des maisons de Bourbon et d'Autriche.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

sons de plaisance faisant partie du domaine de la couronne; il en répara plusieurs, et même il en reconstruisit d'autres. Dans le recueil des plans, élévations et coupes que Stanislas commanda à Héré, son premier architecte, des châteaux, jardins et dépendances, figurent soixante-dix-neuf planches de format de grand atlas, dues au burin du Lorrain Charles-Jean François, et seize autres planches du même graveur représentant la place Royale de Nancy et les édifices qui l'environnaient. Ce travail consciencieux donne bien une idée de la beauté de tous ces monuments.

De plus, le serrurier Lamour, véritable artiste, qui avait exécuté les grilles des places, les balcons des palais, les grilles de Bon-Secours et quelques-unes de celles de la Primatiale, fit graver par deux calcographes nancéens, Collin père et fils, le recueil de ses ouvrages, digne de figurer à côté de la publication de l'architecte.

Après la mort de la duchesse douairière de Lorraine en 1744, le château de Commercy revint au roi de Pologne, qui le visita alors pour la première fois et le prit aussitôt en affection. Les bâtiments, les eaux, les forêts, l'aspect général du paysage lui plurent également, et, par ses ordres, on exécuta pendant les années suivantes des constructions et des travaux qui firent de Commercy un séjour enchanté (1).

La belle avenue plantée par le prince de Vaudémont, fils de Charles IV, menait à un kiosque soutenu par

(1) Digot, *Histoire de Lorraine*, 6e volume, p. 240.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

seize colonnes et sur les côtés duquel se trouvaient deux galeries élégantes terminées par des pavillons de pierres de taille. Une fontaine dont les eaux jaillissantes formaient une cascade sortait du soubassement du kiosque et alimentait plusieurs bassins. Les eaux de la cascade arrivaient en ce lieu, nommé la *Fontaine royale,* après avoir traversé des bassins creusés dans un autre kiosque. L'architecture et les ornements de celui-ci rappelaient les maisons chinoises, et les baies étaient closes par de légères nappes d'eau faisant l'effet de stores.

Le château, précédé d'un fer à cheval d'un style sévère comme celui de l'édifice lui-même, était soutenu du côté des jardins par une terrasse richement décorée et dominant un parterre qui conduisait à un pont jeté sur le canal et appelé le *Pont d'eau,* parce que les parapets étaient chargés de quatorze colonnes revêtues d'eau et supportaient un entablement splendide (1).

Au pied de chacune, on voyait un mascaron versant dans une coquille l'eau qui simulait les colonnes, et la nuit, des lumières enfermées dans des globes de cristal éclairaient ce pont extraordinaire.

Dans l'éloignement, on apercevait le *Château d'eau,* auquel on parvenait en longeant une immense pièce d'eau, puis le cours du canal, et une seconde nappe d'eau formée par trois cascades et huit fontaines. Elles sortaient de la façade du château, pour la décoration duquel on avait épuisé les ressources du style

(1) Digot, *Histoire de Lorraine,* 6e volume, p. 240.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

gracieux du dix-huitième siècle. De la terrasse, on jouissait de la vue la plus étendue et la plus riante. On croyait se retrouver à Versailles, et les Lorrains contemplaient avec admiration ces jardins, dont le bosquet de Lunéville, malgré son élégance, pouvait à peine leur donner une idée.

Le château de Lunéville eut aussi sa part de restauration, car, en 1719, il avait été ravagé par un incendie qui dura huit jours. A la tête des travailleurs, Léopold avait donné l'exemple de l'intrépidité pour l'éteindre, mais la mort l'avait surpris avant qu'il eût achevé son œuvre de reconstruction. Stanislas releva les dernières ruines avec cette magnificence qu'il consacrait à tous les édifices lorrains.

On dressa, entre l'aile gauche du château et le cana. de la Vezouze, un immense rocher sur les quinze plans duquel François Richard, horloger de Nancy et en même temps mécanicien, émule de Vaucanson, plaça près de trois cents automates mouvants, qui firent l'admiration de tous ceux qui les virent.

On lit dans une description contemporaine : « On entend tout à la fois des concerts d'instruments, des voix humaines, des cris d'animaux, des ramages d'oiseaux, le bruit du tonnerre et celui du canon, qui surprennent et charment en même temps.

On peut citer encore le château de la *Malgrange*, reconstruit près de Nancy; Stanislas séjournait souvent, pendant les chaleurs de l'été, dans cette délicieuse habitation, et aussi à chacune des fêtes de la sainte Vierge,

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

parce qu'il n'en laissait passer aucune sans communier dans l'église de Bon-Secours.

Il bâtit le château de Chanteheux, près Lunéville. Il fit réédifier cette église de Bon-Secours qui avait semblé menacer ruine et où il décida que ses restes et ceux de la reine de Pologne seraient descendus dans le caveau creusé sous l'abside : il en donna la garde aux Minimes, dont il rétablit à ses frais le monastère, qui était petit et peu commode (1).

Il est positif que Stanislas aimait à bâtir, qu'il tenait à laisser de son règne les traces d'un éclat particulier dans ses embellissements et d'une bienfaisance sans bornes dans ses fondations. Puisqu'il n'avait pu garder la direction d'un gouvernement transitoire dont il n'était que l'usufruitier, qu'il avait dû la céder au représentant de son gendre, à ce chancelier si impérieux, si dur dans la triste exécution du contrat consenti à Meudon, le roi de Pologne se dédommageait du moins en conservant le monopole des institutions charitables et de ces constructions dont l'importance devenait également un bienfait pour ses sujets.

Le célèbre graveur François, dans une sorte de dédicace en tête du recueil de tous les plans d'Héré, exprime bien le sentiment vrai qui avait inspiré Stanislas : « Ce grand prince, dit-il, qui a commandé tous ces travaux, les a bien moins fait faire pour le charme des yeux que pour avoir le plaisir d'enrichir tous les artistes et les

(1) Digot, *Histoire de Lorraine*, 6e volume.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

artisans; de répandre dans la famille l'abondance et de quoi vivre avec agrément. Il ne renferme ni ne transporte point les trésors qu'il reçoit; il les fait circuler dans le pays et les consacre entièrement à l'utilité de son peuple, préférant aux étrangers les ouvriers de la Lorraine. »

Ces lignes donnent l'explication des travaux si considérables entrepris par Stanislas. Et cependant des Lorrains restés passionnément attachés à leurs vieux souvenirs lui ont adressé de nombreux reproches, reproduits de nos jours avec une sévérité qui demande à être réfutée sur certains points.

« On a vivement blâmé Stanislas, nous dit Digot, d'avoir détruit une portion du vieux palais ducal, l'escalier du parterre, et la muraille qui soutenait du côté de la ville la gorge du bastion des Dames, les belles statues sculptées par Simon Drouin, ainsi que l'église collégiale de Saint-Georges, l'église Saint-Jacques de Lunéville; on lui reproche également la reconstruction de la Malgrange et de Bon-Secours. »

On a été même jusqu'à l'accuser d'avoir tenu à anéantir tout ce qui rappelait le souvenir des anciens ducs lorrains. Mais c'était méconnaître l'esprit loyal de Stanislas et son désir sincère de se faire aimer par son nouveau peuple. Il subissait simplement l'effet de ce souffle qui passait alors sur tous les souverains de l'Europe et leur faisait remplacer par la *nouveauté* les édifices de l'ancien temps.

Il serait injuste, remarque M. d'Haussonville, de

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

supposer qu'en démolissant une partie du palais ducal et de l'église Saint-Georges, qu'en jetant bas le petit château de la Malgrange pour le rebâtir, en démolissant l'église du Bon-Secours pour la changer de place, il se fût proposé de faire la guerre aux souvenirs nationaux du pays. Il satisfaisait ses inclinations personnelles et la mode de l'époque (1).

Prêter de semblables desseins à M. de la Galaizières semblerait plus vrai, si cependant le but poursuivi par Versailles, en lui donnant une si grande autorité sur la Lorraine, n'avait été surtout de tirer autant d'argent que possible de cette nouvelle annexion pour continuer la guerre aussi injuste que ruineuse contre Marie-Thérèse. On ajoutait encore que Stanislas, en suivant son penchant de *bâtisseur*, ne se conformait point aux principes d'économie politique et que l'argent dépensé en pierres de taille aurait pu être employé plus utilement dans l'intérêt du pays. Mais peut-on comparer le budget d'un roi à celui d'un particulier, et les dépenses somptuaires ne sont-elles pas fructueuses pour les artistes et les ouvriers de toutes sortes, surtout quand elles ne sont pas excessives ?

On blâme Stanislas avec d'autant plus de persistance actuellement que la passion de l'*ancien* a pénétré dans tous les centres du goût. En admettant qu'au point de vue de l'art la critique ait quelques prises, elle doit se taire en présence des immenses travaux que nous venons

(1) Sous le duc Léopold, on avait commencé la démolition du palais ducal et de la collégiale de Saint-Georges.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

de décrire, car on ne peut se rappeler sans étonnement et sans admiration les faibles ressources qui suffisaient à de si vastes entreprises. On ne saurait oublier que Stanislas prélevait de semblables dépenses sur son revenu de deux millions, et qu'en s'imposant de tels sacrifices, il cédait au besoin de rendre son règne profitable à ses sujets. Il le faisait sans nuire à l'éclat du trône ni aux intérêts des Lorrains. Par un profond discernement, par un ordre admirable, il savait à la fois former de grands desseins et aplanir les difficultés de l'exécution.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

CHAPITRE XII

Composition de la maison de Stanislas. — Magnificence de sa cour. — Influence bienfaisante de son caractère et de ses goûts artistiques. — Accueil hospitalier pour tous les littérateurs. — Cour de Lunéville. — Séjour de Voltaire et de Mme du Châtelet. — Détails sur la fondation de l'Académie de Nancy. — MM. de Solignac et de Tressan. — Difficultés avec cette Académie et avec la cour souveraine.

Si les exigences de son gendre l'avaient obligé à abdiquer une partie de son autorité en faveur du chancelier de la Galaizières, Stanislas s'était du moins réservé la composition et le gouvernement de sa maison, et cette maison avait été tout d'abord montée sur un pied considérable.

En passant par tous les échelons des grandeurs, jusqu'aux plus modestes emplois, plus de quatre cents personnes gravitaient autour du souverain. Ce n'était point par ostentation qu'il avait créé de nombreuses charges, mais plutôt par générosité, pour retenir autour de lui ceux dont la société lui plaisait particulièrement, et aussi pour récompenser la fidélité de ses anciens amis polonais. Il avait amené en Lorraine plusieurs jeunes seigneurs français dont il était entouré à Meudon.

L'étiquette avec toutes ses obligations gênantes était

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

bannie de sa cour, qui représentait presque l'intérieur d'un simple gentilhomme, et non pas celui du père de la reine de France. On n'y voyait point ce luxe d'officiers que l'on rencontrait alors dans le palais des rois (1). Mais ceux qui l'entouraient étaient toujours disposés à le servir, et l'accomplissement de leur devoir devenait pour eux une jouissance.

La plupart des officiers étaient dispensés de remplir les fonctions de leurs places. « Un seigneur de l'ancienne cour, raconte le président Hénault, s'étant présenté pour solliciter un emploi semblable à celui qu'il remplissait auprès des derniers ducs de Lorraine : « Quelle charge « aviez-vous? lui demanda Stanislas. — Sire, j'étais « maître des cérémonies. — Eh! monsieur, reprit le roi « de Pologne, je ne permets même pas qu'on me fasse « la révérence. »

Il demandait de l'exactitude dans le service du Roi, mais nul particulier ne fut moins exigeant pour celui de sa personne. Il connaissait par leurs noms ceux qui remplissaient jusqu'aux moindres emplois de sa maison, et tous avaient le droit de s'adresser directement à lui pour exposer leurs besoins, sûrs d'avance d'être accueillis avec bonté.

Nous en citerons un exemple : un palefrenier pénétra un jour jusque dans son cabinet; le prince, occupé alors à expédier des dépêches importantes pour la cour de

(1) Les gardes du corps du roi de Pologne, au nombre de deux cents, faisaient continuellement le service; outre ses pages ordinaires, Stanislas entretenait à sa cour deux compagnies de cadets gentilshommes.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

France, ne l'aperçut pas; celui-ci toussa longtemps, fit du bruit avec ses gros souliers; le Roi pensa que c'était son valet de chambre et continua son travail; mais le palefrenier, croyant enfin avoir assez attendu, lui adressa la parole : « Sire, je suis Jacques!... — Et que fait Jacques ici? dit le Roi en souriant. Pourquoi Jacques si matin? Il faut donc que je quitte le roi de France et mes affaires d'État pour écouter maître Jacques. Allons, dis-moi donc ce que tu veux? » Jacques exposa au Roi que sa femme était accouchée, qu'étant comme lui au service de Sa Majesté, elle ne pouvait pas nourrir son enfant et qu'il n'avait pas le moyen de payer les mois de nourrice. « Eh bien! lui dit Stanislas, va trouver Alliot (1) de ma part, dis-lui de te porter sur son état pour cinquante écus de gratifications, que je te fais pendant trois ans, pourvu que tu t'acquittes bien de ton service. »

Touché de tant de sollicitude, Jacques se retira emportant dans son cœur le sentiment d'une vive reconnaissance pour le meilleur des maîtres.

Tous les officiers qui avaient besoin de sa protection étaient assurés de l'obtenir dès que leurs prétentions étaient raisonnables. « Il est bien juste, disait le Roi, que nous accordions dans l'occasion quelques minutes de notre temps à des hommes qui consacrent leur vie entière à notre service. »

Comme Stanislas ne devait pas laisser de successeurs

(1) Son intendant.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

en Lorraine, ses gardes étaient exposés à se trouver sans ressources après sa mort. Un de ses officiers, que cette perspective inquiétait, prit la liberté de lui en parler : « Sire, lui dit-il, quand l'affection et la reconnaissance ne nous commanderaient pas de veiller à votre conservation, nous y serions encore portés par un puissant intérêt. — Et quel est donc cet intérêt? — C'est que nous mourrons tous le même jour que Votre Majesté. — Rassurez-vous, dit le prince, car mes arrangements sont pris avec le Roi mon gendre, et, dussent mes gardes se réjouir de ma mort, je veux, lorsqu'elle arrivera, qu'ils passent au service d'un plus grand maître que moi. — Au moins, Sire, ils n'en auront jamais de meilleur ni de plus généreux. — Hélas! mon ami, continue le Roi en appuyant la main sur l'épaule de celui à qui il parlait, je ne fais pas la centième partie de ce que je voudrais faire pour mon pauvre peuple. Il y a encore de la misère, je le sais, et je ne puis suffire à tout; cette idée m'afflige. »

On connaissait si bien sa justice qu'il n'était personne en Lorraine qui n'aimât mieux avoir à traiter avec son souverain qu'avec son égal. Le seigneur d'une terre qui était à sa convenance lui ayant fait offrir de la lui vendre, il envoya sur les lieux un de ses officiers pour en faire l'estimation et convenir du prix; celui-ci, avant de conclure, écrivit à son maître que la terre lui paraissait valoir ce qu'on en demandait, mais que le propriétaire, qui avait besoin d'argent comptant, en passerait par où l'on voudrait.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

« Avez-vous pu croire, répondit Stanislas, que je serais capable d'abuser d'une situation malheureuse? Non, sans doute. Arrêtez donc le prix de l'acquisition à la somme qu'on vous demande. »

Adoré dans sa cour, Stanislas possédait comme Henri IV l'art difficile, pour un roi, de savoir descendre avec dignité jusqu'à la dernière classe de ses sujets. Lorsqu'il paraissait en public, le peuple ne se lassait pas de l'acclamer, et sa seule présence semblait être un bienfait :

> Le pauvre allait le voir et revenait heureux.
>
> (*La Henriade.*)

Quand la chose était possible, il fuyait le faste et l'appareil de la royauté. Dans certaines occasions, néanmoins, la cour de Lorraine ne le cédait à aucune autre en magnificence.

Lors des voyages qu'y firent successivement Louis XV, la Reine et les enfants de France, Stanislas ne négligeait rien pour rendre à ses nobles hôtes le brillant accueil qu'il recevait à la cour de Versailles; et, comme ses finances personnelles, grâce à une entente merveilleuse, étaient plus florissantes que celles de sa capitale, il pouvait y contribuer sans diminuer la large part qu'il réservait aux malheureux.

Tout était sagement ordonné dans sa vie; tout était réglé dans l'emploi de son temps. Il occupait les premiers instants du jour à méditer sur ses devoirs, et les

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

autres à les remplir. Les artistes et les artisans avaient ses matinées, au dire de Durival. Il ne consacrait toutefois aux arts que les moments dont les soins du gouvernement lui permettaient de disposer. Il veillait avec l'attention la plus soutenue sur l'administration de la liste civile, correspondait seul avec la cour de France et présidait régulièrement les séances du conseil d'État.

Non seulement il aimait à donner, mais il le faisait avec discrétion et délicatesse, et ceux qui recevaient ses bienfaits étaient moins reconnaissants du présent même que des paroles dont il était accompagné. A l'occasion, cependant, il savait adresser de piquantes leçons à la vanité. Un seigneur de la cour, qui plus d'une fois avait éprouvé les effets de ses libéralités, parlait devant lui de ses nombreux établissements en faveur des pauvres et des secours de tous genres qu'ils y recevaient : « En vérité, ajouta-t-il, il ne leur manque plus que d'avoir des carrosses à leur disposition. — Non, monsieur le comte, dit le Roi, non, je n'ai déjà que trop d'importunités à essuyer des mendiants en carrosse; je me garderais bien d'en augmenter le nombre, mais aussi je désirerai toujours que les plus misérables de mes sujets ne soient pas réduits à marcher. » Quoiqu'il se proposât d'instruire en conversant, c'était toujours avec tant de tact et d'adresse que souvent ceux qui l'entouraient se flattaient de lui avoir suggéré des vues, tandis qu'il leur donnait d'utiles leçons en leur demandant conseil.

Passionné pour les arts, il les cultivait lui-même. Il

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

était musicien, peignait au pastel, et encourageait les jeunes artistes, sachant que les princes peuvent d'un seul mot étouffer ou féconder le talent.

Un jeune peintre, persuadé qu'il avait fait un excellent tableau, obtint la permission de le présenter au Roi, qui était connaisseur.

Ce tableau n'était pas un chef-d'œuvre; les courtisans le critiquèrent avec sévérité. « Pour moi, dit Stanislas, « je ne juge point ainsi; je pense, au contraire, qu'avec « du travail le pinceau qui a tracé ce portrait peut aller « fort loin. Eh! messieurs, ajouta-t-il, lorsque le peintre « fut sorti, ne voyez-vous pas que si nous rebutons ce « jeune artiste, nous rendons stérile les grandes dispo- « sitions qu'il annonce? Aidons toujours les hommes à « s'élever et craignons de les perdre en les découra- « geant. »

Stanislas avait la prétention de s'entendre en architecture et de diriger la construction de ses palais et des monuments.

Il avait à ses gages dix-sept architectes, peintres et marbriers. Il prodiguait les ornements d'un style recherché et bizarre qu'il avait rencontré en Allemagne, en Transylvanie et même en Turquie pendant sa captivité de Bender.

A ce propos le président Hénault écrivait en 1746 : « Stanislas est d'une conversation gaie; il dit les choses les plus plaisantes et raconte juste; il a l'imagination féconde, comme on peut en juger en voyant ses maisons et les singularités de la Malgrange, qui ne finissent

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

point. Tout cela n'est pas bâti à notre mode, et la peur m'a pris à la fin d'être en Turquie, quand j'ai été rassuré en voyant dans les jardins une figure de saint François à la place de Mahomet. »

Stanislas avait un goût particulier pour la musique. On lui en faisait tous les jours à son lever et à son coucher, à ses repas et même pendant sa sieste, excepté le vendredi, où, par mortification, il se contentait d'un simple morceau de harpe.

La musique de la chapelle royale était moins remarquable par le nombre des artistes que par la qualité des solistes et des chanteurs qui s'y trouvaient alors sous la direction d'Anet, l'ami de Lulli, et plus tard sous celle de Seurat, musicien originaire de Bar-le-Duc et compositeur de talent. La musique de la cour faisait partie de toutes les cérémonies religieuses auxquelles Stanislas assistait, et servait aussi à augmenter l'éclat des fêtes officielles offertes aux personnes de distinction.

Dans le temps d'Anet, il y avait vingt-deux chanteuses, quatre chanteurs et vingt-trois musiciens. A la fin du règne de Stanislas, les frais de la musique figuraient encore sur les registres, mais bien diminués par la dispersion des meilleurs exécutants. Au moment très brillant de la cour de Lunéville, Mmes de Lutzelbourg, du Châtelet, de Graffigny et de Boufflers rivalisèrent de talent et se partagèrent tous les succès.

Stanislas était aussi amateur de théâtre, et, sous son règne, Nancy fut l'un des centres lyriques et dramatiques de l'Europe. De belles fêtes théâtrales accompa-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

gnèrent l'érection de la statue de Louis XV. La féerie intitulée *le Cercle, ou les Originaux,* commandée à Palissot par le Roi à cette occasion, amena de nombreuses querelles à cause des allusions et des portraits dont la pièce était remplie (1).

Il y avait alors, comme directeurs des spectacles de la cour de Lorraine, un certain Fleury et sa femme, très bons acteurs tous deux. Leur fils, qui fut le célèbre Fleury de la Comédie-Française, débuta tout jeune au théâtre de Nancy, où Stanislas l'accueillit avec cette bienveillance qu'il accordait à tous les artistes. Ayant acquis plus tard une grande réputation, Fleury n'échappa pas à la fureur des révolutionnaires, et fut enfermé aux Madelonettes avec de grands seigneurs dont il avait toujours cherché à imiter, dans son jeu, la distinction et les manières.

Habitué de longue date à l'égalité, Stanislas était exempt de préjugés étroits, et il pratiquait une large tolérance pour les hommes et pour les choses. Il s'assimilait, avec la souplesse de la race polonaise, les goûts et les idées de ceux auprès desquels il vivait, en restant toutefois indépendant dans ses opinions; il ne les imposait pas plus qu'il ne subissait l'influence de celles en désaccord avec ses convictions.

Il accueillait indistinctement les proscrits, tantôt les Jésuites chassés par le Parlement, tantôt les philosophes fuyant la Bastille. Mais s'il recevait les encyclopédistes,

(1) Dans le *Ménestrel* de décembre 1894, *Musique à la Cour de Lorraine,* par Neukomm.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

il ne s'associait pas à leur nouvelle école; il profitait de leur esprit sans partager leurs théories en politique et en religion, car il était fervent dans ses croyances catholiques, et même assez dévot.

Sans atteindre à l'éclat de Versailles, la petite cour de Lorraine a joué dans les sphères intellectuelles un rôle prépondérant sous l'impulsion de son dernier duc. Les palais étaient merveilleux; l'hospitalité s'étendait à tous ceux qui avaient du talent et de la science. Les personnages de toutes sortes, grands seigneurs, poètes, littérateurs, savants, s'arrêtaient volontiers à Lunéville.

Le prince de Beauvau, M. de Choiseul, primat de Lorraine, Mmes de Lenoncourt, de Grammont, de Graffigny, Voltaire, le président Hénault, MM. de Tressan, Solignac, Devaux, lecteur du Roi, Montesquieu, Helvétius (aussi pieux d'abord qu'il devint incrédule dans la suite et qui avait épousé Mlle de Ligniville), le vicomte de Rohan, Mme du Châtelet, Saint-Lambert, etc., étaient également bien accueillis par Stanislas. L'étiquette ne mettait nulle entrave, et cette tolérance en philosophie laissait l'accès à toutes les idées nouvelles. C'était un assaut courtois donné sur un terrain neutre où l'on combattait sans jamais se blesser, sous l'œil d'un maître plein de bienveillance et en même temps d'une paternelle autorité. Dans les plaisirs de la cour, ceux de l'intelligence jouaient le rôle le plus important, quelle qu'en fût l'origine. Ce séjour était donc d'un agrément incomparable et toujours regretté par ceux qui avaient été à même de l'apprécier.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Durival raconte que M. de Montesquieu, venu en Lorraine avec Mme de Mirepoix, trouva au château de Lunéville des sociétés dignes de lui. Il travaillait alors à l'*Esprit des lois*. Obligé de repartir pour des affaires de famille, le 11 juillet 1747, il écrivait de Paris le 17 à l'abbé de Gasco : « J'ai été comblé d'honneurs à la cour de Lorraine et j'ai passé des moments délicieux avec le roi Stanislas. »

Voltaire, dans une lettre au comte d'Argental, lui dit en parlant de Lunéville : « En vérité ce séjour-ci est délicieux; c'est un château enchanté dont le maître fait les honneurs. »

A plus d'un siècle de distance, quand l'écho de ces joutes d'esprit ne retentit plus, que le prestige des célébrités diverses de la cour de Lorraine a disparu et que l'histoire se présente dénuée d'artifice, il y a lieu de s'étonner de la sanction si complaisante accordée à des lacunes morales fort regrettables. Il faut en chercher l'explication dans les mœurs du temps, plutôt que dans de tristes sacrifices de conscience.

Nous glisserons ici rapidement sur cette pente semée de décevantes surprises, de contradictions, devant traiter plus loin ce sujet en toute impartialité. L'époque la plus brillante de Lunéville fut celle où Voltaire y renouvela ses séjours, alors qu'il était dans la plénitude de son talent. Secondé par Mme du Châtelet, il faisait les délices de cette cour, qui comprenait tant de femmes distinguées, spirituelles et dont les contrastes ne consistaient qu'en agréments différents.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

En tête de cette charmante pléiade féminine, la première place revient à la marquise de Boufflers, Mlle de Craon, appartenant par elle-même et par son mari à l'ancien et au nouveau régime de Lorraine.

Après la mort de la reine de Pologne, dont elle était dame d'honneur, elle ne quitta plus Stanislas. Elle portait alors ses trente-six ans avec un charme sans pareil; la grâce de sa personne égalait la grâce de son esprit. Svelte, élancée, avec une figure d'enfant qui reflétait la douceur et la bonté, elle était pétrie de séductions qu'elle semblait ignorer. Elle avait beaucoup lu et beaucoup appris, mais ne cherchait point à paraître; au besoin elle faisait de jolis vers, tout en admirant volontiers ceux des autres. La sérénité et l'enjouement de son caractère la rendaient sympathique à tous; indulgente par nature, on la trouvait toujours disposée à rendre service, même à celles qui se posaient en rivales. Le ressentiment lui était inconnu. On aurait pu la croire parfaite. Mais, puisque le confesseur de Stanislas, le Père de Menou, n'aimait pas cette douce Madeleine, il y avait donc une cause?... Ne soyons pas trop indiscrets et regardons plutôt cette jolie silhouette avec l'indulgence dont elle donnait l'exemple. Laissons-lui le sceptre de la grâce pour nous occuper d'une autre royauté plus retentissante.

L'historien de Charles XII, de l'ami, du protecteur de Stanislas, celui qui avait illustré la vie du héros suédois en mettant son grand talent à le faire mieux connaître, devait naturellement recevoir l'accueil le plus empressé à Lunéville. Il y avait trouvé un refuge contre

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

le mauvais vouloir de la cour de Versailles, et une consolation aux déboires que l'insouciance de Louis XV réservait aux écrivains de renom.

Plus tard, lorsque les brouillards de l'ennui refroidirent à Cirey les ardeurs d'une passion qui durait depuis douze ou treize ans, Voltaire et Mme du Châtelet vinrent à plusieurs reprises contribuer aux fêtes de la cour de Lorraine et recevoir des hommages et des applaudissements auxquels ils n'étaient pas insensibles. Le poète, en présentant un exemplaire de *la Henriade* au roi de Pologne, lui dit :

> Le ciel, comme Henri, voulut vous éprouver.
> La bonté, la valeur, à tous deux fut commune,
> Mais son bonheur enfin fit changer sa fortune
> Que votre vertu sut braver.

Sous le charme de Voltaire, dont l'esprit complaisant se pliait à toutes les flatteries, Stanislas lui donnait une hospitalité somptueuse dans son propre palais et le recevait dans son intimité. A ceux qui l'engageaient à se défier d'un philosophe aux doctrines dangereuses, qu'il cherchait à répandre secrètement, le roi de Pologne répondit : « C'est lui-même et non pas moi qu'il fait dupe du rôle qu'il joue. Son hypocrisie est du moins un hommage qu'il rend à la vertu. Et ne vaut-il pas mieux que nous le voyions hypocrite ici que scandaleux ailleurs (1). »

(1) Comte D'HAUSSONVILLE, *Histoire de la réunion de la Lorraine à la France*, 4e volume.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

La faveur dont Voltaire jouissait à la cour lui créait des ennemis, surtout dans « le parti dévot ». Le Père de Menou (confesseur de Sa Majesté et Jésuite très lettré), M. de la Galaizière, M. Alliot, l'intendant de la maison du Roi, cherchèrent en vain le moyen de l'éloigner; ils ne purent y parvenir.

Voltaire se plaisait à Lunéville et se louait des prévenances dont il était l'objet. Comment ne se serait-il pas plu dans un lieu où les plus grands seigneurs, les femmes les plus en vue ne se lassaient pas de représenter presque tous les jours devant lui, aux applaudissements de l'assemblée, ses tragédies, *Brutus, Mérope, Zaïre,* etc.

La marquise du Châtelet, alliée par son mari aux plus anciennes maisons de chevalerie lorraine, était parvenue à faire nommer le marquis chambellan de Stanislas. Elle y avait beaucoup tenu par amour-propre d'abord, et aussi à cause de sa modeste position pécuniaire. Voltaire n'y fut point étranger; et comme précédemment il avait déjà rendu de grands services aux du Châtelet, dont la situation était embarrassée, en les aidant un peu de ses conseils et largement de sa bourse, il pouvait considérer M. du Châtelet comme son obligé.

Trouvant dans la châtelaine de Cirey une intelligence docile aux études abstraites, une nature laborieuse, Voltaire l'arracha aux occupations futiles de sa jeunesse pour la guider dans cette voie plus sérieuse de la science. Il l'éleva ainsi au-dessus du niveau des mondaines de cette époque, en lui prêtant l'appui de son

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

génie. Sans être dénuée d'avantages physiques, elle tenait surtout une grande place par son esprit.

Dès sa première visite à Lunéville, la marquise du Châtelet avait été fêtée et comblée de succès. Malgré ses quarante ans, son cœur n'avait pas vieilli; elle se prit d'un amour violent pour Saint-Lambert, jeune officier, poète alors fort en vogue parmi les jolies femmes. Cette passion hors de saison la ramena assez vite à la cour de Lorraine. Son séjour à Commercy fut le signal d'intrigues qui devaient se continuer à Lunéville et amener un dénouement fatal. Comédienne consommée, elle réussit aussi bien sur la scène que dans l'intimité royale. Habile dans tous les rôles, elle sut conserver l'affection de Voltaire, faire accepter ses scandaleuses erreurs par M. du Châtelet, charmer Stanislas, gagner les bonnes grâces et l'amitié de Mme de Boufflers, malgré la rivalité qu'on avait cherché à susciter entre elles, tandis qu'elle affichait pour Saint-Lambert un entraînement que rien ne devait arrêter.

Elle continua la série des représentations théâtrales de Lunéville pendant une grossesse qui lui causait cependant de sinistres pressentiments; jusqu'à la fin elle se montra avec éclat devant un auditoire qu'elle subjuguait. La divine Émilie voulait se rendre digne de ce surnom. Son livre de Newton se terminait; elle suffisait à tout. Les plaisirs, la science, les succès, rien ne manqua à cette existence fougueuse et passionnée..... Rien..... que la durée!.... Elle mourut six jours après ses couches, le 10 septembre 1749. Ce fut un

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

deuil vivement ressenti par la cour de Lorraine, et peu après, Voltaire, inconsolable, quitta ces lieux, témoins de la plus belle phase de sa vie, pour n'y plus revenir, mais il conserva à Stanislas un souvenir et une reconnaissance dont il lui envoya plusieurs fois la preuve.

Pour ce prince dont l'accueil avait été incomparable, le plus égoïste des philosophes fit exception à la sécheresse habituelle de son cœur. C'est lui qui a dit de Stanislas, dans un élan d'admiration presque involontaire : « J'ai trouvé le vrai sage qui se prépare à la gloire des saints en faisant le bonheur des hommes »; en 1760, il écrivait encore à Stanislas : « Je me souviendrai toujours, Sire, avec la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance, des jours heureux que j'ai passés dans votre palais. Je me souviendrai que vous daigniez faire les charmes de la société, comme vous faisiez la félicité de vos peuples, et que si c'était un bonheur de dépendre de vous, c'en était un plus grand de vous approcher. »

Stanislas était moins épris de politique que de littérature; écrivant très purement le latin, parlant plusieurs langues, il avait la réputation d'être un homme fort instruit. Amateur de nouveautés littéraires, il s'était beaucoup occupé de cette école française, si brillante au dix-huitième siècle.

Il n'avait pas perdu en Lorraine son ancien penchant à écrire et à donner son avis sur les choses publiques (1).

(1) Il y a beaucoup de ses écrits à la bibliothèque de Nancy.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Ce prince philosophe pensait que rendre les hommes meilleurs, c'était aussi les rendre plus heureux, et il voulait en quelque sorte se survivre à lui-même pour faire et conseiller le bien. Il tenait à être utile, et c'est vers ce but qu'il dirigeait ses écrits et ses actions. Aux dons de l'esprit il joignait un jugement sain, un cœur droit; ses maximes étaient pleines de sagesse et ses traits ingénieux.

Le récit de son évasion de Dantzig, destiné d'abord uniquement à sa fille, ne pouvait manquer de devenir rapidement populaire et fut le plus apprécié de ses succès littéraires. C'est un chef-d'œuvre de simplicité, à la fois modeste et héroïque. Dans sa correspondance avec le Dauphin, ses conseils paternels sont la preuve d'une connaissance parfaite des hommes.

Pour se consoler du vide laissé par Voltaire et par sa suite, nous avons dit qu'il fonda en 1750 une bibliothèque publique et, en 1751, une véritable académie dont il rédigea lui-même les règlements; elle porta son nom depuis et subsiste encore. Les deux inspirateurs de cette création furent MM. de Solignac et de Tressan. Leur érudition leur permettait d'organiser une institution de ce genre, en dépit de l'opposition de M. de la Galaizière, dont le despotisme s'étendait à tout, et que rarement on parvenait à vaincre. Ce fut donc une véritable victoire.

Stanislas avait connu à Varsovie le chevalier de Solignac, chargé alors d'une mission diplomatique par le gouvernement français. Ses mœurs, douces et honnêtes,

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

des manières agréables, une instruction variée le faisaient rechercher, dit son biographe, par ceux qui aiment les talents aimables joints à l'exacte probité, et, lorsque le roi de Pologne s'établit en Lorraine, il amena avec lui le chevalier comme secrétaire de son cabinet et de ses commandements. Stanislas étant plutôt causeur agréable que bon écrivain, M. de Solignac revoyait ses écrits et y faisait les corrections nécessaires. Le comte de Tressan, personnage assez apprécié à Versailles, devint fort considérable en Lorraine. Protégé d'abord par Louis XV, il avait eu à Fontenoy une brillante conduite comme aide de camp du duc de Noailles, mais pris, selon le goût du temps, de la manie des vers, de plus, frondeur avec une pointe de la philosophie nouvelle, il eut la maladresse de déplaire à Mme de Pompadour et de perdre la faveur du Roi, en même temps que sa carrière militaire (1).

Sa disgrâce fut un titre à la protection de Marie Leczinska; nommé commandant de Toul, puis de Bitche, il ne tarda pas à devenir maréchal des logis de Stanislas et joua à la petite cour de Nancy un rôle brillant. Solignac et Tressan s'entendirent pour persuader au roi de Pologne de fonder une académie, une société de gens de lettres qui ne relèveraient que d'eux-mêmes et de leur royal fondateur, sans s'arrêter aux objections du chancelier. Ce projet plut à Stanislas et, le 3 février 1751, se tint la première assemblée publique de cette

(1) M. D'HAUSSONVILLE, *Histoire de la réunion de la Lorraine à la France*, 4e volume.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

compagnie. On prononça plusieurs discours, et ce fut à cette occasion que le lieutenant général de police Thibaut donna au prince le surnom de *Philosophe bienfaisant,* que lui a confirmé la postérité (1). Montesquieu, un des premiers admis, écrivait à ce propos à Stanislas : « Il faudra que Votre Majesté ait la bonté de répondre elle-même pour moi à son académie du mérite que je puis avoir. Sur son témoignage, il n'y aura personne qui ne m'en croye beaucoup. »

Il envoya pour tribut *Lysimaque* et une savante dissertation de son fils; le président Hénault y joignit *le Réveil d'Épiménide.*

Saint-Lambert fit, dans un discours, cette prédiction qui devait s'accomplir un jour : « L'auguste fondateur de cette société qui serait aimé de tout ce qui l'environne, quand il n'en serait pas le maître bienfaisant, entendra la voix des peuples ajouter aux éloges que le sentiment dicte à ses courtisans. »

La liste des académiciens s'augmenta rapidement, et reçut un nouvel éclat d'autres célébrités telles que Fontenelle, le primat de Lorraine, M. de Choiseul, l'évêque de Troyes, le Père Leslie, le Père de Menou, etc. Stanislas était trop lettré pour ne pas attacher une véritable importance à cette fondation qui complétait le mouvement littéraire dont il avait été l'inspirateur. Mais ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à maintenir le calme entre ces savants un peu batail-

(1) Memoires de l'Académie de Nancy.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

leurs et très susceptibles, notamment entre Tressan et le Père de Menou.

Divers auteurs reprochent à Stanislas des inégalités d'humeur à l'égard de l'Académie, des caprices et même des exigences d'amour-propre. Quel est donc le caractère sans défaut? Tout en l'admirant souvent, nous ne prétendons point qu'il n'ait mérité parfois quelques critiques. Malgré toutes ses concessions, Stanislas eut moins de succès dans les conflits avec sa *cour souveraine,* qui ne lui ménagea ni les difficultés ni les préoccupations pendant son long règne.

Il avait au suprême degré cette faculté des âmes supérieures et chrétiennes : il savait pardonner; le récit suivant s'ajoutera comme le témoignage d'une magnanimité bien rare. Nous avons vu autrefois le roi de Pologne fugitif devant Frédéric-Auguste triomphant, et dépouillé par lui de sa couronne. Maintenant ce même Auguste, accablé de semblables revers, se voit chassé à son tour de son électorat; ses ennemis partout victorieux ont forcé ses villes, désolent ses provinces, tandis que lui-même, sans asile, a tout à craindre pour sa liberté et pour celle de ses enfants. Dans ce cruel abandon, c'est à Stanislas qu'il s'adresse, c'est à ce prince qu'il envoie ses enfants!.... Quelle générosité! Ils sont malheureux, tout est oublié, et s'il rappelle encore à ses jeunes hôtes les injustices, les violences commises autrefois contre lui, ce n'est point pour leur en faire un reproche, mais pour leur dire au contraire : « Rassurez-vous, mes amis, le ciel sans doute m'éloigna

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

de ma patrie pour que je fusse à portée de vous accueillir dans le malheur, il est doux pour mon cœur de pouvoir me venger sur vous par des bienfaits. Vous ne serez point étrangers dans ma cour et, jusqu'au jour où vous embrasserez votre père, c'est moi, mes amis, c'est moi qui vous en tiendrai lieu. »

Si pendant près de trente ans l'adversité suspendit les coups supportés autrefois avec tant de résignation par Stanislas, il ne fut cependant exempt ni de soucis, ni de tristesses!

Les nécessités de sa situation l'obligeaient à accepter en apparence des mesures qu'il déplorait en secret. M. de la Galaizières, assez habile pour entourer d'égards son souverain, tandis qu'il appesantissait sa main de fer sur la Lorraine, entreprit avec la cour de Nancy une lutte qui déchira le cœur de Stanislas. Celui-ci devait soutenir le représentant de la France, l'exécuteur des impitoyables rigueurs de Versailles, et en même temps il se sentait plein de commisération pour les Lorrains, écrasés par des impôts excessifs et des corvées insupportables.

La cour souveraine, avec une énergie et une persistance bien louables, combattit pour une juste cause! Elle triompha! M. de la Galaizières dut céder, mais quelle longue lutte pour y parvenir!

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

CHAPITRE XIII.

Affliction que ressent Stanislas de la conduite de Louis XV. — Détails sur la vie et les épreuves de Marie Leczinska. — La duchesse de Luynes est nommée dame d'honneur. — Relations de la Reine avec le duc et la duchesse de Luynes. — Importance des Mémoires du duc de Luynes. — La duchesse contribue à les rendre plus intéressants par sa correspondance avec la Reine. — Mme de Châteauroux. — Maladie du Roi à Metz. — Dévouement de la Reine. — Réconciliation des époux. — Renvoi de la duchesse de Châteauroux. — Espérances déçues de la Reine.

La conduite de Louis XV à l'égard de la Reine avait été pour Stanislas la source d'un vif chagrin. Son caractère conciliant et le silence que Marie s'était imposé sur toutes ses tristesses, permettaient de conserver l'apparence de l'union dans la famille royale, et d'en sauvegarder la dignité toutes les fois que le gendre et le beau-père se réunissaient à Versailles ou à Lunéville.

La Reine y trouvait un adoucissement à ses peines, car l'amour filial tenait une large place dans son cœur et certainement elle puisait à cette source le courage de son admirable résignation. Elle jouissait en outre de la position prépondérante que Stanislas avait conquise dans son nouveau gouvernement et du bien qu'il parvenait à y faire.

Il est nécessaire maintenant de revenir en arrière

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

pour parcourir cette longue phase d'épreuves que la Reine a acceptées avec une incomparable patience et pour la suivre en même temps dans le cours intéressant d'un règne inséparable de celui de Stanislas.

En reproduisant certaines parties de sa volumineuse correspondance consacrée *aux délices de l'amitié,* suivant son aimable expression, nous essayerons de faire partager plus généralement le culte qu'elle inspirait à son intimité.

Nous passerons rapidement en revue tous les personnages mêlés particulièrement à son existence, et qui en ont atténué ou causé la tristesse : ils appartiennent à l'histoire et par cela même ils doivent être signalés.

Nous avons laissé Marie Leczinska, très affligée de la défaite de son père en Pologne, et les nouveaux honneurs accordés un peu plus tard à Stanislas, ne la consolèrent pas tout de suite de l'anéantissement de grandes espérances pour son ancienne patrie.

A cette même époque, elle avait d'autres peines bien amères qu'elle cherchait à dissimuler, mais qui commençaient à être connues de toute la cour. Louis XV, faible et léger, ne résista pas longtemps aux entraînements que ses courtisans suscitaient autour de lui.

Un essaim de jeunes femmes plus coquettes, plus séduisantes les unes que les autres, Mlles de Charolais, de Sens, Mmes de Mailly et ses sœurs, Mmes d'Estrées, d'Autun, de Montauban, se disputaient la faveur de distraire le plus ennuyé des rois.

Ce fut à Choisy, à la Muette, à Saint-Léger, qu'on

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

dirigea les chasses et les promenades de ces brillantes amazones. Le jeune monarque y trouvait une indépendance et des plaisirs qui convenaient mieux à son caractère peu sociable et ennemi de la représentation.

Rien n'était épargné pour le retenir dans ces charmants pied-à-terre où il se dépouillait si volontiers des attributs de la royauté pour jouir d'une funeste liberté. La séparation des époux devint à partir de ce moment un fait presque officiel.

En 1734, bien peu de temps après avoir été délaissée par le Roi pour Mme de Mailly, la Reine prit comme dame d'honneur, la duchesse de Luynes. Le ciel sembla la guider dans ce choix et lui préparer une de ces affections sincères, pleines de dévouement, destinées à devenir la consolation d'une souveraine qui cachait sous un éclat trompeur les souffrances de son cœur brisé.

Mlle Brulard, veuve du marquis de Charost, tué à Malplaquet, épousa, à l'âge de quarante-huit ans, le duc de Luynes, veuf lui-même de Mlle de Neufchatel, de la maison de Bourbon-Soissons, et n'ayant que trente-sept ans. Maître de camp d'un régiment de cavalerie, il avait prêté serment au Parlement comme duc et pair en 1723 et céda, en 1732, son régiment au duc de Chevreuse, son fils, pour ne plus s'occuper que de ses *Mémoires* et pour se consacrer à l'intimité dont Saint-Simon et le président Hénault étaient les fidèles.

Ses *Mémoires* sont d'une scrupuleuse exactitude, chaque jour y a sa page intéressante. C'est la grande

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

histoire racontée familièrement et entourée de mille détails qui la mettent plus à portée de chacun. Vrai livre ouvert à ceux qui cherchent dans la vie de Marie Leczinska l'exemple de hautes vertus.

C'est là seulement que se révèlent la finesse, l'enjouement et aussi l'abnégation de sa personne. Sa correspondance, si fidèlement reproduite, pourrait tenir lieu d'un panégyrique anticipé. On la voudrait plus heureuse, mais on ne saurait l'imaginer meilleure et plus accomplie.

« La duchesse de Luynes était une personne du monde de réel mérite, et la Reine reconnut que nulle à la cour n'était plus digne de son attachement; elle daigna lui faire toutes les avances et devint son amie. » Le président Hénault, en parlant de la duchesse, s'étend sur toutes ses grandes qualités et dit : « Noble, généreuse, fidèle, discrète, ennemie de toute ironie, proscrivant la médisance, qui n'approche pas de sa maison, elle est considérée de toute la famille royale qu'elle reçoit quelquefois chez elle (1). »

Elle a pris une grande part aux *Mémoires* du duc, soit par les événements quotidiens auxquels elle s'est trouvée associée, soit par la correspondance que la Reine entretenait avec elle, en l'initiant à tout ce qui la concernait, lorsqu'elles étaient séparées. Les lettres de la Reine sont d'une simplicité et d'une confiance qui honorent également celle qui les écrit et celle qui les reçoit.

(1) Lucien Perey, *Président Hénault*.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Marie Leczinska avait trouvé dans la duchesse de Luynes une de ces rares personnes dont son père lui avait recommandé la société : « Je ne connais, lui disait le roi Stanislas, dans le Mémoire qu'il avait composé pour son éducation, qu'une sorte de gens qui rendent les sociétés aimables, ce sont les personnes vertueuses dont l'humeur est douce et le cœur bienfaisant, dont la bouche exprime la franchise et la physionomie sans art, le sentiment et la candeur ; qui, sévères sans mysanthropie, complaisantes sans bassesse, vives sans emportement, ne louent jamais par prévention ou par caprice. »

Mme Campan, écrit que Marie Leczinska avait accordé toute son amitié à sa dame d'honneur, à son mari et à son beau-frère, le cardinal de Luynes; elle les avait choisis pour amis et les appelait *ses honnêtes gens.*

Lorsque le Cardinal sentit venir le poids des années, il se décida à initier Louis XV aux affaires, après l'en avoir longtemps éloigné, attendu qu'il voulait en être le maître.

L'avocat Barbier, dans ses *Mémoires* raconte qu'en 1737 le Roi a été assez malade et qu'on lui a défendu la chasse pour quelque temps. « On le trouve très changé, dit-il, très diminué. On ne croit pas qu'il veuille se gêner à travailler par lui-même aux affaires du royaume, ce qui embarrasse furieusement le cardinal dans le choix d'un ministre qui puisse lui succéder. »

Un an plus tard, Barbier ajoute : « Le Cardinal est malade, il a quatre-vingt-cinq ans; on craint sa mort.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Le Roi travaille présentement tous les jours avec chacun des quatre secrétaires en particulier, et s'informe des détails. Il travaille aussi presque tous les jours chez le cardinal.

« C'est un grand bien que la tête de ce ministre ne soit pas attaquée et qu'il ait quelque temps pour accoutumer le Roi au travail qu'il n'aime pas; les détails l'ennuyent.

« Du reste, la personne de Louis XV n'est point connue dans le public; les Jansénistes le font passer pour un jeune homme qui ne sait ni entendre, ni parler; ils se trompent. Il a une mémoire excellente, sait très bien les mathématiques, qui lui plaisent et en raisonne bien. Il raconte mieux que personne, mais il faut qu'il soit avec son monde particulier. Il est très timide et n'aime point à représenter. Il a une discrétion qui va jusqu'à la dissimulation. Sa prévention est aveugle pour le cardinal, de façon qu'il est difficile de savoir s'il ne le craint pas autant qu'il l'aime. »

Barbier écrit encore en septembre 1738 : « Le cardinal se brouilla avec le Roi; on ne sait si c'est pour Mme de Mailly ou pour n'avoir pas déféré à ses avis. Il se retira à Issy, dans la maison du séminaire de Saint-Sulpice. Il y est resté huit jours, et pendant ce temps, la Reine a été le voir, chose extraordinaire, car la Reine ne fait point de visites et que, d'ailleurs, elle n'a jamais été contente de lui (1).

(1) Barbier.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

« Enfin, il est revenu à Versailles le 14, pour assister au conseil, et a repris le train des affaires. »

Le Cardinal s'éteignit lentement en 1743, trop tard pour la France, dont il avait compromis les intérêts par son amour du repos, et trop tôt pour la Reine, car il maintenait par son influence prédominante, quoique molle, une certaine convenance dans l'intérieur de Louis XV (1).

Pendant sa longue agonie, Marie Leczinska essaya vainement d'obtenir de lui un entretien particulier. Une seule fois par les paroles suivantes échappées au vieillard mourant, elle put juger de ses sentiments pour elle : « La Reine, dit-il, qu'elle ne vienne pas; j'oublie tout le mal qu'elle m'a fait, je le mets au pied de la croix. »

Avant de quitter le Cardinal pour toujours, c'est bien ici la place de produire les lettres inédites que nous avons retrouvées aux archives du ministère des affaires étrangères. Il y en a huit de cette grande écriture spéciale à la Reine; l'orthographe est bien incorrecte, plusieurs mots sont illisibles, mais elles sont toutes adressées au Cardinal sur un ton d'affection et d'intimité qui les rendent curieuses. Malgré l'indulgente bonté de la Reine, elle n'avait jamais pu se méprendre sur l'hostilité de Fleury vis-à-vis d'elle. Certains historiens ont assuré que, par aversion pour elle, il n'avait jamais cherché à combattre les désordres du Roi. Ceci n'est pas probable, mais il avait joué un triste

(1) Comtesse D'ARMAILLÉ, *La reine Marie Leczinska*, p. 135, 2e édition. 1870.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

rôle dans l'intimité du ménage royal, en détachant Louis XV de Marie. C'était là une mauvaise action, et ce fut le point de départ des infidélités du Roi.

Dès que la politique et son autorté n'étaient pas compromises, il pratiquait sans scrupules la doctrine du *laisser faire*, pour ne point contrarier son élève, et il est juste de lui reprocher son indifférence pour les écarts de Louis XV. Dans la correspondance de Marie Leczinska, on ne trouve nulle trace de cette diplomatie dont elle usait près du Cardinal pour se rendre le Roi favorable.

Les lettres qui vont suivre ne sont point longues, mais elles contiennent toutes les mêmes témoignages d'attachement, quoiqu'à des dates différentes.

En lisant entre les lignes, on devine que la tendresse craintive de Marie pour le Roi était le mobile d'expressions en désaccord avec sa franchise ordinaire. Son âme confiante espérait sans doute triompher, par des avances répétées près du Cardinal, de la malveillance qu'il ne cherchait même pas à dissimuler. Elle voulait s'en faire un allié pour conserver le cœur du Roi. Vaines illusions, tentatives inutiles! Le Cardinal fut et resta toujours l'ennemi de la Reine. Cependant, ainsi qu'il a été dit plus haut, sa présence mettait encore un frein aux scandales qui se préparaient à la cour, et, sous ce seul rapport, Marie put le regretter.

Première lettre de la Reine :

« Vos lettres, mon cher Cardinal, me font toujours

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

plaisir, mais je vous advoue que celle d'aujourd'hui l'a augmenté.

« Dieu merci, que le Roi se porte bien, ma santé est assez bonne au rhume près, je crois que la mort du cardinal de Noailles, n'affligera pas beaucoup de monde ni d'un côté ni de l'autre. Dieu veuille lui pardonner les maux qu'il a causé à l'Église.

« Je suis, mon cher Cardinal, de cœur et d'âme à vous.

« Ce 4.

« MARIE. »

Deuxième lettre :

« 7 mai 1729.

« Celle-ci, mon cher Cardinal, n'est que pour vous confirmer ma bonne santé, comme je vous ai écrit hier, je n'ay rien à vous dire et je ne veux pas même vous importuner sachant combien vous avez d'affaires. Assurez le Roi de mes tendres amitiés et soyez persuadé que je suis, mon très cher Cardinal, de cœur et d'âme à vous.

« Ce 8.

« MARIE. »

Troisième lettre :

« *A mon cousin le cardinal de Fleury.*

« Le page du Roi vient d'arrivé, mon cher Cardinal,

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

et m'a remis votre lettre, je ne vous dirai point que c'est avec plaisir, puisque vous en devez être sceur; je suis bien sensible à tout ce que vous me dites de la part du Roy; je vous prie de l'assurer que mon impatience augmente à mesure que le voyage avance. Je vous prie, mon cher Cardinal, de dire aux dames qui vous ont dit que je veillais que ce sont des babillards et qu'une autrefois elles ne seront pas de mon secret; il est vrai, mon cher Cardinal, que quelquefois j'étouffe beaucoup après soupé cela fait que je ne peux me coucher, mais depuis quelque temps comme je n'étouffe plus, je me couche de meilleure heure, mais il y a un moyen plus sceur de m'empêcher de veiller est que le Roy reste toujours ici où que j'aille avec lui, je me coucherai à huit heures si on veut, ceci est un peu éffronté, mais cela est vrai, car on ne s'ennuie jamais avec ce que l'on aime; pour ce qui est des stations, je l'ai fini aujourd'hui et il n'est point vrai qu'elles ont été longues, j'attends impatiemment Helvétius pour lui chanter pareille, car il n'est jamais content et je suis toujours très sage, je suis outré du phénomène qui doit n'avoir ici... (1). Je suis persuadée que la Reine, ma mère en sera bien faché.

« J'espère pourtant qu'elle l'empêchera de venir. Je vous suis bien obligée de la liste des bénédictions. Je suis, mon cher cousin, à vous.

« Ce 25.

« MARIE. »

(1) Illisible.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Quatrième lettre :

« Que Dieu soit loué, mon cher Cardinal, que l'avanture de la chasse ne soit pas arrivée ici, car j'en serais morte de peur, je suis bien inquiète du pauvre d'Antim, c'est une mauvaise marque pour lui de manquer d'apétit, ma santé est, Dieu merci, assez bonne à l'ennui près, je vous prie, mon cher Cardinal, de remercier le Roy de son souvenir et de l'assurer d'une tendresse sans égalle, je suis, mon cher Cardinal, de cœur et d'âme à vous.

« Ce 27.

« MARIE. »

Cinquième lettre :

« J'ay lue, mon cher cardinal, la lettre à Helvétius et lui ait dit d'aller à Chantilly comme vous le marqué et j'ay écrit à Mlle de Clermont pour lui demander des nouvelles de son frère et luy dire que j'y envoie Helvétius. Adieu, mon cher Cardinal, je suis bien aise d'avoir une occasion qui me procure le plaisir de vous répéter que je suis sans fin de cœur et d'âme, votre parfaite amie,

« Ce mercredi, may. »

« MARIE. »

Sixième lettre :

« Je suis, mon cher Cardinal, dans une inquiétude horrible de M. le Dauphin, quoique l'on assure que ce

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

qu'il a est très peu de chose, cela n'empêche pas que je sois très inquiète, je comptais aller chez lui, mais on a trouvé à cause du Roy et de mon estat qu'il estait plus prudent que je n'y alla point : vous en rendrez compte au Roy, faites-lui mes tendres compliments, je suis, mon cher Cardinal, à vous de tout mon cœur; à cinq heures. »

Septième lettre :

« Octobre 1734.

« C'est Mme de Rubempré, femme de M. de Rubampré-Maillé, qui demande à entrer dans mes carrosses, son mari estant Maillé. Sa belle-mère ayant été dame d'atours, sa belle-sœur, dame du palais, je crois qu'on vous l'a mal dit, car tout marquis de Maillé ont toujours monté, je ne l'ai pourtant pas voulu faire sans vous en parler, je ne vois pas quel rapport Mlle de Villeneuve i a vue que c'est une fille, il faut que vous ayez compris Mlle de Maillé et ce n'est point cela; c'est Mme de Rubempré; je vous souhaite bon apétit, mon cher Cardinal. Buvez à ma santé. »

Huitième lettre :

« Octobre 1734.

« J'envoye, mon cher Cardinal, savoir des nouvelles du Roy, à qui vous remétrés ma lettre en lui faisant

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

mille tendres compliments de ma part, j'ay esté hier au (1), je vous l'ay mandé et n'en suis revenu qu'à onze heures, la compagnie qui est ici ne m'invitant pas à revenir plustôt.

« J'ai commencé mes eaux ce matin, j'ay des maux de reins affreux, cela ne m'empêchera pourtant de partir mardi et j'espère vous trouver mercredi en bonne santé, ce que je désire de tout mon cœur, mon cher Cardinal, par l'amitié sincère que j'ay pour vous.

« Ce mercredi. »

C'était le moment où le monarque subissait le joug despotique de la jeune marquise de la Tournelle, nommée duchesse de Châteauroux, qui succédait à ses sœurs dans les faveurs de Louis XV. Cette nouvelle passion sécha rapidement les larmes du royal élève pour le vieux précepteur, dont la mort produisit moins d'effet qu'on ne le supposait.

Mme de Châteauroux est représentée comme une beauté éblouissante. Elle avait vingt-quatre ans; de taille haute et majestueuse, avec des traits réguliers, de grands yeux bleus, des mouvements remplis de grâce, tout en elle était séduisant (2). Elle pouvait être tendre, fière, imposante à l'occasion, mais sans calcul. Pleine d'énergie dans l'accomplissement de ses volontés; lorsqu'elle essaya de tirer le Roi de son indolence politique,

(1) Illisible.
(2) *Mémoires de la duchesse de Brancas.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

il lui disait : « Vous me tuez. — Tant mieux, répondait la duchesse, il faut qu'un roi ressuscite. » Elle parvint enfin à lui inspirer le désir de régner par lui-même et de commander ses armées. Sous cette impulsion, le cabinet de Versailles sortit d'une torpeur que le Cardinal avait toujours voulu imposer (1). Voltaire fut envoyé au roi de Prusse pour combiner une attaque contre l'Autriche, en Moravie et en Bohême. Le prince de Conti se dirigeait sur l'Italie avec vingt-cinq mille hommes, tandis que le maréchal de Noailles et Maurice de Saxe s'acheminaient avec le gros de l'armée vers les Pays-Bas.

La France crut un instant que le Roi allait réaliser ses justes espérances et que, débarrassé de la tutelle oppressive du Cardinal, il allait aussi reprendre les fières traditions de Louis XIV; mais ces velléités n'étaient que factices et ne devaient avoir que la durée éphémère d'une passion violente et malsaine.

Le président Hénault écrit « que la Reine souffrit l'impossible des procédés blessants et des injurieux propos de l'insolent trio, en faisant allusion aux trois sœurs qui avaient successivement captivé le Roi, Mmes de Mailly, de Vintimille et de Châteauroux. Celle-ci surtout abreuva Marie d'amertume, en ne craignant pas de se montrer aux armées, à la suite du Roi et en usurpant avec éclat les droits de la Reine. »

Le duc de Luynes raconte que peu de jours avant le

(1) Comtesse D'ARMAILLÉ, *La reine Marie Leczinska*, p. 138.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

départ du monarque pour la Flandre, il entendit la Reine manifester, un soir après souper, le désir qu'elle avait d'accompagner Louis XV à la frontière, et avouer en même temps qu'elle craignait de le lui demander.

A la suite de nombreuses hésitations, elle se décida à lui écrire. Le matin, au petit lever du Roi, elle lui remit elle-même sa lettre et se retira aussitôt dans un état de confusion et d'embarras qui frappa tous les assistants.

Louis XV répondit par une lettre très froide, dans laquelle il disait être fâché que les circonstances ne lui permissent pas de la laisser partir, à cause de la trop grande dépense qu'occasionnerait un tel déplacement, et il quitta Versailles sans lui adresser un mot d'affection. Il s'était borné la veille, après souper, et en présence de la Cour, à lui faire une visite d'un quart d'heure.

Marie dévora en silence, et toujours avec une grande dignité, l'humiliation qui lui était réservée quand, après la prise de Menin, elle apprit que, plus favorisée qu'elle, la duchesse de Châteauroux venait d'obtenir du Roi d'aller le retrouver à l'armée. De Lille, Mme de Châteauroux le suivit à Metz; là, le scandale de sa conduite n'eut plus de bornes, jusqu'à ce que Louis XV tombât si gravement malade, qu'en quelques jours son état devint désespéré.

A cette nouvelle, envoyée par le comte d'Argenson, les inquiétudes de la Reine égalèrent sa perplexité. Elle n'osait partir sans être demandée, et un échange

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

continuel de courriers, entre Versailles et Metz, ne parvenait pas à calmer ses cruelles angoisses.

Enfin, dans sa conscience troublée, à l'approche d'un danger suprême, le Roi demanda à se confesser et à recevoir les derniers sacrements. L'évêque de Soissons en profita pour obtenir le renvoi de la duchesse et le retour de la Reine, qui partit bouleversée de Versailles et aussitôt que les difficultés de l'étiquette le lui permirent.

A son arrivée, le Roi exprima un vif repentir du scandale qu'il avait donné : « Me pardonnez-vous ? » disait-il sans cesse à la Reine, dont les larmes et les tendres attentions le touchaient.

A mesure que le danger diminuait, Marie ouvrait son cœur à l'espérance. Elle jouissait aussi de l'amour du peuple, car à la nouvelle de la maladie de Louis XV la consternation avait été générale ; les églises, ouvertes jour et nuit, retentissaient des prières des fidèles ; les prêtres lisaient en chaire les bulletins de Metz et l'amende honorable du Roi.

Pendant le voyage de Marie les populations se précipitaient sur son passage pour la bénir et souhaiter le bonheur à *la bonne Reine,* tandis que Mme de Châteauroux, accablée d'injures, eut grand'peine à se soustraire à la colère publique.

La France célébra avec enthousiasme le rétablissement du Roi. La Reine, confiante dans le pardon qui lui était demandé et dans les expressions de repentir et de reconnaissance pour le dévouement qu'elle avait

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

prodigué à son royal époux, ne songea plus qu'à la joie d'avoir retrouvé une affection si chère. Mais, hélas! ce n'était qu'un mirage qui devait rendre la réalité plus douloureuse encore.

Louis reprit sa défiance ombrageuse et ses procédés plus durs que jamais vis-à-vis de la Reine et du Dauphin.

Dès que Louis XV fut assez rétabli pour continuer son voyage en Alsace, il refusa fort brusquement à Marie l'autorisation de l'accompagner de nouveau. Le séjour que le Roi et la Reine firent à Lunéville avec une pompe que Stanislas cherchait à imiter de Versailles, se passa au milieu des fêtes, et sembla faire oublier les tristesses qui envahissaient la souveraine.

Avant le départ de son gendre, Stanislas lui fit visiter Chanteheux, situé à une heure et demie de Lunéville.

Voici ce que dit de cette demeure le duc de Luynes :

« ..... C'est un salon que Stanislas a fait bâtir dans une ferme. Salon un peu plus petit que celui de Marly, mais beaucoup plus orné; entouré de quatre péristyles dont il n'est séparé que par des colonnes de stuc; il y a dans chacune des encoignures une cheminée de marbre avec une glace et un tableau; les panneaux dans les péristyles sont aussi de stuc coloré comme si c'étaient des peintures. Il est situé dans le milieu d'une plaine, la vue est étendue sans être fort ornée; beaucoup de dorures et au total un coup d'œil magnifique, agréable et singulier.

« Dans les encoignures, derrière les cheminées, il y a une petite chambre à niche et à cheminée, il n'y a que

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

trois de ces chambres; le quatrième angle est occupé par l'escalier, car le salon est en haut. Il est terminé par un dôme, éclairé de plusieurs fenêtres, au-dessus duquel il y a un balcon bordé par une balustrade de fer où l'on peut mettre de la musique. Il y a aussi un grand bâtiment sur la gauche en entrant pour une basse-cour, remise, écuries et plusieurs logements. Il y a un quart de lieue du jardin à Chanteheux. Ce n'était qu'une vraie ferme où le roi de Pologne a fait une dépense considérable; il y a fait des bâtiments pour l'usage d'une espèce de ménagerie; il y a entre autres deux colombiers, l'un à droite, l'autre à gauche; vis-à-vis la face opposée à Lunéville, il y a un grand bassin d'eau, d'une forme agréable, entouré de treillage.

« De Chanteheux, Stanislas a ramené le Roi jusqu'au salon bâti dans un autre goût à la tête du grand canal de Lunéville.

« Dans ce salon, il y a une grande table à manger, sur laquelle est un surtout rempli de jets d'eau. Il y en a une de même à la Malgrange.

« Cette construction domine des nappes d'eau qui tombent en cascades, et tout près se trouvent plusieurs petits jardins contenant un petit pavillon composé d'une chambre, trois cabinets et une petite cuisine. Le roi de Pologne les a donnés à plusieurs de ses principaux officiers pour leur amusement. Il y a sept de ces petites maisons du côté de Chanteheux, il y en a une un peu plus grande au bord du canal.

« On visita aussi un autre salon, nommé le *Trèfle* et

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

qui se trouve vis-à-vis d'une des ailes du château de Lunéville; il est bâti à la turque, c'est celui qui a fait l'étonnement du président Hénault. Ce salon est joli, mais petit; il est accompagné de trois petites chambres. En haut il y a un autre salon d'où la vue est fort belle et donne sur un fameux rocher, où se meut une population au moyen du mécanisme de Vaucanson.

« C'est un village qui est représenté; on y voit des maisons, des femmes, des fileuses, des coqs, des poules, des chèvres, des moutons, des scieurs de long, des chats, des pigeons, le tout fort naturel.

« Toutes ces figures sont mouvantes par le moyen d'eau; les coqs chantent, les moutons paissent, le fumeur fume, et l'on voit la fumée sortir de sa bouche; l'ivrogne boit, et sa femme d'en haut lui jette de l'eau; l'ermite se frappe la poitrine, le charretier veut faire monter sa charrette dans une espèce de montagne. Les scieurs de long scient. C'est un travail prodigieux et une idée fort ingénieuse. »

« Dans cette réception à Lunéville, continue le duc de Luynes (1), il y a eu comédie et présentation des dames suivant les règles les plus strictes de l'étiquette; les dames présentées en grand habit. Les dames titrées ont été au souper du Roi, au petit couvert, avec plusieurs dames non titrées; elles ne se sont point assises et ont quitté le souper après y avoir resté moins d'un quart

(1) *Mémoires du duc de Luynes*, publiés par MM. Dussieux et Soulié, 6e volume.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

d'heure. Lorsque le Roi assista à la messe, il y eut de la musique comme à Versailles. »

Stanislas conduisit encore son gendre à Jolivet, ancienne ferme transformée en ménagerie très bien entretenue, d'où l'on aperçoit le château de Lunéville avec toutes ses dépendances et même le château de Craon.

Louis XV apprécia la réception du roi de Pologne, et en quittant Lunéville il dit à M. Vernault, secrétaire du cabinet et directeur de la *Gazette de France* : « Vous ferez sans doute un bel article de Lunéville, car je suis bien content de ce lieu. » Il embrassa plusieurs fois Stanislas, et, en écrivant quelques jours après à Marie, il la chargea d'exprimer à son père combien il avait lieu d'être satisfait de sa réception en Lorraine et combien il l'en remerciait, ajoutant qu'il regrettait de ne pas avoir vu le roi de Pologne avant de partir, mais « qu'il avait craint qu'il fût trop matin et qu'il l'incommoderait ».

Louis XV envoya 200 louis pour être distribués dans la maison du roi et de la reine de Pologne.

A Lunéville, Marie fit encore une tentative pour obtenir de son époux la permission de l'accompagner jusqu'à Strasbourg. Le Roi répondit : « Ce n'est pas la peine, je n'y serai presque pas. » Elle lui demanda alors si elle ne pourrait pas rester à Lunéville; il lui répondit toujours aussi sèchement : « Il faut partir deux ou trois jours après moi. » La Reine fut profondément affligée de ce refus si durement exprimé.

Malgré le désir qu'avait Stanislas de mener sa fille à Ainville, le projet ne s'effectua pas. Du reste, Ainville

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

était peu considérable, et n'avait que l'apparence d'une ferme, dans laquelle le roi de Pologne avait fait arranger un appartement pour lui et pour la Reine.

En partant, Marie Leczinska offrit au duc d'Ossolinski, grand maître de la maison de Stanislas, une très belle boîte qu'elle avait achetée à Lunéville et distribua pour 20,000 francs de cadeaux dans la maison de son père.

Précédée par Stanislas, qui avait été préparer les logements, la Reine se rendit à la Malgrange, château d'un beau style et décoré à l'intérieur avec élégance, quoique un peu trop surchargé de dorures. Il y eut réception des dames de Lunéville et de Nancy, désignées par le roi de Pologne « pour faire leur cour et manger soir et matin avec la Reine ». Ces repas officiels eurent lieu dans la vaste et belle salle au milieu de laquelle se dressait une grande table légendaire par le jet d'eau qui la surmontait. A part cela, les réceptions s'y faisaient (selon le goût du maître) sans trop de cérémonie; les hommes se servaient de *chaises à dos* devant le Roi.

Un couvent de Capucins était établi dans les dépendances de la Malgrange. De petite dimension, mais convenablement disposé, il renfermait une chapelle ornée avec goût et où le Saint Sacrement était exposé. Les religieux remplissaient les fonctions d'aumôniers; ils disaient la messe et distribuaient les aumônes royales tous les vendredis. Ces mêmes jours, ils faisaient une procession autour d'un grand crucifix élevé dans le parc.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Parfois aussi les Nancéens y venaient en pèlerinage.

C'est de la Malgrange que la Reine fit partir M. de Chamazel pour aller complimenter en son nom la duchesse douairière de Lorraine, qui l'avait fait saluer lors de son passage à Bar-le-Duc. Marie se rendit à Nancy, où elle entendit la messe à la Mission, qu'elle visita après dans tous ses détails.

« Cette Mission est un fort beau bâtiment; la face a deux ailes qui avancent sur un très grand jardin fermé de murailles, au delà duquel est encore un terrain appartenant à la maison et planté de vignes.

« La chapelle où est le Saint Sacrement est assez grande, très claire et magnifiquement organisée. Le roi de Pologne s'y est réservé un très grand appartement rempli de beaucoup de sculptures fort belles. Les dortoirs, réfectoires, etc., sont beaux; il y a des chambres pour ceux qui veulent y faire des retraites.

« C'est le Père de Menou qui est à la tête de cette fondation. Rien n'est si grand, si utile, si magnifique!

« Le roi de Pologne, pour le rendre plus durable après sa mort, voudrait bien qu'auparavant le Roi consentît à l'union qu'il voudrait faire d'un bénéfice à cette maison de missionnaires; à cette époque il n'avait pu encore l'obtenir. Il y a aussi la maison du primat (l'abbé de Choiseul) et son église primatiale, qui est toute neuve, fort large, pas tout à fait assez longue, très claire et dont le dôme est peint, ce qui ne fait pas un effet agréable avec le reste de l'église, qui est blanche. Cette église a été bâtie par le duc Léopold, qui avait donné la prima-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

tiale à son frère. Il avait voulu ériger Nancy en évêché, il ne put y réussir, et demanda au Pape d'avoir un primat au lieu d'un prévôt ou princier à la tête du chapitre ; il obtint une bulle qui a mis cet établissement en règle. Il y eut plusieurs bénéfices, de sorte que cette place rapportait 20,000 livres de rente. Le roi de Pologne, de son autorité, y a mis un chapitre de Nancy dont l'église tombait en ruine (1). »

Le roi de Pologne quitta la Malgrange avant Marie, pour aller l'attendre près de Toul, à Void, où elle devait dîner, et la précéda encore à Bar-le-Duc, où elle devait coucher. C'est ainsi qu'il procédait lorsqu'il voyageait avec la reine de Pologne : partant de grand matin, arrivant de bonne heure au gîte, s'impatientant de ne pas voir arriver assez vite ceux qu'il attendait et tâchant de se distraire en fumant sa pipe.

Rien ne peut mieux réfuter le reproche de prodigalité adressé par quelques auteurs à Stanislas, qu'en décrivant l'ordre et la règle qui régnaient dans sa maison. Nous ne ménagerons donc pas les détails puisés à différentes sources et plus particulièrement à celle du duc de Luynes, si souvent en relation avec le duc d'Ossolinski, grand maître de la maison de Lorraine, comme nous l'avons déjà dit.

Il est intéressant de constater ce que 2 millions de revenus alloués par Louis XV à son beau-père ont pu produire, sous la direction si intelligente de ce dernier,

(1) *Mémoires du duc de Luynes*, 6e volume.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

en fondations utiles et en travaux souvent grandioses. Les comptes étaient arrêtés tous les huit jours et les difficultés (s'il y en avait) tranchées par un conseil nommé conseil aulique et composé de cinq ou six membres.

La dépense du roi de Pologne était de 80,000 livres par mois; l'extraordinaire, d'environ 30,000 livres, et celle des bâtiments d'au moins 50,000 livres. Voici maintenant un aperçu de l'emploi de ce budget et du résultat de ces dépenses :

A Nancy, un établissement appelé la Mission, qui avait coûté 800,000 livres et était destiné à douze missionnaires jésuites. Ceux-ci devaient tous les ans, sur le certificat de l'évêque, de l'intendant et du président de la cour souveraine, distribuer aux pauvres honteux 12,000 livres d'aumônes manuelles; cette somme était comprise dans la fondation. L'église de la Mission existe encore, elle est vaste et d'un style assez pur. La reconstruction de l'église de Bon-Secours, desservie par les Minimes; à l'hôpital de Plombières une fondation pour les pauvres malades des États de Lorraine. D'énormes réparations au château de Lunéville; le rocher mouvant, ouvrage très dispendieux. Le salon de musique « nommé kiosque, où il y a des petites figures qui jouent de plusieurs instruments au moyen des eaux ». Le salon du Trèfle. Les sept petites chartreuses et une huitième plus grande accordée à M. de la Galaizières. Le canal qui avant n'était qu'un marais; les cascades, le salon qui est au-dessus, etc., etc.

Ce n'est cependant qu'une faible partie des dépenses,

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

si on les compare à tant d'autres fondations de bienfaisance et aux embellissements de Nancy, des châteaux de Commercy, de Chanteheux, de Jolivet et d'Ainville. Le duc d'Ossolinski avait la jouissance d'Ainville (environ 12,000 livres de rente) en raison d'une somme de 300,000 francs qu'il avait donnée pour les réparations.

Ce qui surprend, c'est que jamais rien n'était dû à la fin du mois, et que le roi de Pologne n'avait aucune dette. M. de la Galaizières, intendant, chancelier et chef du conseil, était logé au château; il y tenait un grand état et avait 70,000 livres, ainsi que le duc d'Ossolinski. Ce dernier et le grand maréchal, M. de Mezzelck, avaient la direction de la maison et des dépenses.

M. de Mezzelck remplissait auparavant, avec non moins de zèle et de talent, les mêmes fonctions à Chambord, où le roi de Pologne n'avait que 100,000 écus, sur lesquels il donnait 80,000 livres à la reine son épouse.

Il existait encore bien d'autres charges de moindre importance, mais onéreuses par leur nombre. M. de Thiange, grand veneur, avait sous ses ordres toutes les chasses et l'équipage pour le cerf (tant chiens que chevaux). Son premier écuyer était un Polonais, M. de Sali. La chasse à courre coûtait 45,000 livres. Stanislas avait huit attelages et la Reine quatre. Il faut citer aussi un premier maître d'hôtel, M. de Marsan, revêtu des mêmes fonctions sous le duc Léopold; des chambellans payés et non payés; des gentilshommes; huit pages pour le Roi, quatre pour la Reine, trente-six

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

valets de pied, cent soixante gardes, y compris les officiers; dans le principe, il n'existait qu'une compagnie des gardes, commandée par le marquis de Lambertye. Sur la demande de Stanislas, Louis XV le nomma lieutenant général sans avoir suivi la hiérarchie des grades.

Il fonda un établissement de cadets coûtant chaque année 66,000 livres. Sur quarante-huit élèves, il y en avait moitié de Polonais et moitié de Lorrains, plus cent vingt officiers. Ils étaient logés, nourris, chauffés, éclairés et pourvus des maîtres nécessaires. Tous les deux ans, il en sortait douze pour être placés à la suite de quelque régiment français. On leur accordait 2,000 francs de pension durant deux années, à moins qu'ils n'aient trouvé plus tôt quelque emploi.

Pendant le séjour de Louis XV à Lunéville, ces cadets lui servirent de gardes. Il y avait en outre le régiment des gardes de Lorraine, commandé par le fils du duc de Craon, le prince de Beauveau, et enfin des bataillons de milice lorraine, des maréchaussées fort bien tenues et portant la livrée du roi de Pologne. En donnant 500 francs par mois pour les pauvres, Stanislas encouragea les grands officiers de sa maison à suivre cet exemple, et ces sommes, ainsi réunies, étaient remises aux aumôniers pour en faire la distribution.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

CHAPITRE XIV.

Retour de la Reine à Versailles. — Acclamations du peuple. — Louis XV revient à Mme de Châteauroux. — Mort subite de la favorite. — Désespoir du Roi. — Conduite pleine de dignité de la Reine. — Le Dauphin. — Sa tendresse pour sa mère. — Fontenoy, 1745. — Lettres du Roi et du Dauphin. — Reproches faits à la Reine d'éloigner de Louis XV le Dauphin et la Dauphine. — Marie Leczinska se fait adorer de tous ceux qui l'approchent. — Le président Hénault. — Intimité de la Reine avec la famille de Luynes. — Mme de Pompadour. — Sa présentation à la cour; ses égards pour la Reine. — Mécontentement de Stanislas. — Sa visite à Dampierre.

En octobre 1744, la Reine revint à Versailles et partagea les honneurs qu'une population enthousiaste témoignait à Louis le Bien-Aimé pour célébrer son retour, ses succès et son rétablissement.

Les cris de « Vive la Reine ! » éclataient de toutes parts avec une persistance qui dut frapper Louis XV et ne pas lui laisser de doute sur la signification de cet élan général. Également assombri par cette dure leçon de ses sujets et par les regrets que lui inspirait le souvenir de la séduisante duchesse, il n'eut pas le courage de résister à une passion mal éteinte, et, poussé par son mauvais génie, le duc de Richelieu, Louis XV songea à rappeler la favorite. Il manifesta son ressentiment à tous ceux qui avaient contribué au renvoi de Mme de Châteauroux.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Il chargea M. de Maurepas, peut-être à titre d'expiation, de porter à la duchesse une lettre humble et passionnée dans laquelle il la suppliait de revenir à Versailles et « l'assurait qu'il l'aimait encore ». Ce fut dans l'ivresse de ce retour inattendu de la fortune que Mme de Châteauroux succomba, en quelques heures, aux atteintes d'une fièvre maligne. Le désespoir du Roi fut si grand qu'il inspira une sorte de compassion à ce peuple inconstant, tout prêt alors à s'intéresser à des regrets scandaleux, et à craindre les suites du coup qui frappait le Roi (1).

Celui-ci fut emmené par M. de Meuse à la Muette, pour se livrer dans cette retraite à toutes les violences de sa douleur. La mort subite de la favorite impressionna vivement la Reine, mais elle resta silencieuse et cacha sous une apparence de calme les humiliations et les souffrances qui lui étaient infligées. La privation de toute influence, les ennuis et les hontes les plus misérables, une pauvreté d'argent qui l'avait forcée tout un été, à Marly, à jouer avec de l'argent emprunté, la hauteur et les façons impérieuses de la duchesse de Châteauroux ne lui avaient épargné aucun froissement du cœur, aucune blessure d'amour-propre (2). Cependant, par son attitude pleine de convenance et de muette résignation, elle imposa silence à l'indignation de ses enfants et de ses amis.

Le Dauphin dissimulait avec peine les sentiments

(1) Comtesse D'ARMAILLÉ, *La reine Marie Leczinska.*
(2) *Mme de Pompadour*, par M. DE GONCOURT.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Google
Original from
PRINCETON UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
PRINCETON UNIVERSITY

douloureux qu'il ressentait. Écarté du cabinet du Roi sous de vains prétextes, il essuyait seul les larmes de sa mère et soutenait son cœur humilié. Plein de tendresse pour elle, il lui prodiguait les soins les plus touchants. Une union profonde régnait entre cette mère et ce fils, imitateur de toutes ses vertus. Il consultait en tout la Reine, qui avait une grande confiance en lui. Marie appelait son fils Barnabé : « Pourquoi me donnez-vous ce nom? lui dit-il un jour. — C'est que Barnabé signifie enfant de consolation. »

Une autre fois il lui dit encore : « Savez-vous bien que vous finirez par vous brouiller avec sainte Thérèse? Pourquoi vouloir être plus fervente que les plus ferventes Carmélites et faire vos prières plus longues que les leurs? — C'est, mon fils, reprit-elle, que mes besoins sont beaucoup plus étendus que ceux de ces saintes filles : elles sont continuellement avec Dieu et moi continuellement avec le monde. — Vous avez raison, maman, les bagatelles de ce bas monde nous occupent habituellement, et nous ne travaillons à notre salut que par parenthèse. »

Lorsque Louis XV voulut continuer en Flandre la conquête qu'il avait interrompue l'année précédente, il partit pour l'armée en mai 1745. Il arriva le 6 mai à Douai et livra le 11 la bataille de Fontenoy. Grande victoire où le maréchal de Saxe s'illustra à tout jamais, et qui décida du sort de la guerre, prépara la conquête des Pays-Bas et servit de contrepoids aux revers précédents. Louis XV avait emmené le Dauphin, marié en février à

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

la deuxième infante d'Espagne. Ce jeune prince n'avait que seize ans.

Dans toutes ces circonstances, sa première pensée est pour sa mère. Après la bataille de Fontenoy, il se hâte de lui faire partager la joie d'un si grand succès. Le Roi lui-même lui envoie un page avec trois lettres, l'une du Roi et de M. le Dauphin écrites sur le même papier, l'autre de M. d'Argenson.

Lettre de Louis XV à la Reine (11 mai 1745) :

« Du champ de bataille de Fontenoy, le 11 mai 1745, 2 heures 1/2.

« Les ennemis nous ont attaqués ce matin à cinq heures. Ils ont été bien battus. Je me porte bien et mon fils aussy. Je n'ay pas le temps de vous en dire davantage estant bon, je crois de rassurer Versailles et Paris. Le plus tôt que je pourrai, je vous enverrai le détail. »

Lettre du Dauphin à la Reine :

« MA CHÈRE MAMAN,

« Je vous fais de tout mon cœur compliment sur la bataille que le Roy vient de gagner. Il se porte, Dieu merci, à merveille et moy qui ay toujours eu l'honneur de l'accompagner. Je vous en écriray davantage ce soir ou demain et je finis en vous assurant de mon respect et de mon amour.

« LOUIS. »

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Voici la seconde lettre du Dauphin, après Fontenoy :

« MA CHÈRE MAMAN,

« Je ne puis vous exprimer ma joie de la victoire de Fontenoy que le Roy vient de remporter.

« Il s'y est véritablement montré Roy dans tous les moments, mais surtout dans celuy où la victoire ne semblait pas pencher de son côté. Car alors sans s'ébranler du trouble où il voyait tout le monde, il donnait luimême les ordres les plus sages, avec une présence d'esprit et une fermeté que tout le monde n'a pu s'empêcher d'admirer, et il s'y est fait connaître plus que partout ailleurs.

« Notre joie a été d'autant plus vive que nos alarmes l'ont été. Les ennemis se sont retirés fort loin en mauvais ordre et il y a entr'eux beaucoup de division. C'est un ouvrage de la main de Dieu à qui seul on doit la victoire.

« Le Roy est rentré aujourd'hui dans son quartier en parfaite santé. Pour moy, j'étais hier un peu fatigué, parce que j'avais été seyze heures à cheval et que j'avais resté jusqu'à six heures du soir sans rien prendre, mais la nuit m'a réparé.

« Je vous demande un millier de pardon d'avoir été si longtemps sans vous écrire; ce n'est pas qu'il ne m'en ait souvent pris envie, mais connaissant l'amitié que vous voulez bien avoir pour moi, j'ai cru que vous

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

aimeriez mieux recevoir en même temps la nouvelle de la bataille gagnée, et que le Roy et moy sommes en bonne santé, que celle que nous sommes en présence et que nous attendons le moment d'être attaqués.

« C'est pourquoi j'ay mieux aimé résister à ce que mes sentiments m'inspiraient, me priver de cette satisfaction que de vous apprendre une nouvelle capable de vous causer de l'inquiétude.

« Adieu, ma chère maman, je vous supplie de ne pas oublier le fils le plus tendre et le plus respectueux.

« LOUIS. »

Il est fâcheux que la Reine n'ait pas permis qu'on publiât cette lettre pour la répandre davantage et faire apprécier cette grande simplicité avec laquelle le Dauphin racontait un fait mémorable, évitant de parler de lui pour ne faire ressortir que ce qui pouvait contribuer à la gloire du Roi. Il était touchant, dans l'expression de son dévouement pour sa mère. Le Dauphin rencontra dans sa première femme, l'infante Marie-Thérèse, le goût du recueillement et de la prière qui convenait parfaitement à l'éducation qu'il avait reçue. La contrainte que la Dauphine garda vis-à-vis du Roi, qui lui accordait cependant sa bienveillance, fut mal interprétée. Au lieu de l'attribuer à une grande timidité, on accusait la Reine, ou Mgr de Mirepoix, de l'avoir provoquée par des confidences sur la conduite de Louis XV.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

L'intimité qui régnait entre la mère et le fils et qui s'étendit tout de suite à la Dauphine, pouvait donner une apparence d'exactitude à ces suppositions. Marie Leczinska allait tous les jours chez ses enfants; souvent à la cour, elle formait un petit cercle avec eux, riait, leur parlait bas; il n'en fallait pas davantage pour être soupçonnés de malveillance contre le Roi, tandis que dans ces conversations, la Reine, loin de mal parler du Roi, combattait autour d'elle une froideur qu'elle désapprouvait complètement. Forte de ses intentions, elle ne supposait pas qu'on pût dénaturer un enjouement qui lui était naturel et qui résistait à tant de tristesses. L'anecdote suivante prouvera qu'au besoin elle ne ménageait pas ses observations au Dauphin sur le respect dû au Roi. Un jour, Mme de Châteauroux arriva dans un bal de la cour, la Reine s'aperçut que M. le Dauphin faisait une grimace assez marquée, elle lui demanda ce qu'il avait. M. le Dauphin ne voulant pas répondre, elle dit à Madame de lui en parler très sérieusement et de lui exprimer combien elle était mécontente qu'il se mêlât de faire des observations si marquées et si peu convenables.

Si la Dauphine gardait en public une grande réserve avec Louis XV, il n'en était pas de même avec la Reine, qu'elle « aimait autant que la reine sa mère », expressions dont elle s'est servie en parlant à l'ambassadeur d'Espagne (1).

(1) *Mémoires du duc de Luynes*, 6e volume.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Adorée de ses enfants, Marie le fut également de ses amis, qui se groupèrent successivement autour de sa royale personne après l'abandon du Roi, pour lui faire un rempart de dévouement, et satisfaire le besoin qu'avait cette âme si tendre d'aimer et d'être aimée.

En 1744, la duchesse de Luynes présenta à la Reine, alors qu'elle se trouvait à Metz pour la maladie du Roi, le président Hénault, qui revenait de Plombières. Plus tard, le marquis d'Argenson le recommanda particulièrement à la souveraine.

« A partir de ce moment, dit le président Hénault, ce qu'elle crut voir en moi de sérieux et de solide fut récompensé par la familiarité avec laquelle elle voulait bien m'admettre (1). »

L'intimité de Marie Leczinska devint si grande avec les Luynes que, dès 1744, elle leur fit l'honneur d'aller chez eux au château de Dampierre.

Le duc en donne tous les détails et termine en disant :

« On ne peut qu'approuver les intentions et les marques de bonté que nous donne la Reine, elle paraît sensible à tout ce qu'on fait pour elle et nous dit à tous, Mme de Luynes, Mme de Chevreuse et moi, les choses du monde les plus agréables de marque de satisfaction. »

Marie Leczinska voulant répondre à l'intérêt que le duc et la duchesse prenaient aux affaires d'Italie, leur annonça avec empressement, dès son retour à Versailles, les succès des armes françaises :

(1) Lucien Pérey, *Président Hénault*, p. 232.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

« *A ma cousine, madame la duchesse de Luynes.*

« Je vous envoie la relation que j'ai trouvée en arrivant ici de nos heureux succès en Italie. J'ai cru que vous seriez bien aise de les avoir.

« Je le suis beaucoup de vous assurer encore combien je suis contente de mon voyage et touchée des marques de votre attachement et de celui de M. de Luynes. Faites-moi le plaisir de le lui dire et d'être bien persuadés tous deux que j'y réponds par mon amitié pour vous.

« Ce jeudi, 30 juillet 1744. »

A Versailles, la Reine passait une grande partie de ses soirées avec la famille de Luynes. En 1745, pendant la campagne de Fontenoy et l'absence de Louis XV, le duc de Luynes écrit : « La Reine vint souper chez moi avant hier mercredi. Depuis quelque temps elle nous fait cet honneur deux fois la semaine, elle veut bien qu'on ne fasse point de préparatifs pour la recevoir, et la plupart du temps on est incertain si elle viendra souper, jusqu'au moment où elle arrive. Elle y vient presque tous les jours, quand il n'y a point de grands couverts (chez le Roi) et même les jours qu'elle n'y soupe point, elle vient jouer ou faire la conversation. Ses visites se renouvelèrent davantage encore dans les années suivantes, malgré le mauvais état de sa santé (1).

(1) *Mémoires du duc de Luynes*, 6e volume.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

« Elle se faisait apporter en chaise, quand elle ne pouvait marcher. »

Si le Roi s'était rapidement consolé de la mort du cardinal Fleury, son désespoir à la mort de Mme de Châteauroux n'eut pas beaucoup plus de durée, car moins d'un an après, il nouait une autre liaison qui le captiva pendant vingt ans.

La nouvelle favorite, Mme d'Étioles, parée du titre de marquise de Pompadour, avait tous les attraits possibles, avec un caractère souple et une humeur complaisante.

Elle fit du scandale, le gouvernement officiel, et exerça une longue et fâcheuse influence sur la politique de Louis XV; mais cette influence fut peut-être moins pénible à Marie Leczinska que les précédentes.

Mme de Pompadour affecta de respecter la Reine, de simuler même une sorte d'attachement, dont on devait lui savoir gré si on le comparaît à l'arrogance de Mme de Châteauroux.

Sa présentation (14 septembre 1745) à la cour prit les proportions d'un événement à Paris et à Versailles.

Elle fut d'abord présentée au Roi, devant une assistance considérable; la conversation dura peu de temps, et l'embarras parut très grand de part et d'autre. Elle était introduite par la princesse de Conti, qui acceptait volontiers les rôles de complaisante, par suite d'une position faite d'intrigue, de dettes et de désordre. Sa cousine, Mme d'Estrades et Mme de la Chaumontauban l'accompagnaient.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Mme d'Étioles fut ensuite présentée à la Reine; une foule de curieux, plus nombreux encore que chez le Roi, encombrait les salons, et la nouvelle favorite semblait vivement émue. La Reine, instruite que Paris avait arrangé d'avance sa conversation, supposant qu'un compliment banal sur sa robe en ferait seul les frais, crut devoir lui parler d'autre chose. Toujours douce et bonne, elle lui demanda des nouvelles de Mme de Saissac, qu'elle avait été bien aise de voir quelquefois à Paris. C'était la seule femme de haute noblesse que connût Mme de Pompadour. Troublée par tant de charité, elle balbutia quelques phrases embarrassées et termina en disant : « J'ai, madame, la plus grande passion de vous plaire. »

La Reine parut assez contente du petit discours de Mme de Pompadour, et le public, attentif aux moindres détails de cet entretien, prétendit qu'il avait duré douze minutes.

Le Dauphin, moins bien disposé, adressa froidement à Mme d'Étioles quelques mots sur son habit.

Peu après, le Roi, qui était à Choisy, devint assez souffrant et demanda à la Reine de l'y rejoindre, lui promettant un bon dîner, des vêpres et le salut. La Reine partit avec le Dauphin.

Le Roi la reçut à merveille. Il envoya pendant le dîner M. de Richelieu faire la conversation avec elle. Toutes les dames qui étaient à Choisy, y compris Mme de Pompadour, dînèrent avec la Reine. Après le dîner, selon le désir du Roi, la Reine visita la maison, alla à l'office

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

pendant deux heures, revint encore voir le Roi, puis repartit vers six heures et demie (1).

Pendant que la Reine était à Choisy, elle avait dit à Louis XV que le roi son père, en ce moment à Trianon, était fort préoccupé de sa santé et désireux d'avoir l'honneur de le voir. Le Roi n'ayant pas répondu, la Reine ne crut pas devoir insister; mais le roi de Pologne, qui continuait à faire prendre chaque jour des nouvelles de son gendre, finit par lui envoyer son chambellan, M. de Brassac, demander s'il pouvait avoir l'honneur d'être reçu. Sur une réponse affirmative, Stanislas fit sa visite d'une demi-heure seulement; la réception fut assez froide, et l'explication en est facile : Stanislas, en faisant à sa fille la visite de tous les ans, voulut, sous l'influence de la mauvaise impression des nouvelles faveurs accordées à Mme de Pompadour, descendre chez le prince de Talmont, à Paris.

Les instances de la Reine obtinrent qu'il vînt comme d'habitude à Trianon, mais cette hésitation à accepter l'hospitalité de son gendre n'échappa pas à Louis XV, qui ne tolérait aucune opposition, même de la part de son beau-père. Stanislas attachait d'autant plus de prix aux amitiés qui entouraient sa chère fille qu'elles devenaient, dans ces circonstances, de véritables consolations. Voulant prouver toute sa gratitude au duc et à la duchesse de Luynes, il s'empressa d'aller leur faire une visite au château de Dampierre, en septembre 1745;

(1) *Mémoires du duc de Luynes*, 7e volume. Septembre 1745.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

accompagné seulement de deux officiers des gardes, d'un valet de chambre et d'un page, il partit en chaise de poste de la Reine et arriva par un fort mauvais temps qui lui permit à peine de parcourir rapidement le magnifique parc. Il se mit à table à midi un quart. Mme de Luynes lui présenta la serviette, et le duc eut l'honneur de le servir. Aussitôt le repas achevé, et après avoir reçu les hommages des convives de ses hôtes, il reprit le chemin de Versailles.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

CHAPITRE XV

Meilleurs procédés de Louis XV pour la Reine. — On les attribue à l'influence adroite de Mme de Pompadour. — Inquiétudes de cette dernière lorsqu'elle craint d'être brouillée avec le Dauphin et la Dauphine. — Nouvelles prévenances du Roi. — Correspondance de la Reine avec le duc et la duchesse de Luynes. — Mort de la reine de Pologne (1747). — Composition de sa maison. — Détails sur le président Hénault. — Petit roman de la Reine. — Aimable réception que le Roi lui fait à Choisy. — Lettres de la Reine.

Le Roi était si peu aimable pour la Reine que ses moindres prévenances faisaient sensation; on remarqua donc qu'un dimanche de novembre 1745 le Roi, après le salut, s'approcha d'elle et lui dit quelques mots tout bas auxquels elle eut l'air de faire des remerciements.

Le même soir, la Reine, se trouvant chez la duchesse de Luynes, raconta que le Roi lui avait proposé d'avancer son départ d'un jour, pour lui donner à dîner à Choisy quand elle y passerait. Cette attention si imprévue fit, dans le public, un certain honneur à Mme de Pompadour, à laquelle on en attribua l'idée.

Mme de Pompadour dit à la duchesse de Luynes « que si la Reine l'avait maltraitée, elle en aurait été vivement affligée, mais qu'elle ne s'en serait jamais plainte; que, par conséquent, il n'était pas extraordinaire

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

qu'elle profitât de toutes les occasions de parler des bontés que la Reine voulait bien lui marquer et qu'elle cherchait tous les moyens de lui plaire (1) ».

C'était une sorte d'habileté qui réussissait même auprès de la famille royale où, à l'exception du Dauphin, elle était parvenue, par sa politesse et son égalité de caractère, à se faire bien venir de la Reine, de la Dauphine et de Mesdames.

La Reine éprouvait un sentiment difficile à définir, c'était presque de la reconnaissance pour cette jeune femme, qui se consacrait à amuser le Roi, à le sortir de ses pensées moroses et de ses fréquentes brusqueries. Après avoir d'abord lutté avec la Dauphine et les princesses contre la marquise, Marie se résigna à la subir.

En janvier 1746, le Roi donna des étrennes à la Reine, ce qu'il n'avait pas fait depuis bien des années; ce fut une petite tabatière d'or émaillée, dans laquelle il y avait une montre.

A la même date, elle fit un séjour à Marly où se trouvaient le Roi et Mme de Pompadour; cette dernière sollicita l'honneur d'aller avec les princesses et quelques dames au coucher de la Reine. Mme de Luynes répondit de la part de celle-ci qu'elle serait fort aise de l'y voir. La marquise y assista donc, et la souveraine la garda quelques moments. Mme de Pompadour en éprouva une réelle satisfaction; aussi fut-elle peu après dans une vive perplexité (qu'elle conta à Mme de Luynes) par

(1) *Mémoires du duc de Luynes*, 7e volume.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

suite d'une histoire qui faillit la brouiller avec le Dauphin et la Dauphine, et lui enlever la bienveillance apparente de la Reine. Mme de Luynes, après en avoir entretenu Marie, écrivit à la favorite la lettre suivante :

« Je viens de parler à la Reine, Madame, et l'ai suppliée avec instance de me dire naturellement si elle avait quelque peine contre vous ; elle m'a répondu du meilleur ton qu'il n'y avait rien, et qu'elle était même très sensible à l'attention que vous aviez de lui plaire en toutes occasions ; elle a même désiré que je vous le mandasse. »

Réponse de Mme de Pompadour :

« Vous me rendez la vie, Madame la duchesse, je suis depuis trois jours dans une douleur sans égale et vous le croirez sans peine, connaissant comme vous le faites mon attachement pour la Reine.

« On m'a fait des noirceurs exécrables auprès de M. le Dauphin et de Mme la Dauphine ; ils ont eu assez de bonté pour moi, pour me permettre de prouver la fausseté des horreurs dont on m'accusait. On m'a dit quelques jours avant que l'on avait indisposé la Reine contre moi ; jugez de mon désespoir, moi qui donnerait ma vie pour elle et dont les bontés me sont toujours plus précieuses.

« Il est certain que plus elle a de bontés pour moi et plus la jalousie des monstres de ce pays-ci seront occupés à me faire mille horreurs, si elle n'a la bonté d'être en garde contre eux et vouloir bien me faire dire de quoi je suis accusée, il ne me sera pas difficile de me justifier. La tranquillité de mon âme à ce sujet m'en répond.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

J'espère, Madame, que l'amitié que vous avez pour moi et plus encore la connaissance de mon caractère vous seront garants de ce que je vous mande.

« Sans doute je vous aurai ennuyée par un si long récit, mais j'ai le cœur si pénétré que je n'ai pu vous le cacher.

« Vous connaissez mes sentiments pour vous, Madame, ils ne finiront qu'avec ma vie. »

Les noirceurs en question provenaient d'une intrigue dont Mme de Tallard était l'auteur, et par laquelle on accusait Mme de Pompadour de se faire renseigner sur ce qui se passait chez le Dauphin et chez la Dauphine, pour en instruire le Roi.

Mme de Pompadour sollicita et obtint une audience pour protester de son innocence et en donner les preuves. En informant la duchesse de Luynes du succès de sa démarche, elle lui confia toute la peine qu'elle avait ressentie et laissa entendre, en même temps, qu'elle ne serait pas inutile pour atténuer les préventions injustes que de méchants propos contre la Reine avaient fait naître dans l'esprit du Roi. Elle terminait enfin par des assurances de respect et de reconnaissance pour sa souveraine. Il est assez étrange de constater combien l'affection passionnée de ces deux femmes pour Louis XV exerça une sorte de courant sympathique dans leur rivalité.

Marie, avec cette rare bonté qui la distinguait toujours, savait bon gré à Mme de Pompadour de distraire le Roi et de le lui rendre moins hostile. La favorite était

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

arrivée au faîte de ses rêves, à la réalisation de son ambition, à l'apogée d'un scandale que ne troublait pas une conscience dépourvue de sens moral. Elle croyait racheter l'odieux de sa position en comblant la Reine de témoignages de respect, de dévouement, et en obtenant de Louis XV pour son épouse des égards que les favorites précédentes avaient affecté d'oublier avec tant d'arrogance. Pauvre Reine! Combien avait-elle dû souffrir pour se contenter de si peu!

Mme de Pompadour lui enlevait à tout jamais l'affection du Roi, mais elle le faisait avec des formes aimables et déférentes, et Marie disait : « Que puisqu'il y avait une maîtresse, elle aimait mieux Mme de Pompadour qu'une autre. » Elle n'en conserva pas moins, vis-à-vis de cette femme, dans les relations exigées par l'étiquette, une dignité que dans certains cas rien ne put ébranler.

Ainsi, lorsque Mme de Pompadour vint trouver à Versailles Mme de Luynes pour lui dire combien elle serait flattée que la Reine, allant de Choisy à Fontainebleau, voulût bien lui donner une place dans ses carrosses; malgré l'insistance que la duchesse de Luynes prit la liberté de faire près d'elle, en lui représentant que Mme de Pompadour lui demandant une grâce, il ne s'agissait pas de sa personne, mais bien de celle du Roi, et que par conséquent c'était une occasion de plaire au Roi, dont la Reine profiterait : la Reine fut inflexible, et le seul adoucissement que Mme de Luynes put obtenir, ce fut de dire qu'il n'y avait pas de place

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

dans les carrosses; que si l'une des dames manquait, Mme de Pompadour aurait sa place (1).

Le duc de Luynes désirait vivement être nommé chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. Malgré bien des promesses, il ne fut pas compris dans une promotion qui parut au commencement de 1746; cet honneur fut réservé aux officiers qui avaient combattu sous les yeux du Roi.

Ce mécompte fut si sensible au duc et à la duchesse que, sous un prétexte bien transparent, ils demandèrent à quitter Versailles pour passer quelque temps à Paris. La Reine en devina le motif et dit à Mme de Luynes, les larmes aux yeux : « Est-ce que vous voudriez me quitter? » L'attendrissement que provoqua cette touchante démarche et aussi l'assurance que donna le Roi de nommer M. de Luynes à la première occasion, dissipèrent promptement cet accès de susceptibilité.

La correspondance échangée à ce sujet entre la Reine, le duc et la duchesse de Luynes, est intéressante :

« *A ma cousine la duchesse de Luynes.*

« 3 janvier 1746.

« Je me flatte, écrit la Reine, que vous êtes trop persuadés, M. de Luynes et vous, de mon amitié pour douter de l'inquiétude où vous m'avez laissée hier, j'espère

(1) *Mémoires du duc de Luynes.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

même que vous ferez des réflexions sur le parti que vous m'avez dit avoir envie de prendre et que la peine où vous êtes ne prévaudra pas sur les sentiments que vous me connaissez pour vous.

« Sensible à l'attachement que vous m'avez témoigné tous deux, j'y répondrai toute ma vie. »

Réponse de la duchesse de Luynes :

« Que de grâce n'ai-je pas à rendre à Votre Majesté, M. de Luynes et moi sommes comblés des marques de bonté que vous voulez bien nous donner; elles passent notre espérance.

« M. de Mirepoix et le maréchal de Belle-Isle nous ont instruits à quel point vous les avez poussées; elles nous prouvent que Votre Majesté connaît toute la force et l'étendue de notre respectueux attachement.

« Les poètes ont raison de dire que Votre Majesté excelle dans l'art de plaire, ils la croient plus souveraine des cœurs que de son royaume.

« Ces sentiments répondent à l'empire qu'elle a sur le mien et du très profond respect avec lequel je suis, Madame, de Votre Majesté, etc. »

Lettre de M. le duc de Luynes à la Reine :

« Madame,

« Je pense que l'attachement et la reconnaissance pour Votre Majesté et même les sentiments que je n'ose

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

exprimer, étaient parvenus à un point qui ne pouvait plus recevoir aucune augmentation; ses nouvelles bontés me font sentir combien je m'étais trompé. Mais comment dépeindre ce qui n'a point de bornes et n'en peut avoir? Prendre la liberté de le dire à Votre Majesté pourra servir de lui faire connaître qu'un cœur bien rempli est dans l'impossibilité de garder le silence.

« Votre Majesté sait aussi quelle louange pour une grande Reine et quels hommages ne lui sont pas justement aidés.

« Je suis dans le plus profond respect, etc. »

Dans l'un des voyages que la Reine fit à Choisy cette même année (1746), le Roi s'occupa d'elle particulièrement, veillant à ce qu'on lui donnât à dîner et à souper les mets qu'elle préférait (elle était assez gourmande). « Il fit son jeu en se joignant à quelques hommes ou femmes qui étaient du voyage. Il poussa les prévenances jusqu'à remarquer une vieille écritoire dont la Reine se servait de longue date et à lui en envoyer une fort belle à la place. »

En novembre 1747, la Reine s'était rendue de Choisy à Fontainebleau, et, lors de son retour à Versailles, elle avait rencontré à un carrefour de routes un déserteur du régiment de Beaujolais, lié et garrotté, mené à Lyon pour être fusillé. Le président Hénault raconte que la Reine, émue par ses cris, écrivit sur-le-champ au Roi avec un crayon sur un mauvais morceau de papier, n'ayant ni encre ni plume, et voici comment elle termi-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

nait sa lettre : « La miséricorde des Rois est de rendre la justice; mais la justice des Reines est d'exercer la miséricorde. » Puis elle écrivit au Dauphin pour le charger de remettre le billet au Roi.

Les deux lettres furent fermées avec des épingles, faute de mieux, et la Reine envoya sur-le-champ un exprès à Fontainebleau pour les porter. Le lendemain, à trois heures, arrivait un courrier de Fontainebleau pour la Reine, et peu après, celle-ci envoyait ces lignes à la duchesse de Luynes :

« Mon homme ne mourra pas. Le Roi est charmant et la Reine trop contente pour n'en pas *faire part à ses amis.* »

En mars 1747 la reine de Pologne, Catherine Opalinska, malade depuis longtemps, mourut. Louis XV, prévoyant l'affliction de la Reine, chargea son confesseur de lui annoncer cette triste nouvelle, pour en adoucir l'amertume, et de son côté il l'entoura d'égards et de soins. C'est à la chapelle de Bon-Secours que Catherine fut enterrée avec une grande pompe. L'évêque de Troyes prononça son oraison funèbre :

« Dans sa dernière maladie, l'intelligence de la reine de Pologne s'était fort affaiblie; l'espoir qu'elle avait conservé de retourner en Pologne et qui lui avait toujours fait refuser la vente de ses biens dans le pays, la poursuivait davantage encore. Elle parlait sans cesse de ce projet. Elle demandait un grand nombre de fourgons pour emporter ses équipages, elle s'informait sans cesse si l'on travaillait à ces fourgons. Ces questions devinrent

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

si continuelles et si vives, que le Roi ordonna que l'on fît deux fourgons dans la rue, le plus près possible de son appartement, afin que tout le monde pût le voir et lui en parler et qu'elle pût même entendre les ouvriers qui avaient ordre d'y travailler sans se presser (1). »

Vivement regrettée par sa fille qu'elle avait toujours adorée, sa disparition laissa moins de vide dans le reste de son entourage puisqu'elle n'était presque plus elle-même; sans avoir un esprit bien développé, c'était une personne bonne et sensée, et qui avait accepté courageusement l'adversité qui la poursuivit longtemps. Vivant dans la plus haute piété, elle ne ressentait d'autre trouble qu'une disposition à la jalousie conjugale que Stanislas ne ménageait pas toujours.

Elle avait pris comme intendant, en Lorraine, un M. de Villaucourt, dont l'ordre et la bonne direction faisaient rivaliser sa maison avec celle de Stanislas. 200,000 livres suffisaient à la reine de Pologne pour un personnel considérable et un service assez somptueux. Tout l'état de la maison était payé régulièrement chaque mois, et souvent même il restait de l'argent pour faire des cadeaux. Pas un des voyages à Versailles ne coûtait moins de 30 ou 40,000 livres d'extraordinaire. Lorsqu'elle apprit que le Roi était sauvé du grand danger couru à Metz, elle fit remettre 50 louis au courrier qui apportait cette bonne nouvelle. Tout cela était

(1) *Mémoires du duc de Luynes.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

pris sur ses épargnes, et ce qui est plus singulier, c'est que, lorsque le roi de Pologne alla en Lorraine pour la première fois, son personnel n'étant pas encore arrivé, il vécut pendant trois jours aux frais de la reine de Pologne.

La noblesse s'étant empressée d'accourir, il avait fallu faire une dépense considérable.

Stanislas, pour avantager la tenue de maison de la reine Catherine, avait ordonné que certains cantons de chasse lui fourniraient du gibier, et, d'autre part, plusieurs ménageries devaient lui envoyer des poulets, des moutons, des vaches.

Outre M. de Villaucourt, la reine de Pologne avait un chevalier d'honneur, M. de Choiseul; une dame d'honneur, Mme de Linange; deux filles d'honneur qui la servaient quand elle était dans son lit; six dames du palais, au moins quatre pages, huit valets de pied, soixante chevaux; une table pour elle, très bien servie, une pour sa dame d'honneur et ses dames, et enfin celle de M. de Villaucourt.

« Les dernières années de la vie de la reine Opalinska, le roi de Pologne lui avait donné 40,000 livres de plus, à la prière de la Reine.

« Les biens de la reine de Pologne ont été vendus après sa mort. Une partie de cet argent a été employée à la fondation d'une mission en Pologne. Il a fallu que la Reine y donnât son consentement comme héritière de ces biens (1). A cette époque, la Reine sembla se

(1) *Mémoires du duc de Luynes.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

réfugier davantage dans son intimité, composée des duchesses de Luynes, de Mazarin, de Villars, de Nivernais, de Gramont et de la comtesse d'Egmont, du comte de Maurepas, du duc et du cardinal de Luynes, du cardinal de Tencin, du cardinal de Rohan, du marquis d'Argenson et du président Hénault, dont la conversation et la société lui plaisaient tant; tous les jours, après dîner, elle le recevait dans ses cabinets et causait avec lui pendant une heure ou deux.

« C'était un homme fort aimable, d'un esprit très orné, avec beaucoup de douceur, une grande politesse et un agrément infini.

« Le duc de Luynes, en appuyant sur tant d'avantages, craint peut-être de donner prise à la médisance et s'empresse d'ajouter : La grande vertu de la Reine et sa piété vraie et solide la mettaient au-dessus de toute critique.

« Dans la conversation, elle aime assez la galanterie, pourvu qu'elle soit dite avec esprit et accompagnée d'une certaine réserve. Elle a beaucoup lu et sait beaucoup, mais on peut dire qu'elle ne connaît pas le mal, même qu'elle ne l'imagine pas. »

Hénault riposta à cette tirade : « M. de Luynes était fort dévot et aimait la Reine à la folie et en était jaloux. Sa jalousie s'étendait jusqu'à moi, parce qu'il voyait qu'elle se plaisait assez à ma conversation et qu'elle n'avait pas grand'chose à lui dire. Cela devint la plaisanterie de la cour. Le Roi, la Reine, M. le Dauphin, Mesdames trouvèrent que nous étions deux rivaux très unis. »

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Le Roi avait une parfaite confiance en la vertu de la Reine ; quoique l'infernale duchesse de Châteauroux eût cherché par tous les moyens à l'ébranler, elle n'avait pu y parvenir (1).

Le petit roman suivant, que le président raconte, est la preuve de l'honnêteté de tous les sentiments de la Reine, en en laissant échapper un certain parfum poétique qui manquait à l'austérité de sa noble figure :

« Tout en conservant le cérémonial de l'étiquette, Marie Leczinska se réservait plusieurs heures par jour. Pendant ces heures particulières, elle recevait qui elle voulait, hommes et femmes, à son gré. Parmi les hommes les plus assidus à lui faire la cour, on avait pu remarquer le séduisant duc de Boufflers, premier mari de la célèbre maréchale de Luxembourg.

« Doué d'une figure charmante, de beaucoup d'esprit et d'une bravoure chevaleresque, il réunissait toutes les qualités d'un héros de roman et marquait en toute occasion l'attachement le plus vif et le plus respectueux pour la Reine. Elle possédait la grâce des Polonaises, un léger accent très doux donnait du charme à son langage, sa physionomie avait l'expression fine et naïve et cet ensemble plaisait beaucoup.

« La Reine recherchait la conversation de l'aimable duc et ne cachait pas le plaisir qu'elle y prenait. On s'apercevait aussi que le duc était passionnément épris malgré sa prudence et sa réserve.

(1) Lucien Pérey, *Président Hénault*.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

« La mère du marquis de Boufflers étant dame d'honneur de la Reine, son fils avait plus d'occasions encore d'obtenir ses grandes entrées chez Sa Majesté. Il n'en fallait pas davantage pour mettre la médisance en émoi. Elle atteignit les oreilles du Roi, qui n'attacha pas d'importance à la calomnie, mais la Reine l'apprit et frappée elle-même de l'émotion qu'elle en ressentit, elle chercha en elle-même avec une parfaite bonne foi, si l'attrait qu'elle éprouvait pour la conversation de M. de Boufflers ne provenait pas d'un autre sentiment. Sans doute son enquête morale lui causa quelque frayeur, car à la mort de M. de Nangis, chevalier d'honneur de la Reine, le duc de Boufflers sollicita vivement cette place. Un mot de la Reine eût suffi pour la lui faire obtenir, mais redoutant la préférence qu'elle ressentait pour lui, elle refusa de le proposer.

« Le duc, au désespoir de cette apparente disgrâce, partit aussitôt pour rejoindre l'armée.

« Très brillant à Fontenoy et à Rocroy, il devint lieutenant général à trente-huit ans; en combattant en 1747 les Impériaux et le roi de Sardaigne, il fut emporté à Gênes en trois jours par la petite vérole (1). Cette triste nouvelle produisit une grande impression à la cour, et la Reine éprouva une vive émotion, mais qu'elle sut promptement contenir. Elle dit en annonçant cette mort : « J'ai perdu un de mes serviteurs les plus dévoués. » — Elle est affligée, dit le duc de Luynes, mais

(1) Lucien Pérey, *Président Hénault.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

d'une manière très convenable. Elle a joué cette après-midi comme à l'ordinaire; elle doit venir souper chez moi ce soir comme les autres jours. »

Sur les instances de Mme de Boufflers, la Reine sollicita la bienveillance du Roi pour son fils encore enfant. Le Roi accorda les grâces demandées, et il eut la délicatesse de les faire passer par les mains de la Reine. Ainsi finit ce chaste et petit roman, le seul qui ait traversé la vie de Marie Leczinska.

Dans les mois qui suivirent, sa correspondance avec la duchesse de Luynes contient la trace d'un chagrin plus profond qu'on ne l'avait supposé, et chose singulière, elle fait mention des attentions que le Roi a pour elle.

« Ce mari, si froid et si dédaigneux, semble s'attendrir à son égard. A-t-il deviné la peine secrète de la Reine, et au lieu de s'irriter en est-il touché (1)? »

Le fait est que, lorsqu'en octobre 1747, à peine remise d'une assez violente indisposition, elle alla à Choisy réjoindre le Roi, il fut plein de prévenance pour elle et très occupé à lui chercher des distractions. Voilà la lettre de la Reine, qui contient les détails de cette réception :

« Je ne puis assez me louer des attentions du Roi; il m'a cédé son appartement afin de m'épargner la peine de monter et de descendre; il m'a surpris très agréablement en me montrant les portraits de mes filles de Fontevrault que j'ignorais que l'on eût peintes. Les aînées

(1) Lucien Pérey, *Président Hénault*.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

sont belles réellement, mais je n'ai rien vu de si agréable que la petite; elle a une physionomie attendrissante et très éloignée de la tristesse. Je n'en ai pas vu une si singulière; elle est touchante, douce, spirituelle.

« Si vous trouvez ma lettre trop longue, prenez-vous-en à la tendresse d'une mère et à la confiance d'une amie. »

Le lendemain, avant de partir pour Fontainebleau, elle écrit encore une lettre fort mélancolique à sa fidèle confidente :

« Comme je pars demain matin, je veux auparavant avoir la consolation de savoir quand je pourrai avoir le plaisir de vous revoir, avant que d'envisager les rochers de Fontainebleau. Je leur conterai ma pensée, mais ils sont si sourds! Et j'aime un peu les gens qui m'entendent. D'ailleurs ils sont si durs, je n'aime pas cela non plus. Il faut donc s'armer, si ce n'est pas de patience, le triste remède contre les rochers, le combat ne serait pas égal, leur dureté me vraincrait, ce sera donc me rendre inaccessible comme eux; voilà un beau fruit à tirer d'un voyage.

« Ne montrez cette lettre à personne, car elle n'a pas le sens commun, c'est une suite de l'absence et de mes vapeurs.

« Je vous embrasse de tout mon cœur. Il ne serait pas honnête d'en dire autant de M. de Luynes. Je laisse cela à votre prudence. Les attentions du Roi sont charmantes.

« Dites-moi des nouvelles du président. »

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

En effet, les attentions du Roi dépassèrent ce qu'on pouvait prévoir. Désirant la surprendre par les changements qu'il avait ordonnés dans ses appartements, et afin de lui en faire à son arrivée les honneurs lui-même, il revint de bonne heure de la chasse et abrégea son débotté. Il s'occupa aussi de la santé de la Reine jusqu'à faire examiner, par son médecin Helvétius, le bouillon qu'on lui donnait. Marie fut vivement touchée d'une sollicitude à laquelle elle n'était point habituée.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

CHAPITRE XVI

Rapports officiels de la Reine avec le Roi. — Elle sait faire respecter sa dignité. — Correspondance de la Reine avec la duchesse de Luynes au moment où cette dernière a la petite vérole. — Attentions du Roi pour la Reine. — Correspondance avec le duc et la duchesse de Luynes (1751 et 1752).

L'attitude plus aimable du Roi, depuis qu'il subissait le joug de Mme de Pompadour, adoucit un peu les chagrins de la Reine; cependant leur vie demeurait entièrement séparée.

Chaque matin la Reine se rendait près de son royal époux, en grande robe à queue, accompagnée d'un écuyer, mais elle y passait un quart d'heure à peine, elle s'y trouvait avec tous les courtisans qui avaient leurs entrées, et ne pouvait jamais lui parler en particulier.

Elle soupait avec lui quand il y avait grand couvert et, à une époque, le Roi venait vers le soir chez la Reine à la conversation, et y demeurait quelques instants (1). Le Roi avait toujours l'air embarrassé avec elle, et la Reine avec lui.

Pour se laisser aller à sa gaieté mêlée d'une malice

(1) *Mémoires du duc de Luynes.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

bienveillante, mais fine et pleine de saillies, il fallait à Marie Leczinska l'intimité d'un cercle d'amis qui ne lui en imposaient pas. Une certaine timidité paralysait tous ses moyens dès qu'elle se trouvait en face du Roi; elle l'avait toujours beaucoup craint, même au temps où elle l'aimait davantage, et elle ne laissait plus paraître alors que la gravité et les goûts qu'elle tenait de son éducation si sérieuse.

Elle semblait n'avoir point de jeunesse, et même sa physionomie si agréable dans le joli portrait de Nattier, celle que certainement connaissaient les Luynes, Tressan, Hénault, perdait de ses avantages sous l'influence de l'embarras et de la contrainte. Cet époux toujours ennuyé, taciturne et capricieux, ne pouvait inspirer de confiance en elle-même à une princesse si modeste et élevée dans des sentiments d'humilité inconnus à la cour de Versailles. Marie Leczinska n'était point de ces femmes capables de reconquérir leur bonheur, mais bien plutôt prête à courber la tête sous le despotisme de son maître.

Malgré tant d'infidélités de Louis XV, elle conservait vis-à-vis de lui une attitude pleine de convenances et d'attentions, sans parvenir cependant à lui plaire. La Reine dînait en public, servie par sa dame d'honneur et quatre femmes en grand habit; une légère balustrade la séparait d'une foule toujours empressée à assister à ses repas. Quelques mots aimables, un sourire gracieux encourageaient ceux qui lui étaient présentés, et généralement leur laissaient un souvenir ineffaçable.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Élevée avec des habitudes simples, Marie, cependant, ne se trouvait ni éblouie, ni gênée par l'étiquette de la cour de Versailles. Elle avait une dignité naturelle et une finesse d'observation qui ne devaient rien laisser échapper des usages d'une cour formée à l'école de Louis XIV. Non seulement elle s'y était soumise volontiers, mais elle y tenait comme à l'un des devoirs de la royauté, et malgré son extrême bonté, elle pouvait au besoin relever sévèrement la moindre infraction au respect qu'on lui devait.

La duchesse de X..., une de ses dames du palais, s'était plainte avec vivacité des gens de la Reine, à propos d'un accident survenu à sa pelisse laissée, en dehors de toutes les règles de l'étiquette, sur un fauteuil dans la chambre de la souveraine et emportée par l'huissier dans l'antichambre des valets de pied : « Sachez, madame, lui répondit Marie de l'air le plus froid, que vous avez des gens et que moi je n'en ai pas, j'ai les officiers de ma chambre qui ont acheté l'honneur de me servir, ce sont des hommes bien élevés et instruits; ils savent quelle est la dignité qui doit accompagner une de mes dames du palais; ils n'ignorent pas que, choisies parmi les plus grandes dames du royaume, vous devriez être suivie d'un écuyer ou du moins d'un valet de chambre qui le remplacerait et recevrait de vous votre pelisse. En observant ces formes convenables à votre rang, vous ne seriez point exposée à voir vos effets jetés sur les banquettes d'antichambre. »

A l'approche d'un voyage de Stanislas à Trianon,

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Mme de Luynes fut chargée de demander au comte de Clermont de mettre, comme précédemment, sa chambre à la disposition du roi de Pologne pendant les quelques heures de l'après-midi qu'il venait passer chaque jour à Versailles. Bien entendu, M. de Clermont l'accorda, mais en réclamant la permission de coucher dans son appartement de Versailles, lorsqu'il y viendrait lui-même, ne sachant où se retirer.

Mme de Luynes envoya cette réponse à la Reine, qui écrivit la lettre suivante :

« Je vous prie de mander à M. le comte de Clermont qu'il peut coucher dans son appartement et que je n'ai pensé autre chose en lui demandant, sinon qu'il en ferait les honneurs au Roi, mon père, dans la journée quand il s'y trouverait. J'aimerais mieux répondre à dix mille harangues qu'à cette lettre.

« Je suis bien aise, avec beaucoup de bonté, puisqu'il faut parler en reine, de lui faire sentir sa sottise. »

C'est en effet bien parler en reine, et voici la lettre que Mme de Luynes écrivit de la part de sa souveraine à M. le comte de Clermont, prince du sang :

« Monseigneur,

« J'ai porté à la Reine la réponse de Votre Altesse Sérénissime.

« Elle m'a dit que vous pouvez coucher dans votre appartement et qu'elle avait seulement compté, en vous le demandant, que vous voudriez bien en faire les hon-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

neurs au Roi, son père, pour quelques heures dans la journée, quand il s'y trouverait. Voilà ses propres expressions. D'ailleurs, il me paraît que le séjour du roi de Pologne ne sera pas long ici.

« Je suis très sensible aux marques de bonté de Votre Altesse Sérénissime, etc. »

La Reine passait avec ses intimes tout le temps que les exigences de l'étiquette lui laissaient libre. Le duc de Luynes raconte qu'en 1747 la Reine a soupé chez la duchesse cent quatre-vingt-dix-huit fois.

Son grand plaisir était de se trouver dans le cabinet de Mme de Luynes, assise dans le *délicieux* fauteuil près de la cheminée. Occupée constamment des autres, elle réservait des trésors d'affection pour ses amis, et les lettres qu'elle adresse à la duchesse de Luynes sont empreintes de cet intérêt tendrement exprimé, dont elle avait le secret, tout en restant reine.

Pendant un voyage à Fontainebleau qui l'avait séparée des Luynes, elle écrit au duc :

« Enfin, pour mieux exprimer ce que je sens, ce qui n'est qu'une misère dans l'opéra est une réalité pour moi, c'est que l'univers sans mes amis, c'est un désert pour moi. »

A la moindre séparation elle témoigne au duc ou à la duchesse de Luynes les plus aimables regrets :

« Je vous remercie, écrit-elle au duc, du détail que vous me faites de l'état de Mme de Luynes. Je vous prie de continuer et de ne rien oublier.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

« Elle me manque bien et vous aussi.

« Pour me consoler je me dis que c'est pour la revoir et qu'il faut passer par les peines pour arriver au plaisir; mais en attendant je sens une vraie peine d'en être séparée.

« Embrassez-la de ma part, je lui écrirai demain.

« Pour moi, je fais l'anniversaire de la chaise longue, elle n'est pourtant pas aussi fâcheuse que l'année passée; mais je sens que j'ai un an de plus, je suis plus faible. Rendez-en compte à Mme de Luynes et gardez-vous de deviner ce que cela veut dire.

« Je souhaite d'apprendre que Mme de Chevreuse a un garçon, qu'elle se porte bien, et sur toutes choses que Mme de Luynes n'a plus de battements de cœur.

« N'oubliez pas, si par hasard pendant votre absence vous découvrez le secret de vivre sans manger, de me le mander.

« Nous partons, je crois, le 18 pour Choisy, mais je n'en sais rien.

« Comment se porte le président? Voilà une lettre bien arrangée et bien écrite.

« Ce 1er novembre 1748. Fontainebleau. »

La lettre suivante est aussi jolie :

« *Au duc de Luynes.*

« Il y a plaisir au vrai de vous aimer tous deux, vous savez si bon gré de ce qui me satisfait moi-même, où je

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

n'ai pas d'autre but, car ce n'est pas pour vos beaux yeux. Je n'adresse pas cette lettre à Mme de Luynes, quoique je vous demande pardon, elle soit pour elle, parce que je ne veux pas qu'elle me fasse réponse. Pourvu que je sache de ses nouvelles, je suis contente; donnez-vous la peine de m'en dire tous les jours, n'oubliez pas les vôtres aussi. Ma santé est bonne, plus de chaise longue, mais des vapeurs terribles. Je fais ce que je puis pour m'amuser.

« Je fis revenir hier mes filles après souper pour jouer à cavagnole, où je fus encore ruinée; ce soir j'irai chez Papette (Mme de Villars). Je crois bien que vous n'avez pas encore trouvé le moyen de vivre sans manger, car hier je lisais dans Grenade, s'il vous plaît, que ceux qui s'abstiennent de manger, par maladie ou par régime, devenaient maigres et débiles, et enfin conclut ce grand auteur qu'il faut manger. Pour moi, je suis rassasiée quand je lis et je cours vite au Père Malebranche pour le digérer. Je vous aime tous deux de tout mon cœur, et puis voilà tout.

« Mes compliments à la tante. Je serai ravie de la voir.

« Ce 4 novembre 1748. Fontainebleau. »

Le *post-scriptum* d'une petite lettre du 6 novembre n'est pas flatteur pour Fontainebleau : « Fontainebleau m'est odieux, écrit-elle ; si j'avais un prochain aussi haïssable, j'aurais grand'peur pour mon salut. »

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Du 9 novembre :

« Je ne comptais pas vous écrire, parce que très malhonnêtement vous ne me faites point de réponse, mais je ne puis m'empêcher de vous dire la joie que j'ai eue de voir le Bayeux. Il n'y a que quand je vous reverrai tous les deux que je serai beaucoup plus vive, n'en déplaise audit Monseigneur de Bayeux. Assurez bien Mme de Luynes de toute mon impatience.

« Je suis persuadée que quand nous serons dans notre pays, à Versailles, elle s'en portera mieux et moi aussi. J'ai des vapeurs horribles, des battements dans l'estomac et de cœur, des serrements et tiraillements dans la tête, tremblements, enfin toutes les gentillesses de ce vilain état. Le Roi part le 17 et moi le 18. Jugez si j'aurai des vapeurs ce jour-là. Fontainebleau me fait l'effet d'une porte fermée. Je suis plus noire que l'encre que vous voyez.

« Mon fils s'en va mercredi, vous me verrez peut-être arriver à l'hôtel de Luynes de mon pied, avec mon paquet sous mon bras. Mme de Luynes serait bien étonnée et moi aussi, mais je serais bien aise. Je l'embrasse de tout mon cœur.

« Dites-moi donc des nouvelles du président.

« Ce 8 novembre 1748. Fontainebleau. »

De ce Fontainebleau détesté elle écrit :

« Je pars donc enfin, s'il plaît à Dieu, après-demain;

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

jamais rien ne m'a paru si long que ce voyage, le voilà fini, j'en suis ravie. De quoi? De cela d'abrégé de ma vie! Comment l'ai-je employée? Quel compte en faudra-t-il rendre? Quel profit peut-on faire en six semaines, et l'on n'y pense pas? Un peu de contrainte et, quand elle est passée, quelle paix dans l'âme! Mon Dieu, que je suis horrible! Pardonnez-moi cette petite morale qui s'est trouvée au bout de ma plume. Ce qu'il y a d'affreux, c'est que je n'ai pas moins d'impatience d'être à lundi et beaucoup à mercredi.

« Ce samedi, dix heures, 16 novembre 1748. Fontainebleau. »

Elle raconte à la duchesse de Luynes, absente de Versailles, l'une de ses soirées :

« Je vais chez Papette (nom d'amitié qu'elle donnait à Mme de Villars) et, quand elle a mal à la tête, je joue un triste piquet. Quand le Roi n'est pas ici, je vais quelquefois chez mes enfants.

« Hier, j'ai passé ma soirée en très petite compagnie; nous n'étions que huit et toutes à travailler autour d'un grand feu; cela tenait de la veillée beaucoup. »

Lorsque le duc remercie la Reine d'avoir permis à la duchesse de venir à Dampierre :

« Je puis vous assurer, Monsieur, que je ne mérite point de remerciements, car j'en suis désolée.

« Il est inutile de vous dire que je suis fâchée de ne

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

pas vous voir; vous n'en doutez pas, mais mon cœur croit toujours vous l'apprendre.

« Je crois, Monsieur, que c'est pour recevoir de mes lettres, puisque vous les trouvez si belles, que votre absence est si longue. Je vous avertis que mon grand esprit est très court.

« J'attends demain avec la plus grande impatience et vous embrasse de tout mon cœur en vous assurant que ce n'est point votre absence qui me fait sentir le prix de votre présence, que je les sens vivement, l'une par le plaisir, l'autre par la peine. »

Quelle simplicité dans ce tour si gracieux et si facile!

La duchesse de Luynes ayant été atteinte de la petite vérole en 1750, la Reine en éprouva une grande inquiétude qu'elle exprime dans une série de lettres adressées au duc, mais trop nombreuses pour être toutes reproduites. Dès la première nouvelle qui lui parvient de la maladie de la duchesse, elle écrit à M. de Luynes :

« Mercredi, 17 décembre 1750.

« Vous jugez que la tête me tourne et je ne puis parvenir à savoir des nouvelles justes. Mandez-moi, je vous conjure, comment est Mme de Luynes, si c'est réellement la petite vérole. Mme Thibaut m'a dit qu'il y a deux ans qu'elle a eu à Fontainebleau, après une saignée du pied, aussi des rougeurs. Vous devriez envoyer un courrier à M. de Bayeux pour le faire venir.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Je ne sais pas un mot de ce que je dis. Je sens vivement ma peine, mais je vous assure que je sens la vôtre.

« Envoyez-moi le président; personne n'en saura rien et je serai mieux instruite. J'embrasse la malade de tout mon cœur. »

Pendant la période de danger, la Reine ne se contentait pas des bulletins, elle écrivait plusieurs billets par jour pour avoir des nouvelles si impatiemment attendues de sa chère malade.

C'est dans cette correspondance quotidienne que la Reine apparaît sous son vrai jour. A côté d'une rare bienveillance qu'on lui connaît déjà, on découvre dans les curieux détails qu'elle donne sur sa vie intérieure une gaieté et une vivacité que les courtisans frivoles ne soupçonnaient pas.

Avec beaucoup de simplicité, elle a souvent de très heureux à-propos. Dans une de ses réponses au duc, elle termine ainsi :

« Tout ce que je vous demande, c'est de ne me savoir aucun gré de mon amitié; vous vous la devez tout entière.

« Votre lettre m'a attendrie aux larmes. Oui, Dieu vous conservera tant que je vivrai. Je le lui demande de tout mon cœur. »

Stanislas, qui s'associe à tous les sentiments de sa fille, se réjouit aussi du rétablissement de la duchesse, et la Reine écrit :

« Si les deux lettres que j'ai reçues hier de mon papa n'étaient pas moitié en polonais, je vous les enverrais,

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

car elles ne sont remplies que de la joie qu'il a de savoir Mme de Luynes guérie. »

Stanislas, un peu plus tard, félicite lui-même M. et Mme de Luynes de la guérison de sa chère duchesse.

Dans ses *Mémoires*, M. de Luynes cite les attentions du Roi pour la Reine comme un événement; ainsi la duchesse écrit à son mari « qu'à Choisy, où la Reine est arrivée, le Roi alla la voir deux fois le lendemain, pendant qu'elle dînait, et lui demanda si elle avait les ragoûts qu'elle aimait et parut en être occupé. C'est le nommé Barbier, contrôleur de la bouche de la Reine, qui sert *sur table* à Choisy; il avait fait faire plusieurs mets polonais. » Elle ajoute, quelques jours plus tard, que le Roi étant parti pendant le dîner de la Reine, il la vit en passant dans la forêt et fit la conversation à la portière avec elle environ un quart d'heure.

Le 7 janvier 1751, la Reine écrit :

« *A ma cousine la duchesse de Luynes.*

« C'est de tout mon cœur que j'ai joint mes actions de grâces aux vôtres et je remercie Dieu tous les jours de vous avoir donnée à moi et puis de vous avoir conservée. C'est un présent dont je ne suis pas ingrate.

« Je me suis tenue très longtemps à ma fenêtre pour vous voir promener autour de la pièce des Suisses et je n'ai rien vu. Vous étiez déjà passée, où vous ne l'étiez pas encore.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

« Monsieur de Luynes, vous vous gouvernez comme un enfant, vous vous noyez, vous vous crevez et puis vous souffrez! On voit bien que je ne vous gouverne pas actuellement; un peu de patience, vous serez morigéné. Mon empire est dur quand il faut conserver mes amis. »

Privée de voir sa chère duchesse pendant quarante jours « par défense et prudence officielle, tant pour la Reine que pour le Roi et le Dauphin (1) », Marie se dédommage par une correspondance continuelle. Si le retour de Mme de Luynes à la cour fut une fête pour la famille royale, ce fut pour la Reine une de ces joies dont elle était si avide et qui compensaient pour elle tout ce que son rôle de souveraine avait de fatigant et de fastidieux. A propos d'une cassette qui lui avait été offerte aux étrennes de 1751 et qui contenait, entre autres objets, une paire de lunettes dont elle avait besoin : « Me voilà gaie pour toute la journée », écrit-elle au duc le 2 janvier 1751. « Savez-vous ce que je faisais quand j'ai reçu la lettre de Monseigneur? J'étais avec, devinez qui?..... les beaux yeux de ma cassette. Jamais avare n'a tant aimé la sienne. Je me dépêche pour la grand'messe. J'embrasse Mme de Luynes, je m'incline devant Monseigneur et je vous souhaite le bonjour. »

A en juger par une lettre qu'elle écrivit de Marly le 14 mai 1741, on voit qu'elle supportait difficilement les représentations de la cour :

(1) *Mémoires du duc de Luynes.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

« Mai 1751.

« Voici un bien vilain temps et pour Dampierre et pour Marly; vous comprenez, je crois, ce que cela veut dire, du moins je m'en flatte. Il pleut à verse dans ce moment.

« Vous ne me parlez pas de votre santé, il n'est question que de moi dans votre lettre; c'est apparemment pour me guérir de l'aversion que j'ai pour moi, que vous me dites que vous vous en occupez. Il est sûr que c'est dans votre cœur que je suis bien aise de me voir. J'ay détesté hier le salon, il y faisait un vent aussy fort que dans le jardin; ma fuite ne m'a pas empêchée d'y gagner une fluxion. Je suis actuellement dans mon petit cabinet et bien, il faut le quitter pour aller se divertir. C'est l'heure! »

Une autre fois encore de Marly : « Je ne vous dirai rien du salon; c'est la pénitence des sens. Il aveugle, il fatigue les oreilles, il rend les mains malpropres, l'odorat est infecté, la chaire médiocre. Le salon est hideux. Je vous assure que j'aime mieux le bruit de Tintamarre (chien de la duchesse) que celui du salon. »

Ailleurs : « Parlons du salon; je crois bien que la description que j'en ai faite à Mme de Luynes vous a plu, car il n'y a rien de si vrai, et c'est parce que cela est vrai et par conséquent tout simple que vous l'avez trouvée bonne. On ne dit jamais mieux que quand on dit vrai. »

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Plus loin : « Je hais autant Dampierre que le salon ; l'un parce que je n'y suis pas, l'autre parce que j'y suis. »

Le 2 avril 1752, le duc de Luynes recevait le billet suivant :

« Le Roi vient de m'accorder une grâce que je lui ai demandée, dont Mme de Luynes vous rendra compte, qui m'a fait un plaisir que je ne puis mieux comparer qu'à l'amitié que j'ay pour vous deux. »

Il s'agissait d'une pension de 12,000 livres, accordée par le Roi à Mme de Luynes. La Reine avait insisté sur les services assidus de son amie et sur son dévouement sans pareil. Non seulement le Roi avait accordé très volontiers cette pension à Mme de Luynes, mais il la rendit réversible sur M. de Luynes.

Le duc et la duchesse furent profondément touchés de cette nouvelle grâce, mais plus encore de la façon dont la Reine l'avait demandée et la leur avait annoncée.

Le cardinal de Luynes prit la liberté d'écrire à la Reine pour l'en remercier. Elle répondit la plus aimable lettre en continuant avec le cardinal le ton de plaisanterie qu'elle aimait à prendre dans son intimité. M. de Luynes raconte que souvent quand la Reine est en particulier chez Mme de Luynes dans son cabinet et qu'on veut lui rendre les respects qui lui sont dus, elle a la bonté de dire que dans ce moment elle n'est point Reine. Il complète ainsi l'explication de la plaisanterie dont le récit va suivre.

« Dans ce petit particulier dont je viens de parler, écrit-il, la Reine veut bien quelquefois nous faire asseoir,

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

il arriva malheureusement un jour à mon frère de s'endormir; il voulut, en s'éveillant, reprendre la conversation où il l'avait laissée, et dit qu'il fallait assembler le chapitre; on parlait d'autres choses dans ce moment; nous rîmes tous de ce réveil. »

Voilà à ce propos la lettre de la Reine :

« 13 avril 1752.

« Soyez bien persuadé, Monseigneur de Bayeux, que je ne suis pas plus Reine quand vous êtes dans votre diocèse que quand nous vous possédons à Versailles, et cette idée vous fera sentir la joie que j'ai eue de la grâce que le Roi a accordée à M. et à Mme de Luynes. Vous n'y verrez plus qu'une amie qui s'intéresse à tout ce qui les regarde.

« J'admire mon bonheur de recevoir des remerciements d'une chose qui m'a fait plus de plaisir qu'à vous-même. Je suis flattée que vous rendiez cette justice à mes sentiments.

« Sur ce, Monseigneur de Bayeux, je vous demande votre bénédiction et vous demande de vous fournir un peu la mémoire pour vous empêcher d'*aller au chapitre* quand vous serez ici, car, quoique vous soyez toujours aimable, vous l'êtes encore plus quand vous ne faites point de duo avec Tintamarre.

« C'est bien compter sur vous, que de vous écrire de pareilles pauvretés. »

C'est sur ce même ton que la Reine écrit à M. de

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Luynes, le 1er août 1752; elle met une petite apostille dans une lettre de la duchesse à son mari :

« Je trouve très mauvais que la main de Tramecourt serve à rendre les sentiments de Mme de Luynes; les miens ne recourent point à un secrétaire et vous les recevrez tout griffonnés qu'ils sont; ils n'en sont pas moins vrais. De votre fenêtre délicieuse, etc. »

Le 20 octobre 1752, la Reine continue :

« Je vous ai écrit des plaisanteries ces jours-ci, que j'espère vous aurez prises comme vous devez, c'est-à-dire que je suis très fâchée de ne vous pas voir. »

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

CHAPITRE XVII

Le président Hénault. — Ses fonctions; ses services rendus à la Reine (1753). — Appréciation du président sur la Reine. — Tendres relations entre Stanislas et sa fille. — Voyages du roi de Pologne à Trianon. — Concert spirituel de Mme de Pompadour. — Inexactitudes des arrivées et des départs de Stanislas lors de ses voyages à Versailles.

La Reine écrivait un jour au duc de Luynes : « Vous avez le président à présent; j'en suis ravie, car la solitude à la campagne donne des vapeurs, et notre président vaut mieux tout seul que si la maison était remplie. »

Le nom du président Hénault se retrouve sans cesse dans les lettres de la Reine, qu'il appréciait toujours davantage. Il avait aussi su plaire au Roi, qui lui accordait volontiers des faveurs bien enviées par les courtisans et qui consentit, en 1753, à lui donner la place de surintendant de la maison de la Reine, laissée vacante par la mort du comte de Rieux (fils de Samuel Bernard) (1). Cette nomination, que fit le Roi pour répondre au désir très vif de Marie, rendit Hénault profondément reconnaissant. « Les fonctions de ma charge auprès

(1) Lucien Pérey, *Président Hénault*, chap. XII.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

de la Reine, dit-il, ne m'occupaient pas beaucoup, mais elles m'approchaient de sa personne. »

La confiance de la souveraine dans *son président*, comme elle l'appelait, était beaucoup plus grande que celle qu'elle avait en M. de Rieux, son prédécesseur. Hénault, de son côté, apporta la plus scrupuleuse attention dans les affaires de la Reine, et il s'efforça d'équilibrer son budget.

On ne regardait à aucune dépense pour la maison de la Reine, mais sa pension personnelle était bien modeste, comparée aux prodigalités de Mme de Pompadour. Marie était très charitable, et sur une pension de moins de 100,000 livres, qui lui était accordée, il fallait faire face à tout. Le moment des étrennes ne se passait pas sans de véritables difficultés.

« Tirez-moi d'affaire, mon cher président, disait-elle. Je ne demande pas mieux de donner des étrennes pourvu qu'on ne m'en rende pas, car nous sommes plus nobles que riches. »

Ce qui compliquait encore cette situation financière, c'est qu'on ne payait pas régulièrement cette pauvre reine.

Une année, elle se trouva tout à fait au dépourvu, après avoir diminué son jeu et demandé inutilement de l'argent à son trésorier pour le mois de décembre. Elle s'adressa avec instance au président :

« Parlez au contrôleur général, ajoute-t-elle, dites-lui que si c'était pour moi, je m'en passerais, car vous savez que je n'ai nulle fantaisie et que je n'achète rien

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

pour moi, mais j'ai bien des gens qui sont payés sur cela et qui en ont bien besoin.

« De plus, je paye sur cela mes petits arriérés de tous les mois, afin d'éviter au Roi cet ennui, dans le temps qu'il se prive de ses voyages et se retranche lui-même. »

Ce qui ne l'empêchait pas de ne rien retrancher à Mme de Pompadour. Grâce à l'habileté du président et à ses démarches près de M. de Boullongne, il parvint à liquider les dettes de la Reine, qui en éprouva une grande satisfaction.

Personne mieux qu'Hénault n'a pu juger Marie Leczinska, et le portrait qu'il en fait doit être trop ressemblant pour que nous ne le donnions pas :

« La Reine, écrit-il, ne vit point au hasard; ses journées sont réglées et remplies. La matinée se passe dans des prières et des lectures morales, une visite chez le Roi, puis quelques délassements.

« Ordinairement, c'est la peinture qu'elle n'a jamais apprise, et l'on peut voir ses tableaux, car on ne le croirait pas.

« L'heure de la toilette est à midi et demi, la messe et puis son dîner. J'y ai vu quelquefois une douzaine de dames, elle leur parle à toutes. Son dîner fini, je la suis dans ses cabinets, c'est un autre climat; ce n'est plus la Reine, c'est une particulière. Là, on trouve des ouvrages de tous genres, de la tapisserie, des métiers de toutes sortes, et, pendant qu'elle travaille, elle a la bonté de raconter ses lectures.

« Elle me reçoit vers les trois heures, et alors com-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

mencent ses lectures; ce sont souvent celles de l'histoire, et en vérité, il ne lui en reste plus à lire; elle lit en français, en polonais, en allemand, en italien, etc., car elle les sait toutes; c'est ce qui donne lieu à la devise qui parut lors de son mariage; une lyre à cinq cordes : *Quinque linguarum perita.*

« La cour se rassemble chez elle vers les six heures, pour le cavagnole, son jeu favori, et sans risquer d'aussi fortes sommes que le Roi à ce jeu, cela devait encore monter assez haut pour être une véritable dépense.

« Elle soupe à son petit couvert; quand ce n'est pas chez la duchesse de Luynes, elle va chez elle vers les onze heures jusqu'à minuit et demi.

« Elle se plaît dans cette petite intimité, qui se réduit à cinq ou six personnes. Sans que jamais la médisance ou les intrigues de cour pénètrent dans la conversation de ce petit cercle, que la Reine honore de sa présence; l'esprit et la gaieté y règnent toujours.

« La Reine permet, aime, qu'on ose disputer avec elle; elle déteste la flatterie et tient *aux raisons* dans la discussion (1).

« Les petits appartements de la Reine à Versailles se composaient d'un salon, d'un cabinet de travail et d'un oratoire. On trouvait, dans ses petits appartements, ce qui fait le charme d'une paisible existence. Ici des ouvrages commencés pour des pauvres ou des églises, un meuble entier, brodé de sa main; là, un clavecin

(1) Lucien Pérey, *Président Hénault.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

ouvert avec les cantates du poète Moncrif, les opérettes de Rameau, les chants de la Pologne; plus loin, une table à dessiner, une petite imprimerie, des fleurs, des portraits, des miniatures. Sur une console, un vase offert par le maréchal de Nangis, un manuscrit donné par le cardinal Fleury, une pagode de porcelaine avec des vers de Mme de Boufflers (depuis, duchesse de Luxembourg); plus loin, des livres de poésies préférées, avec des vers de la duchesse de Luynes. Partout des souvenirs d'amitié, de tendresse maternelle, d'occupations utiles ou agréables.

« L'oratoire, dans toute sa simplicité, n'avait d'autres ornements que des bouquets de fleurs naturelles et quelques saintes images. On y voyait un chapelet usé par la prière; c'était celui d'une Sœur de Saint-Vincent de Paul, dont la Reine honorait l'humble mémoire (1). « Chaque jour, elle passait des heures dans cette pieuse « retraite, profondément recueillie, dit l'abbé Proyard, « comme anéantie dans la majesté de Dieu. »

« Nulle personne, écrit encore le président Hénault, dans sa sincère admiration pour la Reine, n'entend aussi bien qu'elle la plaisanterie, elle rit volontiers; son ironie est douce, car personne au monde ne sent si bien les ridicules, et bien en prendra à ceux qui en ont, que la charité chrétienne la retienne, ils ne s'en relèveraient pas. Je ne parle pas de la profusion de ses aumônes; elle a 90,000 livres pour sa poche, et c'est le patrimoine

(1) Comtesse D'ARMAILLÉ, *La reine Marie Leczinska.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

des pauvres. J'ai reproché bien des fois à Mme de Villars qu'elle la réduisait à la mendicité.

« Elle est sur la religion d'une sévérité bien importante, dans le siècle où nous sommes, elle pardonne tout, hors ce qui pourrait y donner quelque atteinte. »

La Reine faisait distribuer des secours à ses protégés (les indigents) par une vieille fille, sorte de paysanne dont l'extérieur rustique et la mise ridicule cachaient des sentiments supérieurs. La Reine, s'apercevant qu'à la cour les courtisans s'en moquaient souvent, ne voulut pas que la brave fille pût en être blessée, elle la rassura en lui disant : « Je vous aime comme vous êtes, ma *brillante,* croyez-moi, riez de ceux qui rient de vos habits, je trouve qu'ils vous vont à merveille. » Ce nom de brillante lui est resté.

La Reine, avec sa gaieté naturelle, plaisantait parfois sur ses inclinations monastiques. On parlait devant elle des continuelles retraites du duc d'Orléans à Sainte-Geneviève : « C'est dommage, dit-elle en riant, que je n'aie pas été la duchesse d'Orléans, comme j'ai failli l'être, au lieu de devenir reine de France, nous aurions mené une vie délicieuse. Tandis que mon époux eût été à Sainte-Geneviève, moi je serais allée aux Carmélites. »

Marie Leczinska ne possédait point le talent de conter et riait elle-même de la gaucherie avec laquelle elle s'embarquait dans une histoire, dont le plus souvent elle ne parvenait à se tirer que par un mot d'esprit.

Un jour, le comte de Tessé, d'une intelligence mé-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

diocre, mais très aimé de sa souveraine, assistait à une conversation sur les hauts faits militaires de la noblesse française : « Et vous, monsieur de Tessé, lui dit-elle, toute votre maison s'est aussi bien distinguée dans la carrière des armes ? — Ah! madame, nous avons été tous tués au service de nos maîtres. — Je suis heureuse, reprit la Reine, que vous soyez resté pour me le dire. »

M. de Tessé s'attendrissait toujours lorsqu'il parlait de sa belle-fille, et ce sujet revenait fréquemment. Marie lui demanda une fois quelle qualité il remarquait particulièrement en elle : « Sa bonté, madame, sa bonté, répondit-il tout ému, est douce... douce comme une bonne berline. — Voilà bien, repartit la Reine, une comparaison de premier écuyer. »

Apprenant la mort du maréchal de Saxe, qui était protestant, elle s'écria : « Quel chagrin de ne pouvoir dire un *De profundis* pour un homme qui nous a fait chanter tant de *Te Deum!* »

« La Reine représente, avec une dignité qui inspire le respect et embarrasserait si elle ne daignait pas vous rassurer. D'une chambre à l'autre, elle redevient la Reine et conserve dans la cour cette idée de grandeur telle qu'on nous la faisait sentir sous Louis XIV (1). »

On voit combien le président Hénault était sous le charme de cette nature d'élite qui l'accueillait dans sa royale intimité. Il devenait de plus en plus indispensable à la souveraine par les services continuels qu'il

(1) Lucien Pérey, *Président Hénault.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

lui rendait dans la direction de ses affaires et par la confiance croissante qu'il savait lui inspirer.

La Reine avait conservé des relations continuelles et intimes avec Stanislas; trois fois par semaine elle lui écrivait pour l'entretenir des moindres détails la concernant, elle et ses enfants. A l'exception de ses chagrins personnels, elle lui confiait toutes ses pensées, le consultait sur ce qu'elle devait faire, lui racontait tous les événements de sa vie; c'était un échange de tendres épanchements entre le père et la fille.

Depuis son installation en Lorraine, Stanislas faisait régulièrement tous les ans une visite à Marie. La Reine, ses enfants, le Roi même le recevaient avec empressement et avec tous les égards qui lui étaient dus.

Ces voyages se ressemblaient beaucoup. Chaque fois Stanislas était accueilli avec la même effusion; son installation se faisait toujours à Trianon, et il ne manquait jamais d'amener son inséparable, le duc d'Ossolinski, deux chambellans, quelques autres dignitaires, son maître d'hôtel et les officiers de sa bouche, suivant l'expression consacrée.

L'arrivée annoncée officiellement était le plus souvent devancée par Stanislas, heureux de faire cette douce surprise à Marie, pour laquelle l'affection paternelle était d'autant plus précieuse que celle de Louis XV lui avait échappé bien vite.

Stanislas, à Trianon, recevait la famille royale et allait chaque jour rendre à Versailles la visite qu'il

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

avait reçue de sa fille dans la matinée. Ces séjours n'étaient jamais prolongés, mais ils ramenaient une apparence de sérénité autour de l'épouse délaissée et des enfants, que la conduite du Roi rendait tristes et malheureux à mesure qu'ils étaient plus à même de la juger. Personne ne se plaignait cependant, car la Reine donnait à ses enfants l'exemple d'une résignation pleine de dignité.

Plus longtemps qu'on n'aurait pu le supposer, Stanislas ignora, ou chercha à ignorer l'abandon de Marie par Louis XV, et, lorsque le doute ne fut plus permis, combien le roi de Pologne dut-il souffrir pour cette fille qui avait toujours été la consolation, le bonheur, la gloire de sa vie! Il s'était consacré à la rendre parfaite, et lorsqu'elle fut élevée au trône de France, il fut bien plus surpris par l'imprévu de l'événement que par le choix en lui-même. Il la savait à la hauteur de toutes les positions, et la réception si empressée et si satisfaite de Louis XV, de même que la sympathie qu'elle sut inspirer à la cour, réalisèrent ses espérances sans les dépasser. Le bonheur rend confiant. Stanislas crut que celui de sa fille serait sans nuages, car il était indulgent par nature, peut-être aussi parce qu'il n'avait pas toujours le droit de se montrer sévère et que, d'ailleurs, cette époque avait rendu l'opinion si complaisante sur les questions de morale. Il se serait peut-être désintéressé de certaines brouilles du ménage royal, mais Louis XV ne conservant aucun ménagement pour la Reine, elle en était profondément malheureuse et l'écho

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

en retentissait bien amèrement dans le cœur du pauvre père.

Cependant, par un accord tacite, ni l'un ni l'autre ne faisaient entendre une plainte ou un reproche. Tout au plus, en septembre 1745, au moment où Mme de Pompadour s'introduisait à la cour, Stanislas céda-t-il à un mouvement de mauvaise humeur en refusant de descendre à Trianon, mais ce fut sans durée; à tout prix la Reine ne voulait pas mécontenter son époux, cet enfant gâté qui ne supportait pas la plus légère opposition.

En avril 1748, Mme de Pompadour eut une singulière idée : bravant toutes les convenances, elle imagina pour le Roi d'égayer les sévérités de la semaine sainte, en donnant chez elle un concert spirituel. On exécuta le motet *Dominus regnavit* de Lalande, et *Magnus Dominus* de Mondonville. Entre ces deux motets, M. de Dampierre joua une pièce de viole qu'il avait composée; il était accompagné par Mondonville.

Louis XV resta assez longtemps à ce concert, et l'on peut dire, avec M. de Luynes, qu'il mêlait le sacré au profane. Le Roi consentait à se laisser distraire, car il alla aussi à Dampierre sans la Reine, mais avec Mmes de Pompadour et d'Estrades, MM. d'Argenson, de Bouillé, etc., le président Hénault et l'abbé de Salabéry, qui devait se trouver peu à sa place en compagnie de la favorite.

Pour la vertueuse Mme de Luynes, un semblable honneur devenait une pénible concession. C'est lors du

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

voyage de Stanislas, en 1748, qu'il faut reporter l'incident auquel nous avons déjà fait allusion, à propos des observations de M. de Clermont, au sujet de son appartement qu'il mettait à la disposition du roi de Pologne quand celui-ci venait de Trianon passer quelques heures à Versailles.

La Reine en avait ressenti un assez vif mécontentement pour le laisser paraître; aussi il n'y a plus trace, dans les voyages suivants, d'aucune difficulté de ce genre. Il est probable que la leçon avait été comprise.

Stanislas ne manqua pas encore de devancer l'arrivée qu'il avait annoncée, si bien que le maréchal de la Motte et l'archevêque de Rouen, envoyés par la Reine à Trianon, le trouvèrent couché. Il avait amené un détachement de sa bouche, c'est-à-dire un contrôleur, un cuisinier et un officier qui faisaient venir de Paris le nécessaire; et tous les frais de son séjour étaient à sa charge. Il avait encore avec lui le grand maître de sa maison et ses deux chambellans, le marquis de Boufflers et M. de Thiange. Les gardes du corps du Roi qui l'avaient attendu ne se trouvèrent point à son arrivée, mais ils allèrent fort peu de temps après à Trianon avec M. de Balincourt, chef de brigade.

La Reine jouissait bien de ces séjours de son père, avec lequel elle passait de longues heures, ce qui n'empêchait pas Stanislas de permettre (quand on le lui demandait) à quelques personnes connues, hommes et femmes, de venir lui faire leur cour.

« En 1749, il revint à Versailles pour voir Madame

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Infante et l'infante Isabelle. Le jour de son départ, il quitta la Reine sans lui faire d'adieux, lui laissant l'espoir qu'il reviendrait encore, mais il voulut lui éviter la tristesse de la séparation, car, dès qu'il eut dîné, il partit pour Lunéville, en couchant à Château-Thierry, où sa fille avait expédié un courrier pour avoir de ses nouvelles. »

Les incertitudes des arrivées et des départs du roi de Pologne dérangeaient sans cesse les combinaisons de Marie pour les réceptions officielles qu'elle tenait à faire à son père. Les hauts dignitaires chargés de ce soin arrivaient en retard, soit pour le recevoir, soit pour le reconduire. De même la garde, qui devait sortir et battre au champ, ne parvenait pas toujours à saisir le moment de l'arrivée ou du départ (1).

(1) *Mémoires du duc de Luynes.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

CHAPITRE XVIII

Nouveaux détails sur Stanislas et sur ses voyages à Versailles. — Consolation que ces séjours apportent à la Reine. — Lettres de la Reine. — Le Dauphin et la Dauphine. — Caractère du Dauphin, son affection pour Stanislas. — Lettres de la Reine à son père qui lui vient en aide pour soulager la misère générale.

Stanislas se faisait toujours accompagner par le duc d'Ossolinski, et souvent par le marquis de Boufflers-Remaucourt, capitaine des gardes du corps, charge supprimée à la mort du comte de Lambertye et rétablie pour lui.

Il y avait aussi trois lieutenants sous le marquis de Boufflers : son fils, très jeune, et qui s'appelait Remaucourt; M. de Mareil, l'aîné des frères de M. de la Galaizières; le cadet, M. de Lucé, qui avait la qualité d'envoyé extraordinaire du roi de Pologne en France, puis M. de Thiange et M. de Marbeuf, chambellans.

Par suite des relations très cordiales qui existaient entre les ducs d'Ossolinski et de Luynes, les *Mémoires* de ce dernier contiennent sur la cour de Lorraine une infinité de détails que nous mettrons autant de scrupuleuse exactitude à citer qu'à en rapporter fidèlement le

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

mérite à la source qui nous les a fournis. Nous allons citer plusieurs passages du dixième volume :

« Stanislas a dix chambellans; dans le principe, il ne devait en avoir que six. Ces six ont chacun 4,000 livres d'appointements. Des quatre surnuméraires, il y en a trois qui ont chacun 2,000 livres par an et le quatrième, qui est M. de Caraman, n'a aucun appointement. Stanislas a encore deux gentilshommes de la chambre qui ont chacun 5,000 livres. L'un est M. de Croy, qui demeure toujours à Versailles et a le titre de chargé des affaires secrètes du roi de Pologne à la cour.

« Après la mort de M. de Mezzelk, c'est M. Alliot qui fut chargé de veiller à la dépense de la maison, sous les ordres du duc d'Ossolinski. Cette dépense est bien augmentée depuis la mort de la reine de Pologne, car rien que pour la bouche, cet article, qui montait à 7 ou 8,000 livres par mois, monte à plus de 20,000 livres.

« Outre la cherté des vivres qui est plus grande, ce qui donne lieu à cette augmentation, c'est que la table du roi de Pologne, qui n'était que de seize couverts, est actuellement de vingt-cinq, il y a plus de tables particulières, et les voyages de Commercy font aussi une dépense plus considérable parce que le roi de Pologne n'y mène qu'une partie de sa maison et que, pendant ses voyages, il reste toujours cinq ou six tables à Lunéville, et qu'à Commercy le roi de Pologne y nourrit tout le monde, soir et matin, tandis qu'à Lunéville il n'y a point de table le soir, hors celle de la maison où M. de la Galaizières donne à souper.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

« Les voyages du roi de Pologne à Versailles reviennent, comme ceux que la reine de Pologne faisait, à 30 ou 40,000 livres; mais ces sommes extraordinaires, ainsi que celles employées en bâtiments et établissements différents, sont prises sur ce qui revient au roi de Pologne chaque mois, la dépense de sa maison étant payée, y compris les gardes du corps, composés de trois compagnies de quarante-huit hommes chacune, la compagnie de cadets d'environ soixante, les Suisses; les appointements, les gages tant des grands officiers que de toute la maison, la bouche, l'écurie, la musique, la vénerie, enfin les constructions et les aumônes, le tout monte à près de 140,000 livres qui sont payées tous les mois. Le surplus est porté chaque mois dans la caisse particulière du Roi, pour en disposer à sa volonté. Il donne la garde de cet argent à un ancien valet de chambre qui lui est attaché depuis longtemps, et c'est sur ce revenant-bon que le roi de Pologne faisait des fondations utiles et si nombreuses en Lorraine. Outre les 2 millions que Louis XV fait à Stanislas, celui-ci a encore 40,000 livres de rente.

« Il fit remettre, au Roi, il y a quelques années, 400,000 livres de ses épargnes pour une pension de 40,000 livres. Ce fut M. de la Galaizières qui fut chargé de cette négociation du vivant du cardinal Fleury.

« Le roi de Pologne demanda que ces 40,000 livres fussent sur sa tête, sur celle de la reine de Pologne et même sur celle de la Reine. Les deux premières furent toutes simples, mais la troisième parut singulière et le

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Roi la passa en faveur de la singularité. Ces 40,000 livres de rente furent assignées sur le domaine de Commercy, qui en valait environ 150,000.

« Le roi de Pologne avait donné tout son mobilier au Roi, à condition qu'il voudrait bien payer un million après sa mort et dont il pourrait disposer par testament ou autrement.

« En 1752, il disposa sur ce million, avec l'agrément du Roi, de 200,000 livres. Avant ce temps, il y avait une autre proposition du roi de Pologne au Roi, qui a été acceptée du vivant de M. le cardinal Fleury. C'était de continuer à payer le roi de Pologne comme s'il était vivant trois mois après sa mort (1). »

A cette même date le duc de Luynes s'étend encore sur les mérites de Stanislas : « On ne peut assez remarquer, dit-il, la vivacité et la justesse de ses expressions. Son esprit n'est peut-être pas assez connu. » Dans son voyage à Versailles en 1751, Stanislas se fit précéder par le duc d'Ossolinski sans indiquer au juste le moment de son arrivée, en sorte que la Reine envoya au-devant de lui, à la poste de Bondy, le maréchal de la Motte, Mme la Dauphine et le comte de Mailly. Mme de Talmont alla même jusqu'à Sèvres. Le royal voyageur se laissa attendre pendant cinq ou six heures, tandis que la Reine le guettait chez la duchesse de Luynes.

Enfin il arriva tard dans la soirée et, après un tête-à-tête assez court avec sa fille, il se retira. Il ne vit que

(1) *Mémoires du duc de Luynes.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

le lendemain le Roi, M. le Dauphin, Mme la Dauphine, le duc de Bourgogne.

« Dans ses voyages Stanislas avait un *surtout* composé qui marchait en poste avec lui. Au sortir de son dîner, il donnait l'ordre pour le lieu où il voulait dîner le lendemain.

« Le surtout partait en poste avec un officier de sa bouche et allait coucher dans ce lieu, de sorte qu'il trouvait son dîner prêt à l'heure qu'il ordonnait, non seulement pour sa personne, mais pour sa suite (1). »

Les voyages réguliers et si uniformes de Stanislas n'offriraient rien d'assez saillant pour les citer année par année, surtout depuis que le duc de Luynes avait cessé d'écrire ses *Mémoires;* mais, pour Marie, ils restaient toujours le rayon bienfaisant de sa triste existence. La lettre suivante fera juger quel prix exceptionnel, elle et ses enfants, attachaient à ces réunions de famille :

« Pourquoi, cher papa, jeter des doutes sur votre voyage? Le Roi y compte et le désire beaucoup; mais songez que vous désoleriez tous mes enfants si vous ne veniez pas. Je ne vous dis rien de moi, parce que je crois vous toucher davantage en vous parlant de vos petits-enfants. Croiriez-vous, papa, que mon fils prétend s'apercevoir que je suis un peu jalouse de l'amitié que vous avez pour lui? Je lui ai dit qu'il était dans l'erreur et que je savais me soumettre à l'ordre de la

(1) *Mémoires du duc de Luynes.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

nature qui a établi que les aïeuls aimeraient un peu mieux leurs petits-enfants que leurs enfants eux-mêmes. Comme nous étions sur votre chapitre, il me disait que vous étiez le meilleur dictionnaire qu'il connût et que tout son regret, lorsque vous venez nous voir, était de n'avoir pas assez de temps pour vous feuilleter à son aise.

« Pour moi, cher papa, qui n'ai pas besoin de science comme mon fils, je lui abandonnerai le reste du dictionnaire pour me livrer à l'article *cœur*, où je trouverai tout ce qu'il me faudra. »

Le Dauphin, tenu longtemps à l'écart par Louis XV, n'était pas un homme ordinaire. Il rappelait le duc de Bourgogne par ses vertus, et il en avait puisé une grande partie près de son auguste mère. Les deux femmes qu'il avait successivement épousées répondaient à toutes ses aspirations de piété et de charité. Sa désolation fut extrême en perdant l'infante d'Espagne, après un an d'une heureuse union; mais, resté veuf avant dix-huit ans et sans enfants, des considérations politiques l'obligèrent à se remarier promptement. Par une étrange coïncidence, il épousa en secondes noces une princesse de Saxe, petite-fille d'Auguste, celui-là même qui avait détrôné Stanislas. On évita de faire passer la jeune Dauphine par Lunéville, tant on redoutait que cette entrevue ne renouvelât l'affliction de la reine de Pologne, qui n'avait jamais pris son parti de l'échec de son époux.

Quoique la Reine eût conservé les mêmes regrets

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

au fond du cœur, sa religion et sa bonté naturelle ne lui permirent pas de confondre la Dauphine dans d'injustes ressentiments : la bonne grâce de Marie-Josèphe acheva d'effacer de pénibles souvenirs.

Le troisième jour qui suivit le mariage, la Dauphine devait porter au bras, selon l'étiquette, le portrait de son père. Quand elle parut, personne n'osait regarder ce bijou. La Reine, la première, faisant un effort sur elle-même, dit : « C'est donc là, ma fille, le portrait du Roi votre père? — Voyez, madame, comme il est ressemblant », répondit la Dauphine.

La Reine jeta les yeux sur le bracelet, c'était le portrait de Stanislas! Elle serra la main de sa belle-fille avec un doux sourire et lui accorda bien vite cette affection que la Dauphine réclamait avec tant d'instances, « en assurant la Reine qu'elle désirait avec passion mériter ses bontés, qu'elle la suppliait de vouloir bien l'avertir des fautes qu'elle pourrait faire et lui donner des conseils qu'elle suivrait avec le plus grand empressement ».

Marie eut ainsi une fille de plus à aimer, et Mesdames rencontrèrent dans cette jeune princesse une sympathie qu'elles ressentaient elles-mêmes.

Le Dauphin et la Dauphine étaient dignes l'un de l'autre par l'élévation des sentiments et par le dévouement qu'en toutes circonstances ils témoignaient à la Reine. Le ciel bénit leur union, par la naissance de cinq enfants. « L'intérieur du Dauphin semblait un sanctuaire dans lequel se réfugiaient la sagesse et les

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Digitized by Google
Original from
PRINCETON UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
PRINCETON UNIVERSITY

bonnes mœurs, trop étrangères au reste de la cour (1). La famille royale était partagée en plusieurs petits cercles. Le Roi, égaré par ses scandaleux plaisirs que son oisiveté lui faisait rechercher, restait indifférent aux besoins de la France et aux joies de son foyer. Il s'isolait dans ses cabinets ou dans le château de Choisy, avec ses complaisants et ses maîtresses.

« Le Dauphin, la Dauphine et les princesses passaient entre eux la journée. La Reine seule conservait à Versailles la pompeuse représentation de la cour de Louis XIV, non par amour du faste, mais dans une pieuse pensée de respect pour le passé. Toutefois, par la grâce et l'affabilité de ses manières, elle enlevait à l'étiquette son masque d'emprunt (2). »

Le Dauphin, ayant ressenti avec plus d'amertume que ses sœurs l'humiliation infligée à Marie par la conduite publiquement scandaleuse de Louis XV, avait toujours entouré sa mère d'une tendresse constante et d'attentions charmantes. Trop pénétré de sa dignité pour consentir à aucun compromis avec sa conscience, trop respectueux pour s'affranchir de toute réserve vis-à-vis de son père, le Dauphin se bornait à traiter les favorites avec une extrême froideur. C'était, il est vrai, encourir la sourde colère du Roi, qui éprouvait pour son fils un amer ressentiment, et, loin d'en reconnaître les hautes qualités, il l'éloigna de toute politique. Stanislas, au contraire, par son caractère aimable, son

(1) Dans *les Reines de France*, de Mlle Celliez.
(2) Comtesse d'Armaillé, *La reine Marie Leczinska*.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

instruction si variée et son expérience, attirait tout naturellement ce petit-fils dont les vertus naissantes semblaient le reflet de celles de sa mère.

Les trois générations dont Stanislas était le chef ne lui offraient que des sujets de satisfaction, ses petits-enfants ne pensaient qu'à le retenir à Versailles par les plus touchants témoignages de tendresse.

Le Dauphin était inconsolable de ne pouvoir prolonger ces entretiens secrets où son aïeul lui exposait ses plans de gouvernement; les meilleurs traités de politique ne lui paraissaient pas comparables aux leçons qu'il en recevait. Souvent il l'interrogeait sur la manière de faire des heureux. « Mon fils, lui répondait Stanislas, aimez les peuples, et vous tenez mon secret. » Ce fut toujours moins par la force de l'autorité que par celle de la raison que ce prince gouverna, car tous ses sujets le regardaient comme leur père.

Trois lettres de la Reine à Stanislas montreront bien cette sorte de culte qu'il inspirait à sa fille et à son petit-fils.

Première lettre :

« Que vous êtes heureux, mon cher papa, de pouvoir suffire à tant d'établissements utiles et tant de bonnes œuvres! Vous avez bien raison d'avoir une dévotion particulière à la divine Providence. Elle fait de continuels miracles en votre faveur.

« Tous vos sujets vous bénissent, pas un malheureux

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

qui ne trouve auprès de vous une ressource. Je devrais bien être honteuse, cher papa, de me mettre aussi au rang des demandeurs. Je ne me le pardonnerais pas pour toutes sortes de raisons; mais depuis plus de trois mois mes pauvres pensionnaires me font compassion sans parler de bien d'autres. »

Deuxième lettre :

« Vous aurez reçu, cher papa, les remerciements de mon fils pour ce que vous avez bien voulu lui accorder. J'espère que le bon Dieu lui fera la grâce de vous ressembler. La misère publique l'étouffe, il donne tout ce qu'il peut donner et au delà, et sa pauvre petite femme fait comme lui. Une de ses sœurs disait que pour faire tant de bien il fallait que vous eussiez trouvé quelque trésor caché en faisant démolir votre vieux château. « Un « Roi qui a des entrailles, répondit M. le Dauphin, y « trouve toujours un trésor pour les nécessités des « malheureux. »

« Le Roi, cher papa, m'a dit que votre demande lui paraissait très bien fondée. J'en ai parlé au contrôleur général, sans avoir pu savoir au juste ce qu'il en pensait, par la raison, je crois, qu'il ne le sait pas trop lui-même, n'ayant pas encore étudié la question. Je demandais à Alliot à quoi vous vous amusiez pendant les longues soirées d'hiver. Il m'a répondu que l'hiver comme l'été vous ne saviez que jouer à faire des heureux.

« C'est un bien beau jeu, celui-là, cher papa, que ne

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

suis-je auprès de vous pour faire votre partie! Mais je ne pourrais pas jouer aussi gros jeu que vous! »

Troisième lettre :

« Je prenais la plume, mon cher papa, pour écrire à Alliot et lui demander un conseil, mais, réflexions faites, vous me le donnerez tout aussi bien que lui. Je voudrais savoir s'il n'y aurait pas d'indiscrétion à vous prier de me faire une avance, et un peu considérable. D'après votre réponse, je me déciderai pour vous la demander ou pour n'en rien faire. Je vous dirai, cher papa, que nous sommes ici dans une misère extrême, plusieurs de nos personnes sont, à ce qu'on dit, dans un état de détresse déplorable dont nous nous ressentons ici; jamais on ne m'a tant demandé de tous côtés, et je n'ai plus rien à donner. On a le cœur serré; je vous avoue, mon cher papa, qu'on n'est pas tenté de tirer vanité du peu de bien que l'on fait, en considérant combien il en resterait à faire. Nos plus grandes aumônes ne remédient qu'à de bien petits maux. Mon fils, qui voit tout en grand et qui sent tout vivement, appelle cela jeter un verre d'eau sur une prairie brûlante. Mais enfin le bon Dieu ne demande de nous que ce que nous pouvons! »

De cette correspondance il se détache un fait curieux, c'est que Stanislas, avec des revenus bien modestes et des dépenses considérables, pouvait encore venir en aide à la reine de France, dont les aumônes pendant les

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

années de grandes misères dépassaient ses ressources et surtout ses aspirations si charitables. Comme elle le lui dit, la Providence lui fait faire des miracles de générosité!

Elle lui témoigne aussi avec une adorable candeur l'admiration et la touchante envie que lui inspire la jolie phrase d'Alliot sur « ce jeu de Stanislas qui ne consiste qu'à faire des heureux l'hiver comme l'été ». Entre le père et la fille les douces pensées s'égrènent naturellement avec les plus heureuses expressions.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

CHAPITRE XIX

Nombreuses épreuves de la Reine. — Son intimité et sa correspondance avec la prieure des Carmélites de Compiègne. — Ses fondations pieuses. — Renvoi des Jésuites. — Hospitalité que leur offrit Stanislas. — Influence de Mme de Pompadour. — Sa mort.

Marie vivait au milieu d'amis dignes d'elle et qu'elle avait choisis. Adorée de ses enfants, tous imitateurs de ses vertus, elle était vénérée de ceux qui l'approchaient et en quelque sorte de la nation entière, qui ne l'appelait que la *bonne Reine*.

Louis XV, à défaut de tendresse et d'affection, avait fini par lui accorder estime et respect. L'existence de la Reine avait donc encore de vraies jouissances; mais, hélas! les années s'avançaient, avec le triste cortège des séparations inévitables ou prématurées pour les uns, et du déclin pour les autres.

Après la mort de la reine de Pologne, le premier vide cruel fut, en 1752, la mort de Madame, la charmante Henriette, modèle de piété, de douceur, de charité, enlevée en quelques jours, dans l'épanouissement de la jeunesse. Cette fois la douleur rapprocha les deux époux, car Louis XV, malgré tant d'erreurs, aimait tendre-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

ment ses filles. Avec celle-là surtout, il y avait une réciprocité d'affection particulière, et le chagrin du Roi fut profond, du moins dans les premiers temps.

Nous retrouvons, en 1756, une lettre de la Reine au duc et à la duchesse de Luynes, reflétant bien les ombres que l'âge commençait à étendre sur les relations du vieux ménage avec leur royale amie :

« Vous ne savez ce que vous dites, écrit la Reine, ne me parlez pas de votre âge; votre âge est celui de notre amitié. Vous n'en avez point d'autre, et je vous promets qu'il sera dans la vigueur tant que je vivrai. Ceci est une fois dit et toujours senti, etc. »

En donnant à Mme de Chevreuse la survivance de la charge d'honneur de Mme de Luynes, sa belle-mère, Marie Leczinska avait mis pour condition que le duc et la duchesse ne la quitteraient jamais, tant qu'elle vivrait. Ils ont, en effet, tenu leur promesse jusqu'à la fin de leur vie.

La mort de l'Infante, en 1759, celle du jeune duc de Bourgogne, âgé de dix ans, fils aîné du Dauphin, et que Louis XV pleura si sincèrement, continuèrent cette liste funèbre. Hélas! elle devait s'augmenter successivement de la mort du duc de Luynes, de celle de la duchesse, devenue infirme dans les dernières années, et de celles du Dauphin, du roi Stanislas et de la seconde Dauphine, une véritable fille pour la Reine.

Le président Hénault lui survécut, mais sa santé, gravement altérée depuis assez longtemps, le privait de tout service près de sa souveraine.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Comme la femme forte de l'Évangile, Marie ne laissa échapper aucun murmure contre la Providence qui lui imposait de si durs sacrifices, mais elle se rapprocha davantage de Dieu et s'achemina, avec courage et résignation, vers le ciel qui devait la réunir à ceux qu'elle pleurait. Elle ne s'était pas bornée à ses illustres amitiés, elle s'en était formé de plus modestes, selon le monde, et c'est à celles-là qu'elle eut recours, particulièrement dans ses afflictions.

Dès ses premiers séjours à Compiègne, elle avait visité assidûment le couvent du Carmel et s'était sentie très vite attirée vers la prieure, Mme Descajeuls, femme de haut mérite et de conversation édifiante. Une correspondance active s'était établie entre ces deux saintes, elle fut de courte durée, par suite de la mort de Mme Descajeuls, mais les archives du Carmel et celles de la famille de Luynes l'ont religieusement conservée. Quelques lettres feront juger de la pieuse intimité de la Reine et de la prieure.

Première lettre de Marie Leczinska à la prieure des Carmélites de Compiègne :

« Jamais, ma chère Mère, je n'ai eu autant d'envie d'aller à Compiègne, en voici la raison (voyez comme j'aime à me flatter), c'est que je suis persuadée que ce serait un peu de consolation pour vous.

« Je ne vous dis pas combien de mon côté je serais aise de vous voir. »

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Deuxième lettre :

« Nous partons samedi pour Fontainebleau; je ne suis pas pour cet endroit comme pour Compiègne, vous n'y êtes pas.

« Je vous dois deux réponses, ma chère Mère, et je commence par l'article qui vous intéresse le plus, celui des indulgences. Dès que je verrai M. le Nonce, je ne manquerai pas de satisfaire le désir que vous avez, quoique la chose ne me paraisse pas bien nécessaire pour des anges comme vous êtes. A l'égard du tableau de *Sainte Thérèse,* que je veux vous donner, je vous demande encore une fois les dimensions sans ménagement. Je ne m'amuserai pas à la belle bordure, assurée que votre sainte Mère aimera mieux que je vous en donne la valeur que de la mettre autour de son portrait. J'aime infiniment, d'ailleurs, la noble et propre simplicité de votre maison. »

Troisième lettre :

« J'ai reçu votre lettre, ma chère Mère, avec un vif plaisir. Je n'y trouve de trop que les remerciements que je voudrais mériter, car je désirerais que tout ce qui est dans votre maison pût venir de moi pour n'être jamais effacé de votre souvenir, bien persuadée qu'il ne serait pas inefficace devant Dieu. Je vous parais intéressée à cela, aussi ai-je grande envie et grand besoin que Dieu me fasse miséricorde et j'espère que vous me

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

l'obtiendrez. N'allez pas croire, cependant, que je sois assez heureuse pour n'être occupée que de ce qui devrait m'occuper, il y a en tout beaucoup d'humain en moi, et je sens que quand vous ne seriez pas Carmélite, je vous aimerais encore. »

Quatrième lettre :

« Vous avez tort de me remercier; ne me donnez-vous pas des choses plus précieuses que mes dons, vos prières ? Je m'y recommande toujours. »

Cinquième lettre :

« Je suis bien fâchée d'avoir été si longtemps sans vous écrire, mais cela m'a été impossible à cause des occupations de ce saint temps, qui, cependant, ne m'ont pas rendue meilleure. »

Sixième lettre :

« Je reçois votre lettre avec un plaisir sensible; et parmi toutes les fadaises qu'on me dira pour la nouvelle année et dont on ne pensera pas la moitié, je distinguerai vos vœux sincères et utiles pour mon âme. »

Septième lettre :

« Je suis honteuse, ma chère Mère, d'avoir été si longtemps sans vous répondre. La première raison, c'est

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

qu'entre autres belles qualités, j'ai celle d'être paresseuse; la seconde, c'est que j'ai été occupée à m'accommoder une cellule ici, qui n'a d'autre défaut que celui de n'être point dans votre maison. »

Après la mort de sa Mère spirituelle, la Reine n'en continua pas moins ses visites rapprochées au couvent de Compiègne. Plus elle avait d'afflictions, plus elle s'y réfugiait. Là, elle faisait de fréquentes retraites, édifiant la communauté par la rigueur avec laquelle elle en suivait tous les exercices. Elle portait ainsi souvent l'offrande de ses peines à sainte Thérèse.

A cette époque où la religion était violemment attaquée, où l'on cherchait à ébranler ses bases fondamentales, où les Jésuites allaient être chassés de France et dispersés de tous côtés, Marie restait sur la brèche, soutenue par l'ardeur de sa foi. Tous ses efforts et ceux de la famille royale n'avaient pas le pouvoir de calmer l'agitation des esprits et d'arrêter cette *croisade* contre la religion, mais du moins Marie opposait une sorte de digue à l'envahissement immédiat des idées nouvelles, en fondant des institutions qui devaient survivre aux secousses révolutionnaires.

Elle obtint de Clément XIII qu'une fête en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus serait célébrée en France. Avec l'aide de Stanislas et du Dauphin, elle éleva les deux premiers autels de cette institution, à Versailles et à Toul. Elle fonda à Moulins, dans le couvent de la

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Visitation, la première chapelle élevée sous l'invocation de la bienheureuse Mère de Chantal. Elle fonda l'Œuvre de l'Enfant Jésus, l'un des établissements les plus utiles de Paris. A une certaine époque, l'on comptait quatorze cents pauvres femmes que cette maison faisait vivre. Elle pensionnait l'établissement de Saint-Thomas à Saint-Germain en Laye. A Paris elle donnait beaucoup aux pauvres couvents des Capucins de Sainte-Aure, de l'Ave-Maria, puis encore aux filles de Saint-Vincent. Elle accordait sa protection au poète Moncrif et se reposait sur lui d'une partie des aumônes qu'elle avait à distribuer.

Un secrétaire de ses charités secrètes dit, dans ses *Mémoires* : « Je fus porteur moi-même de sommes considérables, depuis 100 louis par exemple, jusqu'à 10,000 livres. La Reine donnait l'élan à toutes les œuvres (1) charitables; mais pleine d'abnégation, il lui suffisait d'atteindre le but, elle s'effaçait toujours. »

Lorsque le parlement de Paris, ne tenant pas compte des hésitations de Louis XV, s'apprêta à supprimer en France l'Ordre de Jésuites, Marie épuisa tous les moyens humains pour conjurer l'orage qui menaçait cette compagnie. Elle fit appeler un jour le duc de Choiseul et lui dit : « Vous savez, monsieur, que je ne me mêle pas d'affaires, que je ne vous importune point par mes demandes, c'est ce qui me donne la confiance que vous ne me refuserez pas une chose, que je crois très juste et à

(1) Abbé Proyard.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

laquelle j'attache le bonheur de ma vie; promettez-moi que l'affaire des Jésuites n'ira pas jusqu'à leur destruction. — Sa Majesté, reprit-il, me demande un miracle. — Eh bien! poursuivit la Reine, faites ce miracle, et vous êtes mon saint. »

Le miracle ne se fit point, malheureusement..... Elle ne put sauver ces pauvres exilés, mais elle leur vint en aide, obtint des passages gratuits sur les vaisseaux du Roi; elle en adressa beaucoup à Stanislas, qui leur avait été toujours fort attaché, aimant en eux les protégés du Dauphin. Du reste, ce n'était pas chose nouvelle pour le roi de Pologne de se mettre du côté des persécutés. On l'avait vu défendre les philosophes contre les lettres de cachet et les violences ouvertes; de même, il protégea ces malheureux prêtres brutalement chassés de leurs maisons.

Dès 1762 on leur enleva la direction de leur collège à Bar, et cet exemple se propagea en France; après avoir tout tenté pour arrêter cette mesure si rigoureuse, Stanislas voulut du moins conserver les Jésuites dans ses États; il donna une généreuse hospitalité à tous ceux qui fuyaient la persécution, et fournit des secours à ceux qui traversaient la Lorraine pour se réfugier dans des pays plus éloignés. Il ne craignit pas d'écrire en leur faveur au roi Louis XV une lettre qu'on ne trouve pas dans ses œuvres, mais que les Jésuites ont précieusement gardée comme un témoignage flatteur de l'intérêt que leur portait le père de Marie Leczinska. Un des ministres, qui l'ignorait, osa se plaindre au roi de France

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

de la conduite de son beau-père : « Vous ne savez donc pas une chose, répondit Louis, le roi de Pologne a fait bien pis encore, il m'a engagé moi-même à faire du bien aux Jésuites et à les plaindre. » Le Dauphin, la Dauphine, Mesdames aidèrent Stanislas dans cette bonne œuvre; Marie vendit ses bijoux pour y participer plus largement, et Louis XV leur donna une pension de cent trente mille écus sur sa cassette. Cette générosité du Roi était d'autant plus méritoire que Mme de Pompadour, trop habile pour se mettre ouvertement en opposition avec la famille royale dans cette circonstance, mais dominée par une rancune personnelle, était et resta sourdement l'ennemie des Jésuites. Il est certain que si elle ne se déclara pas d'une manière ostensible contre cette compagnie, ce fut par calcul, car l'audace ne lui manquait pas.

Elle en avait bien donné la preuve vers 1756, en se faisant imposer par Louis XV à la Reine, comme dame du palais. Marie Leczinska accepta cette nouvelle humiliation avec la simplicité d'une sainte : « Sire, dit-elle, j'ai un Roi au ciel qui me donne la force de souffrir mes maux, et un Roi sur la terre à qui j'obéirai toujours ! »

Dominé par son indolence habituelle et par le besoin d'être amusé et déchargé des devoirs de la royauté, Louis XV abandonna à la favorite les rênes du gouvernement. Suivant son bon plaisir ou plutôt ses haines, qui étaient sans accommodement, elle renvoyait les ministres et remplaçait brusquement des hommes supé-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

rieurs par des complaisants, sans talent et sans jugement.

Pleine d'ambition, Mme de Pompadour avait l'intelligence ouverte à toutes choses, aussi bien aux intrigues qu'aux arts. Elle soutenait avec une grande facilité les discussions politiques ; ses arguments étaient mauvais, mais elle leur donnait une apparence de valeur par son aplomb et sa confiance en elle-même. Rien ne lui résistait, son empire était absolu, elle seule régnait, Louis XV ne demandait qu'à s'effacer.

Elle se mêlait à tout; c'est ainsi que, sollicitée, dit-on, par Marie-Thérèse, elle entraîna la France dans cette malheureuse guerre de Sept ans. Elle était devenue une puissance redoutable à ceux qui ne consentaient pas à subir complaisamment son joug scandaleux, et, pour conserver son influence sur le Roi, elle ne recula pas devant les plus odieux compromis.

Pour conserver sa situation aucun sacrifice ne lui coûtait, même celui de sa santé. Usée et vieillie avant l'âge, il ne lui restait de son incomparable beauté que des traits flétris, en dépit de toutes les ressources de l'art pour tenter de dissimuler des ravages prématurés. Elle termine sa funeste existence au milieu de graves soucis; ses rêves de gloire ne s'étaient pas réalisés, rêves dans lesquels l'intérêt de la France était si misérablement sacrifié à son égoïsme insatiable. Puis, le croirait-on ? elle avait de grands embarras d'argent. Avec cette manie d'acquérir des propriétés de tous côtés, elle fut obligée, au moment de sa dernière maladie, de faire emprunter par son intendant, le fidèle Collin, 70,000 li-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

vres. Elle qui avait coûté à la France 36 millions!

Jusqu'au dernier jour, le Roi sembla l'esclave de Mme de Pompadour, mais, lorsqu'il fut délivré de cette fatale servitude, il ne salua le convoi de sa maîtresse que par un mot sans cœur pour oraison funèbre.

A peine Mme de Pompadour avait-elle quitté ce monde que la Reine écrivait au président Hénault : « Au reste, il n'est plus question ici de ce qui n'est plus que si elle n'avait jamais existé. Voilà le monde, c'est bien la peine de l'aimer. »

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

CHAPITRE XX

Vieillesse de Stanislas. — Voyage de la Reine à Lunéville. — Maladie et mort du Dauphin. — Service funèbre à Nancy. — Mort tragique de Stanislas. — Deuil général en Lorraine. — Son oraison funèbre par le Père Élysée. — Résumé général du règne de Stanislas en Lorraine. — Empressement de Louis XV à détruire toutes les œuvres de son beau-père.

Stanislas sentait peser le poids des années; sa vue très baissée ne lui permettait plus de lire ni d'écrire; il avait démesurément grossi, et la marche lui était difficile, cependant il n'avait rien perdu de sa vivacité d'esprit, de l'aménité de son caractère; il ne prenait de la vieillesse que la prudence et les vertus qui la rendent respectable. La cour de Lorraine était alors devenue paisible et assombrie.

En 1765, on lui conseilla de ne point faire son voyage habituel à Versailles et de rester en Lorraine. Comme il avait grand'peine à s'y résigner, la reine de France vint passer une partie de la belle saison avec lui à Commercy, et ne le quitta qu'en versant des larmes; il lui semblait qu'elle ne devait plus le revoir. De tristes événements se préparaient.

Depuis la mort de ce jeune duc de Bourgogne, qui donnait de si grandes espérances, la santé du Dauphin

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

s'était altérée gravement, à la suite d'un rhume négligé. Pendant plus d'un an on lui prodigua vainement les soins les plus dévoués. La Dauphine était si admirable auprès de lui qu'un médecin du quartier, qui ne l'avait jamais vue, demanda son nom en disant : « Voilà une petite garde impayable! »

A son retour de Commercy, la Reine se réunit à sa belle-fille pour veiller l'auguste malade. Souvent elle ne pouvait cacher ses larmes : « Eh quoi, maman, lui disait son fils, vous ne doutez pas que le royaume du ciel vaille mieux que ceux d'ici-bas; je vous vois toujours dans la tristesse et dans les larmes depuis qu'il y a apparence que je quitterai bientôt la terre. — Hélas! mon fils, je ne sais si je pleure de douleur de votre état ou de joie de votre résignation à le soutenir. — A la bonne heure! Que ce soit de joie, car c'en est une pour moi que de ne pas vieillir en ce monde. — Qu'il est heureux, disait la Reine, en assistant aux derniers moments de ce fils si chrétien; qu'il est heureux! il meurt comme un saint, mais que nous sommes à plaindre! »

La mort du Dauphin (20 décembre 1765) fut un coup terrible. Le cœur de Marie était brisé de douleur, mais elle s'inclina pieusement sous la main de Dieu qui la frappait.

Stanislas, qui chérissait son petit-fils, s'était flatté de renaître un jour dans ce digne rejeton ; vaine espérance! Elle lui était ravie lorsque lui-même s'acheminait vers le tombeau, et ce prince que nous avons vu si courageux dans le péril, si philosophe dans les revers, fut accablé

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

par cette cruelle séparation : « Hélas ! s'écriait-il dans sa douleur, j'ai perdu deux fois la couronne, je n'en ai pas été ébranlé, la mort de mon cher Dauphin m'anéantit. »

Ce qui pouvait seul adoucir l'amertume de ses regrets, était l'espoir que les enfants du Dauphin ressembleraient un jour à leur père.

« Mes frères et moi, lui écrivait le duc de Berry dans cette triste circonstance, mes frères et moi sommes pénétrés de la douleur la plus profonde, et elle nous est commune avec Votre Majesté. Nous vous prions d'être assuré que vous trouverez toujours en nous les sentiments d'attachement et d'admiration qu'avait pour vous le tendre et digne père que nous pleurons aujourd'hui. »

Stanislas chercha dans sa piété quelques consolations à son violent chagrin.

Le 3 février, il fit faire à Nancy un service solennel pour le Dauphin et voulut y assister. Pendant l'oraison funèbre que prononça le Père Élysée, le Roi pleura de nouveau ce fils chéri et les Lorrains le pleurèrent avec lui.

La rigueur de la saison l'ayant obligé de coucher à Nancy, il partit le jour suivant pour Lunéville, où il n'arriva que le soir. Ce voyage de la veille ne l'empêcha pas de se lever le lendemain de très grand matin, selon son habitude ; s'étant approché de la cheminée pour regarder la pendule, sa robe de chambre, faite d'une étoffe légère, fut attirée par le feu et s'enflamma ; il sonna ; ses valets de chambre ne se trouvaient point à leur poste ! Pendant ce temps, les flammes gagnaient, et en voulant

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

se baisser pour les éteindre, il tomba dans le feu, la main sur des charbons ardents. N'ayant plus la force de se relever, ni celle d'appeler, il éprouva de si vives douleurs qu'il perdit connaissance. L'odeur de la fumée vint avertir le garde du corps de service à la porte de l'appartement; inquiet, il s'approcha de la garde-robe, appela un des valets, personne ne répondit. Cependant, la fumée augmentait, le garde soupçonna qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, mais sa consigne lui défendait d'entrer chez le Roi! Il redoubla ses cris, on arriva enfin et on parvint, non sans peine, à relever le Roi; quand il reprit connaissance, ceux qui l'entouraient coupaient et arrachaient ses vêtements à demi consumés.

Avec un rare courage, Stanislas cherchait à excuser ceux de ses officiers dont l'absence avait été si fatale; il trouvait même la force de les remercier du zèle et de l'empressement qu'ils mettaient à soulager ses affreuses souffrances.

A la nouvelle de ce terrible accident, le peuple envahit les abords du château pour avoir des détails sur ce qui venait de se passer. L'inquiétude régnait partout. De tous côtés, même des parties les plus éloignées de la Lorraine, les étrangers accoururent en si grand nombre, que les auberges ne suffirent pas à les recevoir. Les plus pauvres n'y étant pas admis, consommaient dans les avenues de Lunéville les petites provisions dont ils s'étaient munis pour ce triste pèlerinage.

Le Roi ayant demandé quel était ce bruit qui lui sem-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

blait venir des cours de son palais, on lui en expliqua la cause, et sur-le-champ il fit écrire ce billet à son intendant :

« Je suis touché, mon cher Alliot, de l'état de détresse où j'apprends que sont ces pauvres gens qui viennent tous les jours de fort loin pour savoir de mes nouvelles et qui ne trouvent pas même à se reposer dans la ville. Pourquoi ne m'en avez-vous rien dit ? Prenez donc des mesures pour leur faire distribuer du pain et même du vin, parce qu'il fait bien froid; que l'on donne aux plus pauvres l'argent nécessaire pour regagner leur pays, tâchez aussi de leur faire entendre qu'ils ne doivent pas tant s'alarmer. »

« Voyez, disait Stanislas, ému par tant de témoignages de dévouement, voyez comme ce bon peuple m'est encore attaché, aujourd'hui qu'il n'a plus rien à craindre, ni à espérer de moi. »

Malgré le mal qui l'accablait, il trouva la force de prendre de dernières dispositions en faveur des pauvres, et il fit déposer en lieu sûr tous les titres qui devaient leur garantir la jouissance de ses bienfaits. Songeant à l'impression que la nouvelle de ce fatal événement allait causer à la cour de France, il dicta lui-même une lettre pour sa fille, et comme à l'occasion de son déplacement, elle lui avait recommandé de se prémunir contre le froid : « Vous auriez dû plutôt, lui répondit-il, me recommander de n'avoir pas si chaud. » Il lui contait ensuite son accident, mais de manière à diminuer ses inquiétudes.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Cependant, le ton de gaieté du malade et même l'espérance que donnaient les médecins, ne parvenaient pas à rassurer son auguste famille. Des courriers extraordinaires se croisaient continuellement sur la route de Versailles à Lunéville, pour aller chercher et rapporter des nouvelles si anxieusement attendues. Une de ses petites-filles (Madame Adélaïde de France) voulut elle-même lui dépêcher un courrier; elle lui écrivait et terminait ainsi sa lettre : « Je prie Dieu, mon cher papa, qu'il vous conserve pour le bonheur de tout le monde et pour le mien en particulier. » Ce vœu ne fut point exaucé; pendant dix-huit jours, le mal alla sans cesse en augmentant, sans que le courage de Stanislas l'abandonnât un seul instant!... Privé de sommeil par ses intolérables souffrances, il ne permettait pas, dans ses longues heures d'insomnie, que l'on éveillât les médecins qui couchaient près de lui : « Ils ne pourraient, disait-il, que m'exhorter à la patience, je tâcherai de m'y exhorter moi-même. » La religion était le seul adoucissement qu'il trouvait à ses maux, il n'en cherchait pas d'autres.

L'image de la mort ne parut jamais l'effrayer; il la voyait s'approcher avec ce calme, cette résignation chrétienne qu'inspirent une conscience honnête et le souvenir d'une vie entière consacrée au bien.

Le 23 février 1766, Stanislas expira. Son règne avait duré vingt-neuf ans. La consternation fut générale. On peut dire que la Lorraine entière prit le deuil, car pendant plusieurs jours les églises ne désemplirent pas de

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

fidèles, qui venaient ainsi donner au dernier de leurs ducs un pieux témoignage de reconnaissance et de profonds regrets.

Une relation de l'époque raconte que « les médecins chargés d'ouvrir le corps pour l'embaumer trouvèrent tous les viscères dans le meilleur état possible et que, sans cet accident, Stanislas aurait pu vivre de longues années encore ».

Le 24 février, le lendemain de la mort, le chancelier de la Galaizières, muni des ordres donnés par Louis XV, depuis quelques mois, en raison de l'âge si avancé de Stanislas, fit apposer les scellés à Lunéville et dans les autres châteaux royaux. Puis, ayant assemblé à Nancy la cour souveraine, il lui fit part officiellement de la mort du duc de Lorraine, et réclama le testament dont elle était dépositaire pour l'envoyer à Versailles : la Lorraine devenait définitivement française!

Le corps du Roi resta exposé dans son appartement à visage découvert, puis il fut enfermé dans un cercueil jusqu'au 3 mars. On le transporta ce jour-là, avec peu de cérémonial, dans l'église de Bon-Secours, où il fut déposé dans le caveau, en attendant l'exécution d'un mausolée, commandé par Louis XV, et qui devait être digne de figurer vis-à-vis du tombeau de la Reine (1).

Plusieurs semaines après seulement eurent lieu les services solennels pour le repos de son âme; le Père

(1) Voir tous les détails dans l'Appendice.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Élysée, l'un des meilleurs orateurs sacrés, prononça l'oraison funèbre dans l'église primatiale, le 10 mai 1766.

La mort de Stanislas achevait de faire disparaître, pour la Lorraine, le reste d'indépendance qu'il avait cherché à lui conserver. Avec sa diplomatie habituelle, il avait eu raison des préventions des uns, des regrets des autres et aussi de cette situation délicate imposée par le cabinet de Versailles, dans la personne de M. de la Galaizières. Les gens raisonnables reconnaissaient l'esprit conciliant et charitable du roi de Pologne, et ne le rendaient pas responsable des mesures rigoureuses que le chancelier appliquait avec toute la dureté de son caractère autoritaire.

Stanislas avait, comme nous l'avons vu, gagné l'affection de ses sujets. En effet, que ne lui devait-on pas? Pour compléter ses bienfaits il s'était appliqué à rendre la cour de Lorraine plus brillante qu'elle n'avait jamais été, et à lui donner un renom que lui ont envié les plus puissantes monarchies du temps.

Le grand motif de discorde : *la politique,* n'avait pas de raison d'être, l'esprit seul y régnait en maître. Cependant, cette cour a eu ses détracteurs; on lui a reproché une trop grande facilité de mœurs. Nous n'avons essayé ni de le nier, ni de l'excuser.

Mais le reproche paraît devenir excessif, lorsqu'au lieu de le généraliser aux mœurs d'une époque si dissolue qu'elle permettait de concilier les pratiques de dévotion avec les *intrigues mondaines,* on attribuait

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

particulièrement à Lunéville une tolérance que tant d'autres souverains acceptaient alors.

C'était une critique bien sévère pour un siècle où, sous ce rapport, on l'était si peu. La comparaison avec Versailles aurait pu rendre plus indulgent, car, éblouie par les splendeurs du règne de Louis XIV, l'opinion longtemps n'a pas distingué ce qui en ternissait l'éclat.

Les scandales, légitimés par les premiers corps de l'État, et aggravés encore par la sanction de l'étiquette, sont sans précédents dans l'histoire. Cette double famille du grand Roi, recevant les dignités et les honneurs réservés jusque-là aux princes qui y avaient honnêtement droit, déconsidérait la royauté et l'ébranlait sourdement.

La régence et le règne de Louis XV en avaient encore diminué le prestige. Un jugement sévère de la postérité ne semblerait donc pas trop rigoureux. Si la cour de Lunéville n'a pas su résister aux blâmables défaillances de ce temps, il faut du moins reconnaître qu'elle n'a compromis ni l'autorité princière, ni la politique du duché.

Par la protection qu'elle accorda à la religion et à ses ministres, par la charité qu'elle étendit à tout et à tous, la somme du bien accompli l'emporta de beaucoup sur celle du mal que causèrent certaines faiblesses.

La Palatine écrivait à la belle de Ludre : « Il n'y aurait pas de cours s'il n'y avait pas d'envieux »; eh bien, sous l'impulsion de bonté et de justice du roi de Pologne, on

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

ne devait guère connaître autour de lui l'envie et les passions étroites des courtisans.

Il y avait, à Lunéville, des éléments bien divers et disparates, mais dont la réunion formait un ensemble curieux et intéressant. Stanislas avait amené des amis polonais qui, comme lui, étaient très épris d'arts et de lettres; à côté d'eux se trouvaient des gentilshommes français, attachés au Roi depuis Meudon, et qui, par leurs goûts frivoles et leurs habitudes élégantes, contrastaient avec le caractère froid et les sentiments profondément religieux des Lorrains.

C'était, on le voit, un mélange des mœurs féodales et naïves de la Pologne et de la civilisation raffinée de Versailles, le tout encadré par la nature sérieuse et réfléchie du peuple. Et comme le maître avait l'abord aimable, et l'esprit ouvert à toutes les cultures de l'intelligence, il régnait autour de lui un ton d'aisance et de cordialité qu'on ne rencontrait pas ailleurs. On a prétendu aussi que la cour de Lunéville avait été l'une des premières à répandre et à encourager les idées philosophiques nouvelles. Ceci n'est pas exact, car la *libre pensée* se développait déjà depuis plusieurs années, même chez quelques souverains. Le grand Frédéric, qui avait eu plusieurs fois Voltaire pour commensal, était son fervent disciple et ne le cédait à Stanislas qu'avec beaucoup de regrets.

Toutes les concessions du roi de Pologne ne se faisaient que sur le terrain de l'esprit, mais jamais sur le fond de ses convictions. Quand il disait qu'il

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

aimait mieux Voltaire hypocrite à Lunéville que scandaleux ailleurs, c'était une preuve certaine que ses hôtes ne cherchaient pas à froisser ses croyances, il ne l'aurait pas permis avec sa douceur, autoritaire au besoin.

Il ressemblait parfaitement au portrait qu'il a tracé du philosophe chrétien : « Le vrai philosophe, dit-il, est exempt de préjugés, doit connaître le prix de la raison, ne pas estimer les grands états de la vie plus qu'ils ne valent, ni les basses conditions plus qu'elles ne sont. Il doit jouir des plaisirs sans en être l'esclave, des richesses sans s'y attacher, des honneurs sans orgueil et sans faste. Toujours égal dans l'une et l'autre fortune, toujours tranquille et d'une gaieté sans art, il doit aimer l'ordre et le mettre dans tout ce qu'il fait : « Faire le bien, disait-il, c'est le seul plaisir qui soit sans remords. » Les critiques, qui s'attachent aux plus grandes œuvres, n'empêcheront pas que le règne de Stanislas n'ait eu un éclat dont les lueurs ne sont point encore disparues. Stanislas et les Lorrains étaient dignes l'un des autres, et sa bienveillance a laissé des traces impérissables dans un pays où l'on *se souvient*.

Ses charités privées, dont personne n'eut le secret, sont innombrables, et un biographe cite un billet du prince dans lequel il disait : « Mon cher Alliot, porte-toi bien, je pars; envoie-moi le tableau des aumônes que j'ai résolu de distribuer dans les villes où je passerai, comme tu l'as dressé. Un roi ne doit pas demander s'il y a des misérables dans ses États, mais s'informer

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

où ils sont et ne pas le demander à ses courtisans, qui n'auraient pas honte de lui tendre la main comme les sujets les plus dignes d'éprouver les effets de sa généreuse compassion. »

Lorsque la mort l'enleva, il méditait une vaste entreprise. « Il avait conçu, dit l'évêque de Toul (dans son mandement à l'occasion de la mort du Roi), et m'avait confié l'immense projet de fonder dans toutes les paroisses de la campagne les mêmes établissements de charité qu'il a faits dans toutes les villes de ses États, en faveur des pauvres et des malades; projet plus grand que ses ressources, mais ses ressources s'étendaient en quelque sorte à sa volonté pour se prêter à la grandeur de ses vues et aux profusions de sa charité. »

La plupart des artistes eurent la douleur de voir annuler une partie de leurs commandes aussitôt après sa mort. Louis XV déclara que l'économie était une des vertus principales des souverains, et fit immédiatement détruire ces palais, ces parcs, ces jardins si chers au roi de Pologne. Chanteheux, Ainville, la Malgrange, le château d'eau de Commercy s'effacèrent bientôt comme un rêve, dit Durival, et les châteaux de Lunéville et de Commercy furent convertis en casernes, avec un empressement qui augmenta l'affliction de la province.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

CHAPITRE XXI.

Maladie de la Reine. — Sa mort. — Regrets universels. — Appréciation de son caractère.

Après la mort de Stanislas, la Reine tomba gravement malade. Elle se remit, tandis que la Dauphine, restée inconsolable, mourut bientôt après, de la même maladie que celle de son mari.

Cette princesse, quoique fille d'Auguste, l'ancien rival de Stanislas, était aussi chère à la Reine que ses propres filles, et cette mort prématurée fut un nouveau sujet de douleur pour Marie Leczinska.

Tant de pertes cruelles n'ébranlèrent pas sa soumission aux décrets de la Providence, mais elle n'en restait pas moins brisée, et sa santé déclina sensiblement pendant deux années de langueur et de souffrances.

Ceux qui la servaient ne virent jamais le moindre changement dans son humeur : toujours la même douceur, la même affabilité. Sa vue s'était affaiblie; un jour elle ne reconnut pas un homme pour lequel elle avait une estime particulière, parce qu'il avait eu la confiance de Stanislas. On le lui nomma « Quoi! c'est vous,

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

monsieur de Soupir ? dit-elle. Je vous demande pardon, mais croyez que je ne me serais pas trompée si je pouvais voir avec le cœur. »

Dans le commencement de cette longue maladie qui consumait la Reine, on avait d'abord conservé quelque espoir, mais il n'en resta plus quand on l'entendit répondre à ceux qui lui parlaient de se ménager : « Rendez-moi mes enfants, et vous me guérirez (1). »

En ayant perdu plusieurs, elle ne pouvait se consoler, surtout depuis la mort de Stanislas, ce guide si sûr, ce confident si tendre sur lequel elle s'appuyait dans les traverses de la vie.

Elle voyait approcher la mort sans effroi; ses souffrances lui paraissaient légères, quand elle les comparait à celles du Dauphin. « Une des grâces dont j'ai à remercier Dieu, dit-elle plusieurs fois, c'est de me rappeler en ce moment les grands exemples que m'a laissés mon fils. » Elle éprouvait une sorte de satisfaction, en songeant qu'elle allait quitter ce monde où elle avait versé tant de larmes; mais toujours résignée à la volonté de Dieu, elle attendait patiemment l'heure à laquelle il la rappellerait. Voyant arriver sa fin, elle permit alors à ses filles de passer près d'elle les dernières nuits et de lui donner leurs soins.

Le Roi eut, pendant la maladie de sa femme, des égards et des attentions louables. Il venait plusieurs fois par jour auprès d'elle, et lorsque le moment suprême

(1) *Les Reines de France*, par Mlle Celliez.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

approcha, il lui dit en pleurant : « Voici Mesdames que je vous présente. » La Reine comprit que c'était des adieux, et levant les yeux et les mains au ciel, elle donna à ses enfants sa dernière bénédiction.

Quand le danger fut connu, le peuple assiégea les portes du palais pour avoir des nouvelles. Le Roi en donna plusieurs fois lui-même. A Paris et dans les provinces, les églises étaient remplies par la foule qui priait pour la Reine : « Voyez comme elle est aimée », dit un jour Louis XV avec une émotion marquée.

Le 24 juin 1768, la Reine, récitant son chapelet, éprouva une dernière défaillance, le Roi la soutint dans ses bras, tout était fini !... Ainsi se termina, sans agonie, une vie de dévouement et d'abnégation.

Elle avait soixante-cinq ans; il y avait quarante-trois ans qu'elle régnait.

Le Roi, qui lui avait causé tant de peines, s'agenouilla devant son lit, lui ferma les yeux et embrassa ses restes à peine refroidis, comme s'il avait voulu, dit Capefigue, empreindre son âme de quelque chose de cette sainteté.

Les grandes dames de France se partagèrent comme de précieuses reliques tous les objets que la famille royale leur permit de choisir parmi ceux qui avaient appartenu à la Reine. Les femmes de la Reine, ses serviteurs et ses pauvres recueillirent jusqu'aux moindres lambeaux de ses vêtements.

Pendant huit jours qu'elle demeura exposée sur un lit de parade, sa dépouille mortelle fut l'objet d'un véri-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

table culte pour le peuple, et dans son oraison funèbre l'évêque de Troyes, Mgr Poncet de la Rivière, s'adressant à Mgr de Paris, célébra en ces termes les vertus de celle qui avait été la reine de France : « Pontife du Dieu vivant, ne craignez pas d'offrir sur son tombeau un encens qu'on offrira peut-être un jour sur ses autels(1)! » Suivant le désir qu'elle en avait exprimé, son cœur fut porté dans l'église de Bon-Secours, à Nancy, à côté des sépultures du roi et de la reine de Pologne. Madame Louise disait à l'un de ses biographes : « Ne vous flattez pas de pouvoir découvrir tout ce qu'il y aurait d'édifiant à citer sur la Reine; mes sœurs et moi avons toujours remarqué que la première de ses vertus était une grande humilité, d'où naissait une attention continuelle à nous dérober ce qu'il y avait de plus parfait et souvent de plus héroïque dans ses actions. J'en ai plus appris depuis sa mort que je n'en savais pendant sa vie. »

Louis XV écrivait aussi à ce moment : « La Providence a voulu couronner la haute vertu et la constante piété qui ont accompagné toutes les actions de sa vie; elles ont encore plus particulièrement éclaté dans la longue maladie à laquelle elle vient de succomber. »

Hommage tardif rendu par le Roi à cette admirable compagne! Elle lui avait consacré sa vie, et sa haute piété n'avait cessé d'implorer auprès de Dieu l'indulgence et le pardon qu'elle lui accorda avec tant de générosité.

(1) Comtesse D'ARMAILLÉ, *La reine Marie Leczinska.*

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

La Reine eut dix enfants :

Elle perdit en bas âge le duc d'Anjou et deux princesses;

Elle éleva : le Dauphin;

La charmante Madame Henriette, morte en 1752;

Marie-Louise-Élisabeth, mariée à Philippe, Infant d'Espagne et duc de Parme, morte bien jeune encore en 1759;

Madame Louise, retirée au Carmel;

Mesdames Adélaïde, Victoire et Sophie.

Quoique sans prétention, Marie Leczinska avait cependant dans sa conversation des à-propos qui, en peu de mots pleins de bon sens, rappelaient les devoirs ou les vérités de la vie. On a conservé d'elle quelques maximes qui sont, comme celles de Stanislas, le reflet d'une nature d'élite, avec une connaissance parfaite du cœur humain.

Nous prenons au hasard :

« Nous ne devons réfléchir sur les défauts des autres qu'autant qu'il le faut pour nous préserver nous-mêmes. »

« Nous ne serions pas grands sans les petits; nous ne devons l'être que pour eux. »

« L'on n'est jamais plus riche devant Dieu que lorsqu'on sent mieux sa misère. »

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

« Les femmes dont on a le mieux parlé après leur mort sont celles dont on parlait le moins pendant leur vie. »

« Celui qui craint de descendre dans sa conscience craint de visiter le plus sincère de ses amis. »

« La seule chose qui puisse dédommager des assujettissements du trône, c'est le plaisir de faire du bien. »

« Pour ne pas s'ennuyer dans la compagnie de son cœur, il faut savoir y appeler Dieu en troisième. »

« De tous les amis que nous pouvons avoir, il n'en est pas de comparable à la bonne conscience, et de tous les genres de prodigalité la plus blâmable est celle du temps. »

« Pour vivre en paix dans la société, il faut ouvrir les yeux sur les qualités qui nous plaisent et les fermer sur les ridicules et les travers qui nous choquent. »

Précepte que la Reine mettait bien en pratique, car elle possédait au plus haut degré cette qualité qui est une force et un charme : la bienveillance. Ces pensées profondes, transformées en maximes, rappelaient d'anciens usages polonais, mais la souveraine qui les exprimait ainsi devait être un esprit vraiment supérieur!

Le président Hénault disait qu'il ne connaissait pas

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

de femme qui fût plus homme, comme instruction, que la Reine. Il s'applaudissait d'avoir été à portée de la consulter sur son *Abrégé chronologique* dans lequel il a inséré plusieurs traits qu'il ignorait et qu'elle lui a appris. Elle étonnait par la variété de ses connaissances et la justesse de ses réflexions. Elle avait su inspirer, dans le petit cercle du président Hénault, la spirituelle Mme du Deffand, qui était sortie de sa malice habituelle pour rendre justice à Marie Leczinska, désignée par elle sous le nom de Thémire :

« Thémire a beaucoup d'esprit, écrit-elle, le cœur sensible, l'humeur douce, la figure intéressante. Son éducation lui a imprimé dans l'âme une piété si véritable qu'elle est devenue un sentiment en elle, et qu'elle lui sert à régler tous les autres.

« Thémire aime Dieu, et immédiatement après, tout ce qui est aimable. Elle sait accorder les choses agréables et les choses solides. Ses vertus sont, pour ainsi dire, le germe et la pointe des passions.

« Son discernement lui fait démêler tous les travers et sentir tous les ridicules; son indulgence et sa charité les lui font supporter sans impatience et lui permettent rarement d'en rire. Quand on a le bonheur de connaître Thémire, on quitterait tout pour elle; l'espérance de lui plaire ne paraît pas une chimère. »

Nous ajouterons que ceux qui étaient assez privilégiés pour pénétrer dans sa vie intime ne savaient qu'admirer davantage de sa bonté ou de son esprit!

Quoi de plus touchant que sa correspondance avec

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Stanislas, que celle dont elle honora le duc et la duchesse de Luynes, le président Hénault!

« Son amitié royale fut une des plus fidèles et des plus dévouées que présente l'histoire de France, et dans la réciprocité des sentiments qu'elle inspirait, elle trouva ses meilleures jouissances et bien souvent des consolations (1). »

Personnification vivante de la vertu à la cour de Versailles, elle parvint à maintenir l'union dans la famille royale et, par une attitude de majestueuse convenance envers le Roi, elle imposa silence aux courtisans. En dissimulant les blessures de son cœur, elle s'efforçait de rendre moins méprisable la conduite de Louis XV, et avec une pieuse fermeté, elle exigeait de ses enfants toutes les apparences de respect pour leur père.

Elle ne se mêla à aucune intrigue politique et déjoua même les espérances des Jansénistes qui avaient compté sur son austérité pour se la rendre favorable; elle se contenta de travailler à améliorer le sort de ses sujets, en multipliant les fondations pieuses et les établissements destinés à secourir les douleurs morales aussi bien que les infirmités physiques. Elle dépensait tout et souvent plus qu'elle n'avait pour ce charitable usage, avec le regret de ne pouvoir faire davantage. On la vit calculer jusqu'au prix d'une robe qui lui plaisait, en disant : « C'est trop cher; j'ai assez de robes, et mes pauvres manquent de chemises. »

(1) Préface des *Mémoires du duc de Luynes*.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Elle avait associé à ses charités le Dauphin, la Dauphine, les princesses ses filles et plusieurs dames de la cour, de celles sans doute qui l'approchaient de plus près et qu'on appelait : *sa semaine sainte*.

Elle se défiait volontiers d'elle-même. Lors de son mariage, elle s'effraya des difficultés qu'elle rencontrerait sur le trône. Stanislas fut obligé de la rassurer, en lui disant : « Que la main qui lui mettait la couronne sur la tête l'aiderait à la porter et à mériter celle du ciel. » Jamais prédiction ne fut plus justifiée!

Fille, épouse, mère, reine, Marie Leczinska remplit ses devoirs avec une élévation de conscience qu'aucun exemple ne dépasse. Elle possédait un trésor qui l'aida à surmonter toutes les infortunes de sa vie, la paix du cœur, la sérénité d'une sainte. Après s'être agenouillée au pied des autels, elle retrouvait le courage de boire la coupe d'amertume, sans laisser échapper une plainte.

A la suite de l'arrêt porté contre les Jésuites, elle fit bâtir à Versailles un monastère dans le dessein de s'y ménager une retraite comme à Compiègne, « pour apprendre, disait-elle, à mourir au monde et à elle-même ».

La Reine laissait chez tous un ineffaçable souvenir; le peuple admirait ses vertus, la cour reconnaissait son esprit cultivé. Elle avait défendu avec ardeur la religion ainsi que ses ministres et édifié par sa haute piété les saints et les saintes d'ici-bas. Mais le temps qui efface toutes les empreintes, les événements si graves qui ont

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

troublé la fin du dix-huitième siècle et bouleversé ensuite l'Europe entière, jetèrent peu à peu le voile de l'oubli sur cette souveraine si accomplie, mais trop modeste.

Dans l'histoire contemporaine, son nom est mentionné parfois avec quelque élogieuse épithète, et voilà tout. Il y a peu d'années que le livre charmant de la comtesse d'Armaillé, les *Mémoires* intéressants du duc de Luynes, publiés par MM. Dussieux et Soulie, et du président Hénault par Lucien Pérey, ainsi que le curieux travail de M. de Raynal, ont fait revivre des souvenirs trop longtemps délaissés et qu'on ne saurait assez invoquer pour apprendre aux générations actuelles à mieux connaître Marie Leczinska : souveraine édifiante entre toutes, en dépit de son humilité, elle est une des nobles figures de notre histoire. Instrument mystérieux de la Providence, elle fut appelée à attacher son nom, inséparable de celui de Stanislas, au seul événement heureux et vraiment durable du règne de Louis XV, *la réunion de la Lorraine à la France!*

En lui rendant un hommage mérité, nous nous inclinons pleins de respect pour son auguste mémoire, avec la confiance que si Dieu l'aida à porter la couronne royale, il a proportionné les épines qui s'y mêlèrent à la récompense qu'il lui réservait là-haut.

L'étude de ces deux vies si intimement liées l'une à l'autre était intéressante à approfondir.

Elle console de tant de déceptions accumulées pendant ces deux derniers siècles! En nous séparant de

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Stanislas *le Bienfaisant* et de Marie Leczinska, *la Bonne Reine*, qui nous ont fait passer de si douces heures et donné de si grands enseignements, nous emportons un souvenir de respect et d'admiration que nous serions bien heureux de faire partager à nos lecteurs.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
PRINCETON UNIVERSITY

APPENDICE

Digitized by Google

Original from
PRINCETON UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
PRINCETON UNIVERSITY

AVIS DU ROI

A LA REINE SA FILLE LORS DE SON MARIAGE

J'emprunte, ma chère fille, ces paroles de l'Esprit-Saint pour vous dicter ses avis, les seuls vraisemblablement qu'il me sera permis de vous donner dans la suite, après l'événement qui vous éloigne de moi, et qui vous place tout à coup sur le trône le plus puissant et le plus respectable de l'univers.

Vous devenez reine de France, ma fille; quel titre glorieux! que d'obligations il vous impose! C'est à vous à le justifier par votre mérite et vos vertus. Semblables aux diamants de votre couronne, songez que la moindre tache s'y apercevrait aisément, et qu'il vous importe de les conserver dans leur éclat aux yeux d'un peuple éclairé, qu'une première lueur peut bien surprendre, mais que la réflexion rend un des plus difficiles à contenter.

De nouveaux devoirs vous sont imposés, et tous les yeux, ouverts sur vous, cherchent à tirer des présages de votre zèle à les remplir. Ainsi, ma fille, sur ce trône où la Providence vous a placée, considérez-vous comme obligée chaque jour de rendre compte de vos actions au dernier de vos sujets. Continuellement attentif à nous observer, n'est-ce pas le public qui nous juge? n'est-ce pas lui qui distribue l'immortalité? Ses arrêts sont donc aussi dangereux que son approbation est respectable.

Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

De nombreux écueils vont vous environner, ma chère enfant, il en est un, entre autres, contre lequel la vertu des héros est venue plus d'une fois se briser. C'est ce suprême degré de puissance et de gloire qui réveille, dans presque tous les cœurs, celle de nos passions la moins conforme à notre raison, et néanmoins la plus difficile à surmonter; cette passion est l'orgueil; on le croirait l'attribut essentiel de la grandeur, tant il est rare qu'il ne l'accompagne pas; les grands pour la plupart en sont enivrés, ils se le communiquent mutuellement; on le voit, en quelque sorte, circuler d'une âme à l'autre. De là cet impertinent mépris pour le commun des hommes; on ne les aperçoit plus qu'à travers un prisme trompeur qui les dénature, et les fait voir comme uniquement destinés à être de simples spectateurs de nos fastueuses jouissances, ou des esclaves obligés à y contribuer. Que sont pourtant les grands, aux yeux de la raison, même la moins sévère? ils ne diffèrent des autres hommes que par la base qui les élève, et cette base ne tenant point à leur être, elle ne les rend plus sages ni plus heureux.

Quel que soit, ma chère fille, le rang où vous venez de monter, vous n'en êtes pas plus estimable à mes yeux, et vous ne devez pas l'être davantage aux vôtres; quel sujet de vanité pourriez-vous tirer d'un simple ornement qui n'ajoute rien au mérite, et ne peut servir, au contraire, qu'à mieux dévoiler les défauts ou les vices qu'il expose dans un plus grand jour? Un seul orgueil vous est permis, c'est celui d'une âme qui, retrouvant en soi l'empreinte de la magnificence et de l'immensité du Dieu qui l'a formée, méprise tout ce qui est borné, et n'aspire qu'après des biens qui répondent à la noblesse de son origine, à la hauteur de ses sentiments, à l'immortalité qui lui est assurée.

Distinguez-vous dans le rang que vous occupez, mais que ce soit uniquement par l'ambition d'en remplir tous les devoirs avec exactitude; surpassez les plus sages en mérite,

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

mais sans porter à l'extrême aucune vertu, il n'appartient qu'à l'hypocrite d'exagérer les sentiments qu'il n'a pas.

La France, l'univers entier, exigent de vous de grands exemples et une continuité d'exemples qui ne se démentent jamais; la plupart néanmoins n'ont de pouvoir qu'autant que le modèle est agréable. Je pourrais vous avertir, ici, d'un avantage que vous possédez et ne connaissez pas; c'est un don de la nature, qui ne vous a rien coûté, mais qui rendant plus facile et plus douce la pente à vous imiter, peut vous être un sujet de mérite, et, d'une simple qualité, vous faire une vertu. Ce don précieux est cet air de douceur, ces manières aisées et prévenantes, ce caractère de bienfaisance et de bonté qui se peint dans vos traits, appelle tous les cœurs, et, leur demandant autant d'amitié qu'il en offre, ne laisse pas de leur inspirer le respect dont il semble vouloir les affranchir. Conservez ces dehors précieux, et ne cessez en aucun temps d'être tout ce qu'ils promettent.

Faites toujours autant de bien qu'il vous sera possible, la libéralité est un devoir de votre rang, et les refus vous doivent plus coûter que les grâces. Surtout, approchez de vous la vertu timide et malheureuse, ne dédaignez jamais le mérite indigent, ne lui faites pas même acheter vos secours par des prières, ce serait en payant une dette vendre le plaisir de vous en acquitter.

Aucune affaire essentielle ne vous regarde, sur le trône, que celle de vous faire aimer; rien n'est aussi flatteur pour une belle âme et rien aussi n'est plus facile aux personnes d'un rang élevé; il ne leur faut, pour cela, que des égards qui n'aient point un air de contrainte, qu'une politesse sans fausseté, qu'une prévoyance sans bassesse; l'arrogance leur est encore moins pardonnable qu'à des hommes d'une classe inférieure, qui s'en font une ressource et une espèce de dédommagement à leur médiocrité. L'autorité du diadème peut bien se maintenir par elle seule, mais elle n'a jamais

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

plus de force que lorsqu'elle a le secret de soumettre les cœurs. Je l'ai souvent éprouvé sur ce trône mobile où me porta, d'après le vœu de ma nation, l'amitié d'un prince qui s'était chargé d'avoir des vues et de l'ambition pour moi. Que de fois n'eus-je pas à combattre la fastueuse délicatesse d'une foule de grands, qui se prétendent indépendants du chef qu'ils se sont donné, et de la nation même dont ils sont membres? Était-il un seul jour où il ne me fallût contenir l'indocilité tumultueuse d'une noblesse qui veut tenir le timon de l'État, et se plaît souvent à le faire chanceler pour se faire croire nécessaire à le conduire? Ces obstacles si difficiles à surmonter, j'eus le bonheur de les vaincre; un accès libre et toujours ouvert, une indulgence sans faiblesse, me donnèrent sur tous les esprits un empire d'autant plus absolu, qu'on le supportait sans le savoir. Je m'aperçus bientôt qu'en donnant des conseils je prononçais des ordres, et qu'on les exécutait aussi fidèlement que si la liberté qu'ils contraignaient les eût dictés elle-même. Je reconnus, dès lors, ce que vous ne devez pas ignorer, ma chère fille, que rien n'assure mieux à quelque nation que ce soit les droits de la puissance, que le soin de ne la point faire sentir.

Un moyen infaillible de gagner les cœurs c'est de montrer aux hommes encore plus d'estime que d'amitié : celle-ci peut faire des ingrats, celle-là n'en fit jamais; on peut se méfier de l'amitié, on croit toujours l'estime sincère lors même qu'elle ne l'est pas.

Sévère à votre égard, usez d'indulgence envers tout le monde, encouragez le mérite, excusez les faiblesses, feignez d'ignorer la plupart des défauts, embellissez pour ainsi dire tout ce qui vous environne; une prévention flatteuse peut faire naître autour de vous plus de vertus qu'une indiscrète sévérité n'eût corrigé de vices.

Étendez cette heureuse et utile prévention jusqu'aux

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

mœurs, aux usages, aux préjugés même des Français; de tous les peuples civilisés c'est peut-être celui qui souffrirait moins de voir condamner ses lois que ses coutumes. Vous devez nécessairement, pour réussir à lui plaire, respecter ses manières et les adopter; les mœurs des Français sont en général douces, simples, enjouées, sociales; chez eux se trouve plus communément la science des égards, le goût des bienséances, la délicatesse du sentiment. Leurs ennemis mêmes viennent prendre chez eux des leçons de politesse, et ce qu'on a de la peine à concevoir, ils ne s'estiment ensuite plus parfaits, qu'autant ils les haïssent avec plus de fureur, et qu'ils les imitent avec plus de complaisance.

Vous étiez déjà Française par votre éducation, ma fille, devenez-le plus encore par votre amour pour cette nation aimable et polie, et je vous garantis de sa part un retour de tendresse sincère et constant. Mais vous l'obtiendrez plus sûrement sans doute, si après avoir évité les dangers de la puissance, qui trop souvent n'inspirent qu'orgueil et dureté, vous ne laissez point amollir votre âme par la prospérité dont vous allez jouir, et qui pourrait vous être d'autant plus funeste qu'elle vous a été presque inconnue jusqu'à ce jour.

Ne nous dissimulons point les adversités que nous avons essuyées, ceux-là seuls doivent craindre de se rappeler leurs disgrâces qui, ne pouvant les soutenir avec courage, les augmentent par leur lâcheté. Nos malheurs n'étaient grands qu'aux yeux de la prévention qui n'en connaît point au-dessus de la perte d'une couronne; et quelle idée devais-je avoir de celle que je venais de quitter? différente de toutes les autres, elle n'offre presque d'avantages que la gloire de la porter; devais-je désirer la reprendre? Quelle qu'elle fût, en la perdant, je me retrouvais moi-même et je vous retrouvais, ma chère enfant, non point insensible à mes revers, mais ayant la force de les supporter et toujours épiant sur

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

mon visage jusqu'au moindre vestige de la douleur pour la calmer.

Nous devons trop à nos malheurs pour les oublier jamais; n'ont-ils pas dû nous convaincre du vide et du néant des choses d'ici-bas et nous préserver par cela même du danger de la prospérité qui pourrait nous séduire?

Il n'est qu'une sage modération qui puisse vous garantir des pièges d'un état qui, pour tant d'autres, est une ivresse continuelle; souvenez-vous donc que les plaisirs ne sont faits que pour vous distraire et non pour vous occuper, qu'ils peuvent flatter vos sens, mais non point remplir votre cœur. Il en est un cependant dont, peut-être, aurez-vous de la peine à vous défendre; c'est celui que des hommages intéressés, des louanges étudiées, une fine adulation excitent pour l'ordinaire dans l'âme des grands; c'est le plaisir, enfin, à être flattés. Ainsi, ma fille, je ne puis donc vous voir sans frayeur environnée d'une foule de courtisans qui, paraissant oisifs sans l'être, se font une occupation de dégrader, par l'orgueil, ceux qui les dominent par la puissance; esprits maniérés et flexibles, ils n'étudient les penchants de leurs maîtres que pour les faire servir à leurs intérêts. Ils ne rampent devant eux que pour s'élever, ils ne les louent que pour les séduire; combien n'en est-il pas qui cherchent peut-être déjà à vous endormir au sein de la mollesse et de l'indolence, et qui ne se montrent empressés à vous plaire que pour réussir un jour à vous gouverner! Voulez-vous éviter ce dangereux écueil? Soyez sans cesse en garde contre votre amour-propre; lui seul pourrait donner à la flatterie de l'ascendant sur votre cœur.

Appliquez-vous à connaître les hommes (c'est une science importante). Au lieu même où vous êtes, et plus peut-être qu'en aucun lieu du monde, il est encore des courtisans dont le cœur noble et généreux est formé sur le modèle des anciennes mœurs; ceux-là servent leurs souverains avec zèle,

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

ils ne fondent point sur leurs défauts l'espoir de leur plaire, ils les aiment plus enfin que leur fortune, et n'en désirent d'autres que celle qui ne coûte le sacrifice d'aucune vertu.

Votre intérêt est de démêler dans la foule ces restes précieux de l'innocence des premiers temps, votre devoir de vous les attacher, votre bonheur de mériter leur estime. Interrogez dans le besoin ces hommes vertueux, encouragez-les à vous répondre; au lieu de louanges, ils vous donneront des conseils.

Ne leur prodiguez pas néanmoins votre confiance, vous ne la devez tout entière qu'au Roi votre époux. Il doit être le seul dépositaire de vos sentiments, de vos désirs, de vos projets, de toutes vos pensées; l'imprudence laisse échapper ses secrets, l'amitié les confie, l'amour, le véritable amour, les livre et ne s'en aperçoit pas.

Répondez aux espérances du Roi par toutes les attentions possibles; vous devez ne plus penser que d'après lui et comme lui, ne plus ressentir de joie et de chagrin que ceux qui l'affectent, ne connaître d'autre ambition que celle de lui plaire, d'autre plaisir que de lui obéir, d'autre intérêt que de mériter sa tendresse; vous devez, en un mot, ne plus avoir ni humeur, ni penchant; votre âme tout entière doit se perdre dans la sienne.

N'essayez jamais, néanmoins, de percer les voiles qui couvrent les secrets de l'État; l'autorité ne veut point de compagne; laissez le Roi et son Conseil régler les intérêts qui divisent ou rapprochent les nations; vos talents, vos désirs, vos efforts ne pourraient suffire à un travail dont si peu de génies même sont capables.

Dans le rang éminent où vous êtes placée, rien n'est plus important que la religion; non seulement elle est le frein que doivent avoir ceux qui ne craignent pas les lois dont ils sont les arbitres, mais elle est seule capable d'adoucir les chagrins qui révoltent l'orgueil des grandeurs humaines.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Respectez donc cette religion sainte, mais sans chercher à l'approfondir : n'adoptez surtout aucun des partis qui la défigurent et l'anéantissent sans le vouloir, et que les faux dehors d'une piété apparente ne vous séduisent point; car tel est le monde, que la religion a souvent servi de prétexte à l'intérêt et à l'ambition. Pour vous, ma fille, soyez toujours telle que vous avez été, dès vos plus jeunes ans; ayez de la piété, mais gardez-vous autant d'en avoir trop que de n'en point avoir assez.

Ne dois-je pas à Dieu des grâces infinies, puisqu'en cherchant des défauts à corriger en vous, je ne trouve à réprimer que des vertus? Peut-être, en effet, pourriez-vous les porter à cet excès qu'on ne condamne pour l'ordinaire qu'en l'admirant, mais qu'il est plus sage néanmoins de modérer. L'excès, dangereux dans le vice, l'est peut-être encore dans la vertu, puisqu'il la rend plus difficile à imiter. Modérez donc votre zèle, je vous le répète, qu'il ne vous empêche point d'apercevoir le serpent caché sous les fleurs. Enfin, ma chère fille, prêchez la religion par votre piété sincère, et les mœurs par votre exemple; résistez aux pièges du monde, possédez-vous dans le bonheur, ne vous laissez point abattre par l'adversité; soyez humaine, généreuse pour vos peuples, punissez le crime par la justice, corrigez les fautes par la clémence, jugez de tout en un mot sans passion, sans partialité, si vous voulez vivre et régner heureuse.

Sans doute, ma fille, j'aurais pu me dispenser de vous donner ces avis, mais j'ai moins prétendu vous proposer ici des conseils à suivre que des maximes à méditer. Il ne me reste qu'à vous exhorter à vous souvenir toujours de moi, de votre mère, de la mienne; heureux témoins de votre élévation, de votre gloire, nous n'en sommes pas moins sensibles à votre éloignement; nous ne cessons de verser des larmes; nous vous perdons, ma chère enfant, vous qui étiez notre consolation, notre amour, nos seules délices. Je vous

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

cherche sans cesse à mes côtés, je sens qu'il me manque une partie de moi-même, ma vie semble s'échapper avec mes pleurs! votre seul bonheur me console; puisse le ciel, qui vient de réaliser tous nos vœux, vous combler encore chaque jour d'autant de bénédictions et de grâces qu'il vient de répandre sur vous de biens et de félicités!

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

MAXIMES DE STANISLAS

Un souverain ne saurait rien faire de plus utile que d'inspirer à sa nation une grande idée d'elle-même; il faut qu'un peuple s'attache à la patrie, même par orgueil.

On devrait ne compter le temps que par les époques des bonnes actions, et le reste pour n'avoir pas vécu.

Ne nous flattons pas d'avoir beaucoup d'amis : un revers de fortune peut seul nous en apprendre le nombre.

On ne monte à la fortune que par degrés, il n'en faut qu'un pour en descendre.

Les plus grands hommes ont des défauts mêlés à leurs vertus; il y a pour eux un jour favorable, comme pour les tableaux.

Celui qui possède beaucoup n'est pas le plus heureux : c'est celui qui désire peu et qui sait jouir de ce qu'il a.

Digitized by Google

Original from
PRINCETON UNIVERSITY

Les bienfaits intéressés sont si communs qu'il ne faut pas s'étonner si l'ingratitude n'est pas rare.

La gaieté est la santé de l'âme, la tristesse en est le poison.

La présomption naît de la médiocrité aussi naturellement que la modestie vient du mérite.

Je compare un grand parleur à un fleuve qui déborde et qui, dans son cours, entraine pêle-mêle des fleurs, des pierres et des buissons.

La religion seule est capable de changer les peines en plaisirs.

L'amitié la mieux fondée ne subsiste que par une mutuelle indulgence.

Il y a des qualités qui ne plaisent qu'à quelques personnes; l'affabilité plaît à tout le monde.

Le public est un écho qui ne répond pas toujours fidèlement à notre voix.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

C'est un grand art de rendre aisé ce qui est bon, et impossible ce qui est mauvais.

On est bien vengé quand on a le pouvoir de pardonner.

On peut oublier les offenses, mais on perd rarement le souvenir d'avoir été offensé.

On a toujours tort avec sa conscience, quand on est réduit à disputer avec elle.

La plus belle bibliothèque est celle qui est le mieux arrangée dans la tête.

Plus l'amour vieillit, plus il est faible; l'amitié, au contraire, se fortifie en vieillissant.

L'esprit galope; le jugement ne va que le pas.

Connaître et sentir son bonheur, c'est en doubler la jouissance.

C'est du moins avoir une sorte d'esprit que de savoir se servir de l'esprit des autres.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Des louanges outrées nuisent quelquefois plus que des injures.

Je ne connais d'autre avarice permise que celle du temps.

L'expérience qui ne s'acquiert que par des fautes est un maître qui coûte trop cher.

Le plus lent à promettre est pour l'ordinaire le plus fidèle à tenir.

Par trop de défiance on ne s'assure de rien.

La lecture, pour bien des gens, sert plutôt à passer le temps qu'à le mettre à profit.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

NOTE

SUR LES TOMBEAUX DU ROI ET DE LA REINE DE POLOGNE

Stanislas avait érigé, dans l'église de Bon-Secours, un mausolée à la reine son épouse (Catherine Opalinska, morte à Lunéville le 19 mars 1747). C'est un des plus beaux ouvrages de Nicolas-Sébastien Adam, sculpteur célèbre. Ce mausolée est en marbre, de trente pieds de haut sur dix-huit de large, la Reine y est représentée à genoux sur son tombeau, un ange vient lui annoncer que le temps de ses épreuves est fini. L'aigle de la Pologne sortant de dessous le tombeau paraît vouloir s'envoler avec elle. Ce monument plein de génie et de la plus belle exécution fixe toujours les regards des étrangers.

Le tombeau de Stanislas, placé à droite dans le chœur de cette église, vis-à-vis du mausolée de la Reine, est l'ouvrage de Louis Vassé, élève du célèbre Bouchardon, et fut terminé après la mort de Vassé par Félix le Comte son élève. Le fond est aussi une pyramide, mais avec plus de base. Aux deux tiers, sur un socle, on voit Stanislas vêtu à la polonaise. Plus bas, à sa droite, la Lorraine à genoux le fixant avec douleur, et tenant des tables où sont inscrits les bienfaits du prince. A gauche, la Charité étendue sans force, pleurant amèrement la perte de ce prince. Les trois figures sont en marbre blanc de six pieds de proportion. Entre les deux figures d'en bas, le globe de la terre voilée en partie,

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

indique le deuil : cette inscription est gravée sur le tombeau :

HIC JACET STANISLAS Ier
COGNOMINE BENEFICUS,
PER VARIAS SORTIS HUMANAE VICES JACTATUS NON FRACTUS,
INGENS ORBI SPECTACULUM,
UBIQUE VEL IN EXILIO, REX BEANDIS POPULIS NATUS,
LUDOVICI XV, GENERI COMPLEXU EXCEPTUS,
LOTHARINGIAM, PATRIS, NON DOMINI RITU, REXIT,
FOVIT, EXORNAVIT,
HUNC PAUPERES QUOS ALUIT, URBES QUAS INSTAURAVIT, RELIGIO
QUAM EXEMPLIS INSTITUIT, SCRIPTIS ETIAM TUTATUS EST,
INSOLABILITER LUXERE.
OBIIT 23 FEBR. AN 1766 ÆTAT. 88.

Le cœur de la reine de France, Marie Leczinska, fille de Stanislas, fut déposé dans le même tombeau, le 22 septembre 1768.

Près de ce mausolée on lit aujourd'hui deux inscriptions nouvelles, exemple frappant, l'une et l'autre, des vicissitudes humaines.

Voici la première de ces inscriptions :

EN MÉMOIRE
DE S. A. R. CHARLES PHILIPPE DE FRANCE,
MONSIEUR,
TRAVERSANT LE ROYAUME
SANS AUTRE GARDE QUE SA GRANDE AME
ET L'AMOUR DES FRANÇAIS
VENANT ICI LE 19 MARS 1814
ATTENDRE DANS NOS MURS
L'EXÉCUTION DES DESSEINS DE LA PROVIDENCE,
ET OFFRIR SUR LE TOMBEAU DE SON AIEUL
STANISLAS LE BIENFAISANT

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

A LA REINE DES CIEUX,
LA FRANCE,
QUE DOIT PACIFIER SON AUGUSTE FRÈRE
LOUIS XVIII
DICAVIT
G. L. C. DE LA SALLE.

La seconde inscription rappelle le touchant hommage que les Polonais rendirent à la mémoire de Stanislas, avant de quitter la France pour retourner dans leur patrie. Passant à Nancy au mois de juin 1814, ils firent célébrer un service funèbre dans l'église de Bon-Secours, où le général Sokolnicki, interprète de ses braves compatriotes, prononça un discours qui produisit la plus vive sensation.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

RÉCAPITULATION

DES FONDATIONS ET PRINCIPAUX ÉTABLISSEMENTS
FAITS EN LORRAINE PAR STANISLAS, ROI DE POLOGNE.

Fondation faite à Notre-Dame de Bon-Secours, construction de l'église et des bâtiments..... 171,924 liv.

Fondation en faveur des pauvres, attaqués de maladies épidémiques et ayant fait des pertes par la grêle et l'incendie..... 300,000 liv.

Fondation pour des enfants orphelins à l'hôpital de Saint-Julien..... 218,150 liv.

(Cet hôpital fut augmenté d'un bâtiment considérable.)

Fondation pour les pauvres malades des États de Lorraine à l'hôpital de Plombières..... 81,106 liv.

Fondation à l'hôpital de Lunéville, pour les opérations de la taille..... 47,225 liv.

Fondation de bouillon en faveur des pauvres malades dans les lieux où le Roi a des bâtiments..... 72,000 liv.

Maison des religieux de la Charité, ordre de Saint-Jean de Dieu, fondée à Nancy..... 131,234 liv.

Séminaire royal des missions, faubourg Saint-Pierre, près Nancy..... 691,320 liv.

Donation en faveur des pauvres de Paris. 100,000 liv.

Construction de l'église de Saint-Remy à Lunéville et bienfaits à la fabrique et à la ville de Lunéville.. 150,915 liv.

Frères des Écoles chrétiennes établis à Mariville et fondation d'écoles gratuites à Nancy ..... 33,000 liv.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Écoles gratuites à Lunéville..... 28,000 liv.

Maison de charité à Lunéville..... 38,139 liv.

Fondation d'une bourse de secours pour le corps des marchands à Nancy..... 140,000 liv.

Fondation d'une chambre de consultation à Nancy. 218,000 liv.

Société littéraire et bibliothèque fondée à Nancy. 150,151 liv.

Chaire de philosophie fondée à Nancy..... 35,000 liv.

Magasin de bled établi en Lorraine et Barrois. 220,000 liv.

Nouveau palais des juridictions à Nancy.. 160,000 liv.

Collége royal de médecine (1).

Places pour douze jeunes demoiselles, aux dames du Saint Sacrement à Nancy, avec des pensions de 600 et 300 francs à leur sortie.

Pension faite au collège de Bar, pour continuer l'instruction de la jeunesse..... 10,666 liv.

Écoles gratuites à Commercy..... 13,200 liv.

Écoles chrétiennes fondées à Bar..... 26,400 liv.

Pensions pour douze gentilshommes lorrains qui s'attacheront au service militaire de France..... 10,666 liv.

Fondations en faveur des curés et vicaires infirmes du diocèse de Toul..... 48,000 liv.

Fondation en faveur des pauvres honteux des villes de Lorraine et Barrois..... 200,000 liv.

Fondations en faveur des malheureux de la ville de Nancy et de ses faux-bourgs pour les *cas imprévus*. 100,000 liv.

(1) Cette somme et celles des deux fondations suivantes ne se trouvent pas indiquées.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

ÉDIFICES ET MONUMENTS

ÉLEVÉS DANS LA VILLE DE NANCY, PAR STANISLAS, ROI DE POLOGNE, DANS L'ESPACE DE HUIT ANNÉES, DEPUIS L'ANNÉE 1751 JUSQU'EN 1759.

Hôtel de ville faisant la façade de la place Royale dans toute sa longueur, construction, acquisitions d'hôtels ou maisons pour l'emplacement de l'Hôtel de ville.

498,774 liv.

Hôtel des fermes. — Hôtel de M. Alliot formant une des façades de ladite place..... 132,430 liv.

Façade de l'hôtel renfermant la salle des spectacles, le collège royal de médecine (le pavillon à droite appartenait au sieur Jacquet. Le Roi en a fait seulement la façade). Le tout..... 272,791 liv.

(Voyez planche n° II.)

Basses-fasses, ou petites maisons appelées les trottoirs de droite et de gauche sur les fossés des remparts entre les deux villes formant la quatrième façade de la place Royale au nord..... 140,420 liv.

Arc de triomphe ou porte royale qui communique à la place Carrière..... 158,000 liv.

Statue pédestre de Louis XV, coulée en bronze à Lunéville le 15 juillet 1755, érigée le 26 novembre suivant, au milieu de la place Royale à Nancy. Tant pour le piédestal en marbre que pour la statue en bronze.... 161,453 liv.

Portes Saint-Stanislas et Sainte-Catherine, acquisition

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

de maisons et terrains pour leur emplacement et construction..... 163,608 liv.

Place Carrière. — Façades régulières des maisons qui forment le contour de la place Carrière. Autres ouvrages pour l'embellissement de cette place..... 380,000 liv.

Palais qui termine au nord la place Carrière.

841,000 liv.

Place d'Alliance. — Façades des maisons, bâties par différents particuliers. Fontaine pyramidale, symbole de l'alliance des maisons de Bourbon et d'Autriche 141,131 liv.

Magnifiques casernes ou *quartier royal* près de la porte Sainte-Catherine commencé en 1764. C'est un des plus beaux établissements en ce genre qui existe en France (1).

Stanislas fit en outre construire ou réparer plusieurs maisons royales : le *château de la Malgrange*, *Ainville*, *Chantheux*, le *château d'eau de Commercy*, etc.

Plusieurs ponts furent encore élevés en Lorraine par le roi de Pologne : celui d'*Essey* sur la Meurthe; un pont de neuf arches sur la Moselle à *Pont-Saint-Vincent;* celui de *Saint-Nicolas* sur la Meurthe; de *Tannoy*, sur l'Ornain, le pont de *Ligny* sur la même rivière, etc.

D'immenses travaux enfin furent exécutés sur les routes; on doit remarquer surtout le comblement du grand fond des *bois de Heys* entre Toul et Nancy; un aqueduc de trois cents pieds de longueur, six de hauteur et quatre de largeur, fut construit au fond d'un vallon et éleva la route nouvelle à cent cinquante pieds au-dessus de l'ancienne.

(1) La somme n'est pas indiquée.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Digitized by Google
Original from
PRINCETON UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
PRINCETON UNIVERSITY

LETTRES IMPORTANTES ADRESSÉES A STANISLAS

PAR DIFFÉRENTS SOUVERAINS.

Lettre de Charles XII à Stanislas.

SIRE,

Un exprès allant de Bender à Andrinople, ayant rapporté en passant que Votre Majesté était au premier endroit, et me doutant bien qu'elle serait bien aise de recevoir de mes nouvelles, je n'ai pas voulu manquer de lui apprendre que mes affaires, aussi bien que celles de Votre Majesté auprès de la Porte, seront bientôt remises sur un bon pied, nonobstant les violences dont on a usé dernièrement envers moi à Bender; il faudra seulement avoir un peu de patience, et il sera nécessaire de ne pas se laisser intimider par tout ce que des malintentionnés pourront inventer pour nous ébranler. J'ai cette ferme confiance en la prudence de Votre Majesté, qu'elle continuera de soutenir nos intérêts communs avec le même courage et la même constance qu'elle a fait jusqu'à présent, et que par son glorieux exemple elle animera messieurs les Polonais du bon parti à faire de même; M. le général Poniatowski est arrivé chez moi, et comme il a l'honneur d'écrire lui-même à Votre Majesté, je la prie de trouver bon que je m'y rapporte en l'assurant que je serai toute la vie, Sire,

De Votre Majesté

Le très bon frère, allié et voisin,

CAROLUS.

A Karnabad, le 23 février 1713.

Digitized by Google

Original from PRINCETON UNIVERSITY

2e *Lettre de Charles XII à Stanislas.*

SIRE,

Bien que je sois persuadé que M. le grand général de la couronne et Palatin de Kiovri fasse observer bonne discipline aux compagnies polonaises qui se trouvent en Moldavie, et qu'il soit superflu qu'on l'exhorte davantage à cet égard; cependant le premier interprète de la Porte, Mauro-Cordato, frère de l'hospodar de Moldavie, m'ayant fait faire des instances afin que je prie Votre Majesté qu'il lui plaise d'ordonner que la discipline soit exactement observée par lesdites compagnies; je n'ai pu me dispenser de lui recommander cette affaire, étant au reste de bien bon cœur,

Sire, de Votre Majesté

Le très bon frère, ami et voisin,

CAROLUS.

A Demirtache, le 14 avril 1713.

1re *Lettre d'Ulrique Éléonore, reine de Suède (sœur de Charles XII), à Stanislas.*

Monsieur mon frère, puisque le comte Tarlo retourne vers Votre Majesté, elle me permettra de lui adresser quelques lignes, pour lui donner des marques de mon souvenir, et m'informer de sa santé. J'espère que Votre Majesté trouvera agréable ce que l'état du royaume a permis de faire pour elle. On ne discontinuera point à avoir ses intérêts en vue, et à profiter de la première occasion de les avancer; je me ferai toujours un plaisir particulier d'y contribuer aussi en quelque chose, et suis, Monsieur mon frère,

De Votre Majesté

La très bonne sœur et voisine,

Ulrica ÉLÉONORA.

Stokolm, le 20 novembre 1723.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

1re *Lettre de Friedricht, roi de Suède (époux d'Ulrique), à Stanislas.*

Monsieur mon frère, j'eusse souhaité d'avoir pu faire repartir plus tôt M. le comte de Tarlo et de satisfaire en même temps à l'envie que j'ai de donner à Votre Majesté, par un secours aussi prompt que suffisant, des marques réelles et nouvelles de la sincérité de mon amitié. Mais quelque bonne volonté que les États aient eue à seconder en cela mes intentions, la stérilité des ressources dans un royaume aussi épuisé que le mien, a retardé la découverte et l'arrangement des fonds nécessaires. Ledit comte qui s'est acquitté avec un zèle infatigable, et une conduite très bien entendue des commissions que Votre Majesté lui avait confiées, part enfin chargé de trente mille écus de ce pays, qui font la somme que les États ont accordée désormais pour l'entretien annuel de sa cour.

Si cette somme est au-dessous de celle que les nécessités de Votre Majesté semblent demander, elle peut du moins être assurée qu'elle la touchera ponctuellement. Je donnerais même des ordres pour que le secours de l'année prochaine, lui soit remis au mois d'avril qui vient, afin que Votre Majesté ne soit pas obligée d'augmenter ses dettes. Elle pourra acquitter celles qu'elle a déjà contractées, par les arrérages qu'elle a fait demander, à mesure que l'on pourra découvrir quelques moyens de les payer. J'ordonnerai à la grande commission de l'État de chercher ces moyens, et je serai aise qu'elle les trouve. Du reste je me flatte que Votre Majesté ne sera plus longtemps dans l'embarras où elle s'est trouvée depuis tant d'années, et qu'elle ne tardera pas de profiter de la bonne intelligence qui se fortifie présentement, de plus en plus, entre moi et l'empereur de Russie. La médiation que ce prince s'est réservée pour faire une réconciliation avec

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

le roi Auguste n'en sera que plus favorable et avantageuse pour la cause de Votre Majesté. Pour vous en rendre d'autant plus assuré, j'ai donné ordre à mes commissaires (autorisés à traiter et à conclure une alliance définitive avec le ministre de Sa Majesté czarienne, qui est à ma cour), de faire en sorte que, par un article séparé, Votre Majesté y soit comprise.

Je ferai insister là-dessus, et je tâcherai ensuite que cet engagement produise bientôt des effets également convenables aux souhaits de Votre Majesté, et conformes aux sentiments d'amitié que je lui porte. En attendant j'ai écrit en faveur des intérêts de Votre Majesté, au roi de France et au duc d'Orléans, des lettres dont je joins ici les copies (1), ayant fait remettre les originaux entre les mains de M. le comte de Tarlo, pour leur donner une adresse sûre.

Je serai toujours véritablement, Monsieur mon frère,
De Votre Majesté — Le bon frère, ami, voisin et allié.

FRIEDRICHT.

Stokolm, le 22 novembre 1723.

2e Lettre de Friedricht, roi de Suède, à Stanislas.

Monsieur mon frère, j'ai reçu votre lettre du 11 du mois passé, par laquelle il a plu à Votre Majesté de me communiquer les réflexions que la mort du dernier empereur de Russie lui a fait faire par rapport à sa réconciliation avec le roi Auguste.

L'attention particulière que j'ai toujours pour ses intérêts ne m'a pas permis d'oublier, ou de négliger la moindre chose qui pourrait lui être utile; et à peine eus-je appris la nouvelle de ce changement inopiné, que je pris la résolution d'envoyer en Russie une personne de distinction pour y

(1) Elles ne se trouvent pas à la bibliothèque de Nancy.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

veiller à mes intérêts. Ceux de Votre Majesté, l'espérance de pouvoir faire travailler avec succès à sa pacification, m'en ont été de même un pressant motif; et j'ai choisi pour cela M. le baron de Gederhielm sénateur de mon royaume, qui depuis longtemps à l'honneur d'être connu d'elle, et qui a témoigné beaucoup de zèle et d'attachement pour son service, je l'ai fait instruire sur ce qui la regarde, de sorte qu'il n'y a pas à douter, entre ses mains, que cet ouvrage ne parvienne bientôt à maturité, à la satisfaction de Votre Majesté et de la mienne.

Comme j'ai eu en cela le désir de prévenir ses intentions, j'ai aussi d'abord renouvelé mes ordres au Comptoir d'État de faire toucher incessamment à Votre Majesté la somme qui lui est destinée, pour cette année. Pour ce qui regarde les arrérages, il est enjoint à la Commission d'État de chercher tous les moyens imaginables, pour lui faire avoir là-dessus quelque satisfaction. Je ne songe jamais à la situation où Votre Majesté se trouve, sans y prendre une part sincère et sensible, et il n'a assurément pas tenu à moi qu'elle ne l'ait déjà vu changer à son avantage, il y a longtemps; je la prie d'en être persuadée et de l'amitié constante et parfaite avec laquelle je serai toujours,

Monsieur mon frère, — De Votre Majesté

Le bon frère, ami et allié,

FRIEDRICHT.

A Stokolm, le 5 mai 1725.

3e Lettre de Friedricht, roi de Suède, à Stanislas.

Monsieur mon frère, la lettre dont Votre Majesté a bien voulu charger le baron de Guntzer, datée de Weissembourg le 3 du courant, m'a donné la nouvelle du monde la plus agréable, en m'apprenant la déclaration du mariage de Son Altesse Royale avec Sa Majesté le roi de France; la part

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

que je prends à ce grand événement est aussi sincère et aussi vive que la joie de Votre Majesté doit être parfaite, de voir enfin la constance héroïque avec laquelle elle a soutenu si longtemps les revers de la fortune, récompensée d'une manière si éclatante et si glorieuse; j'en envisage les suites heureuses avec une satisfaction entièrement conforme à mon amitié envers elle. Ledit baron qui s'est montré tout à fait digne du choix que Votre Majesté a fait de sa personne dans cette rencontre, et qui a mérité toute mon approbation, est en état de lui exposer plus amplement mes sentiments là-dessus; il lui dira en même temps combien l'attachement est véritable, avec lequel je suis et serai toujours, Monsieur mon frère,

De Votre Majesté

Le bon frère, ami et allié,

FRIEDRICHT.

Stokolm, le 30 juin 1725.

Lettre d'Ulric Éléonore, reine de Suède (jointe à la précédente).

Monsieur mon frère, j'ai appris avec un plaisir très-sensible, par votre lettre du 3 courant, dont le baron de Guntzer a été chargé, la déclaration du mariage de Son Altesse Royale, la princesse unique de Votre Majesté, avec Sa Majesté, le roi de France. Je prends une part aussi sincère à cet événement heureux, que j'ai toujours prise à la situation fâcheuse où la fermeté de Votre Majesté a été mise à l'épreuve pendant si longtemps; que Dieu, qui l'a bien voulu terminer d'une manière si éclatante et si avantageuse, fasse encore jouir Votre Majesté, pendant le reste de ses jours et sans interruption, des suites heureuses qu'elle a tout lieu de s'en promettre; j'en apprendrai toujours la nouvelle avec une

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

satisfaction aussi sincère, que l'amitié est véritable, avec laquelle je suis, Monsieur mon frère,

De Votre Majesté — La très-affectionnée voisine,

Ulrica ÉLÉONORA.

Chauzeberg, le 30 juin 1725.

Lettre du duc d'Orléans à Stanislas.

Au Palais-Royal, le 29 juin 1725.

SIRE,

Je ne me pardonnerai pas d'avoir été prévenu par Votre Majesté, dans une occasion où mon profond respect pour elle et mon devoir ne me permettent pas de me taire, si je n'avais cru devoir ne lui faire mon très-humble compliment sur le mariage dont elle m'a fait l'honneur de m'écrire, qu'en lui notifiant en même temps qu'il a plu au Roi, mon très-honoré seigneur, de me nommer pour le représenter dans cette auguste cérémonie; je me chargerai avec empressement de cette commission, dont j'augure les plus heureuses suites; on doit tout attendre d'une princesse qui joint aux dons de la nature les fruits de la plus parfaite éducation.

Comme c'est de Votre Majesté que nous tiendrons une partie des biens que nous nous promettons, chaque instant redoublera notre reconnaissance, et la mienne en particulier sera des plus fortes, si Votre Majesté veut bien ajouter aux grâces que j'ai reçues d'elle celle de faire agréer mes très-humbles hommages à notre Reine.

Je suis avec un très-profond respect, Sire, de Votre Majesté

Le très-humble, très-obéissant serviteur,

Louis D'ORLÉANS.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Lettre de Louis XV à Marie Leczinska.

La nouvelle que je viens d'apprendre, Madame, de la célébration de mon mariage, est la plus agréable pour moi que j'aie encore reçue depuis que je règne; l'empressement que j'ai de recevoir Votre Majesté répond parfaitement à tout ce que je me promets du lien que je forme avec Elle. Soyez sûre, Madame, que je ne chercherai jamais mon bonheur que dans le plaisir que je prendrai toujours à faire le vôtre. Je compte tous les moments de votre arrivée auprès de moi, et j'attends Votre Majesté pour partager avec Elle la joie de mes peuples, qui jugeront, par le choix que j'ai fait, du désir que j'ai de les rendre heureux.

LOUIS.

Lettre du cardinal de Rohan à Stanislas.

SIRE,

Ma joie est complète; l'entrevue du Roi et de la Reine se fit avant-hier, d'une manière qui passa toutes mes espérances : beaucoup de joie et nul embarras de la part du jeune Roi; de la part de la Reine, une modestie simple et naturelle ajoutait beaucoup à ses grâces; la cérémonie d'hier fut magnifique, et il me semble qu'elle ne laissait rien à désirer.

Je viens de voir le Roi et la Reine; ils ne se sont levés qu'après dix heures; l'un et l'autre étaient en parfaite santé. Je puis assurer Votre Majesté qu'il y a déjà dans le Roi un grand goût pour la Reine; je n'en dirai pas davantage à Votre Majesté; je finirai ma lettre comme je l'ai commencée, en vous assurant, Sire, de tout mon cœur, que ma joie est complète, et en lui renouvelant les assurances du respect

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

sincère et de l'attachement inviolable avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Sire, de Votre Majesté

Le très humble et obéissant serviteur,

Le cardinal DE ROHAN.

P. S. — Oserais-je espérer, Sire, qu'en faisant passer cette lettre sous les yeux de la Reine et de Leur Altesse Royale, Votre Majesté me permettra de leur présenter aussi les témoignages de ma joie et de mon profond respect?

Lettre du prétendant d'Angleterre à Stanislas.

Rome, le 6 juin 1725.

Monsieur mon frère et cousin, c'est avec une satisfaction bien sensible que je viens me réjouir avec Votre Majesté sur la déclaration de mariage du Roi Très-Chrétien avec la princesse sa fille, saisissant avec joie une occasion aussi heureuse pour l'assurer de la sincérité de mon amitié envers Elle. Les anciennes liaisons de notre maison avec celle de la Reine et notre propre situation nous doivent rendre plus sensible à la sienne, et il paraît que la Providence, en voulant récompenser vos peines et votre mérite, ait voulu en même temps me donner en votre personne un ami également capable et empressé à soutenir avec dignité et efficacement les intérêts de ma juste cause. Ma haute estime pour Sa Majesté augmente encore ma confiance en son amitié, et je la prie de croire que la mienne aussi me portera en tout temps à lui en donner les plus fortes preuves, étant, Monsieur mon frère et cousin,

De Votre Majesté

Le bon frère et cousin,

Jacques R...

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Lettre du roi de Sardaigne à Stanislas.

Monsieur mon frère, les sentiments que Votre Majesté m'a témoignés ne pouvaient me parvenir dans une occasion plus agréable que celle qui regarde la satisfaction du Roi Très-Chrétien, à laquelle je prends tant de part, et qui a présentement tant de connexion avec la vôtre. J'ai été sensible à vos expressions obligeantes, et je souhaite que Votre Majesté, de son côté, soit persuadée de la considération et de la parfaite amitié avec laquelle je suis, Monsieur mon frère,

De votre Majesté

Le bon frère,

AMÉDÉE.

A Chambéry, ce 2 septembre 1725.

Lettre du cardinal de Fleury à Stanislas.

Votre Majesté a très grande raison d'être scandalisée du procédé de la Suède, et nous l'avons été pas moins qu'Elle. M. de Gedda nous a donné un long mémoire pour justifier sa cour, et peut-être aurait-on pu dissimuler ce qui s'est passé sur la paix entre ces deux puissances, si nous n'avions encore appris depuis que le roi de Suède a donné au Czar le titre d'empereur, sans nous l'avoir communiqué qu'après que la chose a été faite. Votre Majesté jugera elle-même si, après une pareille conduite, nous sommes en état d'exiger qu'il fasse la déclaration que doit exiger Votre Majesté; nous n'avons point encore pénétré les ressorts secrets de ces deux affaires, et nous avons peine à croire que l'ambassadeur de Suède en Pologne ait des instructions aussi favorables qu'on nous l'a assuré.

Votre Majesté ne doute pas que nous n'ayons toute l'attention possible à ses intérêts, et en mon particulier je ne per-

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

drai aucune occasion de lui marquer le profond respect avec lequel je suis, Sire,

De Votre Majesté

Le très humble et très obéissant serviteur,

Le cardinal DE FLEURY.

Rambouillet, le 8 avril 1729.

1re Lettre de Frédéric II, roi de Prusse, à Stanislas.

Charlotenbourg, le 6 juillet 1740.

Monsieur mon frère, l'attention de Votre Majesté en tout ce qui me regarde ne peut que m'être extrêmement agréable. Aussi y suis-je sensible autant qu'on le peut être, et je puis l'assurer que je saisirai avec un extrême empressement toutes les occasions qui se présenteront pour lui marquer l'amitié sincère et l'estime que j'ai pour sa personne. Si le ciel distribuait directement des couronnes, ce serait assurément votre tête qui en serait chargée plutôt que la mienne, mais un certain hasard, qui paraît se jouer des choses les plus graves de l'univers, les distribue le plus souvent selon la bizarrerie de son caprice. Je ne saurais mieux justifier ce choix qu'en vous assurant que ce changement extérieur n'altérera jamais les sentiments d'estime et de cordialité avec lesquels je suis à jamais

De Votre Majesté le très bon frère et ami,

FRÉDÉRIC, roi de Prusse.

2e Lettre de Frédéric II à Stanislas.

A Potsdam, le 2 juillet 1754.

Monsieur mon frère, rien ne pouvait me rendre le retour de M. Mauperthuis plus agréable que la lettre dont Votre

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Majesté a bien voulu le charger pour moi. L'estime que j'ai conçue pour votre personne, lorsque j'ai eu la satisfaction de vous voir à Kœnisberg et à Berlin, ne finira qu'avec ma vie, et il m'est bien doux de voir que Votre Majesté ne m'a pas oublié; je la remercie de tout mon cœur du livre de plans qu'Elle a bien voulu m'envoyer; les grandes choses qu'Elle exécute avec peu de moyens, en Lorraine, doivent faire regretter à jamais à tous les bons Polonais la perte d'un prince qui aurait fait leur bonheur. Votre Majesté donne en Lorraine l'exemple à tous les rois de ce qu'ils devraient faire; elle rend les Lorrains heureux, et c'est là le seul métier des souverains. Je la prie d'être persuadée que je l'aime autant que je l'admire, et que je serai toute ma vie, avec les sentiments les plus distingués,

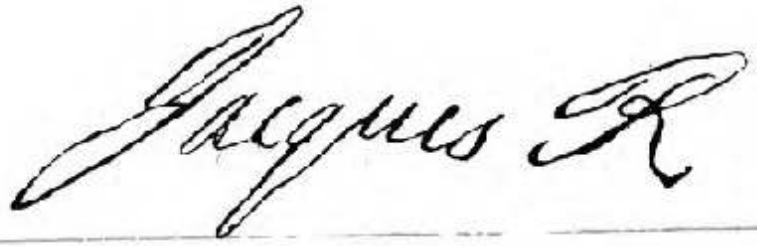
De Votre Majesté

Le bon et très affectionné ami,

FRÉDÉRIC.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

LE PRÉTENDANT D'ANGLETERRE



Digitized by Google
Original from PRINCETON UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
PRINCETON UNIVERSITY

TABLE DES MATIÈRES

AUTEURS CONSULTÉS.....

CHAPITRE PREMIER.

Origine de la famille Leczinski. — Jeunesse de Stanislas, son éducation. — Régime gouvernemental de la Pologne. — Début de Stanislas dans la vie politique. — Sa première élection au trône de Pologne appuyée par Charles XII. — Lutte de Charles XII et de Stanislas contre Auguste, électeur de Saxe. — Revers du monarque suédois. — Pultawa : captivité à Bender de Charles XII. Stanislas l'y rejoint; son séjour en Turquie. — Projet de renonciation à la couronne de Pologne. — Stanislas se retire à Deux-Ponts. — Existence paisible. — Mort de Charles XII. — Décembre 1718..... 1

CHAPITRE II.

Retraite de Stanislas à Wissembourg. — Tableau de sa famille et de son existence. — Marie Leczinska, sa naissance, son enfance, sa jeunesse. — Revers de fortune de Stanislas. — Espérances imprévues. — Mariage de Marie Leczinska. — Vive surprise en France et en Europe. — Intrigues compliquées..... 24

CHAPITRE III.

Ambition de Mme de Prie. — Ses menées près du premier ministre. — Renvoi de l'Infante. — Négociations difficiles. — Indignation de l'Espagne. — Les mesures hostiles qui en résultent pour la France. — Projets de mariage du duc de Bourbon pour lui-même. — Le comte du Bourg. — Refus de la fille du prince de Galles. — Perplexités du duc de Bourbon, qui sacrifie ses prétentions et propose Marie Leczinska pour la couronne de France..... 43

Digitized by Google

Original from
PRINCETON UNIVERSITY

CHAPITRE IV.

Caractère de Louis XV. — Son éducation. — Influence de Fleury. — L'impératrice de Russie offre sa fille à Louis XV. — Le mariage du Roi est décidé avec Marie Leczinska. — Le maréchal du Bourg sert d'intermédiaire près de Stanislas — Leur correspondance. — Envoi de Vauchoux. — Son appréciation sur la petite cour de Wissembourg. — Nouvelles propositions de l'impératrice de Russie. — Bruits alarmants sur la santé de Marie Leczinska. — Déclaration officielle de son mariage, 27 mai 1725. — Lettre du duc de Bourbon... 56

CHAPITRE V.

Choix blâmé par l'opinion publique. — Préliminaires du mariage. — Formation de la maison de la Reine. — Correspondance suivie de Stanislas avec le maréchal. — Le mariage est fixé au 15 août. — Relation du chevalier de Méré sur Wissembourg. — Demande officielle en mariage. — Lettre du duc de Noailles. — Description de la cérémonie du mariage par procuration à Strasbourg..... 79

CHAPITRE VI.

Adieux de Marie Leczinska à sa famille. — Son voyage de Strasbourg à Fontainebleau par Metz. — Rencontre de Marie et de Louis XV à Moret. — Nouvelle cérémonie du mariage officiel à Fontainebleau. — Correspondance de Stanislas et de la Reine. — Détails sur son caractère, son esprit, sa piété. — Bons procédés de Louis XV pour Stanislas, qui est installé dans le château de Chambord. — Difficultés de la Reine à la cour. — Lutte entre le cardinal et M. le Duc..... 94

CHAPITRE VII.

Disgrâce de M. le Duc. — Refroidissement du ménage royal. — Détails sur Louis XV, sur son attachement au cardinal, devenu premier ministre. — Caractère de ce dernier. — Naissance de deux princesses jumelles, en 1726. — Lettre de Stanislas à ce sujet. — Naissance d'une troisième princesse, en 1728, et du Dauphin, en 1729. — Joie générale. — Voyage de la Reine à Paris. — Anecdotes sur sa bonté, sa charité. — Elle est acclamée de tous. — Sa sollicitude pour ses enfants, son esprit, ses reparties..... 113

CHAPITRE VIII.

Appréciation des grandes qualités de la Reine et de sa résignation. — Réfutation de certaines critiques. — Influence heureuse qu'elle

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

exerce sur ses dames du palais. — Tendre affection de Marie Leczinska pour son père. — Mort d'Auguste. — Candidature de Stanislas au trône de Pologne. — Son voyage, son élection, ses revers. — Siège de Dantzig. — Héroïsme du roi et des habitants. — Dangers courus par Stanislas. — Son départ de Dantzig..... 131

CHAPITRE IX.

Récit du départ de Stanislas de Dantzig, écrit par lui-même à sa fille Marie Leczinska..... 143

CHAPITRE X.

Séjour de Stanislas à Kœnigsberg. — Attachement que lui conservent les Polonais. — Conseils désintéressés qu'il leur donne. — Regrets de la Reine relativement à l'échec de son père au trône de Pologne. — Compensations données à Stanislas par les préliminaires de Vienne. — Son établissement en Lorraine. — Aperçu général sur l'histoire de ce duché, sur les règnes de Léopold et de François. — Réunion de la Lorraine à la France. — Gouvernement intérimaire de Stanislas..... 189

CHAPITRE XI.

Fondations utiles et nombreuses de Stanislas. — Embellissements de Nancy. — Réparations et créations des principaux châteaux : Lunéville, Commercy, la Malgrange, Chanteheux, etc. — Travaux réservés aux artistes lorrains. — Réfutation de critiques adressées à Stanislas..... 208

CHAPITRE XII.

Composition de la maison de Stanislas, magnificence de sa cour. — Influence bienfaisante de son caractère et de ses goûts artistiques. — Accueil hospitalier pour tous les littérateurs. — Cour de Lunéville. — Séjour de Voltaire et de Mme du Châtelet. — Détails sur la fondation de l'Académie de Nancy. — MM. de Solignac et de Tressan. — Difficultés avec cette Académie et avec la cour souveraine..... 224

CHAPITRE XIII.

Affliction que ressent Stanislas de la conduite de Louis XV. — Détails sur les épreuves et la vie de Marie Leczinska. — Nomination de la duchesse de Luynes. — Relations de la Reine avec M. et Mme de

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Luynes. — Importance des Mémoires du duc de Luynes. — La duchesse contribue à les rendre plus intéressants par sa correspondance avec la Reine. — Mme de Châteauroux. — Maladie du Roi à Metz. — Dévouement de la Reine. — Réconciliation des époux. — Renvoi de la duchesse de Châteauroux. — Espérances déçues de la Reine. — Son séjour à Lunéville..... 245

CHAPITRE XIV.

Retour de la Reine à Versailles : la population l'acclame. — Louis XV revient à Mme de Châteauroux. — Mort foudroyante de la favorite. — Désespoir du Roi. — Conduite pleine de dignité de la Reine. — Le Dauphin. — Sa tendresse pour sa mère. — Fontenoy, 1745. — Lettres du Roi et du Dauphin. — Reproches faits à la Reine d'éloigner le Dauphin et la Dauphine de Louis XV. — Marie se fait adorer de ceux qui l'approchent. — Le président Hénault est présenté à la Reine. — Intimité de la souveraine avec la famille de Luynes. — Mme de Pompadour. — Sa présentation à la cour; ses égards pour la Reine. — Mécontentement de Stanislas. — Sa visite à Dampierre..... 271

CHAPITRE XV.

Correspondance de la Reine avec le duc et la duchesse de Luynes. — Mort de la reine de Pologne en 1747. — Composition de sa maison. — Détails sur le président Hénault. — Petit roman de la Reine. — Aimable réception que le Roi lui fait à Choisy. — Lettres de la Reine..... 284

CHAPITRE XVI.

Rapports officiels de la Reine avec le Roi. — Elle sait faire respecter sa dignité. — Anecdotes à ce sujet. — Correspondance de la Reine avec la duchesse de Luynes, au moment où cette dernière a la petite vérole. — Attentions du Roi pour la Reine. — Suite de sa correspondance avec M. et Mme de Luynes (1751-1752)..... 301

CHAPITRE XVII.

Le président Hénault. — Ses fonctions; ses services rendus à la Reine (1753). — Appréciation du président sur la Reine. — Tendres relations entre Stanislas et sa fille. — Voyages du roi de Pologne à Trianon. — Concert spirituel donné par Mme de Pompadour. — Inexactitudes des arrivées et des départs de Stanislas lors de ses voyages à Versailles..... 319

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

CHAPITRE XVIII.

Nouveaux détails sur Stanislas et sur ses voyages à Versailles. — Consolations que ces séjours apportent à la Reine. — Lettres de la Reine. — Le Dauphin et la Dauphine. — Caractère du Dauphin, son affection pour Stanislas. — Lettres de la Reine à son père, qui lui vient en aide pour soulager la misère générale..... 330

CHAPITRE XIX.

Nombreuses épreuves de la Reine. — Son intimité et sa correspondance avec la prieure des carmélites de Compiègne. — Ses fondations pieuses. — Renvoi des Jésuites. — Hospitalité que leur offre Stanislas. — Influence de Mme de Pompadour. — Sa mort..... 342

CHAPITRE XX.

Vieillesse de Stanislas. — Voyage de la Reine à Lunéville. — Maladie et mort du Dauphin. — Service funèbre à Nancy. — Mort tragique de Stanislas. — Deuil général en Lorraine. — Son oraison funèbre par le Père Élysée. — Résumé général du règne de Stanislas en Lorraine. — Empressement de Louis XV à détruire toutes les œuvres de son beau-père..... 353

CHAPITRE XXI.

Maladie de la Reine. — Ses derniers moments, sa mort. — Regrets universels. — Appréciation de son caractère..... 365

APPENDICE..... 377

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 326.

Digitized by Google Original from PRINCETON UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
PRINCETON UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
PRINCETON UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
PRINCETON UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
PRINCETON UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
PRINCETON UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
PRINCETON UNIVERSITY

PRINCETON UNIVERSITY LIBRARY PAIR>
32101 031500638

Digitized by Google
Original from
PRINCETON UNIVERSITY

PRINCETON UNIVERSITY LIBRARY PAIR>
32101 031500638

Digitized by Google
Original from
PRINCETON UNIVERSITY

Digitized by Google
Original from
PRINCETON UNIVERSITY